



De Paris, à Delhi, en couchant à l'aurore,  
 L'ameur Nouveau courtut plus d'une fois,  
 De l'Inde à de l'Inde, il fréquenta les Rois,  
 Et sur le bord du Gange on le revêra encore  
 En tous lieux où l'Inde fut son plus d'eur apia  
 Et bien qu'en nos cœurs nait de retour aujourd'hui,  
 En foule à nos yeux il présente  
 Les plus rares trepps à que le Soleil enfante,  
 Mais la men raports de si rare que lui.

Jean-Baptiste  
 Tavernier, auteur de  
 l'histoire des pierres  
 précieuses, etc.

A Paris chez les  
 Libraires de la  
 rue de la Harpe, au  
 Palais National, au  
 Salon de Peinture.







RECUEIL  
DE PLUSIEURS  
RELATIONS  
ET  
TRAITEZ  
SINGULIERS ET CURIEUX.  
DE

J. B. TAVERNIER

CHEVALIER, BARON D'AUBONNE.

Qui n'ont point esté dans ses six premiers Voyages.

*DIVISE' EN CINQ PARTIES,*

- I. UNE RELATION du Japon, & de la cause de la persécution des Chrestiens dans ses Isles: Avec la Carte du Pais.
- II. RELATION de ce qui s'est passé dans la Negociation des D'epes qui ont esté en Perse & aux Indes, tant de la part du Roy, que de la Compagnie Françoise, pour l'establissement du Commerce.
- III. OBSERVATIONS sur le Commerce des Indes Orientales, & sur les fraudes qui s'y peuvent commettre.
- IV. RELATION nouvelle & singuliere du Royaume de Tunquin: Avec plusieurs Figures & la Carte du Pais.
- V. HISTOIRE de la Conduite des Hollandois en Asie.



A . P A R I S ,

Chez GERVAIS CLAUZIER, au Palais, sur les degres en montant pour aller à la Sainte Chapelle, à l'Enseigne du Vieux.

M. D' E. LXXIX.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.







Plumzeban d'd et seul  
cum p'vul Regu. Karu 167

chez led' H sur le petit pont à Leschamps: blanche



A U R O Y,



S I R E,

*C'est icy apparemment le dernier  
Ouvrage que j'offriray à VOSTRE  
MAJESTÉ, je l'ay ay dedié tous les  
autres, & il est justé que j'acheve com-  
mè j'ay commencé. Le dessein de con-  
tribüer en ce que je pouvois à son ser-  
vice, a esté le principal objet de mes  
coursés & de mes travaux, c'est donc  
à Elle à qui j'en dois presenter tout  
le fruit ; il en sera de mes Ecrits,  
SIRE, comme de ma Vie, dont tous*

## E P I S T R E. 7

*les momens vous ont esté dédiés ; j'ose  
 assurer VOSTRE MAJESTE', que  
 je ne les employeray jamais que pour  
 Elle, & qu'à l'âge où je suis la pas-  
 sion que j'ay pour sa gloire n'est point  
 vieillie en moy. Mais comme j'ay  
 toujours le mesme zele, que n'ay-je  
 aussi la mesme vigueur de mes pre-  
 mieres années ! Aujourd'huy que  
 VOSTRE MAJESTE' en don-  
 nant pour la troisieme fois la paix  
 à l'Europe, va faire refleurir plus  
 que jamais le commerce de la France,  
 avec toutes les Nations, Que nos  
 Voyageurs auront le joye d'aller pu-  
 blier vos exploits chez ces Potentats,  
 de l'Orient, qui avant que d'avoir  
 oüy parler de VOSTRE MAJESTE',  
 ne croyoient rien au dessus d'eux !  
 Quel plaisir pour un François ! de  
 voir l'étonnement de ces Princes au-  
 recit des actions prodigieuses de  
 VOSTRE MAJESTE' & de leur aller.*

## E P I S T R E.

*confirmer par de nouveaux témoignages, des miracles qui ont besoin de plus d'un témoin pour estre creûs. Animé de cette seule pensée, il me semble* **SIRE**, *que je ne sens déjà plus en moy les foiblesses de l'âge, & que j'irois traverser tout expres les deserts de l'Arabie & de la Perse, & revoir encore les bords de l'Inde & du Gange. Mais si apres les avoir parcourus j'ex fois, il faut finir icy ma carrière, je ne laisseray pas, SIRE, de la finir en servant VOSTRE MAJESTÉ & ne pouvant agir par moy-mesme en des climats si éloignés, j'encourageray du moins les autres à y aller; ils trouveront peut-estre dans mes Relations de quoy s'instruire dans leur mestier, & toutes les fois qu'ils viendront me consulter, je ne leur refuseray point les lumieres que le temps & l'experience m'ont données, unique & legitime avantage de la Vieillesse*



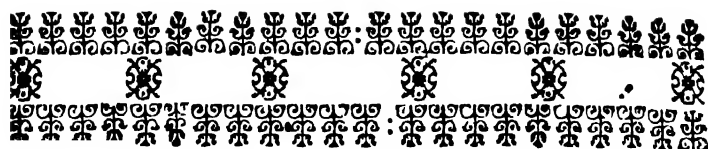
## EPISTRE.

*Mais ce que je leur recommanderay le plus, c'est de preferer toujours la Vertu au Gain, & l'honneur de nostre Nation à leur interest particulier; & sur toutes choses, d'avoir sans cesse dans le cœur cet attachement à vostre Personne, & ce profond respect avec lequel j'ay vescu & je mourray;*

§ I R\_E,

DE VOSTRE MAJESTÉ,

Tres-humble & tres-obéissant, &  
tres-fidèle serviteur & sujet,  
J. B. TAVERNIER.



# TABLE

## DES CHAPITRES DE LA Relation du Royaume de Tunquin.

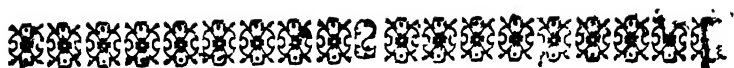
- C**HAPITRE I. *Discours general du Royaume de Tunquin, & de quelle maniere l'Auteur en a eu la connoissance.* page 1.
- CHAP. II. *De l'assiete & de l'étendue du Royaume de Tunquin.* 7.
- CHAP. III. *De la qualité du Royaume de Tunquin.* 10.
- CHAP. IV. *Des richesses & du commerce du Royaume de Tunquin.* 20.
- CHAP. V. *Des forces tant par mer que par terre du Royaume de Tunquin.* 22.
- CHAP. VI. *Des mœurs & coûtumes des peuples du Royaume de Tunquin.* 27.
- CHAP. VII. *Du mariage des Tunquinois, & de leur severité pour l'adultere.* 32.
- CHAP. VIII. *Des visites, festins & divertissemens des Tunquinois.* 35.
- CHAP. IX. *Des gens de Lettres du Royaume de Tunquin.* 41.
- CHAP. X. *Des Medecins & des maladies des Tun-*

# T A B L E

<i>leur Gouvernement.</i>	71.
CHAP. IX. Du General Spek, & de la grande severité du General Com.	82.
CHAP. X. Autres grandes severitez du sieur Can, & du sieur Carow.	85.
CHAP. XI. Du Rikloft-Van Gous, qui commandoit l'armée devant Cochin, de ses cruantez, & de sa vanité à couronner un Prince Indien au nom de la Compagnie.	90.
CHAP. XII. Du sieur Hollebran Glins chef du Comptoir d'Ormuz, & de ses brutalitez.	99.
CHAP. XIII. De l'arrivée en Perse de Charles Constant, qui commandoit la flotte Hollandoise, de ce qu'il fit à la Cour, & d'une querele qu'il eut avec l'Agent des Anglois.	108.
CHAP. XIV. Fin miserable de trois Gentils-hommes Bretons qui s'estoient mis au service de la Compagnie.	132.
CHAP. XV. Mauvaises actions, & cruantez horribles & inouïes de quelques Hollandois en divers endroits des Indes.	137.
CHAP. XVI. Autres actions cruelles des Hollandois dans les Indes.	143.
CHAP. XVII. De l'orgueil des femmes de Batavia, de leur credit & de leur amourettes, avec un récit d'un combat du Frere de l'Auteur contre deux Officiers.	148.
CHAP. XVIII. Des cruantez de quelques femmes Hollandoises à Batavia.	156.
CHAP. XIX. Des amours infames & détestables de	

## T A B L E

<i>quelques Hollandois.</i>	167
CHAP. XX: <i>Fin pitoyable d'un riche Marchand de Hambourg , qui dans sa disgrâce s'estoit, en- rôlé pour simple soldat au service de la Compa- gnie. .</i>	172.



PRIVILEGE DV ROT.

**L**. OUIS PAR LA GRACE DE DIEU,  
ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE.  
A nos Amez & Feaux Conseillers, les gens te-  
nans nos Cours de Parlements, Grand Conseil,  
Requestes de nostre Hostel, & de nos Palais, Ba-  
lifs, Senechaux, Prevosts, leurs Lieutenans, & à  
tous autres nos Justiciers & Officiers qu'il appar-  
tiendra: Salut, Nostre Amé, JEAN BAPTISTE  
TAVERNIER, Baron d'Aubonne, Nous a fait  
remonstrer qu'il a composé un Livre intitulé,  
*Recueil de quelques Relations & pieces singulieres &  
tres-curieuses des pays estrangers, qui n'ont point esté  
mises dans ses six premiers Voyages qui ont esté im-  
primez cy-devant*, avec grand nombre de Figures  
en Taille-Douce, qu'il desireroit faire Imprimer,  
& Graver, s'il nous plaisoit luy en accorder la  
permission: A SES CAUSES, desirant favra-  
blement traiter ledit Exposant, Nous luy avons  
permis & permettons par ces Presentes, de faire  
imprimer ladite Relation; & graver lesdites Figu-  
res, par tel Imprimeur & Graveur que bon luy  
semblera, vendre & debiter iceux par tout nostre  
Royauté, Pais, Terres & Seigneuries de nostre  
obéissance, durant le temps de douze années,  
à compter du jour que lesdits Ouvrages auroient  
esté achevez d'Imprimer & Gravez, pendant le-  
quel temps; Nous faisons tres-expresses inhibi-

**N**ous & défenses à tous Imprimeurs, Graveurs & autres personnes, de quelques qualitez & conditions qu'elles soient, d'Imprimer & Graver lesdits Ouvrages; sous pretexte de changement, augmentations, corrections, autrement & en quelque maniere que ce soit, vendre ny debiter iceux, sans le consentement dudit Exposant, ou de ceux qui auront son droit, à peine de trois mille livres d'amande; applicable; un tiers à Nous, un tiers à l'Hospital General de nostre bonne Ville de Paris; & l'autre tiers audit Exposant, confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interets, au profit dudit Exposant, à condition de mettre deux Exemplaires desdits Ouvrages en nostre Bibliothèque publique, un en celle du Cabinet de nos Livres en nostre Chasteau du Louvre, & un en celle de nostre très-cher & Feal le Sieur le Tellier, Chevalier Chancelier de France, avant que de les exposer en vente, à peine de nullité des Presentes, du contenu desquels vous mandons faire jouir & user ledit Exposant, & ceux qui auront droit de luy, pleinement & paisiblement, cessant & faisant cesser tous troubles & empeschemens au contraire: Voulons qu'en mettant au commencement ou à la fin desdits Ouvrages un Extrait des Presentes, elles soient tenues pour bien & deuëment signifiées à tous ceux qu'il appartiendra: Commandons au premier nostre Huissier ou Sergent sur ce requis, faire pour l'exécution des Presentes tous Exploits requis & nécessaires, sans pour ce demander autre permis-

tion. CAR TEL est nostre plaisir. DONNE  
Fontainebleau, le 27. jour d'Aoust, l'an de Grâce.  
mil six cens soixante & dix-huit, & de nostre  
Regne le trente-sixième. Par le Roy en son Con-  
seil. BOUCOT.

Ledit Sieur Tavernier Baron d'Aubonne, à cedé son  
droit de privilege d'un Livre qui a pour titre, *Recueil de  
plusieurs Relations & Pièces singulieres & tres-curieuses des  
Pays Estrangers, qui n'ont point esté mises dans mes ~~se~~ pre-  
miers Voyages qui ont esté cy-devant imprimez*, à Q'ervais  
Clouzier, pour en jouir tout le temps porté par ~~le~~ luy,  
à condition qu'il l'imprimera luy seul sur de beau papier  
fin. Fait à Paris ce deuxième Septembre mil six cens  
soixante & dix-huit. Signé, J. TAVERNIER.

*Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires  
& Imprimeurs de Paris, ce vingt-neuf Novembre mil six  
cens soixante & dix-huit, suivant l'Arrest de la Cour du  
Parlement du 8. Avril 1653. & celui du Conseil Privé du  
Roy, du 27. Fevrier 1665. lequel enregistrement nous ayons  
fait, à la charge que ledit Livre sera debité par ~~le~~ la  
braire ou Imprimeur, suivant les Ordonnances. Signé  
COTTEROT, Syndic.*

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 1 Avril.  
1679.

RELATION  
DU JAPON,  
ET DE LA CAUSE  
DE  
LA PERSECUTION  
CONTRE  
LES CHRESTIENS  
DANS SES' ISLES.  
*PREMIERE PARTIE.*











27 APR  
BOOK NO.

SHILL

# RELATION

DU JAPON,



DE LA CAUSE DE LA PERSECUTION

CONTRE LES CHRETIENS

DAN'S SES ISLES.



ES Geographes modernes ont fait des descriptions du Japon sur les conjectures qu'ils ont tirées de quelques Relations de Marchands qui ont trafiqué en ce pays-là ; & comme il y a peu de Marchands qui sachent la Geographie, & qui songent à autre chose dans leurs voyages qu'au gain qu'ils peuvent faire par leur commerce ; ces descriptions qu'on nous en a données sont fort incertaines. Les Geographes anciens n'en ont pas eu une plus.

parfaite connoissance, & ce n'est encore que par conjecture qu'on a cru que l'Isle *Isabadii* dont parle Ptolomée, estoit ce qu'on appelle aujourd'hui l'Isle de Nippon. Ce que j'en ay pu apprendre de plus certain par le recit de plusieurs personnes qui ont fait ce voyage, est que l'Empire du Japon se trouve presentement composé de plusieurs Isles, dont quelques unes peuvent n'estre pas de veritables Isles, mais seulement des peninsules, & particulièrement celles qui font partie de la terre d'Yesso; dont les habitans sont vassaux & tributaires du Japon. Neantmoins un Pilote Hollandois qui en a reconnu la coste pour découvrir si cette terre elle-mesme estoit une Isle, où si elle estoit un continent à cette grande terre de Corée inconnue jusqu'à ce jour dans les lieux où elle va s'estendre par derriere la Chine jusqu'au fonds de la Tartarie Niculhan, dit qu'elle est separée d'avec le Japon par un petit espace de mer que ceux du pais nomment le détroit de Sangaar. Entre toutes les Isles du Japon où l'on comptoit autrefois 66. Royaumes, il y en a trois remarquables par leur grandeur; la plus grande s'appelle Nippon, la seconde Ximo, & la troisième Xicock. Les Japonois comptent vingt-sept journées de chemin depuis la province de Quantô jusqu'au pais d'Yesso, & disent que ce pais d'Yesso loin du bord de la mer est si plein de montagnes inaccessibleles, que les Japonois qui en ont tenté la découverte par terre, n'ont pu penetrer jusqu'au bout, & s'en sont rebutez à cause de la longueur & de la difficulté du voyage.

L'Isle de Nippon est quatre fois plus grande que les deux autres ; on y voit une montagne qui jette des flammes comme le mont *Ætna* en *Sicile* ; autrefois on y comptoit trente-cinq Royaumes ; aujourd'huy on la divise seulement en cinq parties, dont les noms sont *Iamaisioir*, *Ietsen*, *Ietsesen*, *Quanto*, & *Ochio*, que l'on rencontre tout de suite, en allant d'Occident en Orient. Ces cinq parties sont encore subdivisées en plusieurs provinces. L'Isle de *Ximo*, ou *Saycok*, est située au Sud-ouest de Nippon, & peut avoir de circuit 160. lieues, l'Isle de *Xicock* est située au midi de Nippon & peut avoir 120. lieues de tour. Les autres Isles qui sont aux environs ne sont pas considérables, & ces mers sont parsemées d'Isles comme celles de l'Archipel entre la Morée & les costes de l'Asie-Mineure ; mais pour n'ennuyer pas le lecteur par un plus long détail de cette description, je le renvoye à la carte qui y est attachée, & que je crois très-fidèle, ayant esté faite sur les lieux.

L'Empereur demeure presentement dans la ville d'*Yedo* ; à cause que l'air y est plus temperé, & que les chaleurs n'y sont pas si grandes ; mais quand il a un fils âgé de quinze ans, il l'envoye à *Syrunga* où ce Prince tient sa Cour en attendant la mort de son père pour monter sur le throne. Depuis que *Yeddo* a esté choisie pour le Siege Imperial, elle s'est si fort accrue qu'elle a presentement trois lieues de long & deux lieues de large ; les maisons y sont fort pressées, & elle est extrêmement peuplée. Quand l'Empereur va par la ville,

ou qu'il y a quelque spectacle, il est presque impossible de percer la foule du peuple, où les femmes neantmoins ne vont jamais. Le Palais de l'Empereur est tout couvert de lames d'or, & des Seigneurs répondent à cette magnificence, & de loin cette ville est l'objet le plus riche & le plus superbe que l'on puisse voir; elle n'est pas si belle par dedans, parce que les maisons ordinaires n'y sont basties que de bois. Le grand Dairy fait sa demeure à Meaco; cette ville est aussi fort grande, & contient plus de cent mille maisons; c'estoit autrefois la capitale de l'Empire, lors que les Dairy en furent dépouillez. Aussi est-il qu'il est couronné par les Bonzes qui sont les Prestres & les gens de la loy, il ne faut plus qu'ils exposent à la clarté de la Lune, & qu'il se fasse razer ny couper les ongles avec des cizeaux. Les gens du pays disent que l'Empire du Japon estoit gouverné anciennement par un Prince nommé Dairy, qui estoit en si grande opinion de sainteté, que les sujets le respectoient comme un Dieu, & que pour se rendre plus venerable parmy ces peuples, il avoit laissé croistre sa barbe & ses cheveux, disant que ce seroit faire un sacrilege que d'en approcher le razer ny les cizeaux. Les Princes qui luy ont succédé, quoy qu'ils n'ayent plus que le nom de Roys, ont conservé le même usage, & disent qu'ils ne se montrent point à la Lune; parce qu'ils sont fils du Soleil. S'il a une fille en âge d'estre mariée, l'Empereur est obligé de l'épouser, & c'est elle qui porte le nom d'Impe-

rice, quand mesme elle n'auroit point d'enfans, ce qui est contraire à la maxime de tous les Rois d'Orient, qui ne donnent le titre de Reine qu'à celle de leurs femmes qui accouche la premiere d'un enfant male pour succeder à la Coutume

De sept ans en sept ans, l'Empereur envoie vers le Daïry un des premiers Princes de sa Cour luy porter une corbeille pleine de terre, & luy dire que toutes les terres que l'Empereur possede sont au Daïry. En effet l'Empire luy appartient par droit de succession, mais il n'en a conservé qu'un titre honorable & de grands revenus qui ne passent pas de luy donner beaucoup de pouvoir dans l'Etat.

Les Japonois sont idolatres, & adorent principalement le Soleil; mais quoy qu'ils ayent un nombre infini de temples & de differentes Idoles, ces peuples ne sont pas fort attachez à leur superstition; l'Empereur seul est severe contre les autres religions. Ils ne sortent point de leur pais pour voyager, si ce n'est à la Chine & dans la terre d'Yesso, & depuis peu l'Empereur a fait des défenses tres-rigoureuses à tous ses sujets d'avoir aucun commerce avec les Estrangers, excepté avec les Chinois & les Hollandois. Il a reçu en divers temps des Ambassadeurs de plusieurs Princes, & il ne leur en a point envoyé; on prétend neantmoins qu'en 1585. quelques Seigneurs de ces Isles nouvellement convertis à la foy, envoyèrent leurs enfans à Rome pour reconnoistre le Pape



Gregoire XIII. & pour se faire instruire, & qu'estant  
revenus à Goa en mil cinq cens quatre-vingt  
sept, ils furent receus ensuite dans leur pais avec  
de grandes marques de joye. Le peu d'applica-  
tion qu'ils ont à la navigation & au trafic, vient  
en partie de ce qu'ils abondent de toutes les cho-  
ses necessaires à la vie, & de ce que l'Empereur  
craint presentement que les religions estrangeres  
ne s'introduisent en son pais. Ils sont fort amou-  
reux des nouveutez, c'est pourquoy il y a eu parmi  
eux beaucoup de revoltes & de guerres civiles, jus-  
qu'à ce que Quabacondon ait osté l'Empire aux  
Daïry & reüni toutes ces Provinces. Ils sont si fiers  
& si vindicatifs, qu'au moindre affront qu'ils re-  
çoivent, s'ils n'en peuvent tirer vengeance sur le  
champ, ils se tuent eux-mesmes en s'ouvrant le ven-  
tre avec leur Cric. On m'en a conté une histoire  
qui peut confirmer cette verité.

Deux jeunes Seigneurs servans l'Empereur, se  
rencontrerent dans le Palais & se heurterent par  
hasard fort rudement. Le plus querelleur des  
deux voulut mettre l'épée à la main, l'autre luy dit,  
le lieu n'est pas propre, je vas faire ma charge, at-  
tends moy, & je te satisferay. Il l'attendit effecti-  
vement, mais l'impatience le prit, & croyant que  
l'autre s'estoit moqué de luy, de rage il s'ouvrit le  
ventre avec un poignard. Le monde s'attroüpa  
alentour, & luy demande la cause de sa mort, on  
n'en peut tirer autre chose, c'est un lasche qui m'a of-  
fensé. L'autre arrive, fend la presse, & surpris de  
cette action ! malheureux, dit-il, tu ne devois pas

*de la cause de la persecution des Chrestiens dans ses Isles.* 7  
ajouter de ma parole, ce poignard va t'en assurer.  
En disant ces mots, il se tuë sur le champ & tombe  
aupres de luy.

Il n'y a point de nation dans le monde qui  
craigne moins la mort que celle-là, & qui ait tant  
de pitié à la cruauté. Si quelque Prince ou grand  
Seigneur fait un festin à ses amis, à la fin du repas  
il fait appeller ses principaux Officiers, & il leur  
demande si quelqu'un d'eux l'aime assez pour se  
tuer en présence des conviez; aussi-tost ils disputent  
entre eux à qui aura cet honneur. Là le premier,  
& selon qu'il plaît au Prince de les nommer,  
ils s'ouvrent le ventre avec leur Cric qui est une  
espece de poignard dont la pointe est empoisonnée,  
& ils s'estiment fort honorez de donner ce spectacle  
à la Compagnie. Ils en usent de mesme quand leurs  
maistres meurent, ou quand ils bâtissent quelque  
Palais, car ils ont cette superstition de croire que  
ces victimes sont necessaires pour la durée de l'édifice,  
& pour rendre heureuses les personnes qui doivent  
y demeurer.

Ils punissent de mort tous les larcins, c'est un  
crime capital parmi eux de jouer de l'argent; l'adultere  
n'est puni que dans les femmes, la fausse monnoye,  
l'incendie, le viol, le rapt & les crimes d'Etat,  
sont non seulement punis en la personne des coupables,  
mais aussi de tous les plus proches parens. Les femmes  
y sont retirées & fort fideles à leurs maris. L'Empereur  
ayant fait mourir un Seigneur de sa Cour dans l'esperance  
de posséder sa femme, elle craignit qu'il n'usast de violence.

ce pour jouir d'elle, & luy demanda du temps pour se résoudre, il luy accorda quelques jours, au bout desquels elle s'enferma avec ses enfans, & après avoir chargé un de ses gens d'aller porter de sa part un papier à l'Empereur; elle mit le feu à sa chambre & se brûla avec eux. L'Empereur ne trouva dans ce papier que des reproches de sa tyrannie, & des marques de la joye que cette femme avoit eüe de faire ce sacrifice à la memoire de son mary; on m'en a conté d'autres histoires semblables, qui font voir que cette nation n'est pas incapable des plus grandes actions de vertu.

Les Portugais sont les premiers de l'Europe qui ont découvert les Isles du Japon, il y furent jettés par une violente tempeste en l'année 1542. & ayant appris que l'or & l'argent y estoient en abondance ils y retournerent pour s'y établir. Ils aborderent pres de Surunga, cette ville est éloignée de la mër d'environ quatre lieues, & comme il n'y'a qu'une plage où les vaisseaux ne sont pas en seureté ils ne trouverent pas cet établissement assez commode, & n'y demurerent que quatre ou cinq ans. Enfin ils descendirent en une petite Isle deserte nommée Kisma qu'ils peuplerent dans la suite; neantmoins depuis la dernière persécution contre les Chrétiens, les Portugais ont abandonné cette Isle, n'ayant plus de commerce au Japon; elle a esté inhabitée jusqu'à ce que les Hollandois y aient estably leur Comptoir en la maniere que je diray à la fin de cette Relation.

Sept ans apres que les Portugais urent abor-  
dé

*de la cause de la persecution des Chrestiens dans ses Isles.* 9

de pour la premiere fois au Japon. Saint François Xavier y vint prescher l'Evangile. Sa premiere descente fut dans l'Isle de Nippon ; il y demeura deux ans & quelques mois , & parcourut plusieurs endroits de ces Isles, mais son principal dessein estant d'aller à la Chine , il s'embarqua pour ce voyage. Le vaisseau ne fut pas plûtoſt en mer que Saint François Xavier tomba dangereusement malade: Le Capitaine & tous les Officiers furent d'avis de le mettre à terre , croyant qu'il y pourroit recevoir du soulagement. Ce qui les détermina davantage à ce dessein, fut qu'ils se trouverent proche de l'Isle de Séchen, d'autres disent Hainan dependante de la Chine. Ils jetterent l'ancre pour y aborder, & mirent S. François Xavier dans cette Isle ; sa maladie y augmenta au lieu de diminuer , & quelques jours apres il finit en ce lieu sa mission avec sa vie , apres avoir estably la foy Chrestienne avec des progrès admirables dans tous les lieux où il avoit passé, non seulement par son zele & par ses predications, mais aussi par son exemple & par la sainteté de ses mœurs ; sa mort est arrivée en l'année 1552. & il n'a jamais esté dans la Chine , comme quelques-uns l'ont cru , quoy qu'il y eut abordé deux fois. Neantmoins il y a beaucoup d'apparence que le Christianisme qu'il avoit estably dans l'Isle de Nippon s'étendit dans les pais voisins, & se multiplia par les soins de ce saint homme qu'on peut nommer à juste titre le saint Paul & le véritable Apostre des Indes. La Foy s'augmenta considerablement dans le Japon apres sa mort ; & ce

Peuples se montrèrent au commencement fort dociles aux instructions qu'on leur donnoit : mais la conduite des Portugais ayant déplu aux principaux Gouverneurs & à ceux qui avoient le plus de pouvoir à la Cour, ils en donnerent de méchantes impressions à l'Empereur, & les Bonzes qui sont comme les Prestres du pais, concevant de leur costé beaucoup de jalousie de cette nouvelle religion, exciterent de temps en temps des persecutions contre les Japonois nouvellement convertis, sous pretexte qu'ils favorisoient les entreprises secrètes des Portugais.

La foy Chrétienne ne laissoit pas de s'accroistre de jour en jour, & peut estre que toute cette nation l'auroit à la fin embrassée, si l'avarice & la malignité des Chrétiens mesmes n'eussent aporté le principal empeschement à cette conversion. Les Hollandois ont fait tous leurs efforts pour rejeter ce crime sur l'orgueil & l'insolence des Portugais, mais on peut juger de la verité par ce qu'en a escrit un Hollandois mesme nommé Leonard Campen, qui dit que quand on interrogeoit en ce pais-là ceux de la nation pour sçavoir de quelle religion ils estoient, ils avoient accoustumé de répondre : *je ne suis pas Chrestien, je suis Hollandois.* Mon dessein n'est point icy de noircir comme il a fait toute la nation par un aveu si detestable, mais bien de faire voir jusqu'à queleexcez a pû monter l'avidité du gain dans l'ame d'un particulier employé par la Compagnie de Hollande à ce nouvel établissement, pour montrer combien il est

*La cause de la persecution des Chrestiens dans ses Isles.* 11  
dangereux de faire un mauvais choix d'Officiers quand on veut introduire le commerce dans des regions si éloignées.

La Compagnie Hollandoise des Indes Orientales ayant équipé un vaisseau pour Batavia, fit embarquer, comme c'est la coutume, une douzaine de jeunes garçons, & autant de jeunes filles que l'on tire des hospitaux d'Amsterdam ou des autres villes d'où partent les vaisseaux. Entre ces garçons il y eut un qui fut choisi pour servir à la cuisine, mais la fortune le destina dès lors pour être un jour l'instrument fatal d'un des plus grands malheurs qui soient arrivez dans nostre siecle. On dit qu'il estoit originaire de Bruxelles, ce que je ne puis croire, car les Flâmans sont gens de bien & bonnes gens. Pendant le voyage, le Marchand ayant observé qu'il avoit de l'esprit, & qu'il pourroit un jour rendre d'autres services à la Compagnie, luy fit apprendre à lire & à écrire; Il profita si bien dans cette estude, qu'estant arrivé à Batavia, il en sceut assez pour monter à un plus haut employ. Après l'arrivée du vaisseau, le General & son Conseil resolurent d'envoyer ce mesme vaisseau au Japon avec une partie de l'équipage qui estoit venu d'Europe. Le Marchand & quelques Officiers furent commandez pour faire ce voyage, & le hazard voulut que le sous écrivain étant mort peu de jours après leur depart de Batavia, le Marchand jeta les yeux sur ce jeune garçon pour luy donner cette place; Il en estoit tres-capable car le Marchand avoit pris un soin particulier de luy.

truire du commerce des Indes, & comme il avoit naturellement de l'esprit, il n'eust pas de peine à s'y rendre habile.

Le vaisseau estant arrivé à Firando, le nouveau sous-écrivain creut ne pouvoir jamais trouver un lieu plus propre à établir sa fortune que celui où elle venoit de le porter; Il forma le dessein d'y demeurer & d'abandonner son bien-faïcteur. Le Marchand estant prest de se remettre à la voile pour retourner à Batavia, le sous-écrivain se cacha, & l'on ne s'apperceut de son absence que quand le vaisseau fut fort avant en mer. Alors se voyant en secreté, il revint au comptoir où il avoit lié amitié avec quelqu'un des Officiers, & en peu de temps il aprit si bien la langue du pays, qu'il se rendit tres-utile à la Compagnie, & tres-considerable parmy les habitans, avec lesquels il faisoit presque luy seul tout le negoce des Hollandois au Japon.

Ses services & sa capacité l'eleverent enfin au rang de President du Comptoir; l'autorité que cette charge luy donnoit rehaussa ses esperances, & il ne se contenta pas de continuer le negoce de sa nation dans cet Empire, il fit dès lors le projet d'en exclure toutes les autres. Les Portugais (comme nous l'avons remarqué) y avoient tranqué les premiers, & leurs Comptoirs y estoient establis depuis prés de cent années. La Religion Chrestienne s'y estoit introduite avec eux; parce que ces peuples sont autant zelez pour la propagation de la foy que les Hollandois, le sont pour le commerce. Le President voyoit que les Japonois

Chrestiens ne vouloient negocier qu'avec les Portugais, comme les connoissant de plus longue main, & parce qu'ils sont de meilleure foy dans le commerce. Il s'avisa de les rendre suspects à la Cour par leur Religion mesme, & engagea des Gouverneurs de Province, & des Grands Seigneurs, à force de presens à favoriser son entreprise.

Mais les Portugais ne manquoient point d'amis & de partisans; & quoy qu'il ne fussent pas en estat de faire de si grandes liberalitez que le President; ils ne laissoient pas de le maintenir, & de rendre toutes ses brigues inutiles. Ces moyens ne luy réussissant pas, il eut recours à la plus noire de toutes les calomnies; il supposa une lettre écrite en langue Portugaise, qui contenoit le dessein formé d'un soulevement general des Chrestiens dans le Japon, & d'une conspiration particuliere contre la personne de l'Empereur. Il porta cette lettre à un Seigneur du pais, dont il avoit gagné la confiance. Ce Seigneur qui entendoit un peu le Portugais, creut qu'il estoit de son devoir d'envoyer en diligence cet avis à la Cour, & de s'informer cependant des particularitez d'une entreprise si importante à la vie du Prince & à la tranquillité de l'Estat.

Le President luy conta par quelle avanture cette lettre estoit tombée entre les mains, & l'inventant d'un bout à l'autre, avec des circonstances propres à rendre son imposture vray-semblable; disant que les Hollandois avoient fait prise d'un vaisseau Portugais qui s'en retournoit du



Japon à Goa , & que le Capitaine Hollandois ayant trouvé cette lettre parmy d'autres papiers , l'avoit ouverte , & voyant de quelle conséquence elle estoit , l'avoit envoyée exprés au President pour en user selon sa prudence & l'affection de la Compagnie Hollandoise pour le service de l'Empereur. Qu'il avoit crû ne pouvoir s'adresser plus seurement qu'à luy pour prevenir de si grands maux , & qu'il n'y avoit pas un moment à perdre. Que les Espagnols à qui les Portugais obeïssoient avoient une maxime pernicieuse de ne vouloir point souffrir dans les lieux où ils sont d'autre religion que la leur , & que pour l'établir plus seurement ils n'épargnent ny la vie ny la liberté des hommes ; & même qu'ils croient faire un grand sacrifice à leur Dieu , lors qu'ils égorgent ceux qu'ils ne peuvent convertir. Que les Hollandois n'estoient pas de même , qu'ils s'accommodoient avec toutes les nations & avec toutes les religions , & qu'ils ne songeoient à rien qu'à leur commerce.

Ce Seigneur adjousta foy à ces suppositions , & envoya promptement à l'Empereur une copie de cette lettre , dont la substance estoit que les Espagnols des Philippines & les Portugais établis au Japon de concert avec tous les Chrestiens du pais , mandoient au Viceroy de Goa , que s'il envoyoit dans un temps prefix huit ou dix vaisseaux chargés de troupes & de munitions de guerre , & principalement d'Officiers pour commander les revoltés , ils auroient en peu de jours une armée

*La cause de la persecution des Chrestiens dans ses Isles.* 15  
nombreuse, & qu'il leur seroit facile de se rendre  
maistres de tout le Japon; qu'ils avoient donné  
le même avis & pour le même temps au Vice-  
Roy des Philippines, afin que la revolte se de-  
clarast tout à la fois.

Le Portugal estoit sous la domination d'Espa-  
gne, & quoy que les Portugais ne voulussent souf-  
frir dans leurs places des Indes aucun Espagnol  
que le Viceroy, neantmoins il se glissoit au Japon  
des Religieux conduits par un véritable zele pour  
la foy; mais ce zele quand il est indiscret fait quel-  
quefois d'aussi grands maux que l'avarice même.  
Les Pères Paulistes (c'est ainsi que l'on nomme les  
Pères Jesuites dans les Indes, à cause que leur prin-  
cipale Eglise de Goa est dédiée à saint Paul) ces  
Pères, dis-je, faisoient de grands progresz & avoient  
acquis beaucoup de creance parmi ces peuples,  
malgré les persecutions qui s'élevoient de temps  
en temps contre les Chrestiens, selon que les  
Seigneurs du pais estoient bien ou mal intention-  
nez pour eux. Le nombre en grossissoit tous les  
jours, & les nouveaux convertis y trouvoient mē-  
me leur avantage, en ce qu'ils s'enrichissoient par  
le commerce des Portugais, qui estoient de ser-  
ment de ne point negocier avec les Idolâtres.  
Cette distinction irrita les Bonzes contre eux, &  
la multitude des Chrestiens donna de l'ombrage  
au Prince, qui prit feu tres-facilement sur cette  
lettre supposée, & en donna dans la suite des mar-  
ques bien sanglantes.

Les Pères Jesuites avoient converty à la Roy un

Grand Seigneur du Royaume qui demeurait ordinairement à Bugen dans l'Isle de Ximo ; il en estoit Seigneur, & son pouvoir estoit fort grand dans toute l'Isle. Il avoit quatre fils, deux desquels estoient aupres de luy & avoient embrassé à son exemple la religion Chrestienne; le Pere receut au Baptême le nom d'Ignace, le plus âgé des deux fils fut nommé François, & le dernier Charles. Les deux aînez estoient à la Cour, & tous deux favoris de l'Empereur. Le cadet ayant embrassé la Religion Chrestienne, s'adonna entièrement à l'étude de l'Ecriture Sainte, & se retira avec les Peres Iesuites qui avoient chez eux une espece de Seminaire pour instruire la jeunesse; Son exemple avoit attiré au Christianisme un grand nombre de jeunes Seigneurs, & comme il estoit éloquent dans sa langue, il leur fut d'un grand usage pour la predication de l'Evangile, & pour faire connoître à ces Peuples les erreurs grossieres de leur idolatrie.

Naturellement les Japonois ont l'ame noble & une grande disposition à toutes les sciences; & il ne manque à cette Nation que des personnes capables de l'instruire. Ce n'est pas qu'ils n'ayent leurs Docteurs; la Cour du Daïry en est pleine, on y conserve les Annales de leur pays; & ils prétendent que l'Imprimerie & l'Artillerie y estoient en usage avant qu'elles fussent connues en Europe. C'est de cette Cour que viennent tous leurs livres, & les personnes qui sont à la suite de ce Prince, ne s'appliquent à autre chose qu'à étudier. On dit qu'ils

qui ont appris toutes ces choses dans la frequentation des Chinois, & mesme qu'ils sont originaires de la Chine. En effet, la plus grande province de l'Isle de Nippon s'appelle Quanto, du mesme nom que cette partie maritime de la Chine où se fait son plus grand commerce, & dont les habitans ont esté plus appliquez que les autres à la navigation; Du moins si l'on en croit les Historiens Chinois, le Japon ne faisoit qu'une tres-petite partie de leur vaste Empire, qui du Nord au Midy passoit autrefois 56. degrez de latitude, & contenoit tout ce qui est renfermé entre la mer glacée & la ligne Equinoctiale, n'estant borné à l'Occident que de la mer Caspie, & s'estendant à l'Orient par toute l'Amerique Septentrionale jusqu'à la nouvelle Espagne. Neantmoins ces deux nations se font la guerre de temps en temps; les Japonois ont quelque chose de plus farouche, & tiennent beaucoup du Tartare, ils sont plus braves que les Chinois & méprisent davantage la mort.

Le Pere Thomas Barre Portugais m'a dit fort souvent estant à Agra Capitale du Grand Mogol, où les Iesuites ont une tres belle maison, que ce jeune Seigneur & plusieurs de cette jeunesse avoient fait un si grand profit en six ou sept ans, qu'ils estoient aussi sçavans que leurs maistres mesmes, & qu'ils avoient encore plus de zele qu'eux pour convertir ceux de leur nation. Les Iesuites n'avoient alors aucune maison destinée à l'instruction des enfans & des Catechumenes; ils prierent ce Seigneur de leur prester une des salles

pour cet usage ; Il en avoit quatre fort belles hors de la ville avec de grands revenus ; il leur donna la plus proche. Peu de temps apres , le plus jeune de ses filz tomba malade , & fut porté dans cette maison pour prendre l'air ; il y recouvra sa santé par le soin de ces Peres & par les prieres des Chrétiens qui auroient beaucoup perdu à sa mort , car ils recevoient de luy de tres-grandes assistances. Son Pere jouït peu du plaisir que luy donna cette guerison , qui fut comme miraculeuse , & mourut lors que les enfans & les Chrestiens qu'il n'aimoit pas moins tendrement , avoient le plus de besoin de sa protection.

Les deux aînez qui estoient aupres de l'Empereur ayant appris la mort de leur pere , vinrent pour recueillir la succession , & demanderent aux Iesuites la maison qu'il leur avoit donnée , parce qu'au Japon un Pere ne peut pas aliener le bien de ses enfans , & même quand il est parvenu à un certain âge , ils peuvent l'obliger de les en mettre en possession , ne reservant qu'une égale portion pour luy. Les Iesuites trop attachez à ce nouvel établissement , ne voulurent point s'en dépoüiller pour avoir la paix , & engager même par cet accommodement toute la Famille à la protection du Christianisme. Ce refus irrita les deux aînez , & ce demesté survint entre les Iesuites & eux , dans le temps que le President travailloit avec une application extraordinaire à son dessein. Il eut avis de leur différent , & comme il estoit grand imposteur , il sceut allumer dans l'esprit de ces deux Seigneurs une violen-

*De la cause de la persecution des Chrestiens dans ses Isles.* 19  
te même non seulement contre les Iesuites, mais  
contre tous les Portugais en general, en leur don-  
nant une copie de cette lettre supposée.

Ces deux Seigneurs qui estoient favoris de l'Empe-  
reur, & dans un grand credit aupres de luy, joigni-  
l'intereſt de l'Eſtat à leur intereſt particulier, &  
porterent leurs plaintes à la Cour avec une aigreur  
extrême; diſant qu'il n'y avoit plus de ſeureté pour  
le bien des familles, pour le repos de l'Empire,  
ny pour la vie du Prince, ſi l'on n'exterminoit dans  
le Japon tous les Portugais & les Japoſois mêmes  
qu'ils avoient imbus de leurs erreurs. Pour juſtifier  
ceſ marques éclatantes de leur haine, ils montre-  
rent à l'Empereur cette copie de lettre, & le jette-  
rēt dans de ſi grandes alarmes pour ſa perſon-  
ne & pour ſon Eſtat, qu'il ne voulut plus entendre  
aucune juſtification.

Quelques Seigneurs amis des Portugais le  
prierent de ſ'éclaircir de la verité avant que  
de ſe porter aux dernieres extremitez contre  
toute une nation & contre ſes propres ſujets.  
Il fut inexorable à leurs prieres, & donna des  
ordres ſecrets à des Commiſſaires pour aller dans  
toutes les Provinces de l'Empire, exterminer les  
Portugais & les Chreſtiens mêmes originaires du  
pays. Comme ils avoient des partiſans cachez à la  
Cour & ailleurs, ils furent avertis de tous coſtez d'une  
reſolution ſi cruelle; mais ils n'en avoient point  
de plus fideles ny de plus zelez que ces deux jeunes  
Seigneurs de Ximo, François, & Charles. Les Chré-  
tiens ſe ſaſſemblerent aupres d'eux pour ſonſolager leur

commune conservation; & apres avoir tenté inutilement de se justifier d'une si noire calomnie, ils résolurent de se mettre en défense, & de mourir tous pour soutenir leur religion & leur innocence contre ceux qui viendroient les attaquer. Ces deux Seigneurs se mirent à la teste de l'armée Chrétienne. L'aîné avoit porté les armes & sçavoit bien la guerre; le plus jeune exhortoit les autres à se bien défendre, en leur faisant voir qu'à l'exemple des Machabées ils ne devoient plus espérer qu'en la protection du Dieu des armées & dans leur propre valeur. Tous s'excitoient à une si legitime défense, & travailloient incessamment à se pourvoir d'armes & de munitions pour une résistance vigoureuse.

Les Commissaires de l'Empereur ayant eu avis de l'assemblée que les Chrestiens faisoient dans l'Isle de Ximo, en avertirent l'Empereur, sans luy mander précisément leurs forces & leurs desseins. Des Iesuites & des Augustins m'ont dit à Goa, que l'armée Chrétienne estoit alors composée de plus de quarante mille hommes, sans compter ceux qui survinrent devant & apres que la bataille fut donnée.

L'Empereur ne croyant pas qu'elle fut si nombreuse, n'envoya d'abord contre eux que vingt-cinq à trente mille hommes commandez par le plus jeune des deux Seigneurs de Ximo qui estoient auprès de luy; mais ces troupes ne furent pas plutôt en marche qu'il en leva de nouvelles, & mit une autre armée de quarante mille hommes sur

piéd, commandée par le Seigneur à qui le President avoit montré le premier la lettre suposée.

Les Chrestiens ayant eu la nouvelle que ces deux grandes armées venoient leur fondre sur les bras, se preparerent pour les recevoir, & choisiront un lieu avantageux pour s'y retrancher. Ils mirent en un endroit inaccessible par le derriere, & ouvert du costé du camp, tous les vieillards, les femmes & les enfans, afin de n'occuper personne à les garder. La premiere armée parut bientôt à la veüe des Chrestiens ; la situation de leur camp estoit telle, que les Imperiaux n'en pouvoient decouvrir qu'une partie. Ils se mirent en bataille dans un tres bon ordre, & les deux chefs les ayant exhortez à se bien défendre, le plus jeune dit qu'il estoit d'avis d'envoyer vers son frere chef de l'armée Imperiale, pour luy demander la paix, & le prier d'interceder même pour eux aupres de l'Empereur, en l'assurant qu'il estoit prest de s'aller jeter à ses pieds pour justifier son innocence; Que la religion des Chrestiens defendoit expressément aux sujets de se revolter contre leur Prince legitime; & que la conspiration dont on les avoit accusez n'avoit pas le moindre fondement. Il luy écrivit une lettre en ces termes au nom de toute l'armée, avec des protestations de mettre les armes bas, si l'Empereur vouloit avoir la bonté de les écouter. Un des principaux chefs s'offrit d'aller porter cette lettre au General des Idolâtres, qui ne voulut point la recevoir. Celuy qui l'avoit portée fut attaché par son ordre à une croix à la veüe.



des Chrestiens , & en mesme temps les Imperiaux vinrent les charger avec impetuosité.

Le combat dura pres de trois heures avec un avantage presque égal ; le chef des Imperiaux cherchant par tout ses freres , & ses freres l'évitant par tout , pour n'estre pas engagez à un combat d'homme à homme contre luy. ils donnerent ce jour-là de part & d'autre des marques d'une valeur extraordinaire. Les Chrestiens à leur exemple , voyant que leur salut consistoit dans la victoire , & qu'il n'y avoit aucune esperance de pardon ; combattirent avec tant de courage , que les Imperiaux furent contraints de ceder. Leur General fut tué sur la place ; l'étonnement les prit ; les Chrestiens qui avoient estendu leurs troupes à droite & à gauche enveloperent leurs ennemis , & toute l'armée des Idolâtres fut taillée en pieces & poursuivie jusqu'au bord de la mer, où quelques-uns se sauverent dans des batteaux & allerent porter la nouvelle de leur défaite à la seconde armée Imperiale, qui marchoit à grandes journées pour se joindre à celle-cy.

Cette victoire fut suivie de la conversion de plusieurs Idolâtres , & les Chrestiens apres en avoir rendu graces à Dieu par des prieres continuelles dans leur camp pendant trois jours , se preparerent à une seconde bataille ; ne doutant pas que l'autre armée ne vint les attaquer pendant qu'ils estoient encore fatiguez & affoiblis du premier combat. Mais ce General plus prudent que l'autre , se contenta de se retrancher en un

postèrent les Chrestiens ne pussent le venir forcer, & écrivit à la Cour les particularitez de la défaite de la premiere armée, sur laquelle il attendoit les ordres de l'Empereur.

Cependant l'armée Chrestienne grossissoit tous les jours, & par les Idolâtres qui se convertissoient à la foy, & par les Chrestiens du pais qui s'y venoient rendre de plusieurs endroits; en peu de temps elle se trouva forte de pres de cinquante mille hommes. L'Empereur qui vouloit étouffer cette revolte dans sa naissance, envoya des ordres par tout son Empire pour faire de nouvelles levées. Les partisans du President aigrissoient tous les jours ce Prince contre les Chrestiens, & empêchoient que les autres courtisans ne luy fissent ouvrir les yeux sur une persecution si injuste. La défaite de son armée l'avoit jetté dans une espede de fureur; & quoy que les deux chefs de l'armée Chrestienne pussent faire par leurs amis pour obtenir leur pardon, & pour se justifier des calomnies contenues en cette lettre supposée, il ne leur fut pas possible d'estre écoulez.

L'Empereur assembla son Conseil, où les plus sages furent d'avis de recevoir les soumissions des Chrestiens qui offroient de mettre les armes bas en leur donnant une amnistie generale, & l'exercice libre de leur religion; mais la cabale du President l'emporta sur un avis si raisonnable; & l'Empereur qui étoit irrité par ses impostures, embrassa le plus mauvais party. La resolution du Conseil fut de lever en diligence une grande armée, & d'aller

joindre l'autre pour accabler tout d'un côté les Chrestiens par la multitude. Le Dairi que l'on consulte sur les importantes affaires de l'État, approuva cette resolution. Tous les Seigneurs du pays qui sont obligez de fournir des troupes à l'Empereur, en amenèrent à l'envy au rendez-vous, qui fut marqué aux quartiers qu'occupoit la seconde armée. Lors que celle-cy l'eut jointe, elles se trouverent monter à cent cinquante mille hommes. Le frere du General qui avoit esté tué dans la première bataille, en eut le commandement sous l'Empereur, qui se mit à la teste de toutes ses troupes.

Mais avant que de marcher aux ennemis, il fit publier dans le camp qu'il défendoit de faire quartier à aucun Chrestien, excepté aux deux Generaux qu'il vouloit faire mourir par les supplices, & que ceux qui sortiroient du combat avant que d'avoir exterminé tous les rebelles, il les feroit mourir, eux & leurs parens du plus cruel genre de mort qu'on pourroit imaginer; & qu'au contraire il donneroit des récompenses considerables à ceux qui luy apporteroient une ou plusieurs testes de Chrestiens, à proportion du nombre qu'on luy en apporteroit. Les copies d'un Edit si cruel furent jettées en plusieurs endroits du camp. Les Chrestiens, & cette nouvelle ne servit qu'à les animer davantage contre les Roïaumes, voyant qu'il n'y avoit plus aucune esperance de pardon. Le plus jeune de leurs chefs offrit d'aller se jeter aux pieds de l'Empereur pour implorer

rer la clemence au nom de toute l'armée, disant qu'il s'estimeroit heureux de souffrir le martire pour montrer leur innocence ; mais tous s'écrierent qu'ils ne le permettroient jamais. Ce qu'il pût obtenir seulement , fut d'écrire encore une lettre à l'Empereur, pleine de respect , de soumission , & de repentir sur leur dernier combat ; disant qu'ils estoient prests de quitter les armes, si l'Empereur leur accorderoit une amnistie , & la liberté de leur religion , & offrant au peril de leurs vies, d'éclaircir l'imposture de toutes les choses dont on les avoit accusés.

Cette lettre fut portée par un Idolâtre à un Seigneur qui favorisoit secretement les Chrestiens. L'Empereur la déchira sans la lire , & dit qu'il ne senteroit jamais dans sa Cour que tous les rebelles ne fussent exterminés. L'armée Chrestienne ayant sceu la resolution de l'Empereur , ne songea plus qu'à se bien défendre ; le terrain qu'elle occupoit estoit avantageux pour le petit nombre , mais les Imperiaux estoient trois contre un , & tous les Idolâtres du pays qui auparavant estoient favorables aux Chrestiens , se declarerent leurs ennemis aussi tost qu'ils virent l'armée Imperiale. Elle vint enfin prendre les postes en presence de l'armée Chrestienne , & l'Empereur affecta, dans ces approches d'étendre ses troupes , & de faire jeter de grands cris pour intimider les Chrestiens. Les deux armées ne furent pas long-temps si proches l'une de l'autre, sans qu'il s'attachast entre elles des escarmouches fort chaudes, pendant lesquelles

les chefs de l'armée Chrestienne se mettoient en bataille, & occupoient tous les lieux qui pouvoient les empêcher d'estre enveloppez. Apres avoir fait la priere, ils s'exciterent les uns les autres à se bien défendre, persuadez que Dieu les protegeroit comme la premiere fois, ou du moins qu'ils mourroient tous les armes à la main pour la défense de leur Foy, & qu'ils meritoient ainsi la couronne du Martire. Des premieres escarmouches, comme il arrive d'ordinaire, on en vint à un combat general; d'abord les Chrestiens renverserent les Idolâtres; le plus jeune de leurs chefs les poussoit avec beaucoup de vigueur; Il estoit ce jour là remarquable par ses habits; mais il se fit encore plus remarquer par son courage; la terre estoit toute couverte de morts, les Idolâtres prenoient l'épouvante, tout s'ébranloit, tout fuyoit devant luy; mais oubliant ce que son frere luy avoit tant recommandé, il s'éloigna trop du gros de l'armée, & fut enveloppé, blessé, & porté par terre par un grand nombre d'ennemis, & mené en cet estat à l'Empereur. Son frere, plus expérimenté dans la guerre, fit soutenir & rappeler ceux qui avoient suivy son frere, & jusqu'à la nuit conserva cet avantage sur les Imperiaux, qui opposoient toujours de nouvelles troupes à mesure que les Chrestiens les tailloient en pieces.

Dans cette premiere journée, la victoire se déclara ouvertement pour eux; mais la gloire qu'ils y acquerent leur cousta cher, parce que la presence de l'Em-

perdu, & l'Edit qu'il avoit fait publier, firent qu'aucun des deux partis ne donna quartier ; le carnage fut grand , & l'armée Chrestienne en fut extrêmement affoiblie ; neantmoins le combat recommença le lendemain avec le jour , & la seconde journée fut aussi glorieuse , mais plus sanglante encore que la premiere.

Après tant de fatigues & de blessures , les Chrétiens qui resterent en estat de combattre, ne laisserent pas de se presenter en bataille dès la point du jour. L'Empereur indigné d'une si longue resistance , les fit attaquer par plusieurs endroits tout à la fois. Le General de l'armée Chrestienne alloit de rang en rang , soustenant ceux qui s'ébranloient , encourageant ses soldats par ses discours & par son exemple ; mais enfin il fut percé de plusieurs coups , & accablé d'une foule d'ennemis qui se jetterent tous ensemble sur luy. Les siens le perdirent de veüe ; & n'ayant plus personne pour les commander , ce ne fut plus un combat , mais un massacre ; ils coururent comme furieux au travers des Idolâtres , & se firent tous tuer. Leur camp fut forcé, les vieillards, les femmes, les enfans , & mesme les blessez qu'on y avoit portez les jours precedens , tout fut passé au fil de l'espee , à la reserve de quelques Chrestiens du pais qui se cachèrent dans les montaignes , & qui conterent depuis cete histoire à ceux dont je l'ay apprise.

Telle fut la fin déplorable des Chrestiens.

(pour ainsi dire) du Christianisme dans le Japon, que le President Hollandois leur a procurée par les brigues, & par ses impostures. On a iceu dans trois recherches tres-exactes qui en ont este faites, qu'il estoit mort ou dans les combats, ou par les supplices, plus de soixante mille Chrestiens. Le plus jeune de leurs chefs souffrit un martire tres cruel pendant sept jours, & quelque offre que l'Empereur luy fit faire en consideration de ses freres & de sa propre valeur, jamais il ne voulut renoncer à la foy de Jesus Christ. Son aîné fut trouvé parmy les morts; on fit ensuite une espece d'inquisition dans tout l'Empire qui dura plusieurs années, & ceux qui persevererent dans la foy, furent condamnez à des supplices si effroyables, que la Relation qu'en a faite Varen Hollandois; historien non suspect en cette matiere, ne se peut lire sans horreur. En seize années, depuis 1613. jusques en 1629. les Chrestiens s'étoient tellement multipliez au Japon, qu'il y en avoit plus de 400000. & en 1649, le même Hollandois dit, que ceux qui estoient venus sur les navires de la Compagnie, du Japon à Amsterdam, assuroient que le Christianisme y estoit entièrement aboli.

Au milieu d'une persecution si cruelle, les Hollandois s'y sont maintenus, & lors qu'ils sont obligez de signer le formulaire de foy qui se renouvelle tous les ans, ils signent qu'ils sont Hollandois, sans declarer qu'ils sont Chrestiens; & à force de presents ils font que les Inquisiteurs ne

*La cause de la persecution des Chrétiens dans ses Isles. 205*  
leur en demandent pas davantage.

Estant à Ogly qui n'est à present qu'un gros bourg ou passe le plus grand bras du Gange, je rencontraï un Marchand Hollandois qui servoit la Compagnie dans le Japon depuis long-temps, & qui y avoit fait plusieurs voyages. Il aborda avec deux vaisseaux chargez de barres d'argent & de cuivre qu'il avoit échangées pour des foyes que les Hollandois achettent à Bengale. Ce Marchand sceur que j'y estois, & me vint voir pour me prier de luy rendre quelque service dans son négoce. Je le trouvay homme sincere, & fort instruit des affaires du Japon; mais principalement de la dernière persecution contre les Chrétiens. Nous liasmes ensemble amitié & conversation; & je le priois fort souvent de venir manger chez moy. Dans nos entretiens, il me conta beaucoup de particularitez de l'establissement des Hollandois dans cet Empire, & du gain extraordinaire qu'ils font dans ce commerce. De propos en propos, selon ma coustume, je voulus tirer de luy qui estoit l'auteur d'un si grand massacre; il m'en dit toutes les circonstances que j'ay écrites, & beaucoup d'autres que j'ay oubliées ou obmises, comme n'estant pas importante à mon sujet, ou ayant esté écrites par d'autres. Il les avoit apprises des Chrestiens du pais qui s'estoient sauvez de la bataille, & de plusieurs marchands Idolâtres qui en avoient encore la memoire toute fraiche. La maniere ingénüe dont il me les dit, jointe à ce que j'en ay sceu d'au-



tres endroits, ne me laisse pas lieu de douter de la verité que contient cette Relation; car il ne pouvoit quelquefois s'empescher de jeter des larmes, & d'interrompre son discours par des sanglots, en faisant des imprecations contre le President, disant qu'il s'estonnoit que Dieu eut laissé ce monstre-là sur la terre, & que la Compagnie l'eut employé si long-temps. Mais Dieu luy reservoit son chastiment. Ce méchant homme traînant (pour ainsi dire) apres luy le remords de ses crimes, & jettant la malediction & l'infortune dans toutes les affaires qu'il entreprenoit, fut perir miserablement à la veüe du port de Lisbonne, sans aucune tempeste. Tous ceux de son vaisseau se sauverent, luy seul y retournant pour prendre une cassette où estoient ses pierreries, le vaisseau s'entr'ouvrit, & les Portugais eurent le plaisir de voir engloutir dans la mer, celuy qui les avoit fait massacrer si cruellement dans le Japon. Aussi-tost qu'ils sceurent son naufrage, toutes les cloches de la ville sonnerent en témoignage de la joie publique sur sa mort.

Dans mon dernier voyage des Indes j'estois à Gauméron, autrement dit Bandarabassi, où les Hollandois ont un Comptoir. Il y arriva deux vaisseaux qui venoient du Japon, pour prendre les soyès que la Compagnie achette du Roy de Perse pour les porter dans cet Empire. Un Capitaine de ces vaisseaux me dit que pendant plusieurs voyages qu'il avoit faits au Japon, l'Empereur y avoit fait faire deux fois la recherche des Chré-

*de la cause de la persecution des Chrestiens dans ses Isles.* 31  
tiens ; l'on trouva dans la premiere recherche on en trouva deux cens quarante-sept, qui furent martirisez avec des tourmens effroyables ; & que dans la derniere on en avoit seulement trouvé soixante & trois, entre lesquels estoient dix-sept enfans, sçavoir douze filles & cinq garçons, dont le plus vieux n'avoit pas treize ans.

En toutes les persecutions que l'Eglise a souffertes, on ne trouve rien qui approche de cellecy pour la rigueur des supplices , & l'on peut dire que les Iaponois sont les peuples du monde les plus ingenieux en cruauté , & les plus constans dans le martire. Il y en a eu , & mesme des enfans de dix à douze ans, qui l'ont enduré pendant soixante jours, leurs corps attachez en croix, à demy brûlez & déchirez en pieces , leurs bourreaux les forçant à manger pour les faire vivre & les tourmenter plus long-temps, sans qu'ils ayent renoncé à la foy de Jesus-Christ. Cette inquisition barbare ne s'estendoit pas seulement sur les Chrestiens, mais sur tous leurs parens, & mesme sur leurs voisins ; car si un Prestre estoit pris dans une maison, tous ceux de cette maison & des maisons voisines estoient conduits au suplice pour ne l'avoir pas revelé.

Je ne pretends pas m'engager dans le détail de ces divers genres de martire ; Il y en a plusieurs Relations particulieres, où peut-être ces Ecrivains pour faire honneur à leur Ordre, ont jeté beaucoup de circonstances fabuleuses ; mais quand on ne s'arrêteroit qu'aux particularitez que les

Hollandois mesmes en ont escrites : il serbit<sup>1</sup> vray de dire , que jamais l'Eglise n'a souffert en si peu de temps une persecution si cruelle.

Au commencement de chaque année , on renouvelle cette recherche , & l'on fait signer tous ceux qui sçavent écrire , ou bien les chefs de famille signent pour tous les autres , non seulement qu'ils ne sont pas Chrestiens , mais encore qu'ils n'ont connoissance d'aucun Chrestien , & qu'ils abhorrent & detestent le Christianisme comme une religion ennemie de l'Estat. Les Hollandois qui sont establis en ce pais-là , s'en exemptent par les moyens que nous avons dits , & ils ont grand soin d'avertir les capitaines de leurs vaisseaux , de n'apporter aucune monnoye qui soit marquée avec des croix , & sur tout de ne faire aucun acte de religion qui puisse faire soupçonner qu'ils sont Chrestiens.

Les Portugais n'ont pû se résoudre à cette lâcheté , quoy qu'ils fussent fort attachez au profit qu'ils trouvoient dans le commerce du Japon. Depuis que la persecution s'y est un peu rallentie , ils ont tenté plusieurs fois d'y retourner ; mais le Président les en a toujours empeschez , comme un vigilant ennemi qui n'épargnoit rien pour leur oster toute esperance de retour. D. Jean de Bragançe étant monté sur le trône , ce changement si prompt qui ravit en un jour la couronne de Portugal au Roy d'Espagne , sans effusion de sang , & sans aucun tumulte dans la ville de Lisbonne , fit le mesme effet à Goa. Tous les Portugais dans les Indes reconnurent presque en mesme temps leur nouveau

veau

veau Roy. Le Viceroy qui estoit Espagnol fut renvoyé en Espagne par les premiers vaisseaux qui partirent pour y retourner ; & D. Philippe de Mascareñas Portugais , Gouverneur dans l'isle de Ceilan , vint prendre à Goa la place de Viceroy.

Sa premiere pensée dans cette charge fut d'essayer de rétablir le commerce des Portugais dans le Japon ; lors qu'ils en furent chassés ils en retiroient de profit trois millions de pardos tous les ans , & un pardo vaut vingt-sept sols de nostre monoye ; l'esperance de rentrer dans un si grand gain, luy fit prendre à la fin de l'année 1642. la resolution d'envoyer à l'Empereur du Japon une ambassade solennelle , accompagnée de presens magnifiques ; il choisit tout ce qu'il y avoit de plus rare & de plus capable de plaire à ce Prince & aux grands Seigneurs de sa Cour. Le plus precieux de ces presens estoit une piece de bois d'Aloes qu'on nomme autrement bois de Calambour , elle avoit quatre pieds de long & deux pieds de grosseur ; jamais on n'en avoit veu dans les Indes un si grand morceau ; il avoit coûté quarante-trois mille pardos ; on y adjousta quantité de très-beau corail en grains d'une grosseur extraordinaire. C'est le plus agreable present qu'on puisse faire aux Seigneurs Japonois , parce qu'ils en mettent aux cordons de leurs gibecieres pour les fermer. Si l'on en pouvoit trouver vn grain de la grosseur d'un œuf de poule , & qu'il n'y eut point de petits trous comme il y en a d'ordinaire , que les Marchands remplissent de cire d'Espagne pour trom-

per ceux qui les achettent, on pourroit vendre ce seul grain au Japon jusqu'à quarante mille pardos; ils n'y portèrent point de diamans ny d'autres pierres precieuses, parce que les Japonois n'en estiment aucune; mais ils chargerent les vaisseaux d'un grand nombre de tapis d'or, d'argent & de soye qui se font aux Indes & en Perse, avec quantité de pieces de brocard d'or & d'argent; & l'on m'a dit plusieurs fois que cette ambassade avec ces presens avoit cousté à la ville de Goa plus de huit cent mille pardos, qui font un million quatre-vingt mille livres de nostre monnoye. Outre cela, ces deux grands vaisseaux, l'un de cinquante pieces de canon, & l'autre de trente-cinq, furent chargez de marchandises qui sont de bon debit au Japon, & qui valoient encore plus d'un million de livres; l'équipage en estoit magnifique; la poupe estoit dorée & les bannieres estoient d'estofes tres-riches. Le Viceroy ne voulut point permettre qu'aucun Iesuite fut du voyage, craignant que leur zele ne fit tort à son dessein; mais comme il faisoit des aumoniers pour les vaisseaux, il nomma quatre Augustins pour l'Admiral, & quatre Iacobins pour l'autre, tous gens sages & de bon esprit. Pendant que j'estois à Goa en 1648. j'entretins quelques-uns de ces Peres qui furent nommez pour ce voyage, qui me conterent fort exactement toutes les particularitez de cette ambassade.

Leur navigation fut tres-heureuse en allant. Lors qu'un vaisseau aborde au Japon, la coustume

de cet Empire est de ne permettre pas qu'on mette des gens à terre, jusqu'à ce que le Gouverneur du lieu envoie les reconnoître pour en donner avis à l'Empereur, & sçavoir s'il veut qu'on les reçoive. L'entrée du port devant lequel ils avoient jetté l'ancre est tres dangereuse, & l'on n'y peut aborder sans courre fortune de se briser sur les rochers, à moins que d'estre guidé par des gens du pais.

Le Gouverneur de Nangasacki surpris d'apprendre que ceux qu'il avoit envoyé reconnoître estoient Portugais, l'escrivit en diligence à l'Empereur. Le President des Hollandois toujours alerte sur les avis qui venoient de la mer, ne pouvoit croire celuy-cy; mais comme il avoit beaucoup d'amis à la Cour, on luy dit cette nouvelle de tant d'endroits, qu'il ne douta plus de la verité. Alors il n'y eut point de brigues qu'il ne fit, point de tours d'adresse qu'il ne jouast, pour empêcher le succez de cette Ambassade, & pour faire perdre les vaisseaux qui portoient l'Ambassadeur & ses presents. Il trouva moyen de corrompre le courier qui fut chargé des ordres de l'Empereur, & au lieu de vingt jours qu'il devoit employer à son voyage, il y mit plus de deux mois, pendant lesquels les vaisseaux souffrirent de grandes tourmentes sur la coste. Enfin l'ordre arriva au Gouverneur de ne laisser descendre que l'Ambassadeur avec les deux Capitaines & les deux Pilotes pour sçavoir le sujet de leur voyage.

L'Ambassadeur estant à terre, dit qu'il venoit

complimenter l'Empereur au nom du Roy son Maître, & l'assurer qu'ils n'estoient plus sous la domination du Roy d'Espagne; que depuis un an le legitime heritier du Royaume de Portugal estoit monté sur le trosne de ses Ancestres que les Espagnols avoient usurpé; que ce nouveau Roy estoit si juste & si genereux, qu'ayant appris que quelques-uns de ses sujets estoient sortis du Japon sans payer leurs debres, il envoyoit satisfaire à tout, mais principalement au devoir de bien-seance, qui oblige les Souverains de donner part de leur avenement à la Couronne, aux Princes dont ils desirerent l'amitié.

Le Gouverneur informa l'Empereur de toutes ces choses, & le President les ayant apprises, fit dire par ses Partisans à ce Prince, que c'estoient des Rebelles qui venoient du fond de l'Occident apporter jusques au Japon la nouvelle & l'exemple de leur revolte; que l'inquietude naturelle de cette Nation cauloit chez elle de frequentes revolutions, & ne luy permettoit pas de demeurer long-temps en repos, & d'y laisser les autres; qu'apres ce qui luy estoit arrivé à luy mesme il ne pouvoit trop prendre de precautions pour la seureté de sa personne, & pour la tranquillité de l'Estat; enfin que l'Empereur & l'Empire estoient perdus sans ressource, si ces gens là y remettoient jamais le pied. Ce discours appuyé de sa cabale n'eut pas de peine à faire impression sur l'esprit de ce Prince naturellement barbare & ennemy des

Chrestiens. Il envoya ordre au Gouverneur de faire descendre à terre tous les hommes blancs, & de les regaler le mieux qu'il pourroit pendant huit jours ; le huitième jour il leur manda de remonter sur leurs vaisseaux, & en mesme temps il fit present à l'Ambassadeur & aux principaux de sa suite, des plus beaux ouvrages qui se fassent dans le Japon. Ce present fut composé de six grands cabinets & de six grands coffres lacrez de noir, avec des figures de relief entremesiées de pailletes d'or, & toutes les garnitures estoient d'or massif. Il y avoit encore six cabinets & six coffres lacrez de rouge avec des pailletes d'argent qui estoient garnis de mesme.

Lors que j'estois à Goa, le Vice-Roy D. Philippe de Mascareñas me fit voir deux de ces cabinets & deux de ces coffres & une table ; j'avouë que je n'ay jamais rien veu de si beau en ce genre-là ; j'admiray l'industrie de ces artisans Iaponois, & je dis au Vice-Roy que nos ouvrages d'Europe que nous appellons façons de la Chine, n'estoient que des copies bien grossieres de ceux-là ; outre la delicateffe du travail, le present estoit magnifique, & faisoit bien voir qu'il venoit d'un grand Prince ; mais la suite du traitement que receut l'Ambassadeur ne répondit guere à de si heureux commencemens. L'Ambassadeur en recevant son present eut ordre de faire porter toutes les marchandises du second vaisseau sur son Admiral. Il voulut faire de son costé de grands presens au Gouverneur qui les refusa, & dit qu'il avoit receu un



commandement expres de les refuser, & de declarer à l'Ambassadeur que s'il ne se retiroit en diligence il le feroit couler à fonds ; que l'Empereur son Maître faisoit de nouveau défense à tous Portugais & Espagnols d'aborder jamais dans son pais sous quelque pretexte que ce fut, & mesme sous couleur d'Ambassade, à peine d'y estre crucifiez sur le champ, sans écouter leurs raisons : qu'à l'égard des debtes des Portugais, il se chargeoit en son nom de les payer, & que c'estoit la le present que l'Empereur vouloit faire au Roy son Maître pour le remercier de son ambassade ; l'Ambassadeur n'eut pas plûtoſt fait oſter ſes Marchandises du ſecond vaiſſeau qu'on le coula à fonds en ſa preſence. Le Gouverneur ne ſe contenta pas de luy faire cet outrage ; il fit deſcendre à terre tous les Noirs qui eſtoient ſur l'Admiral, & leur fit couper la teſte au bord de la mer, diſant qu'ils eſtoient Indiens, & que comme tels, ils ne pouvoient pas ignorer les deſenſes rigoureuſes que l'Empereur avoit fait publier contre tous les eſtrangers qui aborderoient au Japon, & principalement contre tous ceux qui ſe trouveroient attachez au ſervice des Portugais, des Espagnols, & de tous les Chreſtiens en général, à la reſerve des Hollandois.

Tel fut le ſucces infortuné de cette ambassade, le vaiſſeau Admiral qui reporta le reſte à Goa, fut tellement battu de la tempeſte pendant pluſieurs Jours, qu'il penſa perir mille fois ; la plus grande partie des gens de l'équipage mourut de fatigue,

parce que les Noirs qu'on avoit decapitez estoient matelots, & que le reste n'estoit pas accoustumé à ce travail. Les marchandises & tous les presens furent gastez de l'eau de la mer, & le vaisseau alloit s'entr'ouvrir lors qu'il arriva au port de Goa. Je vis à Isphahan le morceau de bois d'Aloes dont j'ay parlé; le Pere Ioseph Augustin vouloit le faire voir au Roy de Perse Cha-Abbas ii. qui regnoit alors. Ce Prince estoit fort curieux, il l'auroit acheté, si l'eau de la mer n'eust gasté le bois jusques dans le cœur; en effet, quand on en mettoit dans le feu, on voyoit bien qu'il avoit perdu une partie de sa bonne odeur.

J'ay sceu de plusieurs Marchands Hollandois qui avoient esté au Japon depuis cette ambassade, que le President avoit donné quatre cens mille écus pour empescher qu'elle ne fut receüe, & mesme qu'il avoit sollicité le Gouverneur de faire couler à fonds les deux vaisseaux; que n'ayant pû l'obtenir, il avoit esté cause de la mort des Noirs, croyant que l'Admiral periroit apres dans ces mers faute de matelots. Enfin, il mit les Portugais dans une telle execration en ce pais-là, que l'Empereur ordonna qu'on rasast toutes les maisons qu'ils avoient fait bastir, & qu'on arrachast les vignes & toutes les plantes d'Europe qu'ils y avoient fait venir, ou pour les commoditez de la vie, ou pour l'embellissement de leurs jardins, qu'ils possedoient en grand nombre aux environs de Meaco, d Yeddo, & de Nangasacki; afin qu'il ne restat aucun vestige de l'establisse-

ment de ces peuples dans tout le Japon.

On a remarqué qu'il ne s'est point passé d'année depuis ces dernières persécutions, que la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales n'ait perdu quelque vaisseau dans ces mers; les pilotes & les matelots attribuent cette infortune aux crimes de leur Président, mais ses Supérieurs n'ont pas tenu compte de cette pensée, & disent que si tous les vaisseaux que l'on envoie au Japon en revenoient avec leur charge sans aucune mauvaise aventure, la Compagnie seroit trop riche.

Après qu'il eut fait renvoyer cette ambassade d'une manière si barbare, il en manda la nouvelle au General de Batavia, le pressant d'exécuter le dessein qu'ils avoient fait d'attaquer Macao, & disant qu'encore qu'il y eût apparence que les Hollandois & les Portugais entreroient bien tost dans une ligue contre l'Espagne, il estoit toujours bon par avance de se saisir de Macao, comme ils avoient fait de plusieurs places dans les Indes pendant que le Portugal estoit sous la domination des Espagnols, parce que le nouveau Roy seroit trop heureux de les leur abandonner pour avoir la protection de leur République en Europe. Ce General profitant de l'avis du Président, estoit prest de mettre à la voile pour cette entreprise, lors qu'un envoyé de Portugal luy apporta la nouvelle de la treve conclue entre le Portugal & la Hollande, & même de l'armée navale que les Estats avoient envoyée à Lisbonne au secours des Portugais. D'abord il fit semblant

semblant de n'y pas ajouter foy, bien qu'il en fut informé long-temps auparavant, & fit mettre l'Envoyé dans une rigoureuse prison; neantmoins il différa pour quelques jours la partance de sa flote, pendant lesquels il receut ordre de ses superieurs de traiter les Portugais comme amis & alliez. De sorte qu'il fut contraint de tourner toutes ces forces contre les Isles Moluques possédées alors par les Espagnols.

Le President fut fort affligé de cette derniere nouvelle, à cause que le General & luy avoient fait de grands projets sur la conquête de cette place, & promis à la Compagnie de la rendre par ce moyen maistresse absolüe du trafic de la Chine & du commerce de tout l'Orient. En effet Macao est située bien avantageusement pour dominer sur toutes ces mers, & principalement sur les costes de Quantung & de Fockien qui sont les Provinces où aboïrdent toutes les marchandises de cet Empire. Elle est à l'emboucheure du golphe de Kantôn; vis à vis de Quancheu capitale de cette Province, dans une petite peninsule attachée à une plus grande Isle, & bastie sur une espece de promontoire environné de trois costez de la mer, d'où les navires ne peuvent approcher faute de fonds, si ce n'est du costé du port qui est défendu par une bonne forteresse. Elle tiroit alors de la seule foire de Quancheu 1300. quaiſſes de toutes sortes d'estoffes de soye, chacune de 150. pieces, & 2500. pains ou lingots d'or, sans compter les soyes cruës, l'or filé, & les autres

marchandises. On peut juger de là quel profit y faisoient les Portugais, & quelle envie le President avoit de les en chasser.

Mais ses desseins furent troublez, non seulement par la revolution du Portugal, mais encore par la perte que les Hollandois firent de l'Isle Formosa, que les Chinois insulaires prirent sur eux, suivant les conseils d'un soldat François à qui le Gouverneur de Tayovan avoit refusé plusieurs fois son congé apres le temps de son service. Pour mieux entendre cet événement, il faut sçavoir que les Hollandois s'estant establis dans le Japon, & en ayant exclu toutes les autres nations, excepté les Chinois; l'Empereur avoit permis à ceux-cy d'y revenir, depuis que le massacre commis par les Japonois dans une ville de la Chine dont ils avoient voulu s'emparer, avoit fait cesser le commerce de ces deux Empires, & même obligé l'Empereur Chinois de mettre à prix toutes les testes des Japonois qu'on luy apporteroit. Les Hollandois n'oublioient rien pour faire naître quelque nouvelle rupture entre ces peuples, ou pour se saisir eux-mêmes de quelque place propre à ruiner entièrement le trafic des Chinois au Japon. Le President avoit écrit à sa Compagnie pour l'exciter à cette entreprise par l'assurance d'un gain de cinq millions par an, disant qu'encore qu'ils n'eussent pû prendre Macao à cause de la treve entre la Hollande & le Portugal, il ne falloit pas laisser de tenter toutes choses pour en détruire le commerce.

N'osant donc s'adresser aux Portugais, ils couroient toutes les mers qui environnent les Isles voisines, & prenoient les vaisseaux Chinois qui alloient trafiquer à Macao, exerçant des cruautés inouïes contre ces peuples qui s'estoient réfugiés dans ces Isles depuis l'invasion des Tartares dans la Chine. Coxinga fils de Chinchilunge ce fameux pirate qui avoit sauvé dans ces Isles les débris de la ruine de cet Empire, les commandoit alors, & s'estoit rendu redoutable aux Tartares mêmes. Pour se vanger des Corsaires Hollandois, il entreprit le siège de Tayovan où ils se retiroient d'ordinaire, & par la prise de cette place il les chassa de toute la Formosa.

Cette Isle est fort grande, elle est placée à la pointe des Philippines, sa longueur va du Nord au Sud, & dans sa coste Occidentale elle regarde les Provinces de Fockien & de Quanrung; les Chinois la nomment Talieukieu, & il y a apparence que les Espagnols luy ont donné le nom de Formosa à cause de sa beauté & de sa fertilité; c'est de tous les peuples de l'Europe ceux qui la découvrirent & y habiterent les premiers, & qui bastirent sur un de ses promontoires du costé du Nord le fort de Kilng; les habitants naturels demeurent presque tous dans les montagnes & dans les bois, & ne vivent que de la chasse des cerfs & des sangliers dont ils vendent les chairs séchées, les peaux & le bois, aux Sangleies qui leur apportent les autres choses dont ils ont besoin. La petite Isle de Tayovan a donné le nom au fort que les Anglois

ont fait bastir vis à vis dans la grande Isle; elle estoit importante aux Hollandois qui en tiroient beaucoup de bestail, de cuirs, de cornes de cerf, & de buffe dont les Japonois & les Chinois se servent dans leurs ouvrages; ils y faisoient alors travailler à une mine d'or qu'on y avoit découverte, & ils la croyoient si riche, que leurs Officiers avoient mandé à la Compagnie qu'elle suffiroit pour faire tout le commerce des Indes, sans envoyer aucun argent de Hollande; mais l'avantage le plus present qu'ils tirassent de cette Isle consistoit en l'entrepôt de leurs denrées de Batavia au Japon; c'estoit la route ordinaire de leurs vaisseaux, en allant & en revenant ils y laissoient passer la mauvaise saison pour rafraichir leurs équipages, & y chargeoient beaucoup de marchandises de la Chine que leurs Corsaires enlevoient sur les Chinois, ou que les Sangleys leur apportoit, qui sont des Marchands originaires de la Chine establis aux Philippines; mais qui sont indépendamment des Espagnols le plus grand commerce de ce pais-là.

Coxinga en chassant les Hollandois de cette Isle, quoy qu'il les eust pris à discretion, les traita moins cruellement qu'ils n'avoient traité les Anglois, lors qu'ils la prirent sur eux par une insigne trahison que je raconteray dans la suite; car ils égorgèrent tous les Anglois sans en excepter un seul. Ce Prince, bien qu'Idolâtre & Corsaire, banni de son pais, & irrité par les Hollandois, eut l'humanité de mander au General de

Batavia d'envoyer des vaisseaux pour y reporter ses gens, & il les délivra tous sans permettre qu'on leur fit aucun mal. Il avoit ses partisans à la Cour de l'Empereur du Japon, parce qu'il estoit ennemy déclaré des Tartares, dont les Japonois n'aiment pas le voisinage. Cette Conquête si prompte de tant de Provinces, tant de peuples subjugués en sept années, à la veüe pour ainsi dire de leurs costes, les avoient fort alarmez. Quoy qu'ils sceussent bien que ces Conquerans n'estoient pas gens de mer, & qu'ils n'entreprendroient jamais de la traverser pour leur venir faire la guerre, ils ne laissoient pas de favoriser secretement Coxinga. Il fit sçavoir par ses amis à l'Empereur les actes d'hostilité que les Hollandois avoient exercez contre les Marchands Chinois, disant qu'ils avoient fait faire sourdement des propositions d'alliance à leurs ennemis communs, & que c'estoit encore une de ces nations du Nord, nées pour la desolation des autres païs, & propres à envahir les Empires; qu'elle ne s'estoit establie dans les Isles de l'Orient que par des trahisons & des violences, que depuis quelques années elle ne cessoit point de croiser les mers entre la Chine & le Japon, afin de se rendre la Maistresse absolüe du commerce, & que s'il n'y mettoit ordre promptement, elle feroit bien-tost dans ses Estats ce que les Tartares avoient fait dans la Chine.

Le President eut bien de la peine à détourner cet orage, car les plus puissans Seigneurs de la Cour quoy que ses pensionnaires & ses amis, com-



mencerent à ouvrir les yeux, & prirent en quelque sorte le party de Coxinga, disant que les Chinois estoient assez malheureux d'avoir esté désolez par les Tartares, sans estre encore persecutez par les Hollandois; qu'après avoir esté chassés de leur pais, il ne leur restoit plus que leurs lonques pour toute demeure, & quelques rochers où ils s'estoient refugiez; qu'il y auroit de l'inhumanité de les troubler encore dans ce dernier azile, & de leur oster la liberté de la mer & du commerce dans le Japon, d'où ces peuples exilés tiroient leur principale subsistance. Les Bonzes, les Marchands, le menu peuple, tout s'interressa pour les Chinois; l'Empereur manda le President & lui dit. J'apprends que ta Compagnie abuse de ma protection, & que ses vaisseaux au lieu de se contenter du commerce que je leur ay permis, se meslent de pirater sur les Chinois, & de troubler toutes les mers voisines de mon Empire; si j'en entends encore des plaintes, je te feray crucifier & tous ceux de ta nation. Je n'ay pû apprendre comment l'artificieux President appaisa la colere de l'Empereur, j'ay sceu en gros seulement; que les Hollandois firent une alliance secreete avec les Tartares contre Coxinga. Les peuples de la Province de Fockien l'appellerent à leurs secours, & s'assemblerent au nombre de 200000. hommes, il les alla secourir avec une puissante armée navale; après plusieurs combats il se donna enfin un combat general, où le chef des Tartares ayant fait mettre en embuscade sa meilleure cavalerie, donna ordre à ses gens de se

retirer peu à peu pour attirer les Chinois dans l'embuscade; Ils y donnerent avec tant d'ardeur, qu'é les Tartares les enveloperent de tous costez, sur le bord du fleuve Chang, & en tuerent 80000. sur la place, sans que l'armée navale commandée par Coxinga les pût secourir.

Pendant cette guerre, les Hollandois prirent leur temps, & se rendirent maistres de l'Isle des Pescieurs, entre la Formose & la coste de Foëkien; Coxinga mourut peu de temps apres, & Savia son oncle le plus riche marchand de la Chine, qui fournissoit luy seul de son revenu presque à toutes les dépenses de cette guerre, s'ennuya de la soutenir, & voulut faire la paix avec les Tartares; un des fils de Coxinga en ayant esté averty, se saisit de la personne de son oncle, & l'enferma dans une étroite prison où il se tua de rage. Les Hollandois ravis de la mort de Savia qui les avoit toujours empêchez de trafiquer dans la Province de Foëkien, envoyerent une armée navale contre son neveu en faveur des Tartares qui luy faisoient la guerre le long des costes de la mer. Il y eut plusieurs combats entre les lonques des Insulaires & les vaisseaux Hollandois, à la veüe des Tartares, qui se contenterent d'en estre les spectateurs; tout le fruit que les Hollandois receüillirent alors des avantages qu'ils remporterent contre ces Insulaires, fut de remettre sous la puissance des Tartares les villes de Bemos & de Quesmoy, & toutes les places des environs, que le party de Coxinga possédoit auparavant; pour eux, ils ne peu-

rent obtenir que les Tartares leur aidassent à reprendre Tayovan, ainsi ils se contenterent de construire des forts dans quelques-unes de ces petites Isles qui sont au tour de l'Isle Formosa, & depuis mon retour des Indes je n'ay pû m'éclaircir au vray de la suite de cette entreprise.

Les Hollandois n'estoient point contens de leur habitation à Firando, c'est une Isle assez deserte, & peu fertile, située dans le détroit qui separe la pointe de la Terre de Corée d'avec le Japon, ce poste ne leur suffisoit pas pour executer le grand dessein qu'ils avoient formé de le rendre les maîtres de tout le commerce du Japon & de la Chine, parce qu'il est de soy tres-incommode & trop éloigné de Nangasacki, les vents du Nord & du Sud, qui sont fort violents le long des deux costes opposées, enfilent de telle sorte ce détroit, qu'il est presque impossible de prendre terre quand ils regnent sur ces mers : La negligence des Anglois en toutes leurs factories des Indes, & la foiblesse des Espagnols aux Philipines qu'ils ont pensé abandonner plusieurs fois, parce qu'ils croyent qu'elles attirent à la Chine tout l'or & l'argent des Indes Occidentales, favorisoient extremement l'entreprise des Hollandois; le commerce des Portugais se maintenoit encore dans la Province de Quantung, à cause de la situation avantageuse de Macao, de la richesse de la ville, & de l'ancienneté de cet établissement; mais le President apres les avoir chassés du Japon, ne se desespéroit pas de les chasser encore de la Chine.

Il y avoit quelques années que les Hollandois avoient surpris le fort de Tayovan dans l'Isle Formosa. Il appartenoit alors aux Anglois qui avoient chassé les Espagnols de cette Isle. Les Anglois de la garnison faisoient assez mauvaise garde & passoient leur temps à chasser, parce que l'Isle est pleine de cerfs, de sangliers, de faisans & de toute sorte de gibier; le General de Batavia les envoya reconnoître plusieurs fois par des Indiens affidez, & sachant le mauvais ordre de la place, équipa deux vaisseaux avec tous les preparatifs nécessaires pour une descente. Ces vaisseaux attendirent un gros temps pour s'approcher de l'Isle, & apres avoir déchiré leurs voiles, rompu leurs cordages, & affecté toutes les apparences de gens qui ont esté fort maltraitez par la tempeste, ils se laisserent aller à la portée du canon de Tayovan, & firent signal pour demander du secours. Le Gouverneur y envoya de petits bateaux pour les reconnoître; le Capitaine dit qu'ils estoient Marchands Hollandois, fort mal menez de la tourmente, & qu'ils luy demandoient permission de descendre pour se radoubier. Le Gouverneur leur permit d'entrer dans le port, & de mettre à terre ce qu'ils jugeroient à propos; il donna même à dîner aux pretendus Marchands & à leurs Pilotes; la garnison fit la même honnesteté aux matelots qui estoient tous bons soldats armez de longs poignards sous leurs habits; les Marchands dirent qu'ils avoient quantité de bons vins d'Espagne, de France & du Rhin, & qu'ils en vouloient regaler

*le Gouverneur.* Il accepte l'offre, les Marchands commandent à leurs valets d'aller querir des bouteilles dans leurs vaisseaux, les matelots en apportent plusieurs à la file, & comme le corps de garde en a sa part, tout est bien reçu. Ainsi de bouteille en bouteille, & de matelot en matelot, on but tant, & le nombre des Hollandois s'accrut si fort dans la place, qu'au signal donné ils égorgèrent tous les Anglois après les avoir enyvrez. Plusieurs de la garnison qui estoient allez à la chasse eurent le même sort en arrivant, & ce fut par cette trahison insigne que les Hollandois se rendirent maîtres de l'Isle Formosa qu'ils avoient peuplée & cultivée depuis en bien d'autres lieux, lors que Coxinga la reprit.

Mais comme nous l'avons remarqué, la Compagnie Hollandoise n'estoit pas contente de son établissement à Firando; le Président avoit si bien réussi à chasser les Portugais du Japon, qu'il crut pouvoir obtenir de l'Empereur la petite Isle de Kisma qui estoit demeurée deserte depuis qu'on y avoit détruit toutes leurs habitations. D'abord il ne demanda que la permission d'y faire une petite loge de bois pour mettre ses facteurs à couvert: de cette Isle à Nangasacki il y a un trajet de mer d'une portée de mousquet, il pria le Gouverneur de luy permettre d'y faire un pont de barques pour une communication plus aisée au port & à la ville. Le Gouverneur gagné par de grands présents, permit de construire ce pont; mais voyant dans la suite que les Hollandois en abusoient, &

qu'ils venoient trop souvent dans la ville, il fit faire deux redoutes aux deux bouts du pont, où il mit des soldats pour observer ceux qui passaient, & fit publier un ordre aux Hollandois qui venoient le jour à Nangalaki de retourner le soir dans leurs loges à peine de la vie. Cet ordre & le peu de logement qu'ils avoient en ce lieu-là, les incommodoit beaucoup; le President fit de nouvelles sollicitations à la Cour, & obtint la permission de faire bastir à Kisma un grand comptoir & des magazins pour serrer les marchandises.

Le Gouverneur envoya aux Hollandois un homme pour marquer le terrain que l'Empereur leur donnoit. Cet homme fut payé largement pour leur faire bonne mesure, neantmoins ils ne s'en contenterent pas, & la nuit ils porterent les bornes plus loin pour faire tracer leurs logemens. Le Gouverneur en fut averty & s'en mit en colere, ils trouverent moyen de l'appaiser, premiere-ment par des liberalitez secretes, & puis en luy representant qu'ils avoient besoin de plusieurs grands magazins pour serrer toutes leurs marchandises; qu'il ne leur en faudroit pas de si grands, s'ils avoient dans le Japon le mesme privilege que dans les autres pais, qui est de laisser dans leurs vaisseaux ce qui ne peut tenir dans les magazins; mais qu'au Japon ils estoient obligez de decharger tout en terre, avant que de pouvoir trafiquer, & qu'on les forçoit même de mettre à la voile pour renvoyer leurs vaisseaux aussi-tost qu'ils en recevoient l'ordre du Gouverneur. Il se contenta

de leurs raisons , & leur laissa faire leurs bastimens. Quoy qu'ils n'employassent que des Hollandois à cet ouvrage , il fut achevé en peu de temps ; la closture en estoit faite par dehors comme celle des logemens ordinaires ; mais par dedans c'estoit une veritable Forteresse , bien flanquée & bien revestüe , de laquelle en abatant la closture ils auroient défendu leur pont , & pû défendre mesme l'entrée du port de Nangasacki.

Ils avoient grand soin de ne laisser entrer personne dans ce Reduit que des Hollandois , pour ne pas découvrir leur dessein. Quand ce travail fut achevé , le President en donna avis au General de Batavia , & luy manda d'envoyer par les premiers vaisseaux à Kisma huit pieces de canon de fonte , biffées , dont les morceaux se rassemblent à vis l'un avec l'autre , & tirent comme les canons ordinaires ; il luy recommanda de les faire emballer bien proprement dans des tonnes de même que les autres marchandises , & au lieu de matelots communs de mettre sur le vaisseau ce qu'il avoit de plus braves soldats habillez en matelots ; pour servir à la garde du Comptoir , ou pour mieux dire du Fort que l'on venoit d'achever. Son stratageme n'eut pas le succès qu'il esperoit , car en ce temps-là l'Empereur envoya un autre Gouverneur à Nangasacki ; le vaisseau qui portoit ces canons étant arrivé à la vue du Port , on l'envoya reconnoître ; & quand l'ordre de le laisser entrer fut arrivé de la Cour , de nouveaux Officiers plus vigilans que les autres , ou que les Hollandois n'a-

voient pas eu encore le temps de corrompre, firent mettre les marchandises à terre pour les peser & compter selon la coustume, & ayant trouvé dans une chambre secrette à fonds de cale, ces tonnes qu'on ne pouvoit remuer à cause de leur pesanteur, ils les firent défoncer sur le champ, & trouverent que c'estoit des canons brisez, dont ils porterent quelques pieces au Gouverneur; il en envoya aussi-tost avis à Yeddo, & le President qui y estoit alors ne manqua pas d'en estre averty par ses pensionnaires. Cet homme ingenieux à forger des faussetez, imagine sur l'heure une ruse, & s'en va trouver l'Empereur, disant qu'il avoit receu ordre de ses Superieurs de luy presenter des canons d'une nouvelle fabrique inventez dans leur pais, dont l'usage estoit si commode, qu'on pouvoit transporter des pieces de batterie dans les lieux les plus inaccessibles; qu'ils avoient crû ne pouvoir luy faire un present plus agreable & plus utile que celuy-là, pour le rendre victorieux de ses ennemis. L'Empereur témoigna d'en estre fort satisfait, & manda au Gouverneur de Nangasaqui de luy envoyer ces canons, & de ne faire aucun déplaisir aux Hollandois, ny dans leur Comptoir, ny dans le debit de leurs marchandises.

Estant sorti si heureusement de ce mauvais pas, le President forme un autre dessein, & mande au General de Batavia homme inquiet & entreprenant comme luy, d'équiper deux vaisseaux pour venir reconnoître toutes les costes du Japon, &



principalement celles qui sont proches des mines d'or , pour voir si l'on ne trouveroit point de bons ports pour la retraite des navires dans des mers si orageuses , & des lieux propres à se fortifier, afin de ne dependre plus des incertitudes de la Cour du Japon, qui n'est pas moins inconstante que ses mers. Le General pourvut ces vaisseaux d'excellens pilotes , de braves soldats , & de bons matelots , & fit charger dessus des provisions de bouche pour deux ans, avec tous les outils necessaires pour remuer la terre & pour bastir. Un des sept du Conseil du General fut choisi pour être chef de cette entreprise. On dit que ces deux vaisseaux coururent la coste du Japon, du Levant au Midy, & du Midy au Nord, faisant le tour des Isles jusqu'au 47. degré de latitude Septentrionale vers la terre d'Yesso , & qu'ils trouverent une Isle qu'ils nommerent l'Isle des Estats ; qu'ensuite ils toucherent une autre terre qu'ils appellerent Terre de la Compagnie , habitée par des hommes blancs à longs cheveux , habillez à la Japonoise , & reconnurent être un continent avec le Nulhàn & la Corée , & qu'apres avoir erré long-temps sur ces mers sans autre dessein que d'y faire de nouvelles découvertes , ils passerent par le détroit de Sangaar qui separe la terre d'Yesso d'avec le Japon , & revinrent le long de ses costes à l'Est , pour reconnoître les Bayes d'Aizu & de Xendai, où sont les mines d'or. En cet endroit une furieuse tempeste les prit à la veüe de ces montagnes où sont les mines , qui dura cinq jours en-

riers ; le second de ces vaisseaux alla échoüer contre la coste , & il ne se sauva personne de son naufrage ; le premier résista plus long-temps , mais en costoyant les terres d'où l'on void les montagnes de Sataque , la tempeste devint si violente , que le Pilote ne pouvant plus tenir contre le vent , le vaisseau alla se briser sur les rochers. De ce second naufrage il ne s'échapa que l'Admiral , & treize personnes qui gagnèrent la terre , partie sur des planches , & partie à la nage. Les Japonois de la coste accoururent de toutes parts pour les voir , & regarderent avec estonnement des gens dont ils n'entendoient point le langage ; neantmoins ils les recueillirent avec assez d'humanité , & delibererent sur ce qu'ils devoient faire de ces Estrangers , parce qu'il y avoit une défense generale dans tout l'Empire d'en recevoir aucun sous quelque pretexte que ce fut. Le plus avisé d'entre eux dit qu'il les falloit mener à l'Empereur ; cette proposition fut suivie de toute la troupe , & le lendemain ils les conduisirent à Yeddo , qui en est éloigné d'environ cent lieues.

L'Empereur estant informé de leur arrivée , ordonna qu'ils fussent bien traittez , & leur manda qu'il les verroit dans quelque temps. Au bout de huit jours il les envoya querir , & leur fit demander de quel país ils estoient , & à quel dessein ils navigeoient dans ses mers. L'Admiral qui estoit homme d'esprit , comme il l'a bien montré dans la suite , répondit qu'il estoit Hollandois , que toute sa vie il avoit porté les armes pour son país , &

qu'il y commandoit mille chevaux & deux mille hommes de pied, lors que la fortune, ou plustost le soin de son propre honneur l'en avoient chassé. *J'estois, dit-il, un des premiers de l'armée, & mes services m'y avoient acquis quelque reputation.* Le Prince qui nous commandoit avoit de la confiance en moy; vn de ses parens en prit jalousie, & ne se contentant pas de me deservir aupres de luy, cherchoit à tous propos les occasions de me quereller; j'ose dire, que sans la parenté du Prince qui me donnoit de la considération pour luy, je n'en aurois pas enduré si long-temps. Enfin il abusa tellement de ma patience, & me fit un affront si sensible, que je fus contraint de mettre l'espée à la main contre luy. Son malheur & le mien voulurent que je le tuay du premier coup; mes amis m'aiderent à me sauver, & me cachèrent durant quelques jours pour éviter la colere du Prince; elle fut si violente qu'ils me conseillèrent de m'absenter pendant quelques années. Pour rendre mon exil moins fâcheux & servir ma patrie en quelque chose, je priay mes parens de me faire équiper deux vaisseaux pour faire la guerre aux Indes qui troublent nostre commerce des Indes. Je leur ay donné la chasse pendant une année entière; il y a quelque temps qu'une tempeste nous emporta avec tant de violence que nous ne pûmes tenir de route assurée; & mes Pilotes qui n'estoient pas fort experimentez dans les mers de l'Orient, nescurent prendre aucune connoissance du lieu où nous estions; une nouvelle tourmen-

te nous prit encore plus violente que la premiere ;  
Ils se laisserent aller au gré du vent , qui nous a  
poussé enfin sur les costes de ton Empire , où  
nous avons fait naufrage , & il ne s'est sauvé que  
quatorze hommes de quatre cens qui s'estoient  
embarquez avec moy ; heureux en une telle dis-  
grace ! d'aborder dans les Estats d'un Prince  
puissant & genereux, qui aura compassion de nô-  
tre infortune.

Quand l'Interprete eut expliqué ce recit à l'Em-  
pereur , ce Prince & tous les Seigneurs de sa Cour  
en furent touchés , & regarderent avec admira-  
tion le courage & la bonne mine de cet Estran-  
ger. L'Empereur luy fit de grands presens & à  
tous ceux de sa suite , & donna ordre qu'on les  
menast à Kisma au Comptoir des Hollandois , &  
qu'on les traitast fort bien par le chemin qui est  
de vingt-cinq ou trente journées. Ils y demeure-  
rent quatre mois en attendant les vaisseaux qui  
viennent tous les ans de Batavia au Japon , & l'Ad-  
miral eut tout le loisir d'entretenir le President  
des Terres qu'il avoit reconnues , & de toutes les  
particularitez de son naufrage. • Un jour qu'il luy  
racontoit le discours qu'il avoit fait à l'Empereur  
& que le President se réjouïssoit de la presence  
d'esprit que l'Admiral avoit eue d'inventer sur le  
champ la suite d'une aventure si bien imaginée ,  
un valet Japonois qui servoit le President écouta  
la conversation sans que son Maistre s'en aper-  
ceut. C'est la coustume des Marchands Hollan-  
dois au Japon de prendre en arrivant de jeunes

enfants Iaponois à leur service , pour leur apprendre le Flamand , afin qu'ils leur servent de truchemens dans leur negoce. Le President & l'Admiral n'eurent pas ce jour-là cette retenue qu'il faut avoir dans les païs estrangers , & ne prirent point la precaution de faire sortir leurs gens. Quelques mois apres , ce jeune homme fut maltraité par le President qui estoit d'une humeur fort rude ; les Iaponois , & mesme ceux d'entre le peuple sont fiers & vindicatifs. Celuy-cy se voulant vanger des mauvais traitemens de son Maître , alla trouver le Gouverneur de Nangasacki , & luy redit tout ce qu'il avoit entendu de cet entre-tien. Le Gouverneur trouva l'avis assez important pour en informer la Cour. L'Empereur fut tellement irrité de cette supercherie , qu'il manda au Gouverneur de faire arrester l'Admiral & sa suite , & de les envoyer avec bonne escorte à Yeddo , defendant de recevoir dans le port aucun vaisseau Hollandois , jusqu'à ce qu'il fut éclairci de la verité.

Cet ordre ne pût estre si secret que les amis du President n'en fussent avertis , & quoy qu'ils n'eussent pû penetrer le veritable sujet de ce changement , ils luy donnerent si à propos l'avis de faire partir l'Admiral , qu'il avoit fait voile pour Batavia , lors que l'ordre vint à Nangasacki. Huit jours apres , trois vaisseaux Hollandois arriverent à Kisma , lors le Gouverneur leur envoya faire défense de mettre personne à terre ; Le President feignit d'estre surpris de cette defen-

se & en alla demander la cause au Gouverneur, qui luy dit, l'Empereur sçait vos fourberies, vous n'aurez plus aucune courtoisie de moy, j'ay dépeché à la Cour pour donner nouvelle de l'arrivée de vos trois vaisseaux, & j'executeray l'ordre qu'il me donnera. Le President ne douta plus que la supposition faite par l'Admiral ne fut découverte, mais il ne pouvoit soupçonner par quel moyen. Son Japonois se déroba de chez luy, & il se souvint de l'avoir maltraité; sa fuite luy fit connoître d'abord l'auteur du mal, & l'ordre qui arriva de la Cour acheva de l'en éclaircir. Il portoit que le Gouverneur renvoyeroit sur l'heure les trois vaisseaux Hollandois, sans leur permettre de décharger ny hommes ny marchandises dans leur Comptoir, & diroit au President que l'Empereur avoit appris que son Admiral estoit un fourbe & un espion, qu'il en vouloit faire justice, & que si on ne le renvoyoit au Japon par la premiere moçon des vents, il feroit mourir tous ceux de sa nation & jeter leurs marchandises dans la mer.

L'Admiral estant de retour à Batavia, chacun prit diversement le succez de son voyage, le General fut affligé de la perte de ses vaisseaux, mais beaucoup plus de ce que l'Admiral n'avoit pû prendre terre dans la baye de Xandai, pour reconnoître de plus pres ces mines d'or si abondantes qui font la grande richesse du Japon; les plus sensés du Conseil apprehendoient que le mensonge de l'Admiral ne fut découvert, & que l'Empereur irrité contre eux de cette imposture, ne les traitast à

la fin comme il avoit fait les Portugais. En effet leur crainte se trouva bien fondée ; car ils apprirent par le retour des trois vaisseaux, le danger où estoient tous ceux de leur nation en ce pais-là, s'ils n'y renvoyoient promptement l'Admiral. Le Conseil s'assembla extraordinairement pour deliberer sur une affaire si importante ; quand une fois les Officiers de la Compagnie se font bourgeois de Batavia, ils n'entrent plus dans les Conseils ; on passa par dessus cette regle, & non seulement les anciens Officiers, mais les principaux bourgeois de la ville furent appelléz pour ce sujet. tous furent d'avis de renvoyer l'Admiral, & dirent que c'estoit en ces occasions qu'un seul devoit mourir pour tout le peuple.

L'Admiral fut averty de cette resolution, & fit des protestations publiques sur la violence & l'injustice qu'on luy vouloit faire, disant qu'il n'estoit point leur sujet, qu'il estoit né sujet de la Republique de Hollande, qui seule avoit pouvoir de vie & de mort sur luy ; que si c'estoit pour son service, il exposeroit mille fois sa vie, mais que pour des particuliers interressez dans un commerce, il n'estoit point obligé de se sacrifier de la sorte, & d'aller à une mort assurée. Les Ministres prirent son party & en firent un point de Religion, le menu peuple se souleva contre le General, & la sedition commençoit à s'échauffer, lors que les Officiers de la marine qui estoient à la rade, vinrent à terre avec des troupes & se mirent en devoir de repousser le peuple. On arresta les plus

*Et la cause de la persécution des Chrestiens dans ses Isles.* 61  
mutins, & l'affaire se tourna en negociation par l'entremise d'un Ministre, qui persuada par ses beaux discours à l'Admiral de faire cesser ce desordre en acquiescant, à la deliberation du Conseil. Il promit de retourner au Japon, pourveu qu'on luy donnast pour ce voyage tout ce qu'il demanderoit, non seulement pour sa recompense, mais aussi pour soutenir le nouveau personnage qu'il y vouloit jouer.

D'abord il demanda deux vaisseaux superbement équipés, une suite de cinquante hommes choisis dont chacun auroit trois sortes d'habits des plus riches étoffes qu'il seroit possible de trouver, & voulut avoir 50000. escus pour son voyage, un buffet de vaisselle d'or & d'argent, le reste de l'équipage à proportion, & que tous ceux qui l'accompagneroient le respectassent comme une personne de grande qualité. On luy accorda tout, & chacun fournit quelque piece de ce buffet pour le rendre plus magnifique.

L'Admiral partit de Batavia, & arriva heureusement à Nangasacki; le Gouverneur surpris de la beauté de ces vaisseaux qui venoient d'aborder, jugea bien qu'ils n'estoient pas marchands, & les envoya reconnoître; mais la surprise fut encore plus grande lors qu'il apprit que c'estoit l'Admiral. Il dépêcha sur l'heure à Yeddo pour en donner avis à l'Empereur, & l'informer du superbe appareil avec lequel l'Admiral étoit revenu. Le President y envoya aussi de son costé pour obtenir une reception favorable, & prier ses amis de



représenter à l'Empereur que c'estoit un homme de la première qualité, qu'une action d'honneur avoit éloigné de sa patrie, & qu'il n'avoit pas plutôt appris les choses dont on l'avoit accusé auprès de luy, qu'il estoit revenu sur ses pas pour justifier son innocence.

En attendant l'ordre de la Cour, le Gouverneur selon la coutume fit apporter chez luy toutes les voiles & les gouvernails des vaisseaux, sans permettre qu'aucun homme descendit à terre; enfin l'ordre arriva, qui portoit que l'Admiral & sa suite avec les choses nécessaires pour leurs personnes, seroient receus dans la ville & conduits à Yeddo, & qu'en tous les lieux où ils passeroient on leur feroit toute sorte de bons traitemens. Le Président accompagna l'Admiral dans ce voyage, pour l'assister de plus pres de ses conseils & de la faveur de ses amis; leur entrée fut magnifique, & la richesse de leurs habits y fit accourir de toutes parts ce peuple qui est extrêmement amoureux des nouveautez; le bruit s'en répandit jusqu'à la Cour, & neantmoins l'Empereur ne voulut point les admettre à l'audience pour le jour qu'ils avoient demandé.

Deux mois s'écoulèrent, pendant lesquels l'Admiral tenoit table ouverte & étaloit ses richesses aux Japonois, & comme il avoit l'esprit vif & capable d'apprendre toutes choses, il se faisoit instruire dans la langue du Japon; quoy qu'elle soit fort difficile, il commençoit déjà à entendre beaucoup de mots lors qu'on luy manda de venir par-

ler à l'Empereur; il mit ce jour-là un habit plus riche encore que celui qu'il avoit mis à son entrée, & toute sa suite en fit de même. D'abord l'Empereur luy parut fort irrité; l'apprends, luy dit ce Prince, que tu es un imposteur & un traître, que ta naissance est obscure, & que tu es venu en espion dans mes Etats, comme tel je te prepare les chastimens que tu as meritez.

Quand l'Interprete eut expliqué les paroles de l'Empereur, l'Admiral n'en parût pas épouvanté; Seigneur, répondit-il, un grand Prince comme toy doit toujours soulager les malheureux & non pas les accabler, la fortune qui me persecute n'a rien suscité contre moy de plus cruel que les calomnies dont on m'a voulu noircir dans ton esprit; elle a pû me chasser de mon pais & me jeter à un autre bout du monde sur des rivages inconnus, mais elle ne peut m'inspirer des sentimens indignes de ma naissance; voicy la deuxième fois que j'entre dans tes Etats, la premiere par un naufrage, & la seconde pour t'obeir; de l'une n'en accuse que les vents, l'autre justifie assez mon innocence; si j'avois esté coupable des crimes dont on m'accuse, je ne reviendrois pas de si loin me remettre en ton pouvoir; mais, Seigneur, mes accusateurs ont un avantage que je n'ay pas, ils parlent ta langue, je ne la sçais point & je ne puis te faire entendre ma défense; donne moy huit mois pour l'apprendre, apres ce temps si tu me fais la grace de m'écouter, il me sera facile de confondre ces calomniateurs, & de te satisfaire sur toutes choses.

L'Empereur fut surpris & touché de sa réponse, mais sur tout de ce qu'il ne demandoit que huit mois pour apprendre la langue japonnoise. Je te les accorde (dit il) & il est juste qu'un accusé sçache se justifier soy-mesme; non seulement je veux te donner tout ce temps-là, mais encore qu'on te traite honorablement par tout où tu voudras aller. L'Admiral usa de cette permission avec beaucoup de prudence, & se fit aimer de tous les Seigneurs de la Cour par ses manieres nobles, & par ses liberalitez; il aprit la langue avec une facilité incroyable, & souvent l'Empereur l'envoyoit querir pour luy faire des questions sur nôtre Europe; touchant les qualitez du païs, les mœurs, les diverses formes de gouvernement, l'estenduë des Royaumes, leurs richesses, leurs forces, & principalement sur les manieres de faire la guerre; l'Admiral luy rendoit si bon compte de toutes choses, que ce Prince prenoit un plaisir extrême à l'entretenir; enfin il sçeut si bien gagner la confiance & ses bonnes grâces, que non seulement il effaça toutes les méchantes impressions qu'on avoit voulu donner de luy, mais encore il fit condamner au suplice comme faux témoin & calomniateur le Japonnois qui l'avoit accusé.

Après un dénouement si heureux, l'Admiral eut qu'il estoit de sa prudence de se retirer avec sa reputation entiere; il prit congé de l'Empereur qui le combla d'honneurs & de presens, tous les Courtisans le regreterent, & il fut reconduit & regalé magnifiquement iusqu'à Nangasacki, d'où il fit

il fit voile en peu de jours, & retourna heureusement à Batavia. Tout le peuple accourut en foule sur le port pour le voir descendre à terre, il dit en peu de mots le succez de son voyage, les uns loüerent son esprit & son courage, les autres exalterent le service qu'il venoit de rendre à la Compagnie & à toute la Nation; le Conseil mesme le receut avec éloge, & luy laissa en pur don toute l'argenterie qu'il avoit raportée. Peu de temps apres il partit pour Amsterdam, & il ne fut pas plustost arrivé à la Haye, qu'il presenta aux Estats Generaux une Requête contre la Compagnie des Indes Orientales, pour obtenir reparation de la violence que ses Officiers luy avoient faite de le renvoyer au Japon; l'affaire fut long temps discutée, & la Compagnie fut condamnée à de grands dommages & interets envers luy. Si les Estats Generaux prenoient plus de connoissance de la conduite de cette Compagnie, & empeschoient qu'elle n'establit insensiblement une Souveraineté independante de la leur, ils éviteroient de fort grands maux, & le gouvernement de leur Republique en Europe, qu'on peut proposer comme un modele de la plus sage politique, ne seroit pas décrié comme il l'est presentement dans les Indes par les desordres qu'y commettent ces Officiers.

Le President s'ennuyoit de son costé d'estre toujours dans un Comptoir; quoy qu'il y fit bien ses affaires, l'ambition le portoit ailleurs, & il croyoit avoir rendu d'assez grands services pour estre élevé à un plus haut employ. Sa presence mesme n'estoit plus si necessaire au Japon, le

commerce y estant estably au point qu'il l'avoit souhaité. En effet, les Hollandois faisoient alors presque tout le trafic de l'Orient, & avoient sur ces mers une quantité innombrable de vaisseaux marchands. Car outre ce que nous avons déjà remarqué, ils avoient usurpé sur les Anglois l'Isle d'Amboine par une trahison semblable à celle de la prise de la Formose; l'Amboine fournissoit en ce temps-là du cloud de girofle presque tous les pays du monde, & pour le rendre plus cher aux Indes & en Europe ils avoient arraché tous les girofliers de Ternate. Ils possédoient les Isles de Banda où croit la Muscade & le Macis. Ils avoient chassé les Anglois de Pouleron, & les Espagnols & les Portugais des Molucques; ils s'estoient rétablis à Yloilo pour achever de détruire le commerce de Manille, & ils avoient enlevé Barton par surprise, sous prétexte de donner du secours au Roy de cette Isle. Ceux de Celebes, de Ternate, & de Tidor leur estoient tributaires; & le Roy de Macassar en faisant alliance avec eux, s'estoit rendu comme leur esclave & avoit donné les Portugais de son Royaume. Ils tenoient garnison à Timor, & en avoient encore chassé les Portugais. Les Rois de Mataran & de Bentan s'étoient déclaré la guerre, & pour avoir l'apuy des Hollandois, fournissoient à l'envy du Ris à Batavia. Par leurs Bureaux dans la grande Isle de Sumatra, ils faisoient seuls le trafic du poivre dans toute la coste Occidentale de cette Isle; & les sujets du Roy d'Achen leur apportoient de l'or en pains, où les Officiers de la Compagnie profi-

*de la cause de la persecution des Chrestiens dans ses Isles.* 67  
roient beaucoup quoy qu'il soit de bas aloy; il  
est vray que l'air de cette coste est si mal sain,  
qu'ils n'y peuvent vivre long-temps. Ils avoient  
encore enlevé aux Portugais Malaca qui les ren-  
doit maistres de toute la Presque-Isle & du com-  
merce de Tenacerin. Les pirateries qu'ils exer-  
çoient sur les costes du Royaume de Siam pour  
empescher ces peuples de trafiquer au Japon & dans  
toutes les autres Isles, les y avoit rendus odieux;  
ils avoient voulu bastir un fort à Ligor pour dis-  
poser des mines d'estain & oster aux Anglois le  
profit de celuy qu'ils apportoient d'Angleterre,  
parce qu'on n'en trouve point ailleurs dans les In-  
des, mais le Raja les en ayant chassés la premie-  
re fois, avoit rendu la seconde fois leur entrepri-  
se vaine en inondant le país; neantmoins ils  
commençoient à s'y rétablir de mesme que dans  
le Tunquin, & les Sangleyes desolez par les Cor-  
saires Hollandois avoient esté contraints de s'a-  
commoder avec eux pour le commerce des Phi-  
lipines, car les épiceries dont ils se sont emparez,  
feront toujours que ces Peuples rechercheront  
leur amitié. Ils faisoient sur la coste de Choroman-  
del & dans les Royaumes de Pegu & de Bengale  
pour pres de trois millions de trafic de toiles &  
d'autres marchandises tous les ans. Cinq places  
principales qu'ils avoient prises sur les Portugais  
dans l'Isle de Ceylan faisoient un de leurs plus  
utiles establissemens; & bien que la resistance du  
Roy de cette Isle qui est puissant, les ait empes-  
chez de penetrer fort avant dans le país, ils se sont  
emparez de toutes les costes pour empescher les

autres nations d'y trafiquer , & ils en receüissent seuls presque toute la canelle ; de sorte que ce Prince avec lequel ils ont eu long-temps la guerre pour garder & recueillir cette espicserie , n'osoit plus les attaquer. Sur les costes de Malabar où le terroir est agreable & fertile, ils avoient enlevé aux Portugais la celebre ville de Cochin , & trois autres villes qui incomodent extrêmement le commerce de Goa , ils avoient même fait un traité par lequel ceux du pais s'obligeoient de ne vendre leur poivre qu'à la Compagnie , car sa plus forte passion est d'achever de ruiner tout ce qui reste d'establissemens aux Portugais dans le Levant. Le Bureau general de Surate , & les Compagnies d'Amadabat & d'Agra tiroient de grands profits du dedans de l'Indoustan & de Guzerate. En Perse , l'achat des soyes n'apportoit pas un avantage si considerable à leur Bureau general de Gaumeron & à celuy d'Isphahan , parce que le Roy les contraignoit de les acheter à un prix fixé où ils ne trouvoient pas leur compte. Ils avoient comme abandonné pendant quelque temps les Bureaux de Mocha & de Bassara , mais ils s'étoient bien établis au Cap de Bonne-Esperance , & quoy que par les découvertes qu'ils ont tenté de faire dans le pais , ils n'ayent trouvé qu'un terroir aride d'où ils tirent quelque or en poudre & des bestiaux par le trafic des Sauvages , ils ne laissent pas d'en recevoir de grandes commoditez pour l'entrepôt de leurs vaisseaux & pour le rafraichissement de leurs equipages , qui est si necessaire en cet endroit , que sans cela il est presque

*Et la cause de la persecution des Chrestiens dans ses Isles.* 69  
impossible d'establis un commerce durable de  
l'Europe dans les Indes.

Alors la Compagnie entretenoit 140. vaisseaux  
équipés, tantost en guerre & tantost en mar-  
chandise, bien pourvus d'artillerie & de toutes  
sortes de munitions, sur lesquels il y avoit plus  
de 6000. hommes tant soldats que matelots.  
Pour former cette puissance redoutable à tous les  
peuples d'Orient, les associez ont esté 38 années  
sans partager aucun profit, accumulant les fonds  
pour l'advenir, jusqu'à ce qu'elle eut fait ces so-  
lides fondemens sur lesquels elle s'est establie.  
Batavia estoit comme l'ame de toutes ces Con-  
questes faites sur le débris de celles des Portu-  
gais; elles pourroient composer un grand Empi-  
re, si les parties n'en estoient pas tant dispersées,  
& si les dépenses des équipages, des armemens  
& des garnisons, n'en diminueoient pas notable-  
ment les revenus. Peut-estre aussi que cette Com-  
pagnie trouvera un jour sa ruine dans sa grandeur,  
& dans la trop vaste estenduë des pais qu'elle a  
voulu occuper. Un de ses plus sages Generaux m'a  
dit tres-souvent; *Nous n'avons que trop de Forte-  
resses, il n'en faudroit point d'autres que le Cap de  
Bonne-Esperance & Batavia, des Comptoirs bien  
placez, de bons vaisseaux, & des gens de bien pour  
nous servir.* En effet, ses Officiers la pillent impu-  
nément, & font haïr son commerce & sa domina-  
tion dans les Indes par leur avarice & par leur du-  
reté; mais ce qu'elle doit le plus craindre, c'est  
l'indifference qu'ils témoignent pour la Foy de  
Jesus-Christ, & l'inhumanité qu'ils exercent con-



Genesio  
Sepulveda,  
Castillan,  
Croniste de  
l'Empereur  
Charles V.  
repondant à  
l'Evesque de  
Chrappa par  
un livre im-  
prime à Ro-  
me, establit  
cette propo-  
sition.

tre les esclaves dont ils trafiquent *comme si c'é-*  
toient des bestes brutes sans songer à les faire  
instruire; suivant en cela cette maxime barbare des  
Espagnols, *que Dieu n'a point racheté de son sang les*  
*ames de Indiens, & qu'on ne doit pas faire de difference*  
*entre eux & les plus vils animaux*: Car c'est une con-  
duite detestable en des Chrestiens, de rendre le  
Christianisme odieux par leur cruauté, de l'abolir  
mesme pour s'establis sur ses ruines en des lieux  
où il commençoit à naistre, & de faire une pro-  
fession publique de n'avoir d'autre Religion que  
l'Interest. Le President dont il ~~est~~ <sup>est</sup> parlé si souvent  
dans cette Relation en a donné ~~des~~ <sup>des</sup> exemples bien  
memorables, dont la Compagnie ressentira quel-  
que jour les effets; & je m'estonne que les grandes  
pertes que celle des Indes Occidentales qui luy  
donne tant de jalousie, a faites au Bresil & ail-  
leurs, ne luy fassent pas assez connoistre cette ve-  
rité; car il est certain que la tyrannie & les pirate-  
ries que ses gens y ont exercées, l'ont fait déchoir  
d'un estat aussi florissant qu'~~celuy~~ <sup>celuy</sup>-cy.

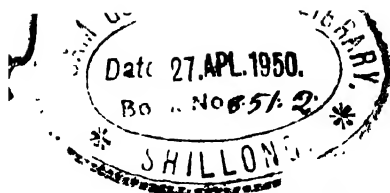
J'ay sçeu qu'en l'année 1664. les dépenses des  
Hollandois au Levant montoient à commu-  
nes années à pres de dix millions par an, sans  
compter les naufrages, le deperissement des vais-  
seaux & le déchet des marchandises, & que ses  
plus fortes cargaisons pour l'Europe & pour l'A-  
sie, n'alloient pas à 12. millions; il y a des années  
où elles sont bien moindres, & si foibles mesme,  
que la dépense passe de beaucoup la recepte; mais  
elle cache avec un fort grand soin ses pertes au  
public & à ses propres associés, & souvent elle ne

leur distribuë leurs profits qu'en denrées dont elle a de grands magazins amassez depuis long-temps, & où elle met le prix qu'il luy plaist pour grossir l'apparence de ces profits. Neantmois sa perseverance & son courage sont dignes d'admiration; car qu'y a-t'il de plus admirable ? que de voir qu'un petit nombre de Marchands assemblez d'abord dans la veuë d'un simple trafic, ait osé dans la suite faire la guerre en des regions si éloignées, attaquer tant de Princes & de Nations, planter tant de Colonies, assieger tant de villes & de forteresses, & entretenir enfin de fortes armées avec de si prodigieuses dépenses, que les plus puissans Souverains pourroient à peine les soutenir.

La Compagnie Hollandoise des Indes Orientales jouïssoit alors de cette grande prosperité, trop grande veritablement pour pouvoir estre long-temps soutenüe par de simples particuliers, & trop enviée pour estre touëjours soufferte par ses Souverains, quelques secours qu'ils en tirent dans les besoins de l'Estat; car c'est un Corps separé & independant qui s'est formé dans le corps de l'Estat même, dont la puïssancelui doit estre suspecte, & qui pourra le ruiner un jour comme la Compagnie de S. George a ruiné la Republique de Genes. Cependant cette de Hollande n'y faisoit point encore de reflexion, & non seulement elle autorisoit toutes ces entreprises, mais elle voyoit que ses propres sujets luy donnoient la loy & se vançoient de l'imposer à toutes les Nations dans le commerce d'Orient. Il estoit en cet estat, lors que le President qui a esté le prin-

pal sujet de cette Relation, fut rapellé du Japon à Batavia pour y exercer la fonction de principal Directeur ; il y porta beaucoup de richesses & fit bastir plusieurs maisons magnifiques dans la ville ; son autorité y estoit grande , mais il l'exerçoit durement selon sa coustume , & il estoit fort hay des Officiers de la Compagnie & des Bourgeois. Neantmoins , il se tenoit comme assuré de la charge de General lors qu'elle viendroît à vaquer ; mais son esperance fut vaine , car un autre occupa la place ; le chagrin le prit , il revint à Amsterdam où il vescu quelque temps assez en repos. Enfin son esprit inquiet & ambitieux luy fit faire de nouvelles intrigues pour se venger de l'injure qu'il disoit avoir receuë , ou peut-estre pour travailler d'intelligence avec ses Superieurs à renverser des desseins qui leur donnoient de l'ombrage. Quoy qu'il en soit , il prit employ hors de son pays , & retourna aux Indes ; son entreprise ne fut pas heureuse pour ceux qu'il servoit & qui meritoient d'estre mieux servis ; il pilla beaucoup , causa de grands desordres dans leurs affaires , & vint perir (comme nous l'avons dit) avec son argent & ses pierreries à la riviere de Lisbonne , où tout le peuple donna des marques d'une réjouissance publique sur sa mort.

F I N.



# RELATION

DE SE QUI S'EST PASSE'

DANS LA NEGOCIATION

DES DÉPUTÉZ

QUI ONT ESTE' EN PERSE

ET AUX INDES,

Tant de la part du Roy, que de  
la Compagnie Françoisé, pour  
l'établissement du Commerce.

*SECONDE' PARTIE.*





RELATION  
DE CE QUI S'EST PASSE' DANS LA  
NEGOCIATION DES DEPUTEZ  
QUI ONT ESTÉ EN PERSE ET AUX INDES,  
TANT DE LA PART DU ROY  
QUE DE LA  
COMPAGNIE FRANCOISE  
POUR L'ESTABLISSEMENT  
D'UN COMMERCE.

DANS la Relation que j'entreprends  
je rapporteray les choses fidellement  
de la maniere que j'e les ay veuës, &  
l'on verra qu'elle fut la conduite des  
Deputez qui furent envoyez en Per-  
se & aux Indes, tant de la part du  
Rôy que de la Compagnie Françoisë, pour l'esta-  
blissement du Commerce.

Le treizième de Juillet 1665. le sieur de Lalin  
Gentilhomme ordinaire chez le Roy, & le sieur

*I. Partie.*

*A.*

2 *Relation de ce qui s'est passé en Perse & aux Indes*  
de la Boulaye Gentilhomme Angevin avec les  
sieurs Beber, Mariage & Dupont Deputez de la  
nouvelle Compagnie de France pour l'establis-  
sement du commerce en Perse & aux Indes, arrive-  
rent à Ispaham. Ils furent descendre au Carvan-  
sera de Gedde, d'où ils sortirent le mesme jour  
pour aller prendre logis chez des particuliers de  
Zulpha, qui est un grand fauxbourg d'Ispahan  
séparé de la ville par la riviere de Senderou; les  
deux Gentilshommes chez le sieur de Lestoile  
marchand François, & les trois marchands chez  
un Armenien. Les sieurs de ~~Nilin~~ & de la Bou-  
laye sans en rien dire aux autres Deputez, rendi-  
rent au sieur de Lestoile les lettres que Monsieur  
de Lyonne luy écrivoit, & dont l'inscription estoit  
de cette maniere; *A Monsieur, Monsieur de Lestoile*  
*premier Valet de Chambre du Roy de Perse, ou en son*  
*absence à Monsieur Lagis son gendre.* Les Francs qui  
habitent en ce pays-là eurent sujet de s'étonner,  
que le sieur de la Boulaye qui avoit déjà esté en  
Perse & devoit connoître l'estat de ~~cette~~ Cour là,  
eust instruit de la sorte un Secrétaire d'Etat pour  
donner au sieur de Lestoile la qualité de Valet de  
Chambre du Roy de Perse, qui n'a auprès de sa  
personne pour le servir à la chambre que des Eu-  
nuques, & qui de mesme que tous les Persans ne  
souffriroit pas qu'un Chrestien touchast ses habits,  
parce qu'il se croiroit souillé & qu'aussi-tost il en  
prendroit d'autres. Et mesme pour ce qui est des  
Eunuques, comme je l'ay remarqué dans les re-  
lations de mes voyages, il faut qu'ils soyent noirs

& coupez entierement. Car les Eunuques blancs qui ne sont coupez qu'à demy, ne servent le Roy que lors qu'il est hors du Haram ou quartier des femmes. La charge du premier Eunuque blanc est estimée la plus belle de la Cour, parce qu'il a l'oreille du Roy, & qu'il peut rendre de bons & de mauvais offices à qui il luy plaist.

La teneur des lettres écrites à Lestoile estoit de l'exhorter à maintenir, aider & proteger les Deputez dans le dessein pour lequel la Compagnie les envoyoit, & en cas d'avanies ou de pertes sur les chemins leur fournir ce qui leur seroit necessaire.

Depuis leur arrivée jusqu'au jour qu'ils eurent audience du Roy, Lestoile les regala le mieux qu'il luy fut possible & tint toujourns bonne table, tant en leur consideration particuliere que pour faire honneur à la nation.

Le Roy de Perse avec toute sa Gour estoit alors à trois journées d'Isphaham, & les Deputez depechèrent un courrier au Camp avec deux lettres, pour sçavoir si sa Majesté commanderait qu'ils l'allassent trouver, ou s'ils attendroient qu'elle fust de retour à Isphaham. Car il estoit incertain si le Roy reviendrait dans peu de jours, ou s'il seroit long-temps en campagne. L'une des deux lettres estoit pour le Nazar ou Grand-Maistre de la maison du Roy, & l'autre pour le Mirza-taker ou son Lieutenant.

Cependant les Deputez n'estoient pas d'accord ensemble, & faisant comme deux corps chacun



4     *Relation de ce qui s'est passé en Perse & aux Indes*  
avoit des pretentions qui cauſoient entre eux des  
différents tres prejudiciables aux intereſts de la  
Compagnie. Leurs entreueuës ſe faiſoient dans la  
maison de Leſtoile qui tâchoit de reconcilier ces  
eſprits. Voicy quel eſtoit le ſujet de leur meſ-  
intelligence.

Les trois marchands Beber, Mariage & Du-  
pont, & particulièrement le premier qui excitoit  
les deux autres, ſouſtenoient que les deux Gentils-  
hommes n'eſtoient dans cette negociation que  
comme des pieces detachées, & que n'ayant au-  
cun droit de prendre connoiſſance des affaires de  
la Compagnie, ils ne devoient ſ'en meſſer en au-  
cune ſorte; que la teneur de la lettre du Roy por-  
toit, que deux Gentilshommes curieux de voir la  
Cour de Perſe ſ'eſtoient joints aux Deputez de  
la Compagnie, & qu'ainſi c'eſtoit à eux ſeuls à  
traiter avec les Miniſtres du Roy de Perſe, que  
les deux Gentilshommes n'avoient autre droit que  
de preſenter la lettre au Roy, & de demander des  
Commiſſaires pour conferer avec les Deputez, qui  
pretendoient deuoit traiter ſeuls ſans que les au-  
tres y fuſſent preſens; & quelques raiſons que La-  
lin & la Boulaye puſſent alleguer de leur coſté, les  
trois marchands ne vouloient point demordre de  
leurs pretentions, & ils expliquoient les termes de  
leur commiſſion à leur avantage. Il y avoit un ar-  
ticle qui portoit expreſſement : *Que les Deputez*  
*ſeroient obligez de ſe conduire par les avis de Mon-*  
*ſieur de Lalin*; ce que les autres ne vouloient en-  
tendre que du voyage & de la route qu'il falloit

tenir. Ce différent, pour lequel tous les Franks s'entremirent inutilement, vint enfin aux oreilles du Nazar, qui est à la Cour du Roy de Perse à peu pres ce qu'est en France le Grand Maistre de la maison du Roy, qui en fut fort surpris, & qui avoit alors dans l'esprit un Ordre du Roy de tirer d'Ispham & de ses faux bourgs tous les Chrestiens de quelque secte qu'ils fussent, hors les Religieux Franks, & de les placer contre Zulpha, qui s'est accru de sorte depuis ce temps là qu'il passeroit aujourd'huy pour une des grandes villes de la Perse.

Les Deputez de la Compagnie françoise faisoient donc naistre de jour en jour de nouvelles difficultez, & le Pere Raphael du Mans Superieur de la Mission des Capucins en Perse, employa tout son credit & toute son industrie à chercher des expedients pour les accorder. Il leur traça divers formulaires de la Lettre qu'ils devoient écrire au Nazar pour la mettre en la langue du pays; mais quand elle se trouvoit au gré des marchands elle n'estoit pas selon le sens des Gentishommes. Ceux-cy vouloient qu'on ostât de certains mots, ceux-là vouloient qu'on y en ajoûtast d'autres, & chacun taschoit de conserver son droit prétendu. Enfin le Pere Raphael ennuyé d'écrire & de recire, de retrancher, d'augmenter & de corriger tant de fois la mesme chose, leur remontra serieusement le tort qu'ils se faisoient d'agir de la sorte & de s'attacher à d'inutiles formalitez, dequoy sans doute ils ne seroient pas avoüez de la Compagnie

6     *Relation de ce qui s'est passé en Perse & aux Indes*  
qui les avoit envoyez ; que le stile Persien dans  
lequel il falloit que la lettre qu'ils écrivoient au  
Nazar fust translatée, estoit un stile simple & na-  
turel qui ne souffroit point de superfluitez ny de  
chicane, & enfin que toutes leurs disputes n'about-  
tiroient qu'au desavantage de la Compagnie, de  
laquelle ils menageoient mal les interêts dans  
son établissement. Apres plusieurs contestations  
le Pere Raphael fit enfin par bonheur la lettre au  
contentement des deux partis, & la leur ayant ex-  
pliquée mot à mot en presence du fils du sieur de  
Lestaille qu'ils avoient pris pour leur Interprete,  
elle fut mise selon la coutume du pays dans un  
petit sac d'étoffe de soye meslée d'or & d'argent,  
auquel on appliqua le cachet. Le Pere Raphael  
fit encore une autre lettre pour le Mirza-taker ou  
Lieutenant du Nazar, laquelle aussi fut mise dans  
un sac de taffetas rouge & cachetée de même que  
l'autre. On les donna toutes deux à un des domes-  
tique de Lestaille, lequel étant bien monté fit dili-  
gence & se rendit en peu de temps à la Cour. Il  
rendit premièrement celle qui s'adressoit à Mir-  
za-taker, lequel après l'avoir leue le fit conduire  
au Nazar, qui ayant aussi leu la sienne informa  
incontinent le Roy du dessein de la Compagnie  
Françoise, & de l'arrivée des Deputez. Sa Ma-  
jesté luy commanda de leur faire sçavoir qu'ils es-  
toient les bien venus, & que dans peu elle retour-  
neroit à Ispahan & leur donneroit audience. Le  
Nazar écrivit deux lettres ; l'une adressée au sieur  
de Lalin & à ses compagnons, laquelle contenoit

la reponſe du Roy & les aſſuroit qu'ils obtiendroient tout ce qu'ils demanderoient de raifonnable; l'autre eſtoit pour le Pere Raphael par laquelle le Nazar luy ordonnoit d'aſſeurer les Deputez que le Roy eſtoit bien aiſe de leur arrivée, & qu'ils le verroient bien-toſt.

Quelques jours apres la Cour revint à Iſpahan, & le Roy s'eſtant arreſté à une de ſes maiſons aux portes de la ville, le Nazar envoya querir le Pere Raphaël pour ſçavoir de luy quelles gens c'eſtoient que les Deputez François & qui les avoit envoyez en Perſe; à quoy le Pere ſatisfit le mieux qu'il put. Car le Nazar s'étonnoit de ce qu'ils eſtoient entrez dans le Royaume avec une pareille Commiſſion, & envoyez, luy diſoit-on, d'un ſi grand Roy, ſans que les Gouverneurs d'Erivan & de Tauris en euſſent rien ſceu à leur paſſage dans ces deux villes. L'Atemat-doulet, qui eſt en Perſe ce que le Grand Viſir eſt en Turquie, temoigna le même étonnement au Pere Raphael; & tant ce premier Miniſtre que le Nazar qui marche apres luy, avoient en quelque maniere ſujet de douter que ces François fuſſent de veritables Deputez & que leur Commiſſion fuſt bien legitime. Car enfin ou ils ignoroient les coûtumes du pays, ce qui ne ſe pouvoit croire du ſieur de la Boulaye qui avoit deſja eſté en Perſe; où ils agiſſoient tres-mal de ſe faire paſſer comme ils firent pour des gens de meſtier à qui on ne prend pas garde, & de voyager en gens de baſſe condition. En Perſe où l'on marche par tout avec une entiere ſecrété, où l'on ne ſçait ce

que c'est que de finesse, & où l'on ne fait estime des gens qu'à proportion de leur équipage & de leur depense, c'est une imprudence de deguïser la condition, & ce deguïsement rend la personne suspecte de quelque mauvais dessein. Tous ceux qui sont envoyez d'un Roy ou d'un Prince, & mesme tout voyageur, soit marchand, soit autre qui passe le commun, & qui a dessein de voir le Roy, doit en arrivant à Erivan ville frontiere de Perse, & à Tauris mesme qui est plus avant dans le país, en donner d'abord avis aux Gouverneurs, qui en écrivent à la Cour selon le deu de leurs Charges. Nos François ayant mal suivi cette regle, & passé ces deux villes sans dire mot comme de petits Merciers, il ne faut pas s'étonner si l'on trouvoit étrange leur procédé à la Cour de Perse, & si les Ministres avoient quelque doute que leur Commission ne fust pas bien véritable. Mais enfin le Pere Raphaël leur ayant bien persuadé qu'ils estoient envoyez de la part du Roy de France pour l'establissement d'une Compagnie de commerce, & qu'il en avoit eu avis par lettres d'Europe, le Nazar-lûy dit que les Deputez se rinsent prests, & que dans peu de jours le Roy leur donneroit audience.

Cependant la mes-intelligence continuant entre nos François, le Pere Raphaël qui craignoit qu'elle ne produisist un méchant effet en la presence du Roy, & qu'ils n'eussent dispute pour le pas, representa au Nazar que les Deputez estant de deux Ordres, l'un de Gentilshommes, l'autre de Marchands, pour leur ôter tout sujet de jalousie, il

il seroit bon qu'il plust au Roy quand il les recevroit à l'audiance, de donner seance aux Gentils-hommes d'un costé, & aux Marchands de l'autre ; ce que le Nazar approuva, & ce qui fut aussi trouvé bon du Roy à qui il en parla des le jour mesme. Le Pere Raphael en eut avis des le lendemain, & les Deputez ne sçavoient rien de ce qu'il avoit si prudemment menagé de luy mesme.

Le vingt-sixième de Septembre le Roy estant dans sa maison de Scader-Abas sur le bord de la riviere entre le pont de Zulphâ & le pont de Schiras, fit disposer des feux d'artifice qui coûtèrent plus de six cent tomans, qui font 27750. livres de nostre monnoye à quarante six livres six deniers le toman, & fit avertir de grand matin tous les Grands de la Cour qu'il donneroit ce jour là audience aux Deputez du Roy de France. Le Pere Raphael eut ordre en mesme temps de se tenir prest avec les Deputez, afin que le Mehemender ou Maître des ceremonies qui introduit les Ambassadeurs ne fust pas obligé de les attendre. Ils se trouverent donc tous ensemble avec le Pere Raphael chez le sieur de Lestoile où logeoient les sieurs de Lalin & de la Boulaye. Tous les François qui estoient alors à Isphahan ne manquerent pas de leur faire honneur, & estoient tous magnifiquement vêtus à la Françoisse, & n'avoient pas épargné le brocar d'or & d'argent. Le Maître des ceremonies estant arrivé, il fut regalé d'abord de quelques bassins de dragées & de confitures, & de tres-excellent vin ; apres quoy il fit monter tous

10 *Relation de ce qui s'est passé à Perse & aux Indes*  
les François à cheval, jusqu'au Pere Raphaël à qui  
il fut impossible de s'en défendre. Il les condui-  
sit de la sorte d'un pas grave & mesuré jusqu'au  
lieu où le Roy les attendoit, & par un chemin plus  
long d'un bon quart de lieuë que le chemin ordi-  
naire. Cette cavalcade arriva à Scabet-Abas aux  
approches de la nuit, & le Maître des ceremonies  
entra seul laissant tous les François à la porte. Ce-  
pendant Beber, par les avis duquel les deux autres  
marchands se conduisoient, craignant que le Pere  
Raphaël ne tint moins leur party que celui des  
Gentilshommes, luy dit d'un ton assez haut qu'ils  
vouloient avoir aussi leur Kalamachi ou Interpre-  
te qui estoit le fils de l'Estoile, & qu'autrement ils  
n'entreroient pas. Le Pere Raphaël qui n'agissoit  
en cette rencontre que par l'ordre du Nazar, &  
pour l'avantage de la Nation Françoisë, fit con-  
noître à Béber que soit qu'il entrast ou n'entrast  
pas la chose pour son particulier luy estoit indiffe-  
rente; que pour ce qui estoit de luy il n'estoit pas  
là comme l'interprete des uns ni des autres, mais  
pour obeïr au Roy qui luy avoit commandé d'y  
trouver; qu'il auroit bien mieux aimé passer la  
nuit en sa chambre que d'en passer la plus grande  
partie à une courvée qui ne luy estoit pas fort agrea-  
ble, & qu'il n'avoit jamais veu tant de façons &  
tant de difficultez dans une affaire où il n'y en de-  
voit avoir aucune & où ils devoient tous agir de  
concert; que c'estoit la quatrième fois qu'il avoit  
esté assis dans le *Megelé* ou la Sale d'audience en la  
presence du Roy, & qu'il n'avoit eul l'honneur de luy

parler plusieurs autres fois en particulier ; enfin qu'il ne crût pas qu'il prist grand plaisir à toute cette fatigue , & que ce qu'il en faisoit n'estoit que pour rendre service à la Nation.

Sur ces entrefaites le Mehemander retourna pour prendre les Deputez avec le Pere Raphaël & les introduire à l'Audiance, cinq cent Mousquetaires estant rangez en haye le long de la riviere pour leur faire honneur. Il marchoit devant eux d'un pas grave ; mais approchant du lieu où estoit le Roy & d'où il pouvoit voir les Deputez , il leur fit doubler le pas jusqu'au pied de l'escalier où des valets leur osterent leurs souliers. Ils furent introduits avec le Pere Raphaël dans la Sale d'Audiance, & dans les mesmes places où sont assis les Kans ou Gouverneurs des Provinces & les autres Grands Seigneurs. De costé & d'autre estoit debout toute la jeunesse de qualité magnifiquement vestuë de brocars d'or & d'argent avec des manteaux doubles de martes zebelines & d'autres riches fourrures. Pour le fils du sieur de l'Estoile & les autres François , ils demurerent dehors & attendirent que la ceremonie fust achevée. Le Mehemander, selon ce qui se pratique en ces occasions , fit mettre les Deputez à genoux en la présence du Roy , & leur fit faire par trois fois une inclination de teste jusques à terre. Apres quoy les ayant fait relever il prit le sieur de Lalin seul comme celuy qui estoit chargé de presenter la lettre du Roy. Le Pere Raphaël suivit, comme aussi le sieur de la Boulaye & les autres Deputez, & ils monterent au second



12 *Relation de ce qui s'est passé en Perse & aux Indes*  
étage où estoient assis l'Athemar-doulet & le Nazar.  
Le Roy estoit assis à un étage plus haut, environné  
de cent cinquante jeunes hommes magnifiquement vêtus, & le sieur de Lalin paroissant à la teste  
des Deputez commença à faire son compliment en  
François, & presenta humblement sa lettre au  
Roy. Elle estoit à cachet plat sur queue volante,  
fermée dans un petit coffre de broderie où estoient  
dessus en relief les armes de France & de Navarre.  
Le Pere Raphaël expliqua au Roy ce que Lalin  
avoit dit; après quoy sa Majesté fit une seule in-  
clination de teste, & signe en mesme temps au  
Maistre des ceremonies de remener les Deputez en  
leur place. Estant au bas de la Sale où les Officiers  
avoient ordre du Roy de separer les Gentilshommes  
d'avec les marchands, Lalin & Mariage s'é-  
tant trouvez ensemble avec le Pere Raphaël, tan-  
dis que d'autre costé la Boulaye & Beber soute-  
noient du Pont qui estoit tres-foible, & qui relevoit  
de maladie, il y eut une méprise qui fâcha fort la  
Boulaye & qu'il estoit difficile d'éviter. Car les  
Officiers ayant cru que Lalin & Mariage qui se  
trouverent près du Pere Raphael estoient les deux  
Gentilshommes, les placerent à main gauche qui  
est la plus honorable parmy les Persans; & d'autres  
conduisirent à la droite la Boulaye, Beber & du Pont,  
les faisant seoir vis à vis des autres deux places plus  
bas. La Boulaye voyant qu'on s'étoit mépris dit  
assez haut en Turquesque, *Men beg-zadé*, je suis  
Gentilhomme; mais la chose estant faite & le Roy  
estant present, les Officiers firent semblant de ne

pas entendre la Boulaye, & ne voulurent pas luy permettre de changer de place quand il se leva pour aller s'assoir aupres de Lalin. Il fut contraint de demeurer où il estoit, & cependant la Musique Persienne commença selon la coûtume observée en ces occasions & dura un bon quart-d'heure. En suite le Maître des ceremonies vint prendre le Pere Raphaël avec les deux Deputez qui estoient aupres de luy, Mariage tenant alors la place de Gentilhomme, & les conduisit au Roy. Lalin fit la harangue, & exposa de fort bonne grace le sujet de la Deputation, & sa Majesté témoigna par un signe de teste qu'elle prenoit plaisir à l'écouter. En effet Lalin estoit un Gentilhomme bien fait & de bonne mine, & avoit le ton de la voix agreable; & le magnifique habit qu'il portoit ce jour-là rehaussoit encore de beaucoup le grand air qui accompagnoit sa personne. Le Roy jettant alors les yeux sur le Pere Raphaël, luy demanda qui estoient ces François, d'où ils venoient, ce qu'ils desiroient, & par qui ils estoient envoyez; à quoy le Pere satisfit de point en point. Le Roy fit en suite quelques questions aux Deputez; apres quoy il les congédia de la main, & le Pere Raphaël se retirant avec eux, sa Majesté luy fit signe de demeurer, & les autres allerent reprendre leurs places. Alors le Roy faisant approcher le Pere s'informa plus particulièrement de la grandeur du Roy de France, de l'étendue & de la qualité de ses Estats, de ses armées, & de son Conseil; à quoy le Pere satisfit le mieux qu'il luy fut possible. Mais le Roy reprenant la

14 *Relation de ce qui s'est passé en Perse & aux Indes*  
parole, j'en ay appris, dit-il, davantage dans plusieurs entretiens que j'ay eus avec l'Aga Tavernier. Le discours du Roy fini avec le Pere Raphaël, sa Majesté le renvoya à sa place auprès de Lalin & de Mariage.

Il faut remarquer que celuy qui sert d'Interprete ne s'assied jamais à l'audiance du Roy, mais qu'il demeure toujours debout derriere la personne dont il est le trucheman. Il arriva qu'un jour en pareille ceremonie le Pere Raphaël accompagnoit à l'Audiance un Religieux Dominicain Florentin de nation, & le voyant assis en la place où les Officiers avoient eu ordre de le conduire, il crut qu'un Capucin pouvoit en faire autant qu'un Dominicain & avoir le mesme privilege. Il s'assit en effet; ce que le Maistre des ceremonies ayant aperceu, & luy venant dire que ce n'estoit pas la coûtume de s'asseoir & qu'il devoit se tenir debout; le Roy qui vid la chose lui fit signe de la main qu'il demeurast assis; & le lui envoya dire ensuite par un Officier. L'Audiance finie un jeune Seigneur fils du Kan d'Erivan vint feliciter le Pere Raphaël de l'honneur extraordinaire qu'il avoit receu, n'y ayant jamais eu d'exemple en Perse qu'un Kalamacki ou Interprete fust assis à l'Audiance. Le Pere qui vit encore & ne manque point de repartie, dit au jeune Persan que ce n'estoit pas aussi la coûtume qu'un tel habit, en montrant le sien, vint servir de trucheman, & que lors que c'est un homme à gages la coûtume de Perse pouvoit s'observer.

Quelques momens apres le Roy envoya une tasse & un flacon d'or aux Deputez. Lalin se levant prit la tasse avec grand respect & une profonde inclination, & apres avoir beu, ce que firent ensuite Mariage & le Pere Raphael, l'Echanson alla vers les autres Deputez faire la mesme ceremonie. On apporta apres les fruits, le vin & les viandes, pendant quoy la musique de voix & d'instrumens se fit entendre comme auparavant. Cette action finie le Roy fit rappeler Lalin, Mariage & le Pere Raphael, & les ayant congediez apres quelques momens d'entretien, il arresta encore une fois le Pere qui les vouloit suivre, & le mit sur des discours de religion. Il luy parla de l'unite de la nature Divine, de la necessite d'un Prophete, & comme Mahomet est le seau & le couronnement de tous les Prophetes. Il luy temoigna son etonnement de ce que les François, qui ont la reputation d'avoir tant d'esprit & de sçavoir, pouvoient prendre Jesus-Christ pour Dieu. Le Pere Raphael tascha de satisfaire le Roy sur tous ces articles; & cet entretien fini, comme il souhaitoit que les Deputez qui estoient assis de l'autre costé ne receussent pas moins d'honneur que ceux qu'il accompagnoit, il prit la liberte de parler au Roy en leur faveur, & de luy presenter que les trois autres Deputez estant tristes de ce que sa Majesté ne les avoit pas honnorez comme les Begzadés, elle leur feroit une grace particuliere de les faire venir aussi à leur tour en sa presence. Cependant Mariage qui estoit assis auprès de Lalin luy fit re-

16 *Relation de ce qui s'est passé en Perse & aux Indes*  
marquer avec quelle familiarité le Pere Raphael parloit au Roy, jusques-là qu'il sembloit qu'il ne se fît aucune démarche dans l'audiance que par son conseil; à quoy Lalin lui repartit qu'il voyoit par là quelle estoit l'importance d'avoir un Kalamachi ou Interprete connu du Roy & qui sceust l'air de la Cour. Comme il achevoit de parler le Roy fit appeller les autres Deputez, & la Boulaye parla à sa Majesté le Pere Raphaël expliquant ce qu'il disoit. Le Roy les ayant fait retirer retint encore le Pere & luy parla de diverses choses. L'entretien fut particulièrement des couleurs noire & blanche, & de la beauté des femmes de France, le Roy avoiant que naturellement il n'aimoit pas les brunes, & qu'un teint bien blanc estoit à son gré, ce qui faisoit la beauté des femmes. Le Pere luy répondit modestement que la beauté consistoit dans l'opinion, & qu'on estimoit en Perse les gros sourcils, ce qui n'estoit pas estimé en France. Alors le Roy jettant les yeux sur le petit coffre où estoit la lettre du Roy de France, & qui n'estoit fermée que par un simple crochet, sa Majesté prit la lettre qui n'estoit qu'en petit parchemin comme une lettre ordinaire; & comme elle en avoit receu d'autres de divers Roientats de l'Europe, & mesme deux ou trois du Roy de France, que les Jesuités luy avoient apportées en grand parchemin & grand sceau de cire fort relevé, Elle témoigna d'abord du mépris pour celle-cy & fut sur le point de la rejeter. Le Pere Raphaël s'apperceut aussi-tost que le Roy estoit fâché; & le Roy aussi luy dit d'abord:  
bord:

bord : Raphaël, je ne reçois point de lettre ouverte & sans seu, prens-là & l'emporte : car je ne crois point qu'elle vienne d'un Grand Roy comme est le Roy de France, & il luy fit signe en mesme temps de se retirer. Le Pere ne put faire autre chose que de prendre la lettre, & retournant à sa place il fut dire au sieurs Lalin & à Mariage ce qui s'estoit passé dans l'entretien qu'il venoit d'avoir avec le Roy. Une heure ou deux se passerent ensuite dans cette Sale à voir danser les baladines, qui est le divertissement le plus ordinaire en Perse; apres quoy le Roy fit appeller Lalin & Mariage avec le Pere, & leur ayant fait plusieurs questions auxquelles ils répondirent le mieux qu'il leur fut possible, il les congédia, retenant encore le Pere Raphael aupres de soy. Le Pere prenant alors son temps dit au Roy que c'estoit la coûtume que l'Atemat-doulet son premier Ministre d'Estat fit expliquer en sa presence les lettres que les Princes d'Europe envoient à sa Majesté, comme il en avoit expliqué plusieurs depuis quinze ans venuës de la part du Pape, de l'Empereur d'Allemagne & du Roy de Pologne. Qu'il plaist à vostre Majesté, ajouta le Pere, que je remette entre les mains de l'Atemat-doulet la lettre du Roy de France, & qu'elle luy soit expliquée selon qu'il s'est toujours pratiqué en de semblables occasions. L'Atemat-doulet estoit assis dans la Sale à la teste des autres grands Officiers du Royaume, & le Roy fit signe au Pere de luy donner la lettre, de quoy il fut ravi estant bien aisé de s'en décharger. Sa Majesté luy fit encore d'autres

18 *Relation de ce qui s'est passé en Perse & aux Indes*  
questions touchant les mœurs des François, disant qu'il avoit appris que la verité estoit entre eux en grande recommandation; & à la fin de ce dernier entretien le Pere Raphaël prit la hardiesse de représenter encore au Roy que les trois autres Deputez qui estoient assis à la droite avoient lieu de s'affliger de n'avoir esté appelez qu'une fois en sa presence, les autres ayant eu l'honneur d'y estre conduits jusques à trois fois. Sa Majesté repartit au Pere que c'estoit assez qu'un Roy parlât à des Begzadés ou Gentilshommes envoyez d'un autre Roy, & que les Ministres parlassent avec des marchands. Le Pere voyant que le Roy luy parloit avec tant de familiarité, s'hazarda de faire une nouvelle instance en faveur des trois mêmes Deputez; mais le Roy le regardant alors d'un mauvais œil & comme tout en colere, le Pere changea incontinent de discours, & bien tost apres fut congédié pour faire place au sieur Lalin que le Roy fit appeller seul, parce qu'il luy avoit plu d'abord & que sa personne, comme j'ay dit, estoit d'elle-même fort agreable. Mariage voulut se lever avec le sieur de Lalin & le suivre comme de coûtume; mais les Officiers l'arrestèrent, de quoy il fut fort fâché croyant que le Pere Raphaël en estoit cause, quoy qu'il n'eust eu autre dessein que de leur faire partager également tous les honneurs. Le Roy par toutes sortes de marques témoigna à Lalin qu'il l'estimoit beaucoup & qu'il avoit de l'affection pour luy. Il fit venir en mesme temps le Nazar, & luy donna ordre de luy amener le lendemain le Begza,

dé Lalin avec le Pere Raphaël, & Lagis Genevois qui estoit à son service, parce qu'il vouloit se réjouir avec eux. Ensuite sa Majesté fit retirer Lalin, & retint le Pere Raphaël, luy disant qu'il vouloit disputer de la Religion avec luy, & que le Mirza-taker fust present. As tu veu, luy dit le Roy, le pays de Beherte-nirhon, c'est à dire, Image du Ciel, qui est la Province de Mazandran? je veux que cette année tu y viennes avec moy. Apres quelques discours assez rompus, le Roy passant d'une matiere à l'autre selon qu'il luy venoit en l'esprit, il congédia le Pere, & pour la cinquième fois fit appeller Lalin & Mariage en sa presence. Leur entretien fut de la beauté des feux d'artifice qui avoient commencé de jouer à leur arrivée, & qui avoient bien duré trois heures, & de celle de dix mille lampes dont tout le canal estoit bordé, & qui par la reflexion de leur lumiere rendoient autant d'étoiles dans l'eau. Le Roy leur parla ensuite de la bonté du vin de Schiras, & leur demanda s'il y en avoit d'aussi excellent en France. Il leur dit que dès que les vaisseaux de la Compagnie seroient arrivez il en voyeroit un Ambassadeur au Roy de France, avec lequel il vouloit lier une étroite amitié; A quoy Lalin repartit que sa Majesté de France le souhaitoit fort aussi de son costé. Pourquoy donc, repliqua le Roy, mon alliance ne vous suffit-elle pas, & pourquoy en allez-vous chercher d'autres parmy des Noirs de qui vous ne tirerez pas tous les avantages dont vous vous flatez? Car il faut remarquer que Messieurs les Deputez furent si secrets dans leurs



20 *Relation de ce qui s'est passé en Perse & aux Indes*  
affaires que tout le monde en avoit la connoissance,  
& que les valers en estoient ausli informez que les  
Maistres. Ils ne considéroient pas que les Persans  
sont bons politiques, & que cette Cour ne manque  
pas d'espions. Le Roy de Perse n'ignoroit pas que  
les Deputez en quittant sa Cour avoient dessein de  
passer aux Indes, & de faire les mesmes ouvertures  
de commerce au Grand Mogol, avec lequel il n'est  
jamais en trop bonne intelligence. C'est dequoy  
il se sentoit piqué, quoy que les Deputez taschassent  
de luy persuader que le principal negoce de la  
Compagnie estoit pour la Perse, & que les Indes  
n'estoient que pour les toiles & quelques épicer-  
ries.

En ce temps-là il estoit arrivé à Ispahan un Ambassadeur des Indes avec un grand équipage, & des presens pour la valeur de douze mille romans qui font 552300. livres. Cela n'empescha pas que par une haine inveterée qui est entre les deux Nations, le Roy de Perse ne le traitast fort indignement en plusieurs occasions. L'Ambassadeur ne manqua pas de s'en plaindre, & eut de la jalousie contre nos Deputez François, de ce qu'estant venus sans presens & sans équipage ils avoient receu beaucoup plus d'honneur, tandis qu'on ne faisoit point de cas de luy qui estoit venu avec un gros train & avoit apporté des presens considerables. D'ailleurs l'Ambassadeur de Perse qui estoit allé vers le Grand Mogol, fut bien receu avec son present & congedié avec honneur. Mais peu de jours apres son depart les nouvelles estant venuës à

Agra de la honteuse maniere dont l'Ambassadeur Indien avoit esté traité à Ispahan, & qu'il avoit eu son congé du Roy ; le Grand Mogol entra dans une telle colere, qu'il envoya en diligence un Courier apres l'Ambassadeur Persan qui ignoroit comme les choses s'estoient passées, pour l'obliger de revenir sur ses pas. Estant de retour à Agra le Grand Mogol le receut avec de rudes menaces, & peu s'en fallut qu'elles ne fussent suivies de l'effet, & qu'il ne le fist mettre en pieces en sa presence. Quand l'Ambassadeur Indien fut de retour à Agra avec les presens que le Roy de Perse luy avoit donnez pour son Maistre, qui estoient des chevaux & des étofes d'or & d'argent & de soye, le Grand Mogol fit couper les chevaux par quartiers & brûler toutes les étofes ; & je me trouvay à Agra quand cette expedition fut faite. Sa colere ne s'arresta pas à cette vengeance, elle s'étendit jusques à son Ambassadeur, lequel il disgracia pour avoir souffert en Perse un traitement si indigne, & chassant pour jamais de sa presence il ordonna qu'on luy coupast la barbe, & qu'il allast finir sa vie avec les Dervichs, ce que nous appellons en Europe estre rasé & confiné dans un convent.

Je reviens à nos Deputez François, qui presenterent au Roy de Perse un tres beau fusil, avec le portrait du Roy au naturel, qui fut d'aurant plus estimé qu'en ce temps-là on apporta à Ispahan quantité de tailles-douces en grand volume qui representoient le Roy & qui s'accordeient parfaitement avec le tableau en huile, ce qui fit que la

Cour jugea que c'estoit la veritable ressemblance de nostre Roy. Pendant que ces deux presens passeroient, portez selon la coutume du pays par autant de valets, qui les mettent entre les mains des Officiers de la Cour; le Maistre des ceremonies fit tenir debout les Deputez & le Pere Raphaël pour une marque que ce sont eux qui font les presens. Apres que ces presens eurent passé devant le Roy, sa Majesté s'avisa de demander aux Deputez pour quelle Nation de l'Orient la France avoit le plus d'inclination; à quoy le sieur de Lalin ayant reparti que c'estoit assurément pour les Persans; le Roy ajouta qu'ils avoient raison, puis que les Persans estoient blancs comme les François, & qu'il n'estoit guere possible d'avoir de l'amour pour les Indiens, qui estoient noirs. Enfin pour faire le dernier honneur aux Deputez, le Roy voulut leur faire boire le HEZARD PICHE dans une cuilliere d'or qui tient presque une pinte de Paris. Il ordonna que ce fust du mesme vin qu'il buvoit, qui estoit dans une bouteille de cristal de Venise à boutons de diamans. Le sieur de Lalin but courageusement, Mariage en fit de mesme; mais le Pere Raphaël se souvenant que la doze estoit un peu forte, & qu'il la luy falut avaler en une rencontre où il m'accompagna allant voir le Roy pour me servir d'Interprete, & dans laquelle sa Majesté voulut se réjouir avec nous depuis les huit heures du matin jusqu'à deux heures apres minuit, il trouva le moyen de parer le coup, & sceut s'excuser adroitement. Il representa au Roy

qu'il estoit le pied & l'œil des Deputez, & que s'il alloit les heurter contre la muraille (c'est une façon de parler en Perse) il ne pourroit les reconduire au logis. De cette maniere le Pere Raphaël s'exemta de boire, & les Deputez furent renvoyez en leurs places. Apres le minuit on étendit les *zerbastes* ou nappes de brocar d'or & d'argent, sur lesquelles on servit plusieurs sortes de viandes rosties & fort épicées, & du poisson salé qu'on apporte de la mer Calpienne ou de Mazandran; avec des patisseries, des raisins secs, des confitures, des amandes, des pistaches & autres choses de cette nature, qui excitent à boire & qui furent servies seulement devant les Francs. Car pour les Persans, c'est la coûtume d'oster le vin quand on leur sert le Pilau & autres viandes; & cette coûtume est fondée sur la raison, parce que le Pilau estant si gras, comme il a esté dit dans la description des cuisines du Serrail, si ceux qui en mangent venoient à boire du vin en même temps, le cœur leur souleveroit, & ils en seroient fort incommodez. Mais au lieu de vin ils ont des Sorbets & des jus de Limon & de Grenade servis dans de grands vases de porcelaine dont pour appaier la soif, ils hument des cuillerées de temps en temps. Le repas fini on introduisit quelques bouffons, qui chanterent à la Turque & firent mille grimaces. D'ailleurs on vid paroistre dehors dans l'obscurité deux hommes qui joüoient l'un contre l'autre du baston à deux bouts, & à chaque bout des deux bastons estoient attachez des morceaux de toile trempéz dans de l'eau

24 *Relation de ce qui s'est passé en Perse & aux Indes*  
de nasse qui brûle plus que du souffre, ce qui rendoit une flamme fort claire dans l'obscurité. Cela faisoit un assez plaisant effet, & l'on voyoit courir les uns apres les autres quatre gros tourbillons qui estoient toujours en l'air & dans une continuelle agitation.

Il estoit plus de trois heures apres minuit quand le Maistre des ceremonies vint faire lever les Deputez pour prendre congé du Roy, & les menant au bas de la Sale ils firent une profonde reverence, & se retirerent sans que personne bougeast de sa place, pour leur donner le temps de prendre les premiers leurs souliers sans confusion. Cela fait le Roy congedia toute la Cour, & c'est alors que dans la foule il y en a qui gagnent & d'autres qui perdent au change de leurs souliers.

Les Deputez & le Pere Raphael estant montez à cheval pour regagner leurs logis, trouverent à moitié chemin le grand Portier de l'Armat-doulet, qui n'est pas un Portier à ouvrir une porte, mais un Officier qui a la charge d'introduire en la presence du premier Ministre ceux qui ont à luy parler. Cet Officier vint dire au Pere Raphael que l'Armat-doulet son maistre attendoit sur les dix-heures du matin le Begzadé François qui avoit presenté la lettre au Roy, pour le traiter dans sa maison par l'ordre qu'il en avoit de sa Majesté. Le Pere rapporta aux Deputez ce que l'Officier luy avoit dit, & dès qu'il se fut retiré la Boulaye dit au Pere Raphael, que comme Gentilhomme il devoit aller par tout où Lalin iroit,

& que ses serviteurs qui entendoient le Persien, asseuroient que l'Officier l'avoit aussi bien nommé que l'autre. Le Pere luy repartit qu'il ne l'avoit pas ouï autrement que comme il le leur avoit rapporté; mais qu'à la bonne heure ils y allassent tous trois de compagnie quand l'heure viendrait. En s'entretenant de la sorte ils arriverent à Zulpha, & furent se reposer cinq ou six heures jusques à ce qu'il fust temps de remonter à cheval pour se rendre chez ce premier Ministre.

Entre neuf & dix heures du matin les sieurs de Lalin & de la Boulaye & le Pere Raphael monterent à cheval, & dès que l'Atemat-doulet sceut leur arrivée il vint les recevoir dans la sale d'audience où il avoit fait preparer plusieurs bassins de dragées & de confitures. Le Pere se retira pendant une heure avec le Secretaire de l'Atemat-doulet pour traduire la Lettre du Roy de France en Persien, & apres toutes les civilitez faites de part & d'autre les Deputez & le Pere Raphael retournerent à Zulpha.

Les autres jaloux de l'honneur que les deux Gentilshommes avoient receu chez ce premier Ministre de la Cour de Perse, voulurent l'aller voir à leur tour; mais le Pere Raphael leur representa que ce n'estoit pas la coûtume en Perse d'aller voir un premier Ministre sans estre appelé, & que l'Atemat-doulet n'avoit eu ordre du Roy que de voir le Begzadé qui avoit rendu la lettre de sa Majesté de France. Le soir venu Lalin & le Pere Raphael receurent nouvel ordre d'aller trouver

le Roy, & la Boulaye voulut absolument les accompagner. Mais le Roy ne sortit point ce soir là, & ils furent obligez de retourner sur leurs pas.

Cependant les trois Marchands Deputez voyant que les deux Gentilshommes avoient remporté tous les honneurs, & croyant que le Pere Raphael avoit conduit la chose de cette maniere en leur faveur, s'emportoient contre luy en des paroles injurieuses, & luy reprochoient aigrement qu'il prenoit le parti des deux autres contr'eux. Ils menaçoient d'en écrire en France, & que le Roy pourroit bien faire voler des testes, pour avoir outrepassé ses ordres & fait contre ses intentions. Le Pere Raphael un peu émeu des discours piquants des trois Deputez, leur repartit qu'autant qu'il avoit pû il leur avoit fait partager tous les honneurs, dequoy ils témoignoient tres-peu de reconnaissance. Que neantmoins il ne laisseroit pas de continuer les soins pour l'avancement de leurs affaires, non pas en leur consideration, mais en consideration de la Compagnie qui les avoit envoyez, & des Peres Capucins de France qui à la priere des interessez avoient donné un catalogue de toutes les maisons qu'ils ont au Levant, pour servir de communication & de passage aux lettres de la Compagnie. Toutesfois, ajouta le Pere, si vous voulez aussi voir l'Atemat-doulet, je tâcheray de vous rendre satisfaits, & feray en sorte que vous puissiez luy parler. En mesme temps il les fit tous monter à cheval Lestoile & son fils se mettant de la partie, & ils se rendirent tous ensemble

chez l'Atemat-doulet, où le Pere Raphael estant connu il luy fut aisé de les introduire. L'Atemat-doulet estoit alors chez le Roy, de sorte qu'apres avoir attendu long-temps en vain & estant heure de se retirer, ils reroutnerent à Zulpha & remirent la partie au lendemain.

Ils furent donc tous ensemble le jour suivant chez ce premier Ministre, qui se trouva comme ils arriverent retiré dans l'appartement des femmes; & quoy qu'apparemment il fut averti de leur arrivée il ne laissa pas de les faire attendre plus de deux heures. Cependant le Pere Raphael estoit au guet & se promenoit de costé & d'autre de peur que l'Atemat-doulet ne sortist par quelque porte secreta; & ayant apperceu qu'on luy avoit amené ses chevaux pour aller trouver le Roy, il posta les Deputez en un endroit où il falloit de nécessité que ce Seigneur passast. Ils tenoient presté à la main une copie en Persien de la lettre des Directeurs de la Compagnie où il y en avoit quinze de signez; & l'Atemat-doulet venant à passer le Pere Raphaël qui en estoit bien connu fendit la foule des gens qui l'environnoient, & luy presentant une copie de la mesme Lettre qu'il avoit par devers soy, luy montra les trois Deputez marchands, & luy dit que c'estoient eux qui devoient traiter avec luy touchant le negoce. L'Atemat doulet répondit au Pere qu'il n'avoit point commission du Roy de parler aux Deputez, qu'il luy montrait, & que sa Majesté luy avoit seulement commandé de recevoir le Begzadé ou Gentilhom-



me qui avoit apporté la lettre du Roy de France, ce qu'il avoit fait. Sur cela le Pere le pria qu'il luy plust donc dire au Roy qu'il voulust nommer quelque Officier avec lequel les Deputez pussent traiter suivant leur commission, ce que l'Atemat-doulet promit de faire, & en mesme temps il monta à cheval pour se rendre aupres du Roy. Les Deputez reprirent de leur costé le chemin de Zulpha; & le soir comme le Pere Raphaël retournoit à Isphahan où est la maison des Capucins, un Cavalier qui venoit de l'y chercher le rencontra dans la grande allée de Zulpha, & luy dit que le Roy avoit commandé au Nazar de traiter le lendemain les Deputez, & d'entrer en conference avec eux pour sçavoir qu'elles estoient leurs demandes. Le Pere aussi tost rebroussa chemin pour aller donner avis de cet ordre aux Deputez afin qu'ils se tinssent prests.

Le lendemain dernier jour de Septembre le Pere Raphael ne manqua pas de se rendre de grand matin chez les Deputez, pour les conduire chez le Nazar où il avoit ordre de se trouver avec eux. Mais il fut bien surpris de voir qu'ils ne vouloient pas venir ensemble, & la continuation de cette honteuse mes-intelligence l'embarassa fort. Il luy fallut donc chercher quelque expedient pour les satisfaire, & il s'avisa d'aller trouver le Nazar pour luy dire qu'il seroit bon que les Deputez pour le negoce vinsent les premiers, parce que c'estoit proprement avec eux qu'il devoit traiter. Le Nazar luy répondit que le Roy

entendoit qu'ils fussent tous cinq ensemble, & le Pere luy ayant dit pour la seconde fois que pour bien faire il faudroit que la chose allast comme il venoit de la proposer, le Nazar prenant un visage refrogné; Hé quoy! dit-il au Pere, vos François n'ont-ils point de honte d'estre ainsi divisez, & de donner à parler de leur mes-intelligence jusques aux valets? Pourquoi en partant de leur pays ne sont-ils pas demeurez d'accord de toutes choses? Quelle opinion veulent-ils que nous ayons d'eux & de leur commission? Et craignent-ils si peu d'offencer leur Roy, ou leur Roy est, il plus indulgent que le Roy de Perse qui ne pardonneroit pas de semblables fautes à ses sujets? Ce fut la réponse du Nazar, à quoy le Pere Raphaël ne fit point de repliche. Il pria seulement le Nazar qui voulut absolument qu'ils vinssent ensemble, de luy donner deux Cavaliers pour les aller prendre à Zulpha, sans luy rien dire du dessein qu'il avoit d'introduire chez luy les Deputez marchands une heure plutôt que les Gentilshommes, ceux-là ne voulant pas que ceux-cy fussent presens quand ils parleroient des affaires du negoce. La chose réussit comme le Pere l'avoit projectée. Il envoya un de ces Cavaliers chez les Gentilshommes, & luy recommanda de boire avec eux, de ne les pas presser, & de ne les amener qu'au petit pas. Cependant luy-mesme avec l'autre Cavalier fut prendre les trois Deputez marchands, & leur faisant doubler le pas sans qu'ils sceussent pourquoy on les pressoit de marcher, ils arriverent chez le Nazar

de qui ils furent tres-civilement receus. Le Pee avoit fait en chemin confidence à Dupont l'un des trois Deputez de ce qui s'estoit passé entre luy & le Nazar, & du biais qu'il avoit pris pour accommoder les choses au contentement des deux partis. Il presenta en arrivant au Nazar la commission des Deputez traduite en Persien, apres quoy ils entrèrent en conference, ce qui dura prés de trois quarts d'heure. Cet entretien fut des doüanes & des peages, de la qualité des marchandises, & de la fidelité avec laquelle les François se comportent dans le commerce, sans faire passer des contrebandes d'autres marchands sous leur nom; que la Compagnie vouloit trafiquer honorablement en Perse, sans payer à denier compté comme d'autres faisoient; mais qu'elle feroit des presens à la Cour dont elle seroit contente. Ils avoient achevé de parler d'affaires, quand on vint avertir le Nazar que les Gentils-hommes estoient arrivez. Il dit au Pere Raphael de les aller recevoir, estant convenu qu'ils seroient placez au dessus des marchands qui ne leur contestoient pas la séance à table. Le Pere estant sorti fut prendre le sieur de Lalin par la main, & la Boulaye suivoit, se plaignant adroitement qu'ils avoient beaucoup tardé & qu'ils s'estoient fait attendre. Maintenant, leur dit-il, que vous estes tous ensemble, passez dans ce cabinet, & specifiez vos demandes & les articles de vostre commission. Les Deputez marchands qui avoient dit au Nazar tout ce qu'ils luy vouloient dire, ne firent plus de difficulté d'estre avec les

Gentilshommes dans une seconde conference, qui ne se passa qu'en termes de civilité & en protestations mutuelles d'une bonne & sincere correspondance ; ce qui toutefois n'eut aucun effet, comme il se vera par la suite. Puis ayant demandé de l'ancre & du papier, ils projetterent ensemble les demandes qu'ils avoient resolu de faire au Roy, dont voicy le contenu.

Nous demandons à sa Majesté les trois premieres années d'immunité de toutes douanes & de tous peages, à compter du jour de l'arrivée de nos vaisseaux ; & que les années suivantes nous soyons traités avec tous les privileges & toutes les graces qui sont & pourront estre accordées aux autres Nations à l'avenir. En reconnoissance dequoy nous ferons des presens des raretez & des marchandises de France, dont nous esperons que le Roy & ses Ministres seront contens. Qu'estans appelez à la Cour ou à quelque action publique nous ayons la presepance <sup>sur</sup> toutes les autres nations, comme nous l'avons sans contestation dans toutes les Cours de la Chrestienté, & mesme à la Porte du Grand Seigneur. Nous demandons aussi qu'il plaise à sa Majesté d'accorder une maison dans la ville à ceux de la Compagnie qui demeureront presentement dans les Estats de la Perse.

Ces demandes furent dictées de mot en mot en Persien par le Pere Raphaël à un Secretaire du Nazar au nom de tous les cinq, tant Gentilshommes que marchands, & le Secretaire ne sachant pas écrire leurs noms le Pere les écrivit luy-mes-

32 *Relation de ce qui s'est passé en Perse & aux Indes*  
me en caracteres Persiens , & cet écrit ayant esté  
lû en la presence des Deputez , le Nazar le prit  
pour le presenter au Roy , qui estoit déjà hors de la  
ville à la porrt de Tokchy pour prendre le che-  
min de la Province de Mazandran.

Ces affaires estant vuidées le festin suivit , où  
il ne manqua rien de toutes les delicatesses de la  
Perse. Le flacon d'or du Roy avec la tasse fut en-  
voyé expres chez le Nazar pour faire plus d'hon-  
neur aux Deputez , & il y eut musique de voix &  
d'instrumens qui dura jusqu'à midy. Le Nazar  
pressé de suivre le Roy congedia les Deputez , &  
dit au Pere Raphaël qu'ils n'avoient qu'à se repo-  
ser sur ses soins , qu'il presenteroit leur requête  
à sa Majesté , & qu'il leur rendroit réponse. Les  
Deputez fort satisfaits du Nazar luy firent quel-  
ques temps apres un present qui fit honte à la Na-  
tion Françoisë , & particulièrement à des Deputez  
qui vouloient le porter haut , & qui devoient faire  
honneur à une Compagnie de sa puissance de  
laquelle il falloit donner bonne opinion dans ces  
commencemens de l'établissement de son com-  
merce. Ils ne luy donnerent qu'une tasse de leton  
émaillé , avec huit petits cofres à perspective ou  
miroirs en émail de verre , le tout ne pouvant  
guere monter qu'à trente ou quarante écus. Ils fi-  
rent aussi un present de mesme espece , mais beau-  
coup moindre à Mirza taker Lieutenant du Nazar ,  
& ce present consistoit en une douzaine de ciseaux  
doréz pour femmes. Et pour ce qui est des Gen-  
tils-hommes , ils ne firent aucun present au Na-  
zar.

zar. Il faut dire les choses comme elles se sont passées, on se moqua de ces beaux presens, & on en fit bien des risées après leur depart.

Je ne puis m'empescher icy de témoigner la honte que j'ay eüe pour la Nation, que ces Messieurs decrierent alors par leur vilain procedé & leur sale avarice, & je veux bien avoüer sans vanité, que lors que j'ay fait quelques affaires, ou avec le Roy de Perse ou avec les autres Roys & Princes de l'Asie, il n'y en a point eu à qui je n'aye fait present de fix à sept mille livres de joyaux ou de pieces riches & curieuses, & quelquefois jusqu'à douze mille livres, comme je fis au Grand Mogol à mon dernier voyage des Indes; ce qui se trouvera dans mes relations.

Les Deputez satisfaits de l'entretien qu'ils avoient eu avec le Nazar, ayant vû que le Pere Raphael s'estoit employé de bonne grace & avec zele pour leurs interets, ils espererent que par son credit non seulement il feroit en sorte que la réponse du Roy de Perse à sa Majesté de France tomberoit entre leurs mains pour la porter à Paris, mais encore qu'ils auroient la meilleure part du present qu'ils s'attendoient que le mesme Roy de Perse leur feroit en argent à leur depart. Dans cette veüe Mariage apporta au Pere un sac de quarante tomans qui valent fix cens écus tout en argent blanc, le priant de prendre ce present de la part de ses deux Compagnons & de la sienne, jugeant bien sans doute qu'il ne l'accepteroit pas; aussi le Pere Raphaël s'en sentit-il offensé, luy

34 *Relation de ce qui s'est passé en Perse & aux Indes*  
témoignant qu'il n'avoit pas l'ame venale, & que  
le service qu'il avoit tasché de rendre aux uns &  
aux autres estoit sans nul interest. Il le pria donc  
de remporter son argent, & l'autre le pressant de  
le prendre, parce que c'estoit la Compagnie qui  
le luy faisoit, le Pere se fascha, & Mariage ne  
put pas mesme obtenir que l'argent demeurast  
dans sa chambre jusqu'au soir qu'il promettoit de  
le venir reprendre ; mais il fut contraint de le  
remporter à l'heure mesme.

Deux jours apres le Nazar fit avertir le Pere Ra-  
phaël que le Roy avoit accordé les demandes des  
François, & ordonné à chacun d'eux le *calaat* ou  
la veste Royale, & par preciput un beau cheval au  
sieur de Lalin. Que la reponse au Roy de France  
estoit preste avec le *Ragan* ou la lettre d'Octroy  
pour les Directeurs de la Compagnie comme ils  
l'avoient souhaité.

Cependant le Roy s'éloignoit toujours d'Is-  
pahan, & en estoit desja à trois journées à une de  
ses maisons Royales appelée *Tajebat*. Elle est  
dans une agréable affiete, au milieu d'un vallon  
ombragé d'arbres & rempli de quantité de villa-  
ges.

Le neuvième d'Octobre sur les six heures du  
soir il vint un Courier au Pere Raphael avec une  
lettre que le Nazar luy écrivoit de la part du Roy,  
par laquelle il luy ordonnoit de se rendre en dili-  
gence avec les Deputez à *Tajabat*. Le lendemain  
avant jour il fut à *Zulfa* avec le Courier, & fit  
monter promptement à cheval les Gentilshommes

& les Marchands, qui se chargerent à la haste des hardes qui leur estoient les plus necessaires. A peine estoient ils hors de la ville qu'ils rencontrèrent un second Courier avec une lettre de mesme teneur que la precedente pour le Pere Raphaël. Ils arrivèrent le troisiéme jour à Tajabat, & le Nazar leur fit donner la maison d'un Armenien Renegat qui estoit habitué en ce lieu là. Le Roy leur fit d'abord envoyer huit ou dix bouteilles de vin, avec quatre grands bassins d'or pleins de beaux fruits, & des tapis pour couvrir leur chambre. Mais ces presens furent de nouvelles semences de discorde entre ces Messieurs; car faisant entr'eux comme deux partis chacun les vouloit avoir, & les gens du Roy furent plus de trois heures à attendre qu'ils s'accordassent pour sçavoir à qui ils les remettroient, ou aux Gentilshommes ou aux Marchands. Le Pere Raphael ayant fait tous les efforts pour terminer ces difficultez & n'en ayant pû venir à bout, se mit contr'eux en une juste colère, & leur dit qu'il ne leur restoit plus qu'à aller sur le pré chacun le pistolet à la main pour vuidier leur different. Jusques à cette heure, ajouta-t'il, j'ay fait ce que j'ay pû pour cacher vos honteuses divisions à la Cour, qui toutesfois n'en a desja que trop eu de connoissance; voulez-vous qu'elles éclatent davantage, & que les Persans se moquent, & de vous en particulier, & de la nation Françoisé en general? L'Armenien chez qui ces Messieurs logeoient n'estoit pas chez luy quand on les y fit entrer, & comme il avoit une sauve-



36 *Relation de ce qui s'est passé en Perse & aux Indes*  
garde du Roy voyant à son retour vers le soir tous ses estrangers dans la maison , il se prit à faire grand bruit & à vouloir mettre dehors celui qu'il rencontra le premier qui fut Mariage. Les gens du lieu vinrent au secours de l'Armenien sur lequel les valets des François s'estoient jettez , & le Pere Raphael que la fatigue du chemin avoit obligé de s'aller reposer sur un matelas s'éveillant au bruit que tout le monde faisoit , trouva moyen d'appaîser cette querele. La nouvelle fut incontinent portée à la Cour , qui estoit environ à une demie lieuë de la maison de ce Renegat , & le Roy en colere de ce qu'il avoit osé maltraiter des estrangers , envoya sur le champ le Mehemander Bachi ou Grand Maître des ceremonies pour en faire une justice exemplaire & luy faire ouvrir le ventre , chatiment fort prompt & fort ordinaire en Perse pour ceux dont le Roy conclut la mort. Mais les Deputez François s'opposerent par leurs prieres à cette execution , ne voulant pas que l'on pût leur reprocher d'avoir esté cause de la mort d'un homme , & ayant fait supplier le Roy de luy pardonner , & employé pour cela le credit des principaux de la Cour , ils obtinrent avec beaucoup de peine la grace du Renegat , à condition qu'il leur demanderoit pardon , & les remerciendroit de ce qu'ils luy avoient sauvé la vie. Ce malheureux fut bien aîsé apres de s'approcher de leur table , qui estoit tous les jours servie en plats & bassins d'or , qui à l'heure du repas estoient apportez de la cuisine du Roy avec abondance de fruits & de con-

fitures. Les Deputez passerent de la sorte six ou sept jours à la Cour, pendant lesquels le Pere Raphael fut trouver le Nazar pour le prier d'obtenir aussi du Roy un cheval pour la Boulaye, puisqu'on en avoit donné un à Lalin son compagnon, afin qu'il n'y eust point entr'eux de sujet de jalousie. Il luy demanda encore un passeport pour passer des chevaux de Perse dans l'Inde, ce que le Roy accorda sans difficulté.

Le 17. d'Octobre le Grand Mehemander vint au logis des Deputez, & fit apporter avec luy cinq vestes Royales. La plus belle qui estoit d'un brocade d'or fut destinée pour Lalin, la seconde un peu moins riche fut pour la Boulaye, & les trois autres qui l'estoient encore moins furent pour les trois Marchands. Toutes ces robes ensemble pouvoient valoir à peu pres six cens écus, & les valets qui les apporterent n'en eurent que vingt-cinq ou trente de present de nos François. Les Officiers des Escuries du Roy amenerent aussi les deux chevaux pour les Gentilshommes avec une simple couverture à l'ordinaire, & ils eurent six écus d'or de present. Pour ce qui est de moy j'aurois eu honte d'en user de la sorte dans une pareille occasion, & de ne me montrer pas plus liberal que cela. Car lors que je receus le calaat ou la veste Royale je fis donner deux cens écus à celuy qui me l'apporta, & ce fût le mesme Pere Raphael qui luy donna cet argent dans une bourse.

Ensuite on remit entre les mains des Deputez

38 *Relation de ce qui s'est passé en Perse & aux Indes*  
le Ragan ou la Lettre d'Octroy pour la Compagnie, & la teneur estoit telle selon qu'elle fut traduite par le Pere Raphael. De peur d'alterer la phrase, la voicy mot à mot comme elle est dans le stile Persien. Cela paroistra peut estre dans le nostre un ridicule galimatias; mais dans l'Original c'est un tres-bon sens, bien suivi & plein de force, & les termes expriment parfaitement bien les choses.

---

# LETTRE D'OCTROY

DU ROY DE PERSE,

*Pour l'establissement du Commerce de la  
Compagnie Françoisë.*

Traduite mot à mot du Persien par le Pere  
Raphael du Mans Superieur de la Mission  
des Capucins en Perse.

**Q**UE les Marchandas des Royaumes de France, qui passent en bien avec la grace extreme Royale, & avec la justice excessivement Royale, faits constans en l'esperance & participation dans ce temps, laquelle sur le sujet de la Compagnie en forme de marchandise dans le territoire des Royaumes bien polis (la Perse) ont présenté par requeste, est arrivée à l'oreille des Ministres commis par la Cour de la grandeur & de la haute fortune; leurs intentions & demandes ont trouvé le visage d'agrément, c'est à

dire ont esté exaucées, receuës pour agreables, & nous avons commandé fermement, que les Conseruateurs des droits, peages & tributs jusques à l'espace de trois ans, les reconnoissans exempts & privilegiez en toute façon que ce puisse estre, & ne faisant paroistre aucune demande de leurs biens & factureries; & conformément à la demande de leurs Deputez Nous avons arresté fermement, que jusques à trois ans leurs biens & factureries qu'ils apporteront ayant esté écrites, pour cette cause on ne leur demande rien, d'autant qu'iceux raisonnablement & conformément aux dixmes, tributs, & peages des biens susdits, ils apporteront un present à la Cour du Refuge du Monde de Perse, lequel present sera agreable & profitable; apres l'espace de trois ans par le formulaire que nous commandons fermement, ils se reduiront en acte en toute sorte de posture, estant tres-assenrez dans l'esperance de bon traitement sans aucun doute, les aisles ouvertes en hauteur, & qu'ils aillent & viennent, lorsque par le signal & marque éparçante les pierreries de Kragon-tres grand & qui il faut obeir, par le bul ou cachet tres-haut, noble, saint, tres-sublime, aura orné, embelli & illuminé, que l'on y apporte toute croyance & appuy, que tous obeissent à ce commandement, & que son profit & estre dure & soit toujours en vigueur. Le mois de Rebia premier l'an mille septante-six à compter de l'hegine beniste, à laquelle soit tout honneur, salut & louange, dans la Metropolitaine d'Isbahan.

Le lendemain dix-huitième d'Octobre le Mehemander-Bachi vint de grand matin prendre les Deputez, & les ayant fait monter à cheval avec le pere Raphaël ils furent au grand galop joindre la Cour, parce que le Roy vouloit partir. Estant arrivez à la porte du jardin ils attendirent dehors une demie heure, apres quoy elle fut ouverte, & ils trouverent le Roy à cheval & toute la Cour à pied. L'Atemat-doulet tenoit la réponse pour le Roy de France dans un sachet d'étoffe d'or & d'argent, & cachetée du sceau du Roy en cire d'Espagne rouge. On fit approcher le sieur de Lalin & les autres François pour baiser la bote du Roy qui tenoit sa gravité sans parler, & l'Atemat-doulet donnant la lettre à Lalin; Voilà, dit-il, la réponse pour le grand Cha, c'est à dire, Roy des Roys de France. Les Deputez ayant fait leurs reverences au Roy, toute la Cour monta à cheval, & entrant dans les montagnes prit la route de Cachan. Le Haram du Roy, qui est la maison de ses femmes, suivit peu apres, & dans une heure, de temps à autre cette grande campagne, qui estoit comme une ville peuplée, parut aussi deserte que l'est la plus grande partie de la Perse.

Les Deputez s'estant fait expliquer en gros la teneur de la Declaration du Roy, y trouverent bien des choses à redire, & Mariage vouloit en même temps aller rejoindre la Cour, pretendait que le sieur de Lalin & le Pere Raphael vinssent avec luy. Mais le Pere ennuyé de leurs divisions qui duroient toujours, destourna pour lors Mariage du dessein qu'il

qu'il avoit de suivre la Cour, & dit aux Deputez que le stile de la Chancellerie de Perse estant fort difficile à entendre, il falloit retourner à Isphahan où il leur feroit expliquer mot à mot & clairement cette Declaration du Roy en faveur de la Compagnie; apres quoy s'ils le trouvoient bon ils pourroient rejoindre la Cour. Il sceut si bien les persuader qu'ils reprirent tous ensemble le chemin d'Isphahan, où ils arriverent le vingtième d'Octobre, & le Pere Raphaël laissant aller les Deputez à Zulfa fut descendre en sa maison. Le lendemain ils l'envoyerent prier de venir travailler à la traduction des lettres d'Ocroy, ce qu'il fit tres-volontiers; mais Beber & Mariage trouverent à pointiller sur plusieurs choses, particulièrement sur ces mots, *Conformement & raisonnablement*; & resolurent de retourner à la Cour voulant que le sieur de Lalin y vint aussi. Mais la Boulaye prenant la parole; vous vous abusez, Messieurs, leur dit-il, de vouloir capiruler & définir les choses en ce qui regarde vostre Negoce; vous n'avez point de commission pour cela, & vous estes seulement envoyez pour avantcoureurs de vos vaisseaux, & pour faire sçavoir aux peuples d'Asie que vous voulez vous comporter en amis & bons marchands & non pas en Corsaires, comme les autres Nations veulent vous faire passer. Le Pere Raphaël de son costé leur representoit, qu'à moins que d'avoir fait deux ou trois voyages avec les vaisseaux, & bien connu par experience quelles marchandises ils pourroient vendre & acheter dans la Perse, il leur seroit dif-

*ficile de determiner la valeur du present annuel*  
 qu'il leur falloit faire au Roy & aux principaux  
 de la Cour ; Que ce ne fut que long-temps  
 apres avoir connu le fort & le foible de la Perse ,  
 que les Hollandois pour se redimer des douïanes  
 s'obligerent de prendre tous les ans trois cent  
 charges de soye à quarante-huit tomans la char-  
 ge ; Qu'ils devoient demander trois ans d'immu-  
 nitez pour voir ce qu'ils pourroient faire en nego-  
 ciant en Perse, & que si des Levantins passoient en  
 France pour le même sujet , sans presens &  
 sans suite comme ils estoient venus en Perse, &  
 proposant de vouloir faire un grand negoce, les  
 Ministres de France ne pourroient leur donner  
 d'autre réponse ny d'autre conseil sinon que de  
 venir avec leurs vaisseaux & leurs marchandises ,  
 selon quoy on pourroit faire quelque Traité. En-  
 fin ils conclurent que Mariage comme Chef du  
 negoce iroit avec le sieur de Lalin rejoindre  
 la Cour , & que la Boulaye, Belier & Dupont pas-  
 seroient aux Indes. Le sieur de Beltoile & tous  
 les François n'estoient pas de cet avis , & ju-  
 geoient à propos que le sieur de Lalin partist en  
 diligence pour porter en France la lettre du Roy.  
 Mais leur conseil ne fut pas suivi, & les Deputez se se-  
 parerent ; Lalin & Mariage pour retourner à la Cour,  
 qui alloit , comme j'ay dit , en la Province de Ma-  
 zandran , & les trois autres pour passer aux Indes.  
 Les deux premiers prièrent le Pere Raphael avec  
 toutes les instances imaginables de les accompa-  
 gner à la Cour ; mais pour s'en dispenser il leur

remitt encore devant les yeux leur defunion ; & quoy qu'ils luy promiffent qu'à l'avenir ils feroient toujours d'accord , & qu'ils ne luy donneroient plus de fujet de fe plaindre de leur conduite , ils ne purent le faire refoudre à ce voyage, Leftoile ne voulant pas auffi permettre que Louis fon fils, à qui ils donnoient vingt tomans par an pour eftre leur Interprete , retournaft avec Lalin & Mariage à la Cour , il aima mieux fe donner aux trois autres pour leur tenir compagnie jufques au Bander , & le feizième de Novembre la Boulaye, Beber & Dupont fe mirèrent en chemin avec Louis de Leftoile pour ce voyage. Dupont fans contredit eftoit le plus pofé & le plus judicieux des trois marchands ; mais il tomba dans une telle melancolie de voir la defunion qui re-ignoît entre eux , qu'il languit long-temps à Iſpahan & mourut pres de Schiras , ce qu'il avoit predit au Pere Raphaël en luy difant le dernier adieu. Beber fe faifit de toutes les hardes du defunt , & même d'un gros paquet de lettres qui m'eſtoit envoyé de Paris. Le Pere Raphaël m'ayant donné avis qu'il l'avoit remis entre les mains de Dupont pour me le rendre , je le demanday à Beber que je trouvay à Agra ; mais il me dit hardiment qu'il n'avoit trouvé aucun paquet de lettres dans le coffre du deffunt , & que s'il en avoit eu un il falloit qu'il fuſt dans les poches de fon habit , avec lequel on l'avoit enterré fans y-prendre garde. La menterie eftoit trop groſſiere ; car les Peres Carmes qui eftoient prefens quand Dupont mourut,



44 *Relation de ce qui s'est passé en Perse & aux Indes*  
& qui l'enterrent à l'ordinaire dans le cemetiere des Chrestiens à Schiras où ils porterent le corps, m'assurerent que Beber ne laissa pas un coin ni un repli des habits du defunt sans y fouïller, & qu'il y trouva quelque ducats d'or avec un étuy d'or à mettre des curedents & son cachet qui estoit aussi d'or, dont il s'empara.

Pour ce qui est de Lalin & de Mariage ils partirent d'Isfahan le quinzième de Decembre, & ayant rejoint la Cour ils y furent long-temps comme negligez leurs divisions durant toujours, ce qui leur attiróit le mepris des Persans & reculoit les desseins de la Compagnie. Un soir le Nazar leur envoya une fleur, & leur manda que comme cette belle couleur ne changeoit point aussi ne devoient-ils plus changer; car il ne se passoit gueres de jour qu'ils n'envoyassent faire au Nazar diverses demandes. Leur Kalamachi ou Interprete estoit un Maronite des plus adroits & qui ne faisoit pas mal ses affaires avec eux; mais ils avancoient si peu celles de la Compagnie qu'ils furent souvent sur le point de s'en retourner à Isfahan. En ce temps-là les sieurs Chardin & Raisin marchands François arriverent à la Cour, & apres avoir vendu quelque chose au Roy ils presterent une somme d'argent à Mariage, de laquelle il fit quelques presens aux Officiers de la Cour qui receurent les propositions qu'il leur donna par écrit, & dont voicy la teneur.

*Le soubsigné Mariage Deputé de la Compagnie établie en France pour porter le Commerce dans les*

*Estats de Perse, declare qu'en consideration de la Lettre du tres-haut, tres-puissant, tres-excellent, tres-magnanime & invincible Prince l'Empereur de France, qui a esté apportée en cette Cour par Messire Claude Nicolas de Lalin Chevalier Gentilhomme ordinaire de sa Maison, pour renouveler l'amitié cy-devant contractée entre les deux Empires, & demander les privileges necessaires pour l'établissement de la Compagnie; le tres-haut, tres-puissant, tres-excellent, tres-magnanime & invincible Prince l'Empereur de Perse a accordé à la susdite Compagnie un Commandement portant exemption de toutes sortes de droits, daces & peages, tant d'entrée que de sortie des marchandises dont elle fera commerce dans sêdits Estats, sans qu'aucuns Doüaniers, Rhadars ou autres Officiers ayent à en prendre aucune connoissance ni en rien pretendre; Sa Hauteſſe s'est neanmoins réservé le droit de faire visiter les marchandises sans pourtant prendre aucun droit, ni doüanes; & en consideration de ces grâces je m'oblige de faire annuellement un présent honnesté au nom de ladite Compagnie. Fait à Ferhabat le vingt-deuxième d'Avril mil six cent soixante six. Signé, NICOLAS MARIAGE.*

Le sieur de Lalin ne voulut en aucune maniere condescendre aux propositions contenuës dans ce memoire que Mariage presenta à la Cour, & il luy dit qu'elles estoient tout à fait desavantageuses à la Compagnie; Que cy-devant on avoit parlé de trois années d'immunité que Mariage coupoit; Qu'il avoit esté dit que les marchandises

né seroient point visitées, & que par ce memoire il se soumettoit à une visite, qui rendroit la condition des Negocians François pire que celle des Juifs. D'ailleurs qu'il promettoit tous les ans un present honneste, & que ce present devoit estre proportionné à ce que la Compagnie pourroit vendre & acheter, ce qui mangeroit presque tout le profit qu'elle pourroit faire. Ainsi Lalin protesta hautement contre ce memoire; mais à force d'argent & de presens faits aux principaux de la Cour Mariage obtint la réponse à ses propositions, laquelle à son retour à Ispahan le Pere Raphaël traduisit exactement, & dont la teneur fut telle.

*Que les Marchands des Royaumes de France qui passent en bien, &c. comme cy-dessus dans les lettres d'octroy. Et sur la fin : Le mois de Chaubon le grand l'an mille septante six à comter de l'hegyre beniste, à laquelle soit tout honneur salut & loüange dans les pays de Echref, dans les territoires de Tebereston, qu'ils soient toujours dans les sauvegardes de tous accidens & malheurs.*

Mariage obtint comme les autres Nations de l'Europe, Angloise, Hollandoise & Portugaise, permission de faire faire du vin à Schiras. Il est vray qu'estant permis à chacune des nations d'en faire faire jusques à vingt mille meins (une mein estant le poids de neuf livres & la livre de seize onces) la Compagnie Françoise qui n'estoit pas encoire bien formée n'eut permission que pour douze mille meins.

Avec de pareilles lettres Mariage prit la route

d'Ispahan, & il auroit sans doute accompagné le sieur de Lalin qui voulut aller voir Tauris, Ardeuil & Kôm, s'il n'eust esté sollicité de retourner à Zulfa par une amourette qu'il avoit au cœur. Par le moyen d'une vieille femme mere d'un de ses vailers il avoit débauché une jeune Armenienne qu'il tenoit cachée, ce qui n'empescha pas que le bruit n'en fust bien-tost répandu dans tout Zulfa. Tous les Armeniens en general en furent scandalisez, & enuoyerent saisir la maquerelle pour la faire châtier selon qu'elle le meritoit par leurs loix. Mariage qui en fut d'abord averti sortit de son logis pour venir à son secours, & empescher qu'on n'en fît justice. Mais voyant tout le peuple émeu, & quantité de pierres qui voloient contre luy de tous costez, il quita promptement la partie, & n'eut point de plus grande haste que de se sauver dans un logis. Mais la chose n'en demeura pas là, & les Armeniens ne pouvant assez s'étonner qu'un Deputé d'une illustre Compagnie qui estoit venu à la Cour de Perse pour une affaire si sérieuse, fît ce tort à la Nation Française, que de s'emporter si publiquement à une action si honteuse, & si indigne d'un homme employé pour le public, ils estoient résolus de le poursuivre par toutes sortes de voyes. Ils estoient mesme sur le point d'envoyer un exprés en France pour se plaindre au Roy de cette action & de sa mauvaise conduite; mais enfin Mariage rendit l'Armenienne qu'il tenoit enfermée, & depuis ce temps-là les Armeniens n'eurent plus pour luy que du mépris.

Lalin estant de retour à Ispahan en partit le

22. de Novembre 1666. pour le Bander, & pour de là passer aux Indes. Les Hollandois luy avoient offert passage sur leurs vaisseaux, & avoient pour luy beaucoup d'estime; aussi faut-il avouer que ce Gentilhomme avoit de tres-belles qualitez, & que par sa belle & genereuse conduite il faisoit honneur à sa nation. Mais le malheur voulut qu'il tomba malade le mesme jour que luy & moy allasmes conduire à son vaisseau la femme du Commandeur Hollandois qui retournoit à Batavia. La fievre le prit dans le vaisseau mesme sur les dix heures du matin, & s'estant un peu ralentie sur la minuit nous revinsmes en terre. Deux jours apres il se fit mettre dans un brancart pour retourner à Schiras où l'air est tres-bon; mais il n'eut pas fait trois lieues qu'il mourut à un village appellé Bendali. Il fut infiniment regreté de toutes les Nations avec lesquelles il avoit eu affaire, tant des Chrestiens que des Mahometans. Il fut enterré, ou pour mieux dire ensablonné au mesme lieu; car ce terroir là n'est que sable comme estant près de la mer, & on luy a fait une belle sepulture.

Le trentième de Novembre de la mesme année, huit jours apres le départ du sieur de Lalin de la ville d'Isphahan, Mariage en partit aussi pour le Bander, avec le Pere Mercier Jesuite qu'il prit en qualité de son Aumosnier, & Louis de Lestoile qui estoit son Kalamachi ou interprete. Ils eurent le loisir quand le temps estoit beau de contempler les costes de l'Arabie heureuse qui sont fort élevées; car le Golfe n'a que dix ou douze lieues  
de

de large en cet endroit là. Ils furent trois ou quatre mois à attendre les vaisseaux ; mais voyant qu'il n'en venoit point & que les chaleurs commençoient , Mariage resolut d'aller passer le reste de l'année à Schiras ; & comme il n'y a point de conversation en ce lieu là qu'avec les gens du pais, le Pere Iesuite & le fils de Lestoiere revinrent à Ispahan.

Pour ce qui est de la Boulaye & de Beber ils arriverent à Surate le premier d'Avril 1666. & écrivirent d'abord de la Barre où ils mouillèrent au Pere Ambroise Capucin Superieur de la Mission, lequel à leur priere vint audevant d'eux. Il parla auparavant au Gouverneur pour le preparer à les recevoir comme envoyez d'un grand Roy & d'une illustre Compagnie pour le commerce ; ce que le Gouverneur accorda tres-volontiers. Aussi-tost il fit donner sa chaloupe au Pere pour aller querir les envoyez , lequel les ayant rencontrez à moitié chemin dans la riviere les amena à leur nouvelle maison , où ils demurerent quinze ou vingt jours avant que de partir pour Agra. Car comme l'Eglise n'estoit pas encore achevée , les Peres Capucins avoient une autre maison où ils logeoient. Quelque temps auparavant il estoit arrivé un marchand d'Alep qui n'estoit pas bien dans ses affaires , & qui de Chrestien Maronite s'estoit rendu Catholique Romain sous l'esperance d'en tirer de l'avantage pour relever sa fortune. Mais dans le fond ce n'estoit que mine & qu'hypocrisie , & tous ces Chrestiens du Levant ne chan-

50. *Relation de ce qui s'est passé en Perse & aux Indes*  
geant guere de religion que par motif d'intereſt, dès qu'ils ont amasſé quelque ſomme ils retournent vers leur Patriarche auquel ils font quelque liberalité pour en recevoir l'abſolution. C'eſt ainſi que pluſieurs Religieux Franks qui paſſent d'Europe en Aſie y ſont ſouvent attrapez, bien qu'ils faſſent grand bruit de la conveſion de ces Levantins, qui le plus ſouvent n'eſt qu'une conveſion plâtrée & qu'une pure friponnerie. Entre pluſieurs exemples que j'en pourrois rapporter, je me contenteray de remarquer qu'un Pere Franciſcain nommé Paul Stella, eſtant arrivé à Diarbekir avec quatre cens écus ou environ pour ſa ſubſiſtance, un Maronite qui en eut le vent l'eſtant venu trouver ſous pretexte de ſe rendre Catholique, ne le quitta point qu'il ne l'eût mis à ſec & n'eût profité de tout ſon argent. Et quand ces gens là retournent vers leur Patriarche, c'eſt à qui dira le plus de mal des Franguis apres les avoir trompez. Ce marchand Maronite qui eſtoit venu d'Alep & s'appelloit Chelebi, ſe montroit fort zelé pour les Peres Capucins, & avec ſujet: car les Capucins d'Alep luy avoient rendu de bons offices, & l'avoient fort ſervy dans ſes affaires qui eſtoient en aſſez mauvais eſtat. Ils furent ravis de joye à ſon arrivée à Surate, & firent d'abord courre le bruit que c'eſtoit luy qui donnoit l'argent pour la fabrique de l'Egliſe & de la maiſon. Mais en revoyant mes comptes je me ſuis apperceu que l'argent dequoy l'on a payé la place & fait une partie du bâtiment, eſt ſorti de ma

bourſe, le pere Ambroife n'ayant promis de m'en faire rembourſer dès que je ſerois de retour en France ; mais je n'en ay jamais ouïy parler depuis, & auſſi ne l'ay-je pas demandé.

Il eſt bon de ſçavoir pour quelle raiſon les Peres Capucins ont voulu que ce marchand d'Alep ſans avoir jamais rien debourſé, euſt le bruit & l'honneur d'avoir fourni les fraits de leur bâtiment. C'eſt qu'il n'eſt pas permis à aucun chreſtien Franguiſ de poſſeder aux Indes des maiſons en propre, ni meſme de faire aucune reparation à celles qu'il tient à loüage, ſans en donner avis au Gouverneur du lieu. Meſſieurs de la Compagnie tant Angloiſe que Hollandoiſe ne ſont auſſi que locataires des Indiens, & n'oſeroient avoir fait baſtir une maiſon, ni mettre clou ni cheville à celles qu'ils ont loüées. Le Grand Mogol a pris exemple en cela ſur ce qu'en d'autres lieux où les Chreſtiens avoient des maiſons en propre, ſous ombre d'y faire des reparations ou des envelopemens, ils les ont ſi bien fortiſiées, que lors que les Gouverneurs leur ont voulu dire quelque choſe, ils ont tenu bon contre eux juſques à les obliger de leur accorder ce qu'ils demandoient.

D'abord que les Deputez furent arrivez à Surate, ils firent courir le bruit qu'il viendroit au pluſtoſt ſept ou huit vaiſſeaux de la Compagnie Françoisſe. Le marchand d'Alep fut ravi d'apprendre cette nouvelle, & crut que par la faveur des Peres Capucins, & par l'avantage qu'il avoit de ſçavoir pluſieurs langues de l'Asie, la plus gran-



52. *Relation de ce qui s'est passé en Perse & aux Indes*  
de partie des marchandises passeroit par ses  
mains. Sur cette esperance il fit de grandes ca-  
resses & quelques presens aux Deputez, il leur tint  
table ouverte pendant tout le temps qu'ils furent  
à Surate, & nourrit même leurs serviteurs sans  
permettre qu'ils missent la main à la bourse. Il re-  
connut aisément que les deux Deputez estoient  
des avaricieux; mais il espera que le bon traite-  
ment & les presens qu'ils recevoient de luy, pour-  
roient enfin les porter à luy donner quelques mar-  
ques de reconnoissance, & qu'un jour il trouve-  
roit son compte avec eux dans le negoce, en quoy  
il s'est grandement trompé. Car il luy en couste  
bien quinze cent roupies, tant pour ce qu'il a de-  
pensé à Surate, que pour ce que son neveu a aussi  
fourni à Agra pour leur service.

Deux ou trois jours apres l'arrivée des Deputez  
à Surate, le President des Anglois les envoya vi-  
siter par son Conseil, & il y auroit esté en person-  
ne s'il n'eust esté atteint de la goute. Le Com-  
mandeur Hollandois y fut luy même avec son  
Conseil, & leur fit toutes sortes de caresses. Je ne  
sçais pas s'il y avoit de la Politique meslée dans ces  
demonstrations d'amitié, mais elles continuerent,  
& peu de jours apres les Hollandois convierent  
les Deputez à manger avec ceux qu'il leur plairoit  
d'amener. Comme on fut à table on commença  
à boire la santé du Roy de France, où il fut tiré  
plusieurs petites pieces d'artillerie & des boîtes,  
que les Hollandois tiennent d'ordinaire dans leur  
logis pour tirer quand ils boivent la santé de quel-

ques personnes considerables, ou quand ils ont remporté quelque victoire. On ne manqua pas de boire à la prosperité & au bon succez de la Compagnie Françoisse, & le sieur de la Boulaye crut qu'il estoit de la civilité de boire de mesme aux heureux progresz de la Compagnie Hollandoise. Mais quand ce vint au tour de Beber à faire raison il crut en sçavoir plus que la Boulaye, & quelque chose que celuy cy & d'autres honnestes gens de l'assemblée luy pussent dire, on ne put obtenir de luy ce que la civilité sembloit requerir. Il fit bien pis que cela, & comme on continuoit de le presser il fit remplir le verre & le jetta à ses pieds avec le vin. En mesme temps il quitta brusquement la table, & se retira seul de mauvaise grace en son logis à pied & sans suite. Les Hollandois eurent la discretion de passer cette action sous silence, & demurerent gais à table avec la Boulaye jusques à minuit. Mais ils ne purent s'empescher de dire à quelques-uns de leurs amis, qu'ils s'estonnoient de ce qu'y ayant tant d'honestes gens & de personnes d'esprit en France, on avoit envoyé une teste folle pour une affaire si importante, & qu'ils voyoient bien qu'il ne leur feroit pas grand tort dans le negoce.

Pendant le sejour que les Deputez firent à Surate, le Gouverneur du lieu par l'entremise du Pere Ambroise leur fit tout le bon accueil qu'on sçauroit faire à des estrangers. Un jour qu'ils estoient ensemble en conversation, il leur dit que s'ils vouloient suivre son conseil ils n'iroient

34 *Relation de ce qui s'est passé en Perse & aux Indes*  
point à la Cour avant l'arrivée de leurs vaisseaux. Mais le Gouverneur voyant qu'ils prenoient des résolutions contraires ; & qu'ils vouloient absolument aller voir le Roy, il leur fit offre d'argent, de chevaux & de soldats pour les accompagner, avec des lettres de recommandation à quelques Grands de la Cour. Le *Cha-Bander*, qui est comme un Prevost des marchands & la seconde personne de la ville, leur fit les mêmes offres que le Gouverneur, ce qu'ils refusèrent assez fierement, & sur tout Beber qui se flatoit fort mal à propos d'avoir plus de conduite que la Boulaye. Mais ils n'en usèrent pas de même des présents que le Gouverneur & le *Cha-Bander* leur firent. Ils les envoyèrent en leur logis selon la coutume ; mais les Deputés ne donnerent jamais rien à ceux qui les apportèrent, ce qui passe pour une infamie en ce pays-là. Car il faut remarquer icy que tous les Grands de l'Asie ne donnent guerre d'autre récompense à leurs Domestiques que les honnestetez qu'ils reçoivent de ceux à qui ils portent des présents de la part de leurs maîtres ; plus on leur donne, plus la chose est honorable pour celui à qui le présent est fait, & pour celui qui l'envoie.

Les Deputés ayant donc résolu d'aller à Agra prirent deux carrosses attelés de bœufs, & d'autres bœufs pour porter leur bagage, avec vingt-cinq soldats pour les escorter. Ils faisoient grand bruit de l'honneur qu'ils avoient de venir de la part d'un si grand Roy & d'une si puissante Compagnie ; & sur ce pied là il leur auroit fallu au moins tant

pour eux que pour leur bagage cinq ou six carosses, & à chacun leur Pallanquin & un cheval de main, comme aussi à chacun deux érandarts avec leurs armes ou leurs chiffres; & c'est de cette sorte que les honnestes gens voyagent aux Indes, & comme j'ay aussi toujours voyagé. Ils n'avoient pris que vingt-cinq soldats, au lieu qu'ils devoient en avoir au moins cent ou cent-cinquante.

A trois journées de Surate Beber prit querelle contre la Boulaye, luy reprochant qu'il traïsnoit apres luy une trop grande suite, & que c'estoit par le conseil du Pere Ambroise & du marchand d'Alep; Que pour ce qui estoit de luy il ne payeroit que pour quatre soldats, & que s'il ne renvoyoit les autres ils seroient à ses dépens. Ils demeurèrent d'accord de renvoyer au moins les six Cavaliers que le Gouverneur leur avoit donnez pour les accompagner jusques à Brampour, & en les congédiant ils ne leur firent pas seulement present de la valeur d'une pipe de tabac.

Dés qu'il furent arrivez à Agra le Neveu de Cheleby marchand d'Alep ne manqua pas de les venir saluer, & de leur faire offre de ses services. Il y a à la Cour du Grand Mogol un Chirurgien François de la Palisse appelé saint Jacques; il parle bon Indien, & est marié en ce pays-là à la fille d'un Portugais. Le *Nabab*, qui est comme le Grand Visir, & de plus oncle du Roy aime fort ce Chirurgien; & ce fut par son entremise que les Deputez eurent audience de Giafer-kan, qui est le nom du Nabab. Ils luy demanderent que par sa

56 *Relation de ce qui s'est passé en Perse & aux Indes*  
faveur ils pussent presenter la lettre qu'ils avoient  
de la Majesté de France pour le Grand Mogol ,  
comme aussi de traiter touchant le negoce, que  
les François souhaittoient de faire en ce pays-là.  
Le Nabab leur fit réponse qu'il en parleroit au  
Roy, & qu'il feroit en sorte qu'ils pussent le voir  
dans peu de temps. Il ordonna ensuite qu'on  
les menast dans le logis qu'on leur avoit préparé,  
où on leur fournit tout ce qui estoit necessaire  
pour la bouche; mais il falloit que leurs valets fis-  
sent la cuisine, & eussent soin d'aprestre ce qu'ils  
mangeoient. Car il n'en est pas aux Indes comme  
dans la Perse, où toutes les viandes qu'on donne  
aux Ambassadeurs viennent toutes cuites de la  
cuisine du Roy.

Le Nabab qui avoit sceu qu'ils n'avoient point  
apporté de present pour luy ny pour aucun des  
Grands de la Cour, ni pour le Roy mesme, ne se  
pressoit guere de leur faire avoir audience du  
Grand Mogol. Car il faut remarquer icy (comme  
je l'ay dit dans mes relations) que dans toute l'A-  
sie lors qu'un Ambassadeur ou autre étranger a af-  
faire avec un Roy, la premiere chose dont s'in-  
forment les Ministres à qui il faut s'adresser pour  
avoir audience, est de la qualité du present qu'il luy  
doit faire, & c'est à cela qu'on mesure l'honneur  
qu'on veut faire à l'étranger. De la sorte il se passa  
plus d'un mois avant que les Deputez pussent re-  
voir le Nabab, quoy que Saint Jacques & autres  
Français y employassent tout leur credit. Cette lon-  
gueur les ennuyant fort ils s'aviserent de faire  
courir

courir le bruit qu'ils ne pouvoient pas s'arrester davantage à Agra, parce qu'il falloit qu'ils se trouvassent à Surate à l'arrivée des vaisseaux François. Sur ce faux bruit le Nabab les envoya querir, & leur demanda la Lettre du Roy leur maistre, afin qu'il la presentast au Grand Mogol. Ils parurent fort interdits à cette demande, ne s'estant pas informez de la maniere dont le Roy des Indes reçoit les lettres que luy apportent les Ambassadeurs. Car il faut remarquer qu'il n'en prend aucune de leurs mains, à la reserve de celles qui viennent de la part du Grand Seigneur. Toutes les autres lettres selon la grandeur des Rois qui les envoient, sont remises entre les mains des Grands Officiers de la Cour qui les presentent au Roy. Et plus le Roy de qui vient la lettre est grand & puissant, par moins de mains passe-t'elle pour venir dans celles du Grand Mogol. Ils sçavent tres-bien en cette Cour-là quel est l'estat present de l'Europe & de l'Asie, & la difference qu'il y a entre les Souverains en ce qui regarde leur grandeur & leur puissance. Et je puis dire avec verité que le Grand Mogol & le Nabab son oncle sont de grands genies, & qu'ils ont une connoissance parfaite de tout ce qui se passe de considerable dans le gouvernement des Estats des trois parties de nostre vieux Continent. Aussi n'y a-t-il point d'étranger qui entre dans le Royaume, que le Gouverneur de la Province frontiere n'en donne aussi-tost avis au Nabab, & si on juge qu'il a de l'esprit il faut qu'il aille à la Cour, où on le car-

58 *Relation de ce qui s'est passé en Perse & aux Indes*  
*resse pour tirer de luy de nouvelles lumieres de*  
*l'estat des pays d'où il peut venir.*

Quatre mois ou environ avant l'arrivée des Deputez j'estois à Gehanabat, où le Nabab me' demanda s'il estoit vray que les François eussent dessein de faire negoce aux Indes, les Anglois & les Hollandois faisant courir le bruit qu'ils travailloient à faire une Compagnie. Je luy répondis que lors que je partis de Paris, qui est la ville où le Roy & la Cour font leur résidence ordinaire, il estoit vray qu'on parloit de l'établissement d'une Compagnie pour le commerce, & que je croyois bien que cela se pourroit faire; mais que je doutois fort que les François fussent d'humeur à souffrir plusieurs avanies que les Gouverneurs & Rajas font sur les chemins quand on passe sur leurs Terres. Sur cela le Nabab me repartit qu'il en avoit déjà parlé au Roy, qui luy avoit dit que les François pouvoient venir avec seureté, qu'on leur donneroit toute sorte de satisfaction, & qu'il y auroit bon ordre par tout afin qu'on ne leur fît aucune avanie. En suite le Nabab se mit à me faire plusieurs questions, & me demanda d'abord comment le Roy de France pouvoit mettre de monde sur pied tant par mer que par terre; ce que l'on donnoit de paye au cavalier & au fantassin, & d'où venoit l'argent qui entroit dans son tresor. Deplus il s'informa si la France estoit de grande étendue, & comme j'ay toujours porté avec moy dans mes voyages des Cartes generales & particulieres des diverses parties du monde, je luy montray la grandeur

de la France, à combien de degrez de longitude & de latitude elle s'étend, & comme dans cette étendue il y a des Provinces où le Soleil est plus chaud qu'en d'autres, & qui produisent avec abondance toutes les choses nécessaires à la vie, dont même nous assistons les étrangers ; que c'est en partie de cette source, & de l'argent qui vient en France de toutes parts, dont se remplissent les coffres du Roy ; enfin que la France qui est le pays le plus fertile du monde & le mieux assis pour le commerce, est seule suffisante à elle-même, ayant encore de quoy secourir les autres pays. Après cela le Nabab m'ayant demandé, pourquoy donc la France, que je luy depeignois si belle & si abondante en toutes choses, venoit chercher le negoce si loin ? je luy répondis que la Nation Françoisse estant superbe & curieuse croit que ce qui vient de dehors & des pays éloignez peut beaucoup contribuer à la magnificence qu'elle cherche en toutes choses, & dans laquelle elle surpasse tous les autres peuples de l'Europe.

Le lendemain le Nabab rapporta au Roy tout ce que je luy avois dit, & en mesme temps sa Majesté m'envoya appeller avec ordre de luy faire voir tout ce que j'avois apporté aux Indes. Ayant fait tout mettre dans trois Pallanquins je me rendis au Palais, où dans la premiere Cour je trouvay le Nabab qui me dit que j'estois le bien venu, & qu'il vouloit me presenter au Roy qui m'attendoit. Il est vray que n'ignorant pas que lors qu'en ces pays-là on va voir un Grand Seigneur sans luy porter un present,



on a de coutume de faire languir les gens & qu'on en fait peu de cas, la premiere visite que je rendis au Nabab ne se fit pas les mains vuides. Je luy fis present d'une de ces tables qu'on fait à Florence, qui sont de marbre avec plusieurs pierres de rapport qui representent des fleurs & des oyseaux. Cette table fut accompagnée de vingt autres pieces de mesme ouvrage, chaque piece estant d'un pied en quarré, avec une courte-pointe faite de point d'Espagne or & argent, une grande écharpe de mesme ouvrage, & deux montres à boiste d'or émaillé, le tout m'ayant cousté à peu pres douze cens écus. Dés le soir mesme il m'envoya en secret quatre bouteilles de vin, deux de Schiras, & deux d'Espagne. De peur qu'on ne se doutast que ce fust du vin, il fit mesler ces quatre bouteilles avec une douzaine d'autres, dont les unes estoient pleines d'eau de rose, les autres d'*Archard*. C'est une composte de toutes sortes de fruits qui viennent de Perse, & qu'on met dans des bouteilles avec le vinaigre avant qu'ils soient meurs, comme nous y mettons nos petits concombres. Le lendemain je fus le remercier, & m'ayant demandé ce qu'il me sembloit du vin qu'il m'avoit envoye, je luy dis que je l'avois trouvé excellent, mais que s'il luy plaisoit je luy en ferois boire de meilleur & de plusieurs sortes. En effet j'en avois apporté de cinq sortes avec moy. J'en avois de Schiras & d'Isbahan qui sont des vins blancs. J'en avois d'Espagne & de France, ayant recouvré, tant pour de l'argent que par des

amis, environ quarante pots de nos vins de Manté. Cette sorte de vin qui est delicat ne se peut transporter que dans des pots de terre qui viennent de Cologne; car il se gaste dans tous les autres vaisseaux où on le peut mettre. J'avois aussi d'excellent vin de Rheims qui s'étoit bien conservé. Mais à deux lieues de la ville les Radars ou Gardes des chemins qui font payer la douane, avoient eu ordre du Roy de ne laisser passer aucun vin sans luy en donner avis, & ainsi ils m'avoient arresté le mien. Le Nabab des qu'il le sceut donna ordre qu'il me fust delivré, & il me fut apporté en mon logis, sans qu'aucun de ceux qui en furent chargez voulust jamais rien prendre de moy quelque instance que je leur en fisse, ce qui me surprit beaucoup. Ils me prierent seulement de leur faire la grace de leur vendre une bouteille de vin de Schiras en faveur du Chabander leur maistre, qui estoit ( disoient-ils ) fort incommodé de l'estomac, ce qui aussi estoit vray. Je leur en donnay deux de Schiras & une d'Espagne, & le lendemain le Chabander m'envoya remercier avec une piece de satin rayé dont il me faisoit present. Sur le soir le Nabab m'envoyant querir me demanda si on ne m'avoit point derobé de mon vin, & l'ayant assuré que le tout m'avoit esté rendu bien fidelement & que je luy en estois fort obligé, il me dit qu'il avoit la curiosité de sçavoir quel goust avoit le vin de France ayant tasté des autres, & les Anglois & les Hollandois ayant soin de luy en envoyer tous les ans. Je ne voulus donc point luy en faire por-

62 *Relation de ce qui s'est passé en Perse & aux Indes*  
ter, ni de Schiras, ni d'Ispahan, ni d'Espagne, &  
je ne luy envoyay que du vin de Mante & du vin de  
Rheims, qu'apparemment il trouva tres-bon, puis  
qu'en moins de trois semaines de temps il envoya  
peu à peu querir tout mon vin. Pour ce qui est du  
present que je fis au Roy il revenoit à pres de  
neuf mille livres, & j'en ay parlé dans la relation  
de mes voyages.

Je reviens à nos Deputez qui s'opiniastrent à  
ne vouloir pas donner au Nabab la Lettre du Roy  
pour la presenter au Grand Mogol. Le Nabab  
témoigna que cela le fâchoit fort, craignant qu'à  
l'arrivée des vaisseaux François cela ne causast  
quelque rupture, & n'empeschast la conclusion  
du Traité du commerce. Il apprehendoit d'ail-  
leurs qu'on ne se saisist de quelques uns de leurs  
vaisseaux quand ils les envoyeroient à Mocca,  
comme fit Lambert Hugo Pirate Hollandois qui  
prit les vaisseaux où estoit le bagage de la Reine  
de Visapour quand elle alloit à la Mecque & à Me-  
dine. J'eus bien de la peine à desabuser le Nabab  
de la croyance qu'il avoit que c'estoient les Fran-  
çois qui avoient fait cette prise; car depuis que  
Beber fut arrivé il fut si imprudent que de dire à  
des gens qui le rapportèrent au Nabab, qu'il ne  
sçavoit quelle folle pensée on avoit eüe en France  
d'envoyer aux Indes pour negocier, & qu'il n'y  
falloit envoyer des vaisseaux que pour la piraterie;  
& le Nabab infera de là que ce ne pouvoit estre  
que les François qui avoient pris ces vaisseaux.  
Le Nabab ayant fait reflexion sur cette affaire ga-

gna si bien l'esprit du Roy, que contre la coutume la Majesté accorda que les Deputez viendroient en la presence mettre la Lettre entre les mains de ce premier Ministre qui la rendroit au Roy. C'est une chose, comme j'ay dit, qui ne s'est jamais pratiquée, que les Ambassadeurs soient presens quand on donne au Grand Mogol les lettres des maistres qui les enuoyent. Mais bien que le Nabab voulust en cela favoriser les François, les Deputez rejeterent cette proposition, & dirent qu'ils aimoient mieux s'en retourner & remporter leurs lettres, que de ne les pas presenter eux mesmes au Roy. Leur opiniastreté à tenir ferme contre la coutume du pais, & à vouloir emporter les choses de haute lute fut generalement blâmée, & il y eut de quoy s'etonner de la patience du Nabab, qui leur dit enfin qu'ils pouvoient faire ce qu'il leur plairoit, puis qu'ils refusoient tous les honneurs qu'on leur avoit voulu faire, & qu'on n'avoit jamais fait à personne, comme assurément on ne les feroit jamais. Les Deputez demurerent encore dix ou douze jours dans la ville, se flatant qu'à la fin on feroit la chose de la maniere qu'ils le souhaitoient. Mais ils se tromperent fort; car le Nabab pique de leur procede fit en sorte que personne ne les allast voir, ny marchands ny autres; ce qui les fit resoudre de reprendre le chemin de Surate, s'imaginant que leurs vaisseaux y pourroient estre arrivez.

A la sortie d'Agra ils furent camper à deux lieues de la ville, chacun d'eux n'ayant qu'une

64 *Relation de ce qui s'est passé en Perse & aux Indes*  
ires-chetive tente qu'ils firent dresser proche d'un  
village, où ils auroient esté mieux logez dans un  
beau Carvanfèra qu'on y a balté & plus en seureté  
que sous leurs tentes. C'est la coûtume à la Cour  
du Grand Mogol, comme à celles des Roys de  
Golconda & de Visapour, que la nuit chaque Prin-  
ce ou grand Seigneur fait la garde à son tour pen-  
dant une semaine, ayant cinq ou six mille Cava-  
liers qui battent l'estrade deux ou trois lieues à la  
ronde à l'entour du lieu où est le Roy. Une par-  
tie de ces Cavaliers venant à passer proche des  
tentes des Deputez, & ayant demande à qui elles  
estoyent, un de leurs valets dit que c'estoyent les  
tentes des Deputez François, de quoy les Cava-  
liers firent leur raport au Seigneur qui estoit de  
garde. C'estoit le grand *Conteval* ou Grand Pre-  
voft de l'Empire qui estoit alors de garde à son  
tour. Sa seule valeur l'a élevé à cette charge im-  
portante, car il est Abissin de nation. C'est un Sei-  
gneur tres-bien fait, qui a de tres-belles inclina-  
tions, & qui aime particulièrement les étrangers.  
Dés qu'il eut appris que les Deputez François  
estoyent sous ces tentes, il envoya un de ses prin-  
cipaux Officiers avec cinquante Cavaliers les prier  
de souffrir qu'ils les gardassent cette nuit-là, par-  
ce qu'ils n'estoyent pas trop en seureté, & que s'il  
leur arrivoit quelque mal la teste de leur chef en  
devoit répondre. Ils receurent tout à fait mal la  
civilité du grand Prevost, & répondirent fiere-  
ment qu'ils estoyent assez forts pour se garder eux-  
mesmes, & que le premier qui approcheroit ver-  
roit

roit si les François ont du cœur, & si leurs armées sont bonnes. Ils osèrent ajouter que si leur maître avoit peur ils iroient le garder, & par de semblables discours ils rendirent ces Officiers fort surpris d'une fierté qui n'estoit pas supportable.

Le lendemain ils firent dresser leurs tentes à un quart de lieuë du village, parce qu'ils attendoient quelque chose d'Agra qui leur estoit necessaire pour le voyage. Le Couteval s'étonna de ce qu'ils faisoient de si petites journées, & qu'ils campoient en un lieu bien plus dangereux que le premier. Cela fut cause qu'il leur renvoya les mêmes Cavaliers, pour les prier encore de souffrir qu'ils les gardassent, ou bien d'aller loger au Carvansera, où ils seroient en seureté & où il falloit que leur Chef répondist de tout. La Boulaye estoit d'avis que l'on ne refusast pas cette offre; mais pour Beber il leur dit des injures outrageantes, jusques à leur reprocher que leur maître craignoit qu'on n'allast coucher avec ses femmes, & à s'offrir, s'il le vouloit, de les aller garder. Il leur parloit moitié Portugais & moitié Italien, confondant les deux langues, & ne sachant guere que son Provençal. Quelques-uns de ces Cavaliers ne laisserent pas de le bien entendre, & ayant fait raport au Grand Prevost d'une réponse si insolente, ce Seigneur en fut piqué, & resolut d'abord d'en tirer vengeance. Sur la minuit quatre-vingt ou cent Cavaliers vinrent à la tente de Beber, & en couperent toutes les cordes croyant l'accabler dessous. Mais il trouva moyen de s'en dégager par l'assistance de son

66. *Relation de ce qui s'est passé en Perse & aux Indes*  
valet ; & tascha de gagner la maison d'un Dervich ,  
laquelle estoit au delà d'un petit ruisseau proche  
du lieu où les tentes estoient dressées. Mais le ciel  
estant serain , parce que la saison des pluyes estoit  
passée , & la lune rendant la nuit presque aussi  
claire que le jour, il ne put se dérober à la poursui-  
te des Cavaliers, qui luy tirèrent des fleches & le  
percerent en trois endroits. Il eut un coup dans la  
cuisse & les deux autres dans les deux fesses , ce qui  
le fit tomber au bord du ruisseau. La Boulaye  
ayant entendu le bruit que firent ces Cavaliers ,  
mit la teste hors de sa tente , & fut bien surpris de  
voir un si grand nombre de gens armez, pour-  
suivre Beber. Il craignit de courre la mesme for-  
tune, & consulta à la haste ce qu'il avoit à faire  
avec un jeune homme qui estoit aupres de luy , &  
qui vouloit passer pour Chirurgien bien qu'il fust  
tres-ignorant en cette profession. Il estoit redeva-  
ble du peu qu'il en sçavoit aux Peres Capucins de  
Bagdat aupres desquels il, avoit demeuré quel-  
ques mois , & si j'ay bonne memoire il s'appelloit  
Hugues Chapelas, estoit de Dauphiné à dix lieues  
de Lion & six de Vienne du Château de Mont-  
Gautier. Ils furent tous deux d'avis de prendre la  
fuite, & la Boulaye ouvrit promptement son co-  
ffre, d'où il tira une bourse où il y avoit une bonne  
somme de ducats , comme je l'ay sceu depuis.  
Ayant passé le ruisseau & craignant de n'estre pas  
en seureté chez le Dervich, ils furent passer le reste  
de la nuit sous un gros arbre à demy-lieuë de sa  
maison qui ressemble à un de nos hermitages,

Mais par la suite la Boulaye reconnut que les Cavaliers n'en vouloient pas à luy, & ils n'allèrent pas même jusques à sa tente. Ils furent satisfaits dès que Beber fut à bas, & s'ils ne l'eussent pas crû mort apparemment ils l'auroient achevé, leur dessein estant de le tuer. Toutefois afin de pallier leur action, & pour empescher que l'on ne crust que ce fust une vengeance des paroles insolentes que Beber leur avoit dites, ils rompirent tous ses cofres, & firent croire par là que des voleurs estoient venus l'attaquer; mais il ne se trouva presque rien dedans, & ils n'en furent gueres plus riches.

Dés que le valet de Beber eut veu que les Cavaliers s'en étoient retirez, il courut à la ville pour avoir un Pallanquin & y amener son maistre, qui n'avoit pris que deux charretes pour son voyage. Il fut apporté à la maison des Peres Jesuites, où la Boulaye arriva aussi peu de temps apres. Il y prit son logement avec Beber, ce qui ne pouvoit guere plaire aux Peres, dont les revenus ne sont pas grands, & qui ne trouvent personne en ce pays-là qui fassent des legs en leur faveur. Il falloit que les Deputez se contentassent de leur ordinaire qui est fort réglé; mais ce devoit estre un festin pour la Boulaye qui n'avoit pas accoûtumé de faire meilleure chere. Quand il estoit en son particulier il alloit acheter luy-mesme une teste de mouton, dont il faisoit deux repas; ce qui faisoit honte aux Franks qui ont accoûtumé de vivre d'une maniere plus honorable. Sur tout à Alep & à Smyrne il



uſoit de cette meſquinerie, & quand il n'eſtoit pas  
 invité à manger chez quelques-uns des Franguis,  
 il avoit recours à des langues de mouton ou à du  
 gras double, qu'il portoit dans de pauvres cabarets  
 que tiennent les Grecs en prenant une chopine  
 de vin pour ſon repas. Son menage eſtoit fort  
 grand, & il donnoit ſoigneuſement le reſte à gar-  
 der pour ſon ſoupé. Un jour il but plus que de  
 coûtume, & quelques Francs le trouverent à cent  
 pas du cabaret couché dans la rue. Ils eurent la cha-  
 rité de le faire mener à un logis, afin que les autres  
 Nations n'euffent pas lieu de faire des railleries  
 du choix qu'on avoit fait d'une telle perſonne pour  
 un envoyé d'une Compagnie ſi conſiderable qui  
 cherchoit à ſ'établir. Pour Beber qui aimoit la bon-  
 ne chere quand il ne luy en couſtoit rien, & n'y  
 ayant jamais eu d'avarice pareille à la ſienne, il  
 ne put ſ'empêcher de ſe plaindre du traitement  
 des Peres Jeſuites, qui alloient au delà de leurs  
 forces pour le regaler. Son valet qui avoit aſſure-  
 ment plus d'eſprit que luy, & qui voyoit bien qu'ils  
 incommodoient leur hoſtes, ſe mit à leur parler  
 de la table honorable que ſon maïſtre tenoit en ſon  
 particulier, comme il avoit fait proviſion d'un ba-  
 ril de ſardines, & que dans le voyage quand il ar-  
 rivoit qu'il ne mangeoit pas chez quelque Franc  
 (ce qui eſtoit rare) toutes les Nations le traitant  
 à l'envy dans les lieux de ſon paſſage, il ſe con-  
 tentoit d'une ſardine dont il frotoit ſon pain. Moy-  
 meſme, ajoûtoit le valet, je ne ſuis qu'un pauvre  
 garçon, & je n'ay pas laiſſé de depenſer cent cin-

quante écus depuis que je suis avec luy, lesquels j'ay emportez de la maison de Monsieur le Consul de Smyrne que j'ay eu l'honneur de servir longtemps. C'est pour mon malheur que je me suis laissé debaucher de son service : car j'estois avec un tres-bon & tres honorable maistre chez qui je gaignois de l'argent, au lieu qu'avec celui-cy j'ay tout mangé le peu que j'avois amassé.

Deux jours apres les blessures de Beber j'arrivay à Agra, où ayant appris son aventure je fus luy rendre visite, & luy témoigner le déplaisir que j'avois de son malheur. N'ayant jamais guere voyagé sans estre bien pourvû de toutes choses, j'avois des onguens & des emplâtres qui luy furent fort utiles, le pauvre Chirurgien de la Boulaye n'ayant rien dans sa boiste, & ignorant la maniere de faire des onguens & des medicamens.

Il fut aisé de s'appercevoir que la Boulaye estoit bien aisé de se prevâloir des blessures de Beber, pour avoir seul l'honneur de donner la lettre au Roy; car il prétendoit estre le veritable envoyé du Roy de France, & que Beber estoit là seulement pour l'accompagner. Mais Beber souûtenoit le contraire, & c'est d'où procedoit tout le desordre. La Boulaye croyant donc que la chose reüssiroit bien-tost selon son desir, fit agir Saint Jacques, dont j'ay parlé cy-dessus, auprès du Nabab qui le consideroit fort, & sollicita si bien quelques Grands de la Cour, qu'enfin le Nabab lui permit d'apporter la lettre. Mais la Boulaye qui crut qu'il la donneroit lui-mesme au Roy, fut bien

70 *Relation de ce qui s'est passé en Perse & aux Indes*  
estonné lors que le Nabab ayant la lettre en son pouvoir, la donna à un des moindres Officiers de la Cour, qui par l'ordre de ce premier Ministre la remit à un autre, celui-cy la donnant à un troisième, & ce troisième la reportant au Nabab, qui enfin la rendit au Roy, mais non pas en la présence de la Boulaye.

Voilà ce que la ridicule fierté de ces Deputez leur a causé. Ils vouloient contre la coutume du Pays donner de leurs propres mains la lettre au Roy, & il fallut qu'elle passast par trois mains, & même hors de leur présence. La Boulaye estoit demeuré dans une Cour, & il y en avoit encore deux à passer avant que d'estre au quartier du Roy. La réponse qu'on apporta à la Boulaye, fut que le Roy feroit réponse au Roy son maître quand les Vaisseaux seroient arrivez, & il retourna à son logis avec le déplaisir de n'avoir pas réussi selon son souhait dans son entreprise.

Le blessé étant guéri, mais encore tout boiteux, fit demander audience au Nabab pour avoir justice de l'assassinat & du vol qui luy avoit esté fait. Le Nabab ne refusa pas de l'écouter, & lors qu'il se presenta devant luy il eut trois fois plus de peine à marcher que le premier jour qu'il quitta le lit. Il commença sa plainte par les blessures qu'il avoit receuës, & demanda restitution de la perte de son sang & de la valeur de son bagage. Le Nabab luy promit d'en informer le Roy, & l'assura qu'il ne souffriroit pas qu'il se fît aucun vol sur les chemins dans les terres de son obéis-

fances, non plus aux Estrangers qu'à ses sujets. Quatre ou cinq jours se passerent, au bout desquels le Nabab envoya demander à Beber à combien montoit la perte qu'il pretendoit avoir faite. Beber fit monter le tout à vingt-quatre mille roupies qui font douze mille écus; & pour la perte de son sang il dit qu'il remettoit la chose à la generosité du Roy.

Voicy à peu pres comme il specifica les choses qu'il dit que l'on luy avoit volées. Le premier article estoit une promesse de la valeur de six mille roupies qu'il disoit avoir prestées à un marchand en partant de Marseille, & que cette promesse estoit dans les papiers qu'on luy avoit volez. Sur cela le Nabab luy demanda, si les Noiraires en France ne gardoient pas toujours la minute de ce qui se passoit par devant eux. Beber luy repartit que jamais il n'en seroit payé s'il n'avoit le mesme papier qui luy avoit esté pris, parce que la signature de celuy qui avoit contracté la dette estoit dessus, & que sans cela on ne luy pouvoit rien demander. Le Nabab repliquant que cette coutume estoit contraire à celle de toutes les nations, & qu'il sçavoit bien que cela ne pouvoit estre, luy dit qu'il ne laisseroit pas d'ordonner qu'il fust satisfait sur cet article. Le second que Beber mit en avant estoit de cinq mille roupies en or & argent monnoyé. Le troisiéme de quatre mille en dentelles & galons d'or & d'argent qu'il destinoit pour se faire des habits. Il mit de plus en compte ce qu'il avoit à son Chirurgien dans ses

coffres ; sçavoir deux anneaux de diamant qui valoient deux mille cent roupies. Deux autres anneaux , l'un d'une topaze , l'autre d'une aigue marine , qui coûtoient trois cent roupies. Une chaisne d'or qui en valoit cinq cent. Ses habits , son linge , & son coffre de medicamens , qui pouvoient , disoit-il , revenir à quatre mille roupies. Enfin il fit monter le tout , comme j'ay dit , à vingt-quatre mille roupies. Deux ou trois jours apres le Roy luy fit delivrer une Ordonnance pour estre payé à la chambre du tresor. Il s'accommoda de cette Ordonnance avec un marchand du pays pour estre payé à Surate ; & comme il estoit prest à partir le Roy commanda qu'on luy donnast douze mille roupies pour son sang , ce que toutesfois il n'a pas reçu. Car comme il témoignoit un grand empressement pour son départ , le Maître du Tresor à qui il n'avoit point fait de present , le traîna si bien en longueur qu'il luy fit prendre patience , & Beber partit sans avoir reçu les douze mille roupies. C'est ce qui luy causa à Surate une grande dispute avec le marchand avec lequel il avoit traité pour l'Ordonnance des vingt quatre mille roupies ; car il croyoit que les douze mille luy seroient payées en mesme temps.

On n'a pas bien pû sçavoir d'où procedoit certe politique du Grand Mogol , de vouloir faire payer à Beber la somme qu'il disoit luy avoir esté volée. Car le Nabab sçavoit jusqu'à un mouchoir ce qui luy avoit esté pris , & en avoit fait le  
raport

raport au Roy, le tout ne valant pas au fond deux mille roupies. Pour ce qui est des Franguis, dès qu'ils sceurent que Beber demandoit quatre mille roupies pour les hardes du Chirurgien, ils avoüerent tous d'une voix que c'estoit un fourbe. Car peu de jours avant que Beber arrivast à Agra le Chirurgien avoit reçu deux cent roupies de la charité des Francs pour retoutner à Surate, & il tomba malade des le lendemain que ce memoire de vingt-quatre mille roupies fut présenté au Nabab.

Depuis la lecture faite de la lettre du Roy de France, le Nabab par l'ordre du Roy son maistre avoit fait donner un logis aux Deputez, ce qui donna bien de la joye aux Peres Iesuites, qui par ce moyen furent delivrez de deux hostes fort incommodés. Pour ce qui estoit de moy, je fus loger chez Saint Jacques Chirurgien du Roy, dequoy les Hollandois témoignèrent d'estre fâchez, n'ayant point pris d'autre logis que le leur dans tous mes autres voyages. Mais ayant appris que Beber parloit tres-souvent mal d'eux, je ne voulus point ~~estre~~ <sup>me</sup> mêlé dans tous leurs discours. Car dès qu'une chose ne réussissoit pas au contentement de Beber, il en rejettoit toujors la faute sur les uns ou sur les autres. Tantost les Peres Jesuites en estoient la cause, tantost la Compagnie Hollandoise, ou quelques François, qu'il devoit, disoit-il, tous faire perir. Cette année là les pluyes furent si continuelles & si terribles, que la pluspart des maisons d'Agra les mieux basties s'en alloient par

terre, & celle de saint Jacques où je demourois n'en fut guere plus exempte que les autres. Il en tomboit tous les jours quelque partie, & plus du costé de l'appartement que j'occupois qu'ailleurs. Cela m'incommodoit fort, & la chose estant venue aux oreilles des Deputez, je fus tout surpris de voir qu'ils me vinrent offrir un quartier dans leur maison, qui estoit assez grande pour loger cent personnes, ayant appartenu à un des Grands de la Cour. J'acceptay leur offre, non pas tant pour ma personne, que pour la quantité de marchandises que j'avois, & qui commençoient à n'estre plus en seureté chez Saint Jacques. La Boulaye n'avoit pris dans cette grande maison que deux petites chambres basses, qui n'avoient que sa bibliothèque pour tout ornement, & cette bibliothèque consistoit en deux coffres pleins de livres. Beber avoit pris un beau quartier au premier étage, & il le fit bien tost meubler sans qu'il lui en coûtast rien. Car plusieurs marchands taschoient de l'obliger, sur l'esperance qu'ils avoient que les vaisseaux estant arrivez il disposeroit de tout, & qu'il pourroit faire beaucoup pour leur avantage. Ainsi chacun s'empressoit à luy prestre de beaux tapis, & à luy rendre de petits services. Je fis aussi accommoder mon appartement, & comme on me pre-paroit le premier soir à souper, Beber me vint dire que je ne devois pas faire une table à part, & que la Compagnie estoit assez riche pour ne se sentir pas incommodée en donnant à manger à un homme de plus ou de moins, me priant de prendre

mes repas avec luy. Je me defendis long-temps de lui accorder ce qu'il souhaitoit, n'estant pas d'humeur à avoir de ces sortes d'obligations à personne; mais il me pressa si fort qu'enfin je fus contraint d'aller souper avec lui. Mais je ne pûs manger à sa table que deux jours, & mon goust ne s'accordoit pas avec le sien, ni mon estomac avec sa cuisine. Je n'avois pas accoustumé d'avoir à mes repas une poule qui nageoit dans un demi seau de bouillon, & un pilau qui faisoit mal à la gorge, tant le beurre qu'il y mettoit en petite quantité estoit mauvais, sans parler d'une avarice extraordinaire que Beber faisoit paroistre jusques dans les moindres choses. Je me retiray donc adroitement de sa table, & lui dis que nos gousts estoient trop differens pour manger ensemble. Pour Monsieur de la Boulaye, il ne prioit personne à manger avec luy, & il sçavoit bien sans doute qu'il auroit aussi beaucoup de peine à trouver quelqu'un qui pust s'accommoder à son goust. Sa cuisine estoit encore plus pitoyable que celle de Beber, & il ne s'agissoit tous les matins que de jeter une poule au pot, où après qu'elle estoit cuite à demy la Boulaye mettoit une pinte d'eau de vie, avec du ris & quelques épiceries. Cela servoit pour les deux repas, le ris pour le dîner, & la poule pour le souper, & celuy qui servoit à la cuisine estoit un petit esclave de l'âge de quatorze ans, qu'il avoit acheté d'un François nommé Claude Muzin Arquebustier du Roy de Perse, & qui en usa tres mal en le luy vendant. Car en partant de Lion il avoit reçu



quelque argent de Madame Simonet pour acheter par charité un petit esclave, & empêcher qu'il ne tombast entre les mains des Mahometans. Il parloit Turc & Persan, & même François, ayant esté deux ou trois ans avec ce Claude Muzin, qui fit contre l'intention de cette charitable Dame, en vendant ce petit esclave à la Boulaye au lieu de le luy envoyer en France. Pour revenir à la chere que la Boulaye faisoit, elle n'estoit pas meilleure que ce que j'ay dit; & je me suis souvent étonné comment il pouvoit résister, ne beuvant & ne mangeant, s'il faut ainsi dire, que de l'eau de vie. Car comme je l'ay remarqué, il y faisoit cuire son ris, & en buvoit deux grands verres à chaque repas, ce qui luy causoit aussi de grans maux de ventre. S'il eut fait le voyage de Moscovie, on auroit pû croire qu'il auroit appris à boire de l'eau de vie en ce pays-là.

Ce que l'on trouvoit de plus mauvais, estoit que ces deux Deputez, qui venoient l'un de la part d'un grand Roy, l'autre d'une si puissante Compagnie, n'avoient ni Palanquin, ni carrosse, ni chevaux de selle. La Boulaye en avoit amené deux de Perse, l'un que le Roi lui avoit donné, & l'autre qu'il avoit acheté pour y gagner quelque chose; mais quand il fut arrivé à Agra il les vendit aussi-tost, de peur qu'ils ne lui fissent de la dépense. Il en eut deux mille huit cent roupies, & on lui en auroit donné davantage s'ils ne se fussent pas emmaigris en chemin. S'estant défait de ses chevaux, quand il vouloit sortir il falloit

en emprunter, & pendant que je fus avec eux ils se servoient de mon Pallanquin ou de mon carosse. Je l'avois fait faire à Surate suspendu à la mode de France, & je m'en suis servi dans toutes les Indes. Quand je venois à marcher la nuit, j'avois une planche de la longueur & de la largeur du carosse laquelle se plioit en quatre, & la faisant mettre dans le carosse on m'estendoit dessus un ou deux bons matelats. Je puis dire que j'y estois plus à mon aise que dans une chambre, parce que j'estois au frais ; car quelques grandes chaleurs qu'il fasse aux Indes les nuits y sont fraiches, & sans cela le monde n'y pourroit vivre, & particulièrement les étrangers.

Depuis que le grand Mogol eut veu la lettre du Roy, & que le Nabab eut dit qu'on feroit réponse quand les vaisseaux seroient arrivez, la Boulaye ne sortit point, & il n'attendoit que le temps propre apres que les eaux seroient un peu écoulées pour aller en Bengale, & de là à Golconda y établir le negoce de la part du Roy. Cependant Beber se fatiguoit, & ne faisoit qu'aller & venir pour avoir le Commandement du Grand Mogol touchant l'établissement du commerce : mais le Nabab se moquoit de lui & n'en tenoit point de compte. Il est vray qu'à l'exterieur de Beber & à toutes ses manieres d'agir, on ne pouvoit faire d'autre jugement de lui, sinon que c'estoit un homme de neant & qui ne sçavoit pas vivre. Car tous les Européens qui vont en Perse & aux Indes sont toujours tres-bien couverts, & on ne vouloit plus

78 *Relation de ce qui s'est passé en Perse & aux Indes*  
hanter Beber, parce qu'à son habit on l'auroit plutôt pris pour un valet que pour un Deputé d'une puissante Compagnie de commerce. Enfin il s'avisa de se faire faire un habit à la Françoisé de ces pieces de toile peinte, ce qu'on n'avoit jamais veu, & l'habit entier ne lui revenoit qu'à neuf roupies, c'est à dire à treize livres dix sols. Pour la petite oye, il prit tous les rubans de deux vieux habits, & il fut deux jours à les savoner & à les repasser avec le carreau. Dès qu'il eut cet habit sur le dos, il fut trouver le Nabab qui estoit alors accompagné des principaux de la Cour, & quand ils le virent entrer ils se mirent tous à se regarder, & à se demander l'un à l'autre si ce Franguy estoit devenu Faquir ou Dervich de Hossen Mamout, qu'ils appellent d'ordinaire le Saint des guenilles. Car il faut remarquer que tous les Dervichs où Faquirs qui sont de son ordre ne sont habillez que de vieilles pieces qu'ils ramassent, & s'ils trouvent par hazard quelques bons morceaux ils en font une maniere de galon pour mettre sur leurs robes. Ils portent aussi des demi-piques où il y a quantité de ces guenilles attachées au bout, comme pour faire parade de leur gueuserie. L'habit de Beber étonna donc fort, & le Nabab, & generalement tous ceux qui le virent ajusté d'une maniere si ridicule. Comme il passoit un matin devant l'appartement où j'estois logé, je luy souhaitay le bon jour, & luy dis qu'il me paroissoit plus joyeux que de coutume. Il me repartit qu'il en avoit sujet, & qu'il venoit de recevoir lettres de Surate, par les-

quelles il avoit avis que les païsans de la coste du Cap de Saint Jean avoient veu quatre vaisseaux en mer, & qu'ils jugeoient bien que ce n'estoient ni Anglois, ni Hollandois; d'où il devoit conclure que c'estoient les vaisseaux de la Compagnie Françoise, & que de ce pas là il en alloit donner la nouvelle au Nabab. Je fis si bien que je le détournay de ce dessein, & je luy representay que j'avois veu souvent venir de cette canaille là chez les Anglois & les Hollandois pour en tirer quelque argent, quoy qu'en effet elle n'eust rien apperceu en mer, & qu'il ne falloit pas donner sitost créance à un premier bruit qui avoit de si foibles fondemens. Je luy demanday de quelle datte estoit la lettre qu'il avoit reçeuë, & il me dit qu'elle estoit vieille de trente jours. Si la chose estoit véritable, luy dis-je alors, & qu'en effet on eust découvert quelques vaisseaux, le Nabab en auroit eu l'avis en quatorze ou quinze jours, les lettres qui viennent pour le Roy ne demeurant jamais davantage en chemin; & s'il en avoit sceu quelque chose, apparemment il vous l'auroit dit, & peut-estre aussi à moy ( car il n'y avoit que deux jours que j'avois pris congé du Nabab qui avoit assez de confiance en moy ) Il crut donc mon conseil & ne le fut pas voir; mais l'impatience le prit d'aller à Surate, & il resolut de partir dans peu de jours. Pour moy je m'imaginay, & peut-estre avec quelque fondement, qu'il prit cette prompt resolution sur ce que je luy avois dit que j'avois pris congé du Nabab, & qu'il sçavoit que je ne

80 *Relation de ce qui s'est passé en Perse & aux Indes*  
marchois point sans cinq ou six domestiques & trente ou quarante soldats pour m'escorter, & sans mon carosse & mon Pallanquin, à quoy j'ajoutois un cheval de main toutes les fois que je parois de Surate pour aller à Agra, ou à Golconda, ou aux Cours des autres Princes. Mais je le vendois d'ordinaire à mon depart, parce qu'il y a du profit à y amener des chevaux, & de la perte à les ramener. Beber ne prit qu'un carosse pour lui, & un autre pour son homme & son bagage, & il crut qu'il auroit assez de quatre soldats.

Trois jours apres que le Chirurgien nommé Hugues Chapelas eut donné le memoire de ce qu'il disoit avoir perdu, il eut un tel remords de conscience qu'il en tomba malade & qu'il mourut dans deux jours. Beber n'eut pas la charité de le venir voir, ni d'envoyer querir un Pere Iesuite pour le consoler. l'eus soin de le faire veiller par deux de mes serviteurs, & je fus aussi le voir quelquefois & l'assister en personne. Il eut la parole & le iugement libres iusques à la fin, & s'en sentant proche un de mes gens me vint avertir qu'il souhaitoit fort de me parler. Dès qu'il me vid il se prit à tressaillir, & me serrant la main que je luy avois donnée, il me dit qu'il reconnoissoit bien que Dieu estoit juste, parce que depuis la méchante action que Beber lui avoit fait faire, de donner un faux memoire, il n'avoit pas eu un seul moment de santé. Qu'il demandoit pardon à Dieu de la fourberie où il avoit consenti, en écrivant qu'il avoit perdu 4000. roupies, bien que la verité fust qu'il

qu'il n'en avoit pas quatre cens, dont la moitié provenoit des charitez que la Nation avoit eu la bonté de luy faire, & l'autre du reste de la vente d'un cheval. Comme je vis que cela l'inquietoit fort, & que sa conscience en estoit troublée, je le consolay le mieux qu'il me fut possible, & luy dis que puis qu'il s'en repentoit, il devoit croire que Dieu estoit misericordieux, & que c'estoit une assurance qu'il luy vouloit pardonner, puis qu'il luy donnoit ces bons sentimens, & qu'il reconnoissoit serieusement sa faute pour la detester. Je me mis ensuite à genoux devant son lit, & fis la priere qu'il écouta bien. Comme je m'apperceus qu'il s'affoiblissoit, j'envoyay promptement querir un Pere lesuite, qui ne vint pas pour cette premiere fois, s'excusant sur la chaleur qui estoit extrême sur le midy, & sur le mauvais chemin, les chevaux ayant alors de la boue jusqu'au ventre. Mais il promit qu'il ne manqueroit pas de venir le soir, & qu'il esperoit de le trouver encore en estat de recevoir ses consolations. Le malade ne promettant plus qu'une heüre de vie, j'envoyay mon Passanquin au Pere, afin qu'il n'eust plus d'excuse, le faisant prier de se hâter, avec ordre de luy dire que la chose estoit plus de consequence, qu'il ne croyoit. Il vint à la fin & n'eut le temps que de lui dire cinq ou six paroles, que je n'entendis pas, parce que je me retiray de la chambre, & aussi-tost un de mes gens me vint dire qu'il estoit passé. Le bonheur voulut que le Pere arrivast avant qu'il eust expiré, car les Chrestiens mestifs

82 *Relation de ce qui s'est passé en Perse & aux Indes*  
& les noirs n'auroient pas souffert qu'il fust enterré, croyant qu'il seroit mort sans confession, & que c'eust esté un Lutherien, comme ils appellent les Chrestiens de l'Occident de l'Europe qui ne suivent pas l'Eglise Romaine. Ainsi il fut honorablement enterré chez les Iesuites, & la maladie de ce pauvre garçon fut cause que je differay mon depart de deux ou trois jours.

Dés le lendemain qu'il fut enterré je me mis en chemin pour éviter la compagnie de Beber; mais il me suivit bien-tost, & le second jour de mon depart ayant fait dresser ma tente aupres d'une riviere & commençant à dîner, je vis arriver Beber de qui je ne me pus defaire jusques à Surate. Il fallut faire le voyage ensemble, & il fit mille impertinences par les chemins. Sur tout il en fit une à Brampour en la personne du Chef des Cherafs, qui sont les Banquiers & Changeurs, & elle est trop singuliere pour la passer sous silence. Comme nous trouvions de tres-mauvais chemins, & qu'il n'avoit qu'une méchante charete & quatre pions, qui avec les bœufs n'avoient pas la force de la tirer d'un borbier, il n'arrivoit guere jamais au giste que deux ou trois heures apres moy. J'aurois bien eu la charité de le faire aider par mes pions, mais il ne le voulut pas; & d'ailleurs si l'on veut employer à autre chose ces sortes de gens que l'on prend aux Indes pour s'en servir, ils savent s'en defendre, & disent que l'on ne les a pas pris pour cela. Je crois bien pourtant que mes gens l'auroient aidé à sortir des mauvais pas, s'ils n'eus-

sent pas reconnu son avarice.

Sur le bruit qui couroit qu'on avoit veu des vaisseaux François, & la creance que l'on avoit que Beber seroit un des principaux chefs de la Compagnie, plusieurs, comme j'ay dit, commençoient à luy faire la cour & à captiver sa bienveillance. Estans arrivez à Brampour, le Chef des Cherafs suivi de douze de ses domestiques nous vint saluer. Beber lui dit aussi-tost qu'il luy falloit un Pallanquin pour aller jusques à Surate, & l'autre lui offrit fort civilement le sien, le faisant enjoliver expres pour luy faire plus d'honneur. Beber crut que cela seroit expédié dans un jour, & il n'en falloit pas moins de trois ou quatre. Le lendemain on mit les bœufs à mon carosse, & on m'amena mon Pallanquin. Beber qui croyoit fermement que les vaisseaux de la Compagnie estoient déjà à la rade de Surate, qu'on appelle *Souali*, se prit à jurer & à renier contre le Cheraf, qui arriva sur cela & tâcha de l'appaiser par des paroles tout à fait civiles. Il luy representa qu'il ne perdrait rien pour attendre un jour ou deux, & que le chemin se faisant meilleur il avanceroit au double. Bien loin que Beber transporté de colere prist les raisons du Cheraf en payement, par un excez d'insolence il luy donna trois ou quatre coups sur le dos d'un baston qu'il arracha de la main d'un pion qui se trouva devant luy. Les marchands & autres gens qui estoient dans le Caravanera furent étrangement surpris de cette action, & accoururent aussi tost, les uns avec des pierres,



84. *Relation de ce qui s'est passé en Perse & aux Indes*  
les autres avec des bastons , en faisant des cris épouvantables , & disant que jamais il ne s'estoit rien vû de pareil. Ils trouverent que c'estoit un crime énorme d'avoir osé fraper un Seigneur Chef des Cherafs , & de plus un homme âgé de pres de quatre-vingt ans , que sa seule vieillesse devoit rendre venerable. Nous voulons , crioient-ils , avoir ce chien d'infidele & le mener au Roy , afin qu'il nous en fasse justice. Le bonheur voulut pour Beber apres cette action temeraire que j'étois fort connu à Brampour , y ayant esté dix ou douze fois , & y ayant fait' negoce en quelques voyages pour jusques à deux cent mille roupies. Il n'y avoit guere de Cherafs avec qui je n'eusse eu à negocier des lettres de change , & fort peu de marchands & couretiers qui n'eussent fait quelque chose à ma consideration. Ils disoient en parlant de moy , Voila ce Seigneur Frangui avec lequel nous avons eu tant d'affaires , nous n'avons point à nous plaindre de luy , & nous ne luy avons jamais oûi dire une mauvaise parole. Ce fut encore un autre bonheur qu'il se rencontra là le Lieutenant du Couteval & trois maichands de Surate , & ayant fait en sorte qu'ils retirassent Beber du boubrier ou il s'estoit si follement engagé , je luy dis que pour son salut il estoit necessaire qu'il montast promptement dans mon carosse , & je le fis en même temps sortir de la ville. Je le suivis deux heures apres , & s'il eut demeuré ces deux heures là de plus à Brampour , je crois que les Faquirs ou Dervichs l'auroient assommé. Car une

heure apres qu'il fut parti une quantité de cette canaille vint crier dans le Carvanfera, & demander où estoit le chien de Caffer qui avoit batu le Seigneur Cheraf. Comme je vis que la troupe grossissoit je montay dans mon Pallanquin sans dire mot, & fus à trois lieues de Brampour à un gros bourg appelé *Badelpoura*, où je trouvay Beber qui faisoit marche d'un carosse à la mode du pays. Il estoit juste que j'eusse le mien pour reposer la nuit; car bien qu'en tous les lieux où l'on arrive au giste on vous presente une couchete pour dormir, comme les pluyes ne faisoient que de cesser ces chalits sont si remplis de punaises qu'on n'y scauroit reposer. Les Indiens trouvent le moyen de les faire mourir de la maniere que je vais dire. Les pluyes qui tombent aux Indes pendant quatre mois causent une grande humidité qui engendre ces punaises. Dès qu'elles ont cessé, & que le Soleil commence à reprendre de la force, tous les matins les femmes & les filles tirent ces couchetes hors du logis, & frappant avec un gros baston sur les sangles & autres endroits, les punaises tombent à terre & tournent le ventre en haut, ce qui les fait aussi-tôt mourir. Ces couchetes consistent en quatre pieds & quatre bastons ronds de la longueur & largeur que l'on les veut. Elles ont des sangles de quatre doigts de large, & cela est plus commode que nos fonds de lits qu'on fait de planches. Car on n'a qu'à mettre sur ces sangles une simple couverture ou un linceul, & cela suffit pour coucher mollement & à son aise.

Le quatrième jour de nostre départ de Bram-pour, étant proche d'un gros bourg appelé *Senquelez* en un pays plat, nous apperceûmes de loin la campagne toute couverte de pavillons. C'estoit un des premiers Kans ou Seigneurs appelé *Afak-kan*, que le Grand Mogol envoyoit avec quaiante ou cinquante mille hommes contre le rebelle *Raja Seva gi*. Ce Seigneur ayant sceu qui nous estions nous envoya civilement des melons & des mangues, nous faisant dire que nous estions en seureté & que nous pouvions poursuivre nostre chemin. Quelque chose que je pusse dire à Beber pour luy persuader qu'il estoit de la bien seance d'aller voir ce Prince, je ne pus jamais l'y obliger, il trancha du grand Seigneur & demeura couché dans son méchant carosse, me dilant que je pouvois faire ce que je voudrois. Voyant son impertinence je pris d'autres habits que ceux que je portois en voyage, & envoyay un de mes gens s'informer adroitement au camp si le Kan buvoit du vin. Ayant sceu qu'il en buvoit, j'en fis prendre deux bouteilles, l'une de vin d'Espagne, l'autre de vin de Schiras, avec un petit pistolet de poche fort mignonement garni d'argent. Les deux bouteilles estoient bien enveloppees dans vn panier, & on ne pouvoit pas voir ce que c'estoit. M'estant rendu au Camp avec ce petit present je fus saluer le General, & luy fis les excuses de Beber Deputé de la Compagnie Françoisé, lequel étant malade ne pouvoit se donner l'honneur de le venir voir. Je luy presentay le pistolet qu'il prit d'abord

en sa main , & m'ayant ordonné de le charger il voulut l'éprouver luy-mesme. Apres l'avoir tiré il dit a plusieurs Seigneurs qui estoient aupres de luy; Avoüez que les Franguis ont de l'esprit ; celuy-cy void que je vas à la guerre , & il me donne de-quoy defendre ma vie. Un de ses Domestiques renoit le panier où les bouteilles estoient cachées , & le Kan jettant les yeux dessus demanda ce que c'estoit. On le luy dit assez bas , & en mesme temps regardant deux ou trois Mim - bachis ou Chefs de mille hommes ; Ce Seigneur Franguy, leur dit-il , me donne du vin , il en faut boire & je vois bien que je lui ferai plaisir. Il y avoit là quelques Mollahs qui se retirerent dès qu'ils eurent oüi parler de vin. Le Kan voyant qu'ils s'en alloient se prit à rire , & dit que c'estoient des Agis , c'est à dire des gens qui ont fait le pelerinage de la Meque , & ne boivent plus de vin depuis qu'ils en sont revenus. Ayant pris congé de luy , il m'envoya avant que je partisse un *Pomeré*, qui est une maniere d'écharpe qui peut aussi servir de ceinture. Elle estoit d'un satin blanc à fleurs d'or , & pouvoit valoir pres de cent roupies. Celui qui me l'apporta me dit que je ferois plaisir au Kan si je pouvois luy donner encore une bouteille de vin , & comme il m'en restoit trois je luy en envoyay deux. Il nous donna six Cavaliers pour nous conduire trois jours , jusques à ce que nous eussions passé une grande riviere qui vient des montagnes du Midy , & qui apres s'estre rendue à la ville de *Baroche* dont elle prend le nom , se va jeter dans

Quand nous fûmes au dernier gîte qui est un gros bourg appelé *Barnoli*, d'où il n'y a plus que quatorze lieues jusques à Surate, Beber envoya un de ses pions pour donner avis de son arrivée au Pere Ambroise. Dès qu'il en eut la nouvelle, il fut avec Cheleby le marchand d'Alep dont j'ay parlé au commencement, emprunter un des carosses du President des Anglois, & il y eut quinze ou seize autres carosses à la suite pleins des principaux Franguis avec plusieurs Cavaliers & Marchands Banianes qui vinrent au devant du Deputé. Ce fut le premier de Novembre 1666. Ils apporterent de quoy faire un grand repas, & chaque Baniane avoit son present. Pour ce qui est de moy, dès que j'eus salué le Pere Capucin je fus droit à mon logis, où j'avois laissé deux de mes gens pour garder une partie de l'argent que j'avois reçu du Roy de Perse pour ne le point risquer dans mon voyage. Car en quelque endroit que ce fust des Indes, j'avois assez de credit pour acheter sans argent. Il suffisoit que je donnasse un écrit pour estre payé à Surate, ou à Agra, ou à Visapour, ou à Golconda, ou en d'autres lieux où j'avois vendu quelque chose aux Rois ou aux Grands Seigneurs du pays. Je laissois mon argent en ces lieux là pour ne rien hazarder; quelquefois on y gagne, & quelquefois on y perd selon que le change va; mais cela ne peut aller qu'à peu de chose, & à un pour cent au plus.

Beber fit plusieurs autres folies, & qui les vou-  
droit

droit ſçavoir n'auroit qu'à en écrire au Pere Ambroïſe Capucin qui les ſçait toutes, ſ'il veut bien les dire; & ſ'il ne veut pas les publier, c'eſt un effet de ſa prudence & du zele qu'il a pour la gloire de ſa Nation. Mais je ne crois pas qu'il y ait perſonne au monde qui ſe puſt taire de ce qu'il fit le premier jour de l'année 1667.

Monſieur Thevenot à ſon retour de Madraſſapatan & de Golconda fut loger chez les Peres Capucins. Beber allant luy rendre viſite vint à dire que les Capucins eſtoient les eſpions des Hollandois, & qu'il avoit dit pluſieurs fois au Pere Ambroïſe qu'il devoit rompre avec eux ſans plus aller dans leur loge. Que pendant qu'il les hanteroit la Compagnie Françoisſe auroit touſjours quelque traverſe dans ſon negoce quand les vaiſſeaux ſeroient arrivez, & que ſi les Hollandois n'avoient pas eſté à Agra il auroit fait tout ce qu'il auroit voulu auprès du Roy. Que cent mille roupies dont ils avoient fait preſent, tant au Roy qu'aux Grands de la Cour, avoient empesché qu'il n'obtint une partie de ce qu'il ſouhaitoit; & il s'érendit aſſez ſur cet article. On voyoit bien qu'il ne connoiſſoit pas encore les Hollandois; car ils ne ſont pas ſi liberaux, & d'ailleurs toutes leurs intrigues & tous leurs preſens ne leur auroient rien produit, le Grand Mogol voulant que toutes ſortes de Nations ſoient bien venuës dans ſes Eſtats, & principalement les marchands, tant ceux qui apportent peu que ceux qui apportent beaucoup. Monſieur Thevenot prenant la parole, luy dit qu'il n'avoit point

reconnu cela des Hollandois dans tous les voyages , & que s'il estoit vray qu'ils voulussent empêcher le négoce aux autres nations , ils ne leur donneroient pas passage sur leurs vaisseaux , ni aux hommes, ni aux marchandises, comme ils font souvent. Car en effet on void qu'ils font partir un vaisseau ou deux selon la quantité des marchandises qui se rencontrent pour des étrangers, tantost de Masulipatan, tantost de Surate & d'autres lieux, & que dans ces vaisseaux il n'y aura pas quelquefois une bale de marchandise à la Compagnie. Ce qu'il y a encore à remarquer, est qu'ils font toujours meilleur marché du fret , que ni les Anglois, ni les autres qui ont des vaisseaux, & c'est par ces raisons que Monsieur Thevenot combattoit l'erreur de Beber , qui vouloit absolument que le Père Ambroise rompist avec les Hollandois & ne les vist plus. Mais le Pere n'en voulut rien faire, & dit qu'ayant toujours conservé leur amitié depuis quinze ans il perdrait beaucoup s'il negligeoit de l'entretenir, puis qu'ils luy donnoient toutes les semaines une certaine quantité de pain & de viande, & que les jours maigres ils luy envoyoient du beurre, des œufs ou du poisson, avec de l'eau de vie & quelques bouteilles de vin d'Espagne ou de Schiras. Monsieur Thevenot ne put s'empêcher de dire à Beber, qu'il devoit rendre au Pere l'argent qu'il avoit emprunté pour faire accommoder le carosse qui avoit esté rompu pour son service, & l'argent qu'il avoit aussi donné aux Mariniers pour voir s'ils ne decouvriroient point sur la

coſte quelques vaiſſeaux de la Compagnie. Mais il eut l'oreille ſourde à ce diſcours, & jamais il n'a voulu rembourſer les avances que le Pere Ambroïſe a faites pour luy. Comme Monſieur Thevenot luy remonſtroit ſon devoir, il entra dans une telle colere, & ſe mit à jurer d'une ſi étrange ſorte dans une ſale qui n'eſt ſeparée que par une méchante cloiſon de bois d'une petite chambre où l'on dit la meſſe, qu'un des Peres Capucins qui eſtoit preſt alors d'aller à l'Autel; & qui ne put ouïr blaſphemer dans ce lieu là, ſortit pour le faire taire. Mais ſa remonſtrance fut mal receüe, & l'inſolence de Beber alla ſi loin qu'il n'y répondit qu'en le frappant rudement en la preſence de Monſieur Thevenot, ſans le reſpect duquel il auroit, dit-il, aſſommé le Pere. Le Religieux Capucin ayant eſté traité de cette injurieſe maniere, me vint trouver d'abord, & ne pouvoit pas tourner le col d'un des coups qu'il venoit de recevoir. Je le frotay promptement avec de l'huile de cocos, & eus ſoin de le bien enveloper. Pour ce qui eſtoit de l'aſſion criminelle de Beber nous reſoluſmes de n'en rien dire, de peur de nous expoſer à la riſée des Anglois & des Hollandois qui auroient eu lieu d'en faire une raillerie. Mais ce fut en vain que nous taſchâmes de cacher la choſe, elle fut bien-toſt publique, & depuis ce jour-là Beber n'oſa plus ſe montrer à l'Egliſe, & avoit meſme honte de paroître en d'autres lieux. Mais il fit encore d'autres injuſtices, & chaffa même ſon ſerviteur qui luy avoit ſauvé la vie en luy retenant ſes ga-



92 *Relation de ce qui s'est passé en Perse & aux Indes*  
ges. En suite il fut demeurer avec un Apotiquaire  
appelé Mouïllon , qui estoit venu de Goa avec  
quantité de vin de Portugal, & qui tenoit taverne  
à Surate. Beber eut aussi grande dispute avec le  
marchand qui receut les vingt-quatre mille roupies  
que le Roy luy fit donner pour la perte qu'il disoit  
que luy & son Chirurgien avoient faite. Car le  
marchand ne luy vouloit tenir compte que de  
ving-trois mille neuf cent roupies n'ayant tou-  
ché que cela , & les autres cent estant allées pour  
le droit des Officiers qui ouvrent & ferment le  
tresor , & qui jettent l'argent dans le feu avant  
que de le mettre dans les sacs de peur qu'il n'y  
entre quelque piece fausse. Beber soutenoit de  
plus que le marchand avoit receu les douze mille  
roupies que le Roy luy avoit ordonnées pour la  
perte de son sang ; mais il estoit vray que le Grand  
Tresorier ne voulut pas que cet argent fust payé.  
Comme il vit que ses fourberies étoient connues de  
tout le monde , il pensa aux moyens de faire re-  
traite, & nous remarquasmes aisément qu'il auroit  
bien souhaité de quitter Surate sans bruit. C'estoit  
bien son dessein s'il eut pû y réussir ; mais il y a  
trop bon ordre, & ni par eau ni par terre on ne  
sçauroit sortir sans le sceu & le congé du Gouver-  
neur. Car comme les payfans qui viennent à Sura-  
te de l'autre costé de l'eau, ne pourroient entrer  
dans le bateau pour repasser, s'ils ne montroient  
une marque qu'on leur fait sur la main avec de la  
terre rouge au logis de la Douane ; on ne laisse  
aussi sortir ni cheval ni carosse sans un billet du

Chabander , & un autre pour les Radars , qui se tiennent quelquefois à deux ou trois lieues de la ville. Beber eut néanmoins l'assurance avec son vendeur de vin de venir à la riviere & d'entrer dans un bateau , disant aux bateliers de le mener à Reynel , qui est un gros bourg de l'autre costé de l'eau. Le maistre batelier luy demandant où estoit son billet, Beber ne luy répondit qu'avec des coups de baston & se fit passer par force , disant que ce n'étoit pas à un homme comme luy à qui il falloit demander un billet. Comme il fut au milieu de l'eau quantité de soldats qu'envoyoit le Gouverneur commencerent à crier qu'on ramenast ces deux étrangers à terre ; mais Beber mit incontinent l'épée à la main, & força les bateliers de passer outre. Le soir Beber estant de retour les gens du Gouverneur furent prendre ces pauvres bateliers , & en sa presence leur donnerent tant de coups de baston qu'ils en demeurerent presque estropiez. Le peuple crioit que c'estoit les Franguis qu'il falloit traiter de la sorte , & non pas ces pauvres gens qui n'avoient rien fait que par contrainte.

. Voilà de quelle maniere cet envoyé se conduisit en Perse & aux Indes , & le bel honneur qu'il acquit à la Nation Françoisé. Voyons maintenant qu'elle fut la fin de la Boulaye & de Beber apres toutes les extravagances qu'ils ont faites.

Le sieur de la Boulaye ( ainsi que l'ont écrit des Hollandois qui estoient à Agra ) en partit cinq ou six jours apres moy. Comme j'allois à Surate, il sceut si bien me cajoler avant mon depart, qu'il eut de

moy une canevete de douze grandes bouteilles de vin pour cent trente-huit roupies, bien qu'elle m'en coûtast davantage, de quoy il me fit une promesse de sa main que j'ay encore, par laquelle il m'assuroit que je serois payé à Surate à l'arrivée des vaisseaux de la Compagnie Françoisse, qui devoit payer les gages de ceux qui estoient allez aux Indes pour son service. Il prit un carosse du pays jusques à Patna ville capitale du Royaume de Bengale où les Hollandois ont un Comptoir, & l'un de ces Hollandois m'écrivit comme j'estois encore à Surate, que la Boulaye avoit demeuré là neuf ou dix jours, tant avec eux qu'avec les Anglois, & qu'il en estoit parti pour aller à Dacca, qui est la résidence du Gouverneur de la Province. Ce Gouverneur ou Vice-Roy de Bengale estoit alors (comme je l'ay dit dans mes relations des Indes) l'oncle du Grand Mogol, & s'appelloit Cha-est-kan, Prince tres-puissant & qui a toujours sous son commandement trente ou quarante mille hommes. *Patna* est une grande ville sur le Gange, & *Dacca* est la dernière ville des États du Grand Mogol sur les frontieres du Royaume d'Arakan.

Le sieur de la Boulaye par un dessein mal conceu s'estoit mis dans l'esprit qu'il passeroit aisement dans la Chine, & dans cette pensée il s'embarqua à Patna avec quelques soldats Persiens qui alloient à Dacca prendre parti aupres de Cha-est-kan. Jusques à cette heure on n'a pû sçavoir bien assurément ce qu'il est devenu; mais par des conjectures fort vray-semblables on croit que ces soldats

Perfiens l'ont assassiné avec son petit esclave, & qu'ayant jugé qu'il y avoit quelque butin à faire à sa mort, ils prirent leur temps quand la Boulaye estoit assoupi par trop d'eau de vie qu'il buvoit, pour le tuer & apres l'avoir fouillé le jetter dans la riviere. C'est le jugement qu'en ont fait les Hollandois dans tous les Comptoirs qu'ils ont au Royaume de Bengale, selon qu'ils m'en ont écrit & à ceux qui les ont priez de s'en informer. D'ailleurs pour une preuve assez forte & comme indubitable de cette mort, il faut remarquer qu'à un quart de lieue de la ville de Dacca il y a un village où demeurent quelques mestifs Portugais Officiers du Viceroy de Bengale, comme canonniers & charpentiers, & quelques-uns de la mesme nation qui servent dans la Cavalerie de Chacchian. Ils ont là une petite Eglise assez bien bastie que dessert un Pere Augustin, & ce fut à ce Religieux qu'environ trois mois apres le depart de la Boulaye de Patna, un Persien qui avoit la mine d'un soldat & suivi de deux autres, apporta deux gros livres, l'un in folio, & l'autre in quarto. Ce Religieux Portugais estoit de la race des mestifs, & sçavoit peu de Latin comme tous ceux de sa sorte. D'ailleurs il aimoit ses plaisirs plus que l'étude, & sans prendre garde en quelle langue estoient les livres qu'on luy presentoit, voyant qu'ils n'estoient pas en Portugais il dit au soldat que cela venoit du logis des Hollandois. Il voulut mesme arrester les livres, mais le soldat se mit en colere, & les remporta apres

96      *Relation de ce qui s'est passé en Perse & aux Indes*  
avoir eu ensemble une assez longue dispute. Voilà  
ce que les Hollandois en ont écrit de Dacca & d'au-  
tres lieux, & depuis ce temps-là on n'a point ouï  
parler du sieur de la Boulaye. Comme je l'ay re-  
marqué auparavant je luy avois veu à Agra deux  
grands coffres pleins de livres tous bien reliez, &  
il employoit la plus grande partie du temps à lire.  
Son avarice l'aura perdu; car s'il eut pris une bar-  
que pour luy seul, comme je fis en partant de  
Patna, & qu'il eut obligé les bateliers de luy don-  
ner bonne caution, il n'auroit point couru de ris-  
que dans le voyage. Pour ce qui est de moy, j'en  
pris une où il y avoit vingt-quatre hommes, &  
comme je ne prenois pas garde à plus ou moins  
de dépense chacun m'en donna un repondant.  
Ces barques sont comme de petites galiottes, &  
l'on vous rend où vous voulez aller à jour nommé.  
Si l'on veut coucher tous les soirs à terre, on fait  
dresser la tente sur le bord de l'eau, & l'on s'ar-  
reste à toutes les villes & à tous les villages pour  
• prendre des vivres. Je puis dire que je n'ay jamais  
fait de voyage plus heureux, ny avec moins de pei-  
ne que celuy-là; car dans ces barques qui sont  
fort commodes on a une chambre où le Soleil ne  
donne point, & où l'on peut reposer le jour à la  
fraîcheur en ouvrant les fenestres du costé que  
le frais peut venir. Il y a un autre lieu couvert pour  
la cuisine, & une petite garde-robe pour satisfaire  
aux necessitez de la nature, tous ces lieux estant  
pleins de feuillages. En faisant chemin je tuay quan-  
tité de grosses oyes, des gruës & des crocodiles,  
de quoy

dequoy mes bateliers estoient bien-aises, parce que je les leur donnois, & ils les vendoient aux villages où nous passions, où ils en font quantité d'huyle pour brûler, & pour espalmer leurs barques. Le peuple en ces quartiers-là est bon & officieux, les vivres s'y donnent presque pour rien, & l'on a par exemple cent poules pour un écu. Il en va du reste à proportion, & pour trois ou quatre sols on peut avoir un poisson d'une longueur & d'une grosseur monstrueuse.

Voilà tout ce qui c'est pû sçavoir aux Indes des dernieres aventures de la Boulaye, & Beber n'eut pas une fin moins triste, ce que je raconteray en peu de mots.

Quand les vaisseaux de la Compagnie Françoisé furent arrivez, Monsieur Caron qui les commandoit, & Monsieur Rambos avec un Armenien qui avoient apres luy le plus de part à la direction des affaires; eurent bien-tost connoissance de ce qui s'estoit passé à Surate entre Beber & les Capucins. D'abord les inclinations & les interets se separerent. Caron & Rambos prirent le parti de Beber, & l'Armenien tint bon pour les Capucins, ce qui causa enfin la ruine de Beber & de Rambos, comme il se verra en suite. Le Commandeur Hollandois estant alle rendre visite au sieur Caron dans son bord, quand il voulut se retirer ne permit pas qu'il sortist de sa chambre de poupe, & il fut conduit par Rambos & par l'Armenien, qui estoient, comme j'ay dit, apres le sieur Caron les deux premieres personnes pour les affaires qui regardoient le commerce. L'Armenien voulant alors preceder

Rambos, & ayant pris le devant assez brusquement, celuy-cy piqué de cet affront luy donna un soufflet en presence de tout le monde, ce qui causa un grand bruit. Pour dire les choses en peu de mots, le sieur Caron, Rambos & Beber estant d'un mesme parti, l'Armenien ne se trouva pas assez fort pour leur resister, & comme il avoit eu la conduite de la caisse, il fut accusé de quelque malversation & condamné à estre pendu. La sentence ne pouvant estre executée en ce lieu là, l'Armenien fut renvoyé sur les vaisseaux au Conseil royal de l'Isle de Madagascar dont Monsieur de Mondevergue estoit Chef, qui bien loin de confirmer la sentence donnée à Surate, receut la justification de l'Armenien, & le trouvant non seulement innocent, mais encore tres necessaire à la Compagnie, le renvoya à Surate avec plus de pouvoir qu'il n'en avoit auparavant. C'en fut assez pour mettre au desespoir Beber & Rambos, qui voyant celuy qu'ils avoient voulu perdre avoir le dessus, ne penserent plus qu'à faire retraite. Ils trouverent moyen de tirer douze mille roupies qu'ils pretendoient que la Compagnie leur devoit de reste de leurs gages, & avec les vingt-quatre mil que Beber avoit en son particulier, ils gagnerent ensemble Goa, où Beber mourut quelque temps apres. Pour Rambos il revint icy par Ispahan.

Si les Peres Capucins, & particulierement le Pere Ambroise vouloient dire ou écrire tout ce qu'ils sçavent de l'étrange conduite de ces Deputez, il s'en pourroit faire un gros volume. Mais ils ont jugé à propos de les épargner, & à leur exemple je n'en diray pas davantage.

# OBSERVATIONS

*Que j'ay faites en mes voyages d'Asie*

SUR LE COMMERCE

DES INDES ORIENTALES,

OÙ L'ON VOIT

Les moyens d'y établir une nouvelle Compagnie, & d'éviter les fraudes qui se peuvent commettre dans la fabrique, dans l'achat & dans la vente des marchandises : Avec le prix de chacune, & la reduction des monnoyes des Indes qui ont cours dans le commerce, à nos monnoyes de France.







# OBSERVATIONS

*Que j'ay faites en mes voyages d'Asie*

SUR LE COMMERCE

DES INDES ORIENTALES.

*Du Commerce des Indes Orientales.*



Il prenoit envie à quelque Nation d'établir une Compagnie de Commerce aux Indes Orientales, avant toutes choses elle doit penser à se saisir d'un bon poste en ces pays-là, pour avoir le moyen d'y radoubier ses vaisseaux, & d'y passer le temps des monçons. C'est manque d'un bon havre que la Compagnie Angloise ne s'est pas tant avancée qu'elle auroit pû faire, parce qu'il est impossible qu'un vaisseau puisse demeurer deux ans sans estre radoubé, ou sans estre mangé des vers.

Mais parce que le chemin est long de l'Europe aux Indes Orientales, il seroit à desirer que la

Compagnie pùst avoir un lieu de retraite au Cap de Bonne-Esperance pour y faire aiguade & prendre quelques rafraichissemens, soit en allant, soit en revenant des Indes; mais sur tout en revenant, pârce que les vaisseaux estant chargez ils ne peuvent prendre provision d'eau pour long-temps.

La plage de l'Isle de sainte Helene au Nord de la mêmme coste, où les Anglois ont basti un Fort, & de laquelle je parleray incontinent, est aussi assez bonne, & s'il n'y a pas de ce costé-là de si bonne eau, la planure est une excellente terre pour y semer avec utilité beaucoup de choses nécessaires à la vie.

Cependant les Hollandois ont osté cet avantage aux autres nations par le Fort qu'ils ont basti au Cap, de Bonne-Esperance, & les Anglois ont fait la même chose à Sainte Helene, bien que par le droit des gens & le consentement general des peuples de l'Europe, l'usage de ces deux lieux de rafraichissement ait esté plusieurs années également libre à tout le monde.

Mais il se pourroit trouver encore quelque embouchure de riviere proche du Cap pour y construire un Fort François, qui aporteroit presque les mêmmes commoditez à la Compagnie; & cette habitation vaudroit mieux que toutes celles qu'on peut faire dans l'isle Dauphine, où il n'y a autre negoce que celui d'acheter des bœufs pour en avoir des peaux. Mais ce negoce est si peu de chose qu'il ruinerait bien-tost une Compagnie, & les François s'y sont amusez inutilement.

La conjecture qui me fait avancer cette pro-

position, est fondée sur ce qu'en l'année 1648. deux vaisseaux Portugais venant de Lisbonne aux Indes, & voulant toucher le Cap pour faire de l'eau, ne prirent pas leurs hauteurs bien justes, la mer estant bien haute ils allerent donner dans une Baye à 18. ou 20. lieues du Cap sur la coste qui regarde l'Ouest. Ils trouverent dans cette Baye une riviere dont l'eau est fort bonne, & les Noirs du pays leur apporterent des rafraichissemens de toutes sortes d'oyseaux de riviere, de poisson & de chair de vache. Ils y demurerent environ quinze jours, & avant que de partir ils enleverent deux des habitans pour les mener à Goa leur apprendre la langue Portugaise, & tascher de tirer d'eux quelque connoissance du commerce qu'on y pouvoit faire. Le Commandant Hollandois de Surate me pria d'aller à Goa pour m'informer de ce que les Portugais auroient appris de ces deux Negres; mais un nommé Saint-Amand Ingenieur François qui avoit l'Intendance des fortifications de Goa, me dit qu'on n'avoit pû leur apprendre un seul mot de la langue, & qu'on avoit seulement deviné par leurs signes qu'ils connoissoient l'Ambre-gris & les dens d'Elephant. Les Portugais neanmoins ne doutoient pas alors qu'on n'y trouvast de l'or, si l'on pouvoit trafiquer avant dans la Terre. Les revolutions de Portugal & leurs guerres avec l'Espagne les ont empeschés de reconnoistre plus particulièrement cette coste, & il seroit à désirer que la Compagnie la fist reconnoistre exactement, sans donner ombrage aux Hollandois, ni leur en

faire soupçonner le dessein.

Il est nécessaire encore qu'elle ait un lieu proche de Surate pour y retirer & radoubber les vaisseaux, au cas qu'ils soient arrestez par la saison des pluies. La raison est, que pendant ce mauvais temps où il est presque impossible de tenir la mer, le Mogol par la jalousie qu'il a de sa forteresse de Surate ne souffre aucun vaisseau étranger dans la riviere, où néanmoins étant déchargés ils pourroient demeurer à couvert de ces tempestes épouvantables, qui durent pres de cinq mois.

Le seul lieu propre pour la retraite des vaisseaux de la Compagnie seroit la ville de *Diu* appartenant aux Portugais.

L'avantage de sa situation est considerable pour plusieurs raisons. L'enceinte de la ville contient pres de 400. feux, & peut former une habitation assez nombreuse, où les Navires trouveront toutes leurs commoditez pendant le séjour qu'ils y feront. Elle est située sur la coste de Guzerate à la pointe du Golfe de Cambaye, elle regarde le Sud-est, sa forme est presque ronde, plus de la moitié du cercle est environné de la mer; elle n'est commandée d'aucune hauteur, & les Portugais y ont fait quelques fortifications du costé de la terre qui se peuvent perfectionner fort aisement. Il y a quantité de puits dont l'eau est tres-bonne, & un ruisseau qui tombe dans la mer proche de la ville, dont l'eau est meilleure que celle de Surate & de Souali, & l'abry est tres-commode pour les vaisseaux.

Les Portugais dans leurs premiers établissemens dans les Indes y tenoient une flotte composée de galeres, de brigantins & de vaisseaux légers, avec laquelle ils se sont rendus maîtres fort long-temps de tout le commerce des lieux que nous venons de nommer. De sorte que personne n'y pouvoit trafiquer sans prendre passé port du Gouverneur de Diu, qui l'expedioit au nom du Vice-Roy de Portugal à Goa. Le tribut qu'il tiroit de ces passeports suffisoit pour entretenir la flotte & la garnison, & le Gouverneur qui n'y estoit que pour trois ans ne laissoit pas de s'y enrichir pendant ce temps là.

Ainsi selon les forces qu'on établira dans ce poste on en tirera des avantages. Les Portugais quoy qu'étoient faibles presentement ne laissent pas d'en tirer celui de ne rien payer, ni pour l'argent qu'ils portent dans les terres du Mogol & du Roy de Visapour, ni pour les marchandises qu'ils en rapportent.

Quand la monçon des pluyes sera passée, le vent estant presque toujours nord ou nordest, on peut aller de Diu à Surate en trois ou quatre marées avec des bastimens légers, mais si les grands vaisseaux sont chargez il faut qu'ils fassent le tour du banc.

Un homme de pied allant par terre jusques à un petit bourg nommé *les Gauges*, & de là traversant le fond du Golfe peut aller de Diu à Surate en quatre ou cinq jours, mais si le temps l'empêche de faire ce trajet, il ne peut arriver de Diu à

Sûreté qu'en 7 ou 8 jours, parce qu'il faut tourner autour du Golfe.

La ville n'a aucun territoire hors de son enceinte ; mais il ne seroit pas difficile de s'accorder avec le Raja ou Gouverneur de la Province, & d'en avoir autant qu'il seroit nécessaire pour la commodité des habitans de la ville.

Le terroir des environs n'est pas fertile, le peuple circonvoisin est le plus pauvre de tout l'Empire du Mogol ; néanmoins il y a beaucoup de bestiaux dans les bruyeres dont le pays est rempli ; de sorte qu'un buffle ou une vache n'y coustent que deux piastras.

Les Anglois & les Hollandois se servent de ces bestiaux pour nourrir leurs gens, & pour épargner les provisions de leurs vaisseaux pendant leur séjour à Souali.

Il est bon de remarquer que l'expérience a fait voir, que la chair de ces buffles cause souvent des dissenteries qui peuvent ruiner les équipages, ce que la chair de vache ne cause point.

Le Raja commande dans le pays à titre de Gouverneur à vie, & cela est commun à presque tous les Rajas de l'Empire du Mogol, qui estoient Seigneurs des Provinces où leurs descendans n'ont plus que le titre de Gouverneurs. Il traite fort bien les Portugais, à cause que leur voisinage luy apporte de l'argent pour la vente de son bled, de son ris, & de ses legumes, & par consequent il traiteroit encore mieux les François.

Après l'établissement de ce Poste qui doit estre

le principal fondement du commerce de la Compagnie, elle n'a rien de plus important que de bien choisir deux hommes considérables par leur sagesse, leur probité & leur intelligence dans le trafic; & c'est en quoy elle ne doit avoir aucun égard à l'épargne pour leurs appointemens.

Ces deux hommes sont pour servir la Compagnie, l'un en qualité de Commandant avec le Conseil d'un certain nombre de personnes qu'on luy donne pour l'assister; l'autre en qualité de Courtier ou Negotiant, qui doit estre du pays & Idolâtre, & non pas Mahometan, parce que tous les ouvriers avec qui il doit avoir correspondance sont Idolâtres.

Les bonnes mœurs & la bonne foy sont tou à fait nécessaires, pour aquerir d'abord treance parmi ces peuples.

Il faut talcher de rencontrer les mesmes qualitez dans les Courtiers particuliers, qui sont sous la conduite du Courtier general dans les Provinces où les Comptoirs de correspondance sont établis.

L'intelligence n'est pas moins nécessaire à ces deux hommes, pour reconnoistre l'alteration qui se peut faire aux fabriques des marchandises.

Elle se fait, ou par la seule malice des ouvriers & des marchands, ou par l'intelligence des Courtiers particuliers avec eux.

Cette alteration peut causer tant de dommage à la Compagnie, que les Courtiers particuliers en profitent quelquefois jusqu'à dix & douze pour cent.



Si le Commandant & le Courtier general sont d'intelligence avec les Courtiers particuliers & les marchands, il est tres difficile à la Compagnie d'éviter cette tromperie ; mais s'ils sont fideles & intelligens il luy sera facile d'y remedier en changeant les Courtiers particuliers.

L'infidelité que ces Officiers peuvent commettre envers la Compagnie, est celle-cy.

Quand un vaisseau arrive dans le port, on donne à celuy qui commande en terre pour la nation les lettres de la Compagnie & le memoire de la Carguaïson. Ce Commandant assemble son Conseil, il fait venir le Courtier, & luy donne une copie du memoire de la charge du vaisseau.

Le Courtier le communique à deux ou trois des principaux marchands qui ont coûtume d'acheter en gros. Si le Courtier & le Commandant sont d'intelligence pour profiter ensemble, le Courtier au lieu de faciliter la vente comme il devroit, dit en secret à ces marchands qu'ils n'ont qu'à tenir ferme, & n'offrir qu'un tel prix.

Alors le Commandant envoie querir le Courtier & ces deux ou trois marchands. Il leur demande en presence de son Conseil ce qu'ils offrent des marchandises sur le memoire qui leur a esté communiqué. Si les marchands persistent à dire qu'ils n'en veulent donner que tant. Le Commandant differe encore quinze jours, plus ou moins selon qu'il a le pretexte d'estre pressé de vendre ; puis il fait venir plusieurs fois ces marchands pour la mine seulement, & il prend enfin pour sauver les appa-

rences & pour sa décharge l'avis du Conseil, suivant lequel il ordonne que les marchandises seront delivrées à l'offre des marchands.

Mais bien que la tentation soit grande pour ces deux Officiers, à cause de leur pouvoir, des fréquentes occasions, & de l'éloignement de leurs Supérieurs à qui il leur est aisé de deguïser la verité, la Compagnie peut outre le bon choix de ces deux personnes remedier à ce desordre, en leur ostant le pretexte qu'ont les Commandans & les Courtiers d'Hollande, qui est d'avoir esté contraints de vendre promptement aux marchands en gros pour éviter les frais du retardement.

La faute que font en cecy les Hollandois, est que leurs Officiers font fabriquer à credit d'année en année toutes les marchandises qu'ils veulent tirer de l'Empire du Mogol, suivant l'ordre qu'ils en reçoivent de Batavie.

Le credit de cette avance leur couste quelquefois douze, quelquefois quinze pour cent; de sorte qu'aussi-tost que leurs vaisseaux chargez de marchandises sont arrivez au port où elles se doivent debiter, ils sont obligez de vendre promptement sur le prix que les marchands en gros du lieu offrent à leurs Courtiers, afin de refaire un fonds present pour payer l'emprunt qu'ils ont fait pour la fabrique des marchandises que leurs vaisseaux remportent, & pour trouver credit sur la fabrique de l'année suivante.

C'est ce qui donne lieu à l'intelligence de leurs Commandans & de leurs Courtiers avec les mar-

chânds qui profitent de cette nécessité qui les contraind de vendre ; outre que ce profit particulier diminuë celuy de la Compagnie , & qu'une partie du gain le plus clair se consomme à payer l'intereſt de cet emprunt dont nous venons de parler. Car cet intereſt monte de temps en temps plus ou moins , ſelon que le Commandant & les Courtiers s'entendent pour le faire monter.

Au lieu que les vaiſſeaux François portant les meſmes choſes que les Hollandois , porteront par-deſſus cela de l'argent, pour avancer aux ouvriers qui travaillent dans les Provinces partie du prix deſs marchandises qui s'y fabriquent pour l'année ſuivante.

La Compagnie faiſant cette avance ne payera pas ce gros intereſt d'emprunt de 12. & 15. pour cent que payent les Hollandois. Elle aura de plus belles marchandises , & à meilleur compte. Tous les ouvriers travailleront plus volontiers pour elle, à cauſe de cet argent comptant. La charge des vaiſſeaux ſera preſte avant qu'ils ſoient venus au port. Eſtant chargez promptement, ils pourront prendre à propos la bonne monçon pour leur retour. La Compagnie ne ſera pas expoſée à la neceſſité de vendre à vil prix à trois ou quatre marchands engros du lieu qui ſe ſont rendus maîtres du commerce , d'autant que ſes Courtiers auront dequoy attendre l'arrivée des marchands étrangers qui viendront enlever ces marchandises ; ou bien parce qu'ils auront moyen de les faire transporter dans les lieux où elles ſe peuvent debiter.

Il faut remarquer encore , qu'il y a du gain à porter aux Indes l'or & l'argent en lingots plutôt qu'en monnoyé , parce que l'or & l'argent ne valent dans les Indes que sur leurs titres , & qu'il y a toujours du dechet sur l'argent monnoyé à cause des frais de la fabrique.

Le Courtier étant de mauvaise foy peut encore s'entendre avec le Maître de la monnoye du Mogol établi dans chaque port de l'Empire , & faire valoir l'or ou l'argent monnoyé ou en barre à plus bas titre qu'il n'est , en disant au Commandant & à son Conseil, que dans l'épreuve qui a été faite à la monnoye il ne s'est pas trouvé qu'à tel titre.

Mais il est aisé d'empêcher cette tromperie pourvu que le Commandant soit homme de bien & intelligent, s'il envoie querir un des raffineurs d'or & d'argent du pays qui se trouvent aisément , & qui entendent parfaitement l'épreuve des métaux , & s'il l'a fait faire devant luy.

C'est ce qu'a fait le sieur Vvaikenton pour la Compagnie d'Hollande , au nom de laquelle il tenoit un Comptoir à Casumbazar où elle prenoit tous les ans fix à sept mille bales de soye. Il trouva par cette épreuve que son Courtier étant d'intelligence avec le Maître de la monnoye, le trompoit d'un & demi ou de deux pour cent, sur le titre de l'or & de l'argent qu'on luy apportoit du Japon , soit en barre , soit en monnoye , & que la Compagnie y avoit été trompée pour des sommes notables.

Le Courtier peut tromper encore en s'entendant avec le Maître de la monnoye, ou avec celui qui peze l'or & l'argent en barre, monnoyé, ou poudre, en se servant de poids trop forts, ou de balances qui ne soient pas justes.

Il est aisé d'empescher cette tromperie, si le Commandant assisté de son Conseil le fait pezer en sa presence, avec une balance & des poids éprouvez & étalonnez, qu'il aura chez luy pour cet effet.

Une des plus importantes observations qu'il y a à faire sur tout le commerce de la Compagnie & la discipline de ses Comptoirs, est celle-cy.

D'empescher que les marchands, les sous-marchands, les écrivains & les sous-écrivains qui servent sous les Commandans & les Courtiers, ou ces deux Officiers supérieurs, ne fassent aucun trafic en leur particulier, parce qu'ayant habitude avec tous les ouvriers, & voyant par les lettres de correspondance des autres Comptoirs l'avis des marchandises qui peuvent estre de bon debit l'année suivante, ils ne manquent pas d'en faire emplete pour leur compte, & de les faire charger sur les vaisseaux de la Compagnie avec l'adresse à leurs correspondans qui en partagent le gain.

Le Commandant endure par interest, ou par connivence & trop de facilité qu'ils fassent ce profit sous pretexte de leurs gages mediocres. Le Capitaine du vaisseau s'entend avec eux, parce qu'il en retire secretement quelque avantage pour les laisser charger & décharger. Et d'autant que ces  
Officiers

Officiers n'ayant pas de grands fonds, veulent retirer le prix de leurs marchandises par la retour du vaisseau, ils mandent à leurs correspondans de vendre à huit & dix pour cent meilleur marché que ne peut vendre le Courtier du Comptoir de la Compagnie; ce qui luy apporte un prejudice capable de ruiner son commerce.

Pour remedier à ce desordre, il faut profiter de la faute des Hollandois, & faire ce qu'ils ont pratiqué apres avoir reconnu ce prejudice par une experience de plusieurs années.

Ce remede est d etablis en chaque port principal ou il y a ces Comptoirs de la Compagnie, un Fiscal ou Procureur du Roy qui agisse sous son nom & par son autorité.

Il sera independant du Commandant & du Courtier dans l'exercice de sa charge, de sorte qu'il pourra mesme avoir l'œil sur leurs deportemens, comme sur ceux des moindres Officiers.

Il faut dans cet employ un homme de bien, resolu & vigilant, il faut luy donner un nombre de gardes proportionné à son employ, & un Substitut pour agir sous luy.

Il faut qu'il soit toujours alerte, & bien averti par les autres Fiscaux de la partance des vaisseaux qu'on acheve de charger, & qui sont prests à faire voile vers le port où il est établi.

Quand il aura receu l'avis de l'arrivée d'un vaisseau, il aura soin d'aller luy-mesme s'il est nécessaire, ou d'envoyer au devant son Substitut avec des Gardes, pour aller reconnoistre la charge du

**vaisseau.**

Si c'est un lieu où il y ait des abris & des îles voisines, il enverra au devant le plus loin qu'il pourra pour empêcher que le Capitaine ne fasse décharger aucune bale en terre, parce que les gens du pays sont attirés pour la venir enlever, & la porter en secret à celui à qui elle est adressée.

Tout ce que le Fiscal ou son Substitut pour luy trouveront qui aura esté déchargé furtivement, ils auront droit de le confisquer.

Ils confisqueront encore tout ce qu'ils rencontreront dans le vaisseau n'estant point marqué de la marque de la Compagnie.

Le Fiscal pourra même destituer de sa charge l'Officier subalterne à qui la bale appartiendra; mais si c'est un des Supérieurs il en avertira seulement la Compagnie.

Il pourra faire ouvrir toutes les lettres des particuliers, pour s'instruire de ces commerces défendus & des correspondances qu'ils peuvent avoir, c'est pourquoy le Capitaine du vaisseau sera obligé de les luy mettre entre les mains, sans toutefois qu'il puisse ouvrir celles de la Compagnie.

Cette confiscation de marchandises doit estre appliquée, un tiers aux pauvres de la nation, l'autre tiers à la Compagnie, & le reste au Fiscal.

Ce Fiscal sera aussi l'homme du Roy dans tous les procez criminels & civils qui se feront devant le Commandant & son Conseil, & il pourra requerré & se porter partie au nom de sa Majesté dans toutes sortes de causes.

Pourveu que le Commandant & cet Officier soient vigilans & gens de bien, ils peuvent rendre de tres-grands services à la Compagnie.

Si celle des Anglois en avoit établi dans ses comptoirs, elle seroit plus riche qu'elle n'est. Mais ceux de cette nation pretendent qu'il n'y a point d'autorité superieure qui leur puisse oster le privilege de trafiquer en leur particulier quand ils ont fait une fois leur apprentissage dans Londres.

Cette défense des commerces particuliers ne se peut imposer avec trop de severité, & on l'observe aujourd'huy avec tant d'exacritude parmi les Hollandois, que quand un vaisseau de la Compagnie est prest à partir d'Amsterdam, un Bourg-mestre fait prester solennellement au Capitaine & à tous ceux de l'Equipage le serment de se contenter de leurs gages dont on leur avance deux mois, & de ne faire aucun trafic pour leur compte; mais le menagement que leur Compagnie fait sur les gages, les contraint nonobstant leur serment de s'aider par ces trafics secrets pour subsister dans leur employ.

Tous les Officiers subalternes des Comptoirs doivent monter par degrez, depuis celuy de sous-écrivain jusqu'à celuy de Commandant, afin que l'esperance de cette élévation les oblige de mieux vivre, & qu'ils se rendent capables de tous les raffinemens du Commerce des Indes pour arriver aux premiers emplois.

Il est d'une extreme importance de ne faire en cela aucune grace, & que la faveur n'y puisse donner entrée à personne sans qu'elle ait passé par tous



les degrez. Car une des choses qui fait beaucoup de tort au commerce des Hollandois , c'est que depuis quelques années les meilleures familles d'Hollande envoient leurs enfans aux Indes, pour aspirer a ces emplois que les trafics secrets rendent fort lucratifs. L'accez qu'ils trouvent, soit aupres des principaux Officiers, soit aupres de leurs femmes dont le pouvoir est grand en ce pays là , les fait preferer à ceux qui n'ont d'autre recommandation que celles de leurs longs services, quand quelque employ vient à vaquer.

Voilà ce qui concerne la discipline des Comptoirs.

Quant aux tromperies qui se peuvent faire dans les marchandises, soit par la seule malice des ouvriers, soit par l'intelligence des Courtiers & des Cominandans avec eux , voicy les principales.

Les marchandises qui sont toujours fabriquées les premieres, & qui sont le plutôt rendues dans les magasins de Surate, sont les cotons, parce qu'ils sont tous filez dans la Province de Guzerate.

Les tromperies qui s'y font d'ordinaire sont au poids & à la qualité.

La tromperie du poids se peut faire en deux manieres, la premiere, en les mettant en lieu humide, & en fourrant dans le milieu de chaque écheveau quelque matiere qui en augmente le poids; la seconde, en ne pesant pas juste quand le Courtier le reçoit de l'ouvrier ou du marchand qui le livre.

La tromperie à la qualité ne se fait qu'en une

maniere , qui est en mettant dans chaque mein trois ou quatre écheveaux de moindre qualité que celui qui est dessus , & dans une grande quantité cela monte bien haut ; car il y a du coton filé qui vaut jusqu'à cent écus la mein.

Comme ces deux tromperies se sont pratiquées tres-souvent dans la Compagnie de Hollande , elle y a apporté ce remède.

Qui est de faire peser en présence du Commandant & de son Conseil , & de faire visiter soigneusement toutes les meins echeveau par écheveau , pour voir s'il n'y a point de fraude au poids ou à la qualité. Lors que cela est fait , le Vice-Commandant & ceux qui sont preposez à cette visite sous luy, sont obligez d'attacher à chaque balle un bordereau du poids & de la qualité , & lors que l'on ouvre la balle en Hollande , s'il y a du manquement à l'une de ces deux choses , ceux qui ont mis le bordereau sont obligez d'en payer le dechet.

Les toiles tant fines que grosses que la Compagnie fait fabriquer dans l'Empire du Mogol , soit dans les provinces éloignées , soit dans les voisines , sont apportées par balles dans le magasin de Surate , & livrées au Courtiers par les ouvriers environ le mois d'Octobre & de Novembre.

Les tromperies qui s'y font d'ordinaire sont à la finesse , à la longueur & à la largeur.

Chaque balle peut contenir environ deux cent pieces , & on peut mettre dans chaque balle , cinq , six , jusqu'à dix pieces de toile moins fine ; plus claire , moins longue ou moins large que ne por-

té l'échantillon de la balle.

Cela ne se peut reconnoître sans visiter piece par piece. La finesse se juge a l'œil, la longueur & la largeur à la mesure. Mais on pratique aux Indes un raffinement encore plus grand, qui est de conter le nombre des fils qui doit estre dans la largeur selon la finesse de l'échantillon, quand le nombre manque, elle est plus claire, ou plus étroite, ou plus grosse, la difference est quelquefois si imperceptible a l'œil, qu'il est difficile de la connoître sans compter les fils, neanmoins cette difference monte à beaucoup sur le prix dans une grande quantité, car il ne faut presque rien pour rabatre un écu, voir deux écus sur piece, quand elles sont de quinze jusques à vingt ecus la piece.

La plus part de ces toiles sont livrées écruës, & le Courtier les met entre les mains des blanchisseurs à qui l'on paye pour le jus de limon & la façon du blanchissage, tant par corgé, qui fait vingt pieces de toile. Ces blanchisseurs pour epargner quelque chose à leur profit sur la quantité de limons qu'il leur faut, battent par excez ces toiles sur la pierre, & quand elles sont fines le batoir leur fait beaucoup de tort & diminue leur prix.

Il faut observer que les Indiens en fabriquant leurs toiles, quand la piece passe deux écus mettent aux deux bouts des filets d'or & d'argent, & plus la piece est fine plus ils y mettent de ces filets. Le prix de ces filets monte presque aussi haut que celui de la toile, c'est pourquoy il faut defendre aux ouvriers de mettre de ces filets d'or à toutes celles

qu'on fera fabriquer pour porter en France, cet or & cet argent que les Indiens mettent pour servir d'ornement à leurs toiles & à leurs habits étant de nul usage en ce Royaume. Mais pour les toiles qu'on voudroit envoyer en Pologne & en Moscovie, il y faut de cet or & de cet argent à l'Indienne, parce que les Polonois & les Moscovites ne font point de cas des toiles s'il n'y a de ces filets d'or & d'argent : Il faut même prendre garde qu'il ne se noircisse pas, parce que ces nations ne veulent point acheter les toiles quand l'or ou l'argent sont noircis.

Les étoffes de soye unies se peuvent alterer dans leur largeur, leur longueur & leur qualité. La longueur & la largeur se vérifient à la mesure. La qualité se voit quand elles sont également battues, quand le poids en est égal, & quand il n'y a point de fil de coton mêlé dans la tréme, comme les Indiens le mêlent très-souvent.

Les Indiens n'ayant pas le secret de mêler l'argent doré, ils mettent dans les étoffes rayées des fils d'or pur, c'est pourquoy il faut compter le nombre des fils pour voir si l'étoffe en a la quantité requise. La même chose se doit observer aux étoffes rayées d'argent.

Pour ce qui est des taffetas unis, on regarde seulement si les pièces se suivent pour la finesse, & puis on en deploye quelques-unes pour voir s'il n'y a point quelque matière dedans pour en ajuster le poids, après quoy on pèse chaque pièce séparément, afin de voir si elle a son poids.

C'est dans *Amadabat* qu'il se fait quantité de ces étofes d'or & de soye, d'argent & de soye, & de soye toute pure, & de tapis d'or & d'argent & de soye : mais les couleurs de ces tapis ne durent pas si long temps que celles des tapis qui se font en Perse. Pour ce qui est du travail, il est aussi beau. C'est à l'œil du Courtier à remarquer la grandeur, la beauté & la finesse de l'ouvrage aux tapis qui sont travaillez avec de l'or & de l'argent, & il doit juger s'il est fin & riche. Enfin soit aux tapis, soit aux autres étofes mêlées d'or & d'argent, il en faut tirer quelques fils pour en faire l'épreuve, & pour voir s'ils sont au titre qu'ils doivent estre.

L'Indigo vient du territoire de *Biana*, d'*Indora* & de *Corfa*; à une journée ou deux de la ville d'*Agra* Capitale des Estats du Grand Mogol. Il s'en fait aussi à huit journées de *Surate*, & à deux lieux d'*Amadabat* dans un village appelé *Sarquesse*. C'est d'où vient l'Indigo plat, & il en vient encore de même nature & à peu pres de même prix sur les terres du Roy de *Golconda*. La mein de *Surate*, qui est de 42. serres, ou livres 34  $\frac{7}{8}$  se vend de vingt sept à trente roupies. Il s'en fait encore à *Baruche* de même qualité que le précédent. Pour celui du voisinage d'*Agra*, il se fait par morceaux ronds comme des balles, & c'est le meilleur de toutes les Indes. Il se vend par mein, & la mein en ces quartiers là est de 60. serres, qui reviennent à 57  $\frac{1}{2}$  de nos livres, la livre de 16. onces, & la mein se vend d'ordinaire de 36. jusqu'à

qu'à 40. roupies. Il croist encore de l'Indigo à trente-six lieues de Brampour venant à Surate, à un gros village appelé *Raout* & à d'autres petits villages voisins, & les gens du lieu en debitent d'ordinaire tous les ans pour un Lacre de roupies, c'est à dire pour cent mille roupies. Il vient enfin de l'Indigo de Bengale; que la Compagnie Hollandoise fait transporter à Masulipatan. Mais ny cet Indigo, ny le precedent ne sont pas si bons que celui d'Agra, & aussi d'ordinaire on les a de vingt pour cent à meilleur marché.

L'Indigo ne croist pas seulement en Orient, & il en vient encore quantité des Indes Occidentales. Mais le principal est de sçavoir de quelle maniere il se fait, ce que je diray en peu de mots.

Il faut donc sçavoir que l'Indigo se fait d'une herbe qu'on sème tous les ans apres que les pluyes sont passées, & qui lors qu'elle est crue ressemble fort à du chanvre. On la coupe trois fois l'année, & la premiere coupe se fait quand elle est haute d'environ deux ou trois pieds, & on la coupe à demi pied pres de terre, & cette premiere herbe est sans comparaison meilleure que les deux autres, la seconde estant moindre de dix ou douze pour cent que la premiere, & la troisieme au dessous de la seconde de vingt-quatre pour cent. On en fait la distinction par la couleur, en rompant un morceau de la paste. La couleur de l'Indigo qu'on fait de la premiere herbe est d'un violet bleuâtre plus brillant & plus vif que les deux autres, & celle du second est plus vive aussi que la troisieme.

Mais outre cette difference qui en fait une si notable dans le prix, les Indiens en altèrent le poids & la qualité, comme je diray ensuite.

Après que les Indiens ont coupé cette herbe, ils la jettent dans des étangs qu'ils font avec de la chaux, laquelle devient si dure qu'on diroit qu'ils sont faits d'une seule-pièce de marbre. Ils sont d'ordinaire de 80. ou 100. pas de tour, & étant pleins d'eau à moitié ou un peu plus, on achève de les combler de l'herbe qu'on a coupée. On la brasse tous les jours & on la brouille avec l'eau, jusques à ce que la feuille (car la tige ne vaut rien) se reduise comme en vase ou terre grasse. Cela fait on la laisse reposer pendant quelques jours, & quand on voit que tout est au fond & que l'eau est claire par dessus, on ouvre les trous qui sont faits au tour de l'estang pour laisser écouler l'eau. Puis l'eau étant écoulée on remplit des corbeilles de cette vase, après quoy dans un champ uny on voit chaque homme auprès de sa corbeille, prendre de cette paste avec les doigts, & en faire des morceaux de la forme & de la grosseur d'un œuf de poule coupé en deux, c'est à dire, plat en bas & en pointe par le haut. Mais pour l'Indigo d'Amadabat, ils l'applattissent & le font de la forme d'un petit gasteau. Ceci est particulièrement à remarquer, que les marchands pour éviter de payer la douane d'un poids inutile, avant que de transporter l'Indigo d'Asie en Europe, ont soin de le faire cribler pour en oster la poussiere qui s'y attache, & qu'ils vendent après à ceux du

pays qui s'en servent dans leurs teintures. Ceux qui sont employez à cribler l'Indigo doivent user de grandes precautions. Car pendant qu'ils sont dans cet exercice ils tiennent un linge devant le visage, & ont soin que tous leurs conduits soient bien bouchés, ne laissant que deux petits trous au linge à l'endroit des yeux pour voir ce qu'ils font. Toutes ces precautions n'empeschent pas que s'estant occupez huit ou dix jours de la sorte à cribler l'Indigo, tout ce qu'ils crachent pendant quelque temps ne soit tout bluâtre. J'ay fait mesme plus d'une fois cette remarque, que mettant un œuf le matin aupres d'un de ces cribleurs, le soir quand on vient à le casser le dedans est tout bleu, tant cette couleur d'Indigo est penetrante.

A mesure qu'on tire de la paste de ces corbeilles avec les doigts trempez dans de l'huyle, & qu'on en fait des morceaux, on les expose au Soleil pour les secher. Les Indiens qui veulent tromper les marchands les font secher sur le sable, afin que le sable s'y attache & que l'Indigo enpeze plus. Ils ferment aussi quelques fois la paste en des lieux humides, qui la rendent moite & par consequent plus pesante.

Mais quand le Gouverneur du lieu decouvre leurs tromperies, il leur fait payer l'amende bien cher. Elles se peuvent aisement connoistre par un Courtier & un Commandant experimenté dans le trafic de cette sorte de marchandise, en faisant brusler quelques morceaux d'Indigo, quand elle est consumée par le feu le sable demeure sous les cendres.



L'Indigo qui vient d'Agra , tant pour la voiture que pour l'emballage & les droits du Roy & autres menus frais , avec le cinq pour cent qu'on paye des lettres de change , revient en tout à Surate à dix-neuf & jusqu'à vingt pour cent pour les depens.

Pour ce qui est des toiles teintes à l'Indigo ou bleu violet , ou en noir , il faut prendre garde que les ouvriers ne fassent point noircir les filets d'or qui sont aux deux bouts des pièces ; qu'ils ne battent pas trop les toiles apres qu'elles sont pliées ; parce qu'ils les battent quelques fois si excessivement pour les rendre plus lices , que quand on vient à les deplier on les trouve cassées presque à tous les plis.

On doit remarquer encore , que sur le pli du chef des pieces de toile les Indiens impriment avec un moule & des feuilles d'or une fleur Arabesque qui tient toute la largeur de la piece. Si ces toiles sont destinées pour porter en France , il faut défendre aux ouvriers de mettre cette fleur qui couste demi-piastre , & épargner cette somme sur le prix de la piece.

Si c'est pour transporter dans les Isles des Indes & dans toute l'Asie , & mesme dans une partie de l'Amerique , il faut que cette fleur soit au chef des pieces , & la conserver entiere le plus qu'il est possible , parce qu'autrement on ne les pourroit vendre.

Pour ce qui est des toiles peintes & imprimées , elles se peignent & s'impriment crues , & il faut

prendre garde que l'ouvrage en soit achevé avant la fin des pluies, parce que plus les eaux où on les lave sont troubles, plus les couleurs appliquées avec le pinceau ou l'impression en demeurent vives.

Il est aisé de distinguer celles qui sont imprimées, d'avec celles qui sont travaillées au pinceau, & si le Courtier est intelligent il connoitra bien la différence de la beauté d'une toile peinte avec une autre par la netteté de l'ouvrage. Mais pour la finesse & les autres qualitez de la toile, elles sont plus mal-aisées à discerner qu'aux toiles blanches, & par conséquent il y faut apporter plus de précaution.

Voicy les lieux des Indes d'où l'on tire cette grande quantité de toiles qui se transportent en divers pays.

D'*Agra* & des environs il sort des toiles qui fournissent le Couchant & le Nord.

D'*Amadabat* viennent toutes les toiles bleues, qui vont pour la Perse, l'Arabie, le Royaume des Abyssins, la mer rouge, la coste de Melinde, Mozambique, Saint Laurens, Sumatra, Java, Macassar, & pour toutes les Isles Moluques. *Amadabat* est la ville où se fait le plus grand negoce de toutes les Indes.

De *Surate* & du voisinage il sort quantité de toiles grossieres, dont les Hollandois enlèvent la plus grande partie en Batavie, pour en payer leurs gens qui ceillent les épiceries, & ils emportent aussi des cotons filez.

De *Brampour* viennent des toiles fines pour mouchoirs, voiles de femmes, & autres choses semblables, que les marchands du pays portent à Mocha & à Achem.

D'Ouguely & de *Daca* au Royaume de Bengale sortent ces toiles fines qu'on nomme *Casa*, dont il se debitoit autrefois grande quantité en Italie, Provence, Languedoc & Espagne. Il en sort aussi quantité d'étofes moitié soye & moitié coton, & autres pieces faites d'herbe à la mode du pays.

Le *Salpêtre* vient en quantité d'Agra & de Patna ville de Bengale, & le raffiné. couste trois fois plus que celuy qui ne l'est pas.

Il est à désirer que la Compagnie établisse un magasin pour le salpêtre sur le bord du Gange au dessus de Patna, afin d'y amasser & raffiner tous les salpêtres que ceux des nations voisines y apportent, & de les faire descendre par la riviere jusqu'à Ouguely, où les grands vaisseaux peuvent remonter à cause du reflux de la mer.

Les Hollandois ont établi un magasin à *Choupar* à quatorze lieues au dessus de Patna, & leurs salpêtres y étant rafinez ils les font transporter par la riviere jusqu'à Ougely. Ils avoient fait venir des Chaudieres d'Hollande & pris des raffineurs pour faire raffiner eux mesmes les salpêtres; mais cela ne leur a pas réussi, parce que les gens du pays voyant que les Hollandois leur vouloient offrir le gain du raffinement, ne leur fournirent plus de petit lait, sans lequel le salpêtre ne se peut

bien blanchir ; cependant il n'est point du tout estimé s'il n'est fort blanc & fort transparent.

Pour les soyes, les Hollandois font descendre toutes leurs soyes & leurs tafetas unis & rayez mesme leurs plus belles toiles, d'un lieu nommé *Kasembazar* où ils ont un beau Comptoir établi depuis long temps. Ces marchandises descendent par le canal qui va de Kasembazar au Gange, & ce canal a pres de 15. lieues de cours. Il reste encore 15. lieues à descendre, par le Gange jusqu'à Ouguely où ils les chargent dans leurs vaisseaux. Il est encore tres necessaire que la Compagnie établisse un Comptoir en ce lieu, où elle observera les mesmes choses que nous avons remarquées cy dessus pour la discipline & pour l'ordre des Comptoirs.

On peut ajoûter seulement, qu'il faut prendre garde que les marchandises y soient prestes pour descendre sur le canal vers la fin des pluyes, parce qu'il se sèche deux mois apres la monçon du beau temps, & que toute autre voiture augmenteroit beaucoup la dépence.

Kasembazar peut fournir tous les ans jusqu'à vingt deux mille balles de soye, & chaque balle pèze cent livres. Les Hollandois en enlevoient d'ordinaire, soit pour le Japon, soit pour la Hollande, six à sept mille balles. Ils auroient bien voulu en pouvoir enlever davantage : mais les marchands de Tartarie & de tout l'Empire du Mogol s'y opposent, car ces marchands en enlèvent d'ordinaire autant que les Hollandois, & le reste

demeure aux habitans du pays pour la fabrique de leurs étofes.

Le Courtier de la Compagnie ayant de l'argent comptant, & pouvant mieux que les Hollandois faire des avances aux ouvriers, il luy sera bien facile d'avoir des foyes par preference. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelquefois du hazard & des banqueroutes à souffrir sur ces avances, mais cela arrive rarement, quand le Courtier est fidelle & bien informé des facultez de ceux qui traitent avec luy pour fournir des foyes.

Il y a deux sortes de foyes, que les Portugais distinguent dans les Indes par les mots de *Cabeça* & *Barillo*; c'est à dire *Teste* & *Ventre*. La première est plus fine, l'autre est moindre de 15 à 20 pour cent. & les ouvriers font ce qu'ils peuvent pour faire passer la plus grosse parmi la fine. C'est au Courtier & au Commandant d'y apporter les mêmes precautions que nous avons marquées touchant les cottons filez.

La foye de Kasembazar est jaunastre, comme sont toutes les foyes écruës qui viennent de la Perse & de la Sicile. Il n'y en a de blanche naturellement que dans la Palestine; mais les marchands d'Alep & de Tripoli ont même peine d'en tirer une mediocre quantité.

Les habitans de Kasembazar ont néanmoins l'industrie de la blanchir avec une lessive faite des cendres d'un arbre qu'on appelle le figuier d'Adam, qui la rend aussi blanche que la foye de Palestine. Mais comme il y a peu de ces arbres dans le pays,

pays pour faire des cendres, on ne peut emporter de ces soyes blanches la quantité qui seroit à desirer.

Pour bien établir ce Comptoir à Kasembazar, il faudroit que la Compagnie y envoyast d'icy quelques ouvriers en soye les plus intelligens qu'elle pourroit trouver, parce que ces ouvriers qui ont accoustumé de la manier la connoissent mieux que d'autres. C'est ce que les Hollandois ont pratiqué, y ayant mesme établi des moulins pour travailler les soyes, afin d'en envoyer de travaillées à Batavie.

Ce commerce des soyes est d'une si grande importance, que si les Courtiers François pouvoient l'oster aux Hollandois par les expediens que nous venons de marquer, la Compagnie d'Hollande perdrait la plus grande partie du trafic qu'elle fait dans les Indes par les soyes qu'elle tire de Kasembazar, & sur tout le trafic du Japon, d'où elle rapporte des barres d'argent & de cuivre en payement des soyes & autres marchandises qu'elle y porte; car dans le Japon il n'y a point d'argent monnoyé.

Il n'y a point d'autres precautions à prendre dans l'achat du Borax qui se fait dans la Province de Guzerate, que de voir s'il est bien blanc & bien transparent de mesme que le Salpêtre.

Pour la gomme *Laque*, la plus grande quantité vient du Perou, & se prend à Masulipatan. Il en vient aussi du Royaume de Bengale au delà du Gange; mais celle-cy est plus chere sur les lieux,

parce que les habitans du pays s'en servent pour tirer cette belle couleur d'écarlate qu'ils employent à teindre & à peindre toutes leurs toiles.

Neanmoins les Hollandois en enlèvent pour porter en Perse, où elle sert à tirer cette même couleur que les Persans employent dans leurs teintures. Ce qui reste après la couleur tirée, n'est propre que pour enjoliver les ouvrages faits au tour dont ils sont très-curieux, & pour faire la cire à cacheter, & soit pour l'un soit pour l'autre, on y mêle telle couleur que l'on veut. Celle qui vient du Pegu n'est pas si chère, quoy qu'également bonne pour les autres pays. Ce n'est pas, comme je dis, que la qualité n'en soit aussi bonne; mais parce que les fourmis la faisant sur la terre par monceaux, qui sont quelquefois de la grosseur d'un tonneau, il s'y mêle quantité d'ordure : Au lieu qu'en Bengale la terre d'où l'on apporte la gomme étant une espèce de bruyère pleine d'arbrisseaux, les fourmis en entourent le bout des branches, ce qui la rend belle & nette, & par conséquent plus chère. Les habitans du Pegu ne s'en servent point aux teintures, parce qu'on leur apporte les toiles toutes teintes de Bengale & de Masulipatan, & que d'ailleurs ils sont si grossiers qu'ils ne s'appliquent à aucun art.

Il y a beaucoup de femmes à Surate qui ne gagnent leur vie qu'à nettoyer la Laque, après que la couleur d'écarlate en est tirée. Elles luy donnent telle couleur que l'on veut, & la forment en bastons comme la cire d'Espagne. La Compagnie Angloise & celle des Hollandois en enlèvent tous

les ans environ cent cinquante quaiſſons, & celle de France en pourroit tirer de meſme. La Laque en baſtons ne revient pas à plus de dix ſols la livre, & elle vaut en France dix ſols l'once, quoy que mêlée la moirié de reſine.

Pour ce qui eſt du *Muſc*, la meilleure torte & la plus grande quantité vient à Patna, ou les ſujers du Roy de *Boutam* l'apportent. Mais ceux qui veulent aller à Boutam pour negocier, il vaut mieux leur porter de l'ambre jaune & du corail que de l'argent, parce qu'ils font grand cas de ces deux choſes.

La meilleure *Rhubarbe* vient auſſi de Boutam ; mais on ne la peut pas transporter en Europe, à cauſe des temps de pluyes que l'on trouve dans la longueur du chemin, & c'eſt l'enneiny de la *Rhubarbe* que l'humidité, & meſme cette grande longueur de chemin fait que les marchands ne veulent pas s'en charger. Vous pouvez bien vous perſuader la quantité de rivières qu'il y a à paſſer depuis le Royaume de Boutam, qui eſt au delà du Gange tirant au nord, juſquies en France ou autre Royaume de l'Europe : joint que ſi par malheur en l'apportant il en tombe quelque balle dans la rivière par la faute du Chameau qui la porte, (car ces animaux, ſi l'on n'y prend garde, quand ils ont chaud ſe plongent dans l'eau avec leurs fardeaux ; c'eſt autant de perdu pour le marchand ; & quand meſme cet accident n'arriveroit pas, la longueur du chemin fait qu'il ſ'engendre dans le milieu de la piece une pourriture qui mange



**tout le dedans**; tellement que toute la Rhubarbe que nous avons vient de la grande Tartarie, qui est environ à trois cens lieues du Royaume de Boutam encore on en a bien du mal à la conserver.

*La Semencine* que l'on appelle la poudre aux vers, vient aussi de la Tartarie, & il n'en croit point autre part.

Le Musc se peut alterer en deux façons, dans le poids & dans la qualité. Aussi tost que les payfans ont tué l'animal dont nous vient le musc, ils luy coupent la vessie qui paroît sous le ventre de la grosseur d'un œuf, & qui est plus proche des parties genitales que du nombril, puis ils tirent de la vessie autant de musc qu'ils en veulent falsifier. Le musc est alors dans cette vessie comme du sang caillé, & ils y mettent du foye & du sang de l'animal haché ensemble en la place du musc qu'ils ont tiré. Ce mélange produit dans les vessies en une année de temps de certains petits animaux qui mangent le bon musc, de sorte que quand on vient à les ouvrir on y trouve beaucoup de dechet.

D'autres payfans quand ils ont coupé la vessie & tiré autant de musc qu'ils en peuvent tirer sans qu'il y paroisse trop, remettent à la place de petits morceaux de plomb pour approcher de la juste pesanteur. Quoy que cette tromperie altere le poids elle n'altere pas la qualité, & les marchands qui l'achètent & le transportent dans les pays étrangers, aiment bien mieux celui là que l'autre, parce qu'il ne s'y engendre point de ces petits animaux. Mais la tromperie est encore plus mal aisée

à découvrir, quand de la peau du ventre de l'animal, ils font de petites bourses qu'ils cousent fort proprement avec des filets de la mesme peau, & qui ressemblent aux veritables vessies; & ils remplissent ces bourses de ce qu'ils ont osté des bonnes vessies avec le mélange frauduleux qu'ils y veulent ajoûter; à quoy il est difficile que les marchands puissent rien connoître. Il est vray que s'ils liotent la vessie dès qu'ils l'ont coupée, sans luy donner de l'air & laisser le temps à l'odeur de perdre un peu de sa force en s'évaporant, tandis qu'ils en tirent ce qu'ils en veulent oster, il arriveroit qu'en portant cette vessie au nez de quelqu'un, le sang luy sortiroit aussi-tost par la force de l'odeur, qui doit necessairement estre temperée pour le rendre agreable sans nuire au cerveau.

Le *Sel Armoniac* & le *Borax* sans estre raffiné viennent d'Amadabat & des environs.

Les *Sucres* en cassonade sortent en quantité du Royaume de Bengale, & il s'en fait grand trafic à Ougouli, à Dacca, à Patna & en d'autres lieux. A mon dernier voyage des Indes, je fus bien avant en Bengale & jusqu'aux frontieres des estats voisins, & j'appris de plusieurs vieilles gens du pays une chose qui est à remarquer; c'est que le sucre gardé trente ans devient poison, & qu'il n'y en a guere de plus dangereux ny qui produise plus promptement son effet. Il se fait aussi du sucre en pain à Amadabat où on le sçait parfaitement bien raffiner, & on l'appelle pour ce sujet le *sucré* du Roy. Ces pains de sucre sont d'ordinaire de huit à dix livres.

**La Rhubarbe** vient de Bocara vers la Tartarie, à l'Orient d'esté des Estats du Grand Mogol, & de Boutam au Nord de Bengale. C'est la seule marchandise dont les negocians apprehendent de se charger, parce que le voyage estant long elle est fort sujete à se gaster, un certain ver se mettant dans le cœur, ce qui est le meilleur de la Rhubarbe. D'ailleurs si la Rhubarbe n'est bien emballée, & d'une maniere à ne craindre point que l'eau puisse percer l'envelope, quand elle vient par malheur à estre mouillée, il est inutile de la transporter plus loin, & il faut la jeter comme ne pouvant plus servir de rien.

L'*Opium* se tire de Brampour bonne ville marchande entre Surate & Agra. Les Hollandois viennent l'enlever, & le troquent contre leur poivre.

Le *Tabac* croist aussi en quantiré autour de Brampour, & j'ay veu des années qu'on negligeoit de le recueillir, parce qu'il y en avoit trop, & on en laissoit perdre la moitié.

Le *Caffé* ne croist ni en Perse; ni aux Indes mais il s'en fait grand trafic à Ormus & à Balsara, où les Hollandois qui retournent à vuide de Mokka en chargent le plus qu'ils peuvent, comme d'une marchandise qu'ils vendent bien. D'Ormus il se transporte en Perse & jusqu'en la grande Tartarie; & de Balsara on le distribue dans la Chaldée, dans l'Arabie qui est le long de l'Euphrate dans la Mesopotamie & autres Provinces de l'Empire Turc. Pour ce qui est des Indes, il y est peu en usage, & il ne s'y en void que ce que quelques

vaisseaux Indiens en apportent à leur retour de la Mecque. Le Caffé, qui signifie du vin en langue Arabe, est fait d'une espece de fève qui croist à huit journées de Mocca en tirant vers la Mecque, & l'usage en a esté premierement trouvé, par un hermite nommé *Schek Siadeli* il y a six vingt. ans ou environ; car avant luy il n'y a aucun auteur ni ancien ni moderne qui en ay écrit.

Du Pegu, comme je l'ay dit ailleurs, on ne peut emporter autre chose que de la gomme Laque, & des Rubis qui ne se trouvent qu'en ce seul quartier des Indes. Pour ce qui est des rubis, il y en a si peu de beaux, & ils passent par tant de mains & de veuës, que difficilement le marchand y peut-il trouver son compte. Il y a aussi tres-peu de marchandises qui soient propres pour ce pays-là : car hors les épiceries que les Hollandois y portent, on n'y peut rien debiter que du coton filé teint en rouge, dont ceux du pays se font de la toile pour s'habiller. Cet habit consiste en un morceau de toile autour du corps depuis la ceinture jusqu'aux genoux, & un autre morceau autour de la teste. Pour des étofes d'or & de soye, ils ne savent ce que c'est, & ils n'en voudroient pas faire la dépense, c'est pourquoy on ne leur en porte point. Mais si le marchand peut profiter de cent pour cent à porter au Pegu des cotons filez, il ne sçait que rapporter à son retour. Comme le pays est tres-abondant en cuivre, s'il estoit permis d'en rapporter en lingots, ou même en petite monnoye du pays qu'on feroit fondre, il y auroit dix pour cent de

bénéfice, mais il est très-difficile & très-rare d'en obtenir la permission. Ils souffrent bien que l'on emporte de leur petite monnoye d'or qu'ils appellent *Fanau*, & qui est mince comme du papier, les dix pieces ne faisant que la valeur d'un écu; mais le marchand qui est quelquefois obligé d'en prendre, y perd dix pour cent. Voilà tout ce que j'ay pû remarquer du commerce du Pegu, ou d'ailleurs les vivres sont à grand marché.

Le *Bezottar* se trouve parmi la fiente qui est dans la panse des chevres, qui broutent un arbrisseau dont j'ay oublié le nom. Cette plante pousse des feuilles & des boutons, autour desquels se forme le *Bezottar* dans le ventre de ces animaux. Il y prend sa figure selon celle des boutons & bouts de branches qu'ils ont mangés, c'est pourquoy on en trouve de tant de figures différentes. Les paysans connoissent en tastant la chevre combien elle a de bezoars dans le ventre, & la vendent à proportion de la quantité qu'elle en a. Pour le sçavoir ils soulent les deux mains sous le ventre de la chevre, & battant la panse des deux costez l'émeuvent de forte, qu'ils comptent juste en les tastant combien il y a de Bezoars. La rareté du Bezoar est dans la grosseur, quoy que le menu n'ait pas moins de vertu que le gros; mais on y peut estre trompé, parce qu'il y a des gens qui le grossissent avec une certaine paste composée de gomme & d'une autre matiere de la couleur du Bezoar. Ils luy donnent mesme autant d'envelopes que le Bezoar naturel en doit avoir. Mais on peut con-

noître

monstre cette tromperie par deux épreuves principales. Il faut pezer le Bezoar, & le mettre tremper quelque temps dans l'eau tiède; si l'eau ne change point de couleur, & si le Bezoar ne perd point de son poids, il n'est pas falsifié. L'autre épreuve se fait en approchant du Bezoar un fer rouge pointu; si le fer entre & le fait rissoler, c'est une marque qu'il y a du mélange & qu'il n'est pas naturel.

Pour l'ambre gris, il arrive tres peu d'occasions d'en acheter.

Quant aux Diamans, c'est une marchandise, où l'on sçait assez les precautions qu'il faut prendre; & en tout cela de bons Officiers fideles & intelligens sont l'ame du commerce des Indes. Mais il faut remarquer sur ces deux derniers articles des Diamans & de l'Ambre-gris, que ce n'est pas une marchandise dont la Compagnie se doive charger, parce que le profit ne vaudroit pas les frais qu'elle fait. Car il faut faire compte que si une Compagnie qui envoie des vaisseaux, d'un écu n'en fait pas trois, les interressez ne voyent de long-temps du profit, & qu'ils sont en danger de perdre leur Capital.

Il est encore tres-important d'établir un Comptoir avec deux ou trois Officiers seulement à Macassar, pour y vendre l'opium & les toiles qu'on y envoie de Surate, & pour acheter le clou de girofle que les habitans vont enlever avec de petites barques dans les Isles qui appartiennent aux Hollandois, la Compagnie ne pouvant empêcher

que les Officiers qu'elle commet à la garde des Infulaires qui cueillent le clou, n'en vendent sous main aux habitans de Macassar. Car sans cela comment pourroit subsister un Capitaine avec cent soldats ayant si peu de gages, dont une partie ne leur est payée qu'à leur retour en Hollande? Pour tous vivres ils n'ont qu'un peu de ris, qui souvent n'est pas trop bon, & ils se croient à un festin quand ils peuvent avoir toutes les semaines un petit poisson ou deux longs, comme le doigt. Aussi pendant les trois ans que la Compagnie les oblige d'ordinaire à demeurer là, le teint & la prunelle des yeux leur deviennent jaunes, & ne perdent jamais cette couleur.

Tandis que le commerce des Anglois a esté en vigueur, ils ont fait leur possible pour nuire à celui des Hollandois. Après avoir acheté une partie du clou à Macassar, ils en envoyoient dans tous les lieux où les Hollandois ont accoustumé de le debiter, & le donnant à tres-grand marché, & quelquefois mesme à perte, ils ruinoient par ce moyen le commerce du clou des Hollandois. Car c'est une coutume établie dans les Indes, que le premier qui fait le prix d'une marchandise contraint tous les autres par son exemple à vendre sur le mesme pied durant cette année-là. C'est par cette raison que les Hollandois ont établi un Comptoir à Macassar, où leurs Officiers rehaussent autant qu'ils peuvent le prix du clou dès que le Roy de l'île en ouvre la vente, & mesme font de grands presens au Roy pour l'obliger à le tenir haut; à

quoy ni les Anglois ni les Portugais dans le misérable estat où leurs affaires sont aujourd'huy dans les Indes , ne peuvent plus apporter d'empeschement.

Tandis que ceux de Macassar ont du clou , ils payent de cette drogue les marchandises qu'on leur apporte , & l'on peut aussi prendre en payement de l'écaille de tortuë , qui est de tres-bon debit en toute l'Empire du Mogol & de l'Europe ; & mesme de l'or en poudre , où il y a toujours à gagner six ou sept pour cent ; au lieu qu'il y a à perdre sur la monnoye de l'Isle bien qu'elle soit d'or , parce que le Roy la fait par trop alterer.

Enfin je ne doute point que le commerce de la Compagnie ne réussisse en tous ces lieux-là , s'il est une fois bien établi , & si l'on observe exactement les choses que j'ay remarquées ; & le fondement de tout est que l'argent ne manque point.

Pour conclusion il reste à voir quelles sont les marchandises qui se peuvent tirer de l'Empire du Mogol , & des Royaumes de Visapour & de Gélconda.

Ces marchandises sont de diverses sortes , & se debitent en differens endroits.

Celles qui sont bonnes à transporter en Europe sont les cotons filez , les toiles de coton unies blanches & teintes , plusieurs façons d'étofes de soye , soit unies soit rayées d'or ou d'argent , les tapis de laine ou de soye , ou bien de soye travaillée avec l'or & l'argent , les toiles peintes au pinceau ou imprimées , les soyes cruës , l'Indigo des trois



sortes, le Salpêtre, le Borax, la gomme Laque, le musc, le Bezoar, & quelquefois l'ambre gris & les diamans.

Celles qui sont propres pour trafiquer à Mocca sur les costes de la Mer rouge, & de l'Arabie heureuse, sont les grosses toiles blanches, bleues & noires.

Pour Ormus & Balsara dans le Golfe Persique, les toiles grosses & fines blanches, peu de teintes en bleu & en noir.

Pour Sumatra ou Royaume d'Achem, les toiles bleues & noires, beaucoup plus de fines que de grosses.

Pour Iava & Macassar les mêmes que pour Achem.

Pour les Philipines toutes sortes de toiles grosses & fines, blanches & teintes, les tapis, & les étoffes de soye.

Et quand le trafic de la Compagnie sera établi sur les costes de Malabar, & dans les autres lieux où l'on prend le poivre, l'Opium qui se prend sur les terres du Mogol sera de bon débit pour avoir le poivre de ces lieux-là.

Jé viens maintenant au prix des marchandises dont j'ay fait mention dans ces observations, & à la réduction des monnoyes des Indes à celles de France ; ce qui est nécessaire pour l'intelligence de tout ce que j'ay dit jusques à cette heure touchant le Commerce des Indes Orientales.



# DU POIDS ET DV PRIX DES MARCHANDISES

QUI SONT CONTENUES DANS  
ce Recüeil,

Et

DE LA REDVCTION DES  
*Monnoyes des Indes à celles de France.*

**I**L faut observer da'bord, que tout le trafic des Indes deçà & delà le Gange se fait en *Roupies*, & qu'une roupie vaut presentement trente sols de nostre monnoye ou demi-écu. Mais dans la seule Province de Guzerate les *Mamoudis* ont aussi cours dans le commerce. & un mamoudi vaut douze sols.

Les marchandises dont je vas donner la liste selon leur prix, se reduisent aux épiceries, aux drogues, aux toiles tant blanches que teintes, aux cotons filez & aux tafetas,

Il faut sçavoir ensuite ce que c'est que *Mein* & que *Cobit*, dont il sera parlé pour la vente des marchandises.

La *Mein* de Surate est un poids qui revient à 34 livres de Paris & cinq onces fortes, & la *Mein* est de 40. *Serres*, & en quelques endroits de 41. c'est comme qui diroit 40. livres, mais qui sont moins fortes que les nôtres. La *mein* d'Agra est est une *m.in* & demi de Surate.

Le *Cobit* est une mesure pour toutes les marchandises qui se doivent mesurer, & il y en a de diverses sortes, comme nous avons en Europe de diverses sortes d'aunes. On le divise par 24. *Tasots*; & comme la plus grande partie des marchandises des Indes se debite à Surate, voicy à costé quelle est la mesure du quart de *Cobit* de la ville de Surate divisé en six *Tasots*.

### INDIGO.

L'Indigo d'Agra ou des villages circonvoisins, couste la *mein*, *mamoudis*. 94  $\frac{1}{2}$

L'Indigo d'Amadabat couste la *mein* de 40. *Serres*, *mamoudis*. 45

Amadabat est la ville où les Anglois & les Hollandois font teindre leurs toiles & raffiner leur salpêtre, & tant pour l'achat que pour la vente il s'y fait un grand negoce.

### EPICETIES.

#### Poivre.

Il y a de deux sortes de Poivre, l'un dont le grain est petit, l'autre dont le grain est gros, &

C'est un quart de Cobit de Surate divisé en six Tasots.

que l'on distingue d'ordinaire en petit poivre & gros poivre. Le petit poivre se vend dans tout l'Orient aussi bien que le gros, & particulièrement parmi les Mahometans qui en consomment beaucoup. Car dans une livre de petit poivre il y a le double de grains que dans la livre du gros, & plus il y a de grains dans le pilau où ils en jettent à poignée, plus ces petits grains paroissent; outre que le gros poivre donneroit trop de chaleur à la bouche.

Le petit poivre vient de Bantam, d'Achem & de quelques autres lieux vers l'Orient.

Le gros poivre pour la plus grande partie vient de la coste de Malabar; & Tuticorin & Calicut sont les villes où on le va acheter. Il en vient aussi des terres du Roy de Visapour, & la vente s'en fait à Rejapour petite ville de ce Royaume. Les Hollandois qui le vont acheter ne donnent point d'argent; mais ils donnent en échange plusieurs sortes de marchandises, comme du coton, de l'opium, du vermillon & du vif argent, & c'est ce gros poivre que l'on transporte en Europe. Les 500 livres de ce gros poivre ne leur reviennent en troc qu'à 38 reales; mais sur ce qu'ils donnent en troc ils gagnent les cent pour cent. On le peut avoir argent comptant pour 28. ou 30. Reales, ce qui seroit l'acheter de cette sorte beaucoup plus cher que les Hollandois.

Le *Cargamon* est la plus excellente sorte de toutes les épiceries; mais il est tres-rare, & comme il n'en croist que fort peu dans les seules terres de

Vilapour, on n'en sert en Asie que sur la table des Grands. Les 500. livres de Cargamon se vendent depuis 100. jufques à 110. reales.

La *Cannelle* vient de l'Isle de Ceylan. Autrefois les Portugais en tiroient des terres qui appartiennent aux Roys d'autour de Cochin. Mais depuis que les Hollandois ont pris cette ville, & qu'ils se font rendus maîtres de la coste de Ceylan où croît la canelle, voyant que celle des environs de Cochin leur faisoit tort, parce que n'estant pas si bonne que celle de Ceylan elle se donnoit à grand marché, ils ruinerent tous les lieux où elle croissoit, & ainsi il n'y a plus de canelle que celle de Ceylan, qui est presentement entre les mains des Hollandois. Quand les Portugais tenoient cette coste de Ceylan, les Anglois achetoient d'eux la canelle, & payoient pour la mein 50 mamoudis

*Prix des Epiceries que tiennent les Hollandois selon qu'ils les vendent, à Surate.*

Le clou se vend la mein, mamoudis,	103 $\frac{1}{2}$
La feuille, ou fleur de muscade la mein, mamoudis,	157 $\frac{1}{2}$
La noix muscade la mein, mamoudis,	56 $\frac{1}{4}$

Ces trois sortes d'épiceries sont les seules que les Hollandois ont entre leurs mains avec la canelle.

Le cargamon la mein, mamoudis,	50
Le poivre long la mein, mamoudis,	15
Bois de poivre long, mamoudis,	4
Le	

Le petit poivre fut acheté des Anglois pour le  
porter en divers lieux de l'Asie la mein, mamou-  
dis.

14

Ils'en prirent en quantité d'un marchand In-  
dien, & à terme de huit mois.

*Drogues qui se trouvent dans Surate, & que l'on y  
apporte des pays Estrangers, avec le prix de  
chacune par mein.*

Salpêtre raffiné coûte la mein, mamoudis	7.
Sel Armoniac, mamoudis,	20.
Gomme laque; mam.	7 $\frac{1}{2}$
Gomme laque lavée, mam.	10
Gomme laque faite en cire d'Espagne, ma- moudis.	40.

Il y en a de 50. & de 60. mamoudis la mein, &  
de plus encore quand on y veut ajoûter du musc.

Safran de Surate qui ne sert que pour la cou-  
leur mamoudis.

4. 2.

Borax, mamoudis	
Cumin blanc, mam.	8.
Cumin noir, mam.	3.
Arlet petit, mam.	3.
Encens qui vient de la coste d'Arabie, mam.	3.
Gingembre, mam.	7.
Mira, la bonne s'appelle mira-gilet, mamou- dis.	7.
Mira-bolti qui vient de l'Arabie, mamoudis.	30.
Sucre candi, mamoudis.	18.
Casse, mamoudis.	2.

**Afutinat**, une sorte de graine qui est fort chaude, mam. 1.

Fenouil gros, mamoudis. 3  $\frac{1}{2}$

Fenouil petit & fort chaud, mam. 1  $\frac{1}{2}$

Oupelote, forte de racine, mam. 14.

Combre, mam. 5.

Auzerout, qui vient de Perse, mamoudis. 120.

Aloes Sucotrin, qui vient d'Arabie, mam. 28.

Reglise, mam. 4.

Vez-Cabouli, forte de racine, mam. 12.

Bois d'Aloes du grand morceau, mamoudis. 200.

Bois d'Aloes du petit morceau, mamoudis. 400.

Il y a de ce bois d'Aloes selon qu'il est gras, qui coute la mein, mamoudis. 4000.

## P R I X D E S T O I L E S

tant blanches que de couleur.

### *Toiles blanches.*

**B** Affetas, ou pieces de toile qui se font aux environs de Surate, comme à Brouta, Baroche, Renonsari & autres lieux, sont de 21. Cobit estant crû, & estant lavé de 20. Cobit. Ceux de Brouta ne sont que de 20. Cobit estant crûs, & de 19  $\frac{1}{2}$  Cobits estant lavez. Ils sont tous d'une même largeur, à sçavoir de 22. Tasots. Voicy le prix des differens bassetas ou pieces de toile, & il n'y en a point de plus bas ni de plus haut.

Piece de toile coute, mamoudis.	147
Piece coute, mamoudis.	2 $\frac{1}{8}$
Piece coute, mamoudis.	3.
Piece coute, mamoudis.	4 $\frac{1}{4}$
Piece coute, mamoudis.	5.
Piece coute, mamoudis.	5.
Piece coute, mamoudis.	6 $\frac{1}{2}$

*Bafetas larges ou Dôtis, larges de 31. à 32 Tafsots, & qui tire vingt cobits. Voicy leurs differens prix selon leur qualité.*

Piece coute, mamoudis.	5.
Piece coute, mamoudis;	6.
Piece coute, mamoudis.	7 $\frac{1}{4}$
Piece coute, mamoudis.	12.

Si ces toiles n'estoient pas assez larges & assez fines, on les peut faire & plus larges & plus fines. On en fait d'autres de 20. Cobits de long & de 22 Tafsots de large, qui content les unes 300, les autres 400. & 500. & quelques unes jusqu'à 1000 mamoudis. Mais les Anglois & les Hollandois n'en veulent point emporter de si cheres Voicy la liste des sortes qu'ils emportent jusqu'à 12. & 16. mamoudis.

*Autres sortes de toiles qui se font aux environs de Masulipatan sur les terres du Roy de Golconda, & ces pieces s'appellent Betilles. Voicy leurs differens prix.*

Piece ou Betille coute, mamoudis.



Piece coute , mam.	5.
Piece coute , mam.	9 $\frac{1}{2}$
Piece coute , mam.	12.
Piece coute , mam.	16.

Il faut remarquer, que plus vous lavez ces sortes de toiles plus elles deviennent belles & pressées. Mais c'est tout le contraire pour celles qui viennent d'Agra, plus on les lave plus elles deviennent laides & pleines de duvet, elles ne font point de profit, & elles sont incontinent rompues.

*Toiles de couleur.*

**P**Our ce qui est des toiles de couleur, noire, bleue, rouge, ou autres, on prend les Bafetas comme l'on veut, fin ou gros. Ils sont teints ou à teindre autant l'un que l'autre, & pour teindre chaque piece, la battre, la plier, mettre la shape, & pour le papier où on l'enveloppe, on donne un mamoudi & demi.

Les chites ou pieces de diampour coutent la piece, mamoudis. 2  $\frac{3}{4}$

Chites de Seronge longues de 16 Cobit, coutent la piece, mamoudis. 9.

Mais il faut remarquer qu'il y a de ces chites à tout prix, à sçavoir de 30. & 40. mamoudis la piece.

*Cotons filés, dont voicy les differens prix, & ils se vendent à la mein, c'est à dire au poids.*

<b>C</b> oton filé, la mein, mamoudis.	15.
Coton filé, la mein, mamoudis.	20.
Coton filé, la mein, mamoudis.	25.
Coton filé, la mein, mamoudis.	35.
Coton filé, la mein, mamoudis.	55.
Coton filé, la mein, mamoudis.	400.
Coton filé, la mein, mamoudis.	700.

Il faut remarquer que de ce coton filé qui coûte 400. mamoudis la mein, les Indiens en font des Bafetas de 30. & 32. mamoudis la piece; & de celuy de 700. mamoudis ils en font des bafetas de 80. & 100. mamoudis la piece.

### T A F E T A S.

*Voicy les différentes sortes & les differens prix.*

**T**afetas, la piece 15. Cobit de long coute, mamoudis. 14.

Coton de foye la piece de 9. Cobit, coute la piece, mamoudis. 18.

Coton de foye & or, & de foye & argent, coute la piece de foye & or, mam. 13. & 14.

La piece de foye & d'argent, mam.

Atelas, la piece de 9. Cobits, mam. 21.

Allega Baroque, coute la piece, mam. 18.

Trois pieces de gentillesse, faites d'herbes fi-

lées, mais qui se coupe aisément, les trois pieces  
content, mam. 20.

On croiroit que ces tafetas sont faits de soye, mais ce sont les mouches qui filent cela sur les arbres, comme le ver fait la soye. Cela se fait en Bengale & à Mosambique.

Toutes les marchandises qui viennent d'Agra à Surate, tant pour remises de lettres de change à 5. pour cent, que pour emballage, voitures & droits de chemins, selon leurs différentes qualitez, vont de 15. jusqu'à 20. pour cent.

Tout l'or & l'argent, tant en lingots que monnoyé, qui entre à Surate, paye 2 1/2 pour cent. Le marchand fait ce qu'il peut pour éviter de payer cette Doüane; mais quand on le découvre, il en est quitte en payant le double, & rien au delà. Les Princes ont bien voulu aller jusques à la confiscation de toute la somme; mais les gens de la Joy's'y sont opposez, & ils soustienent que Manomet defend absolument toutes doüanes, & tout inter-  
**dit** d'argent.

*Monnoyes étrangères tant d'or que d'argent, qui ont  
cours dans le Commerce des Indes:*

**I**L y a différentes sortes de Reales, qui doivent peser les unes 73. vals, les autres 77. Voicy les prix auxquels elles ont esté vendues en l'année 1665. & d'ordinaire, c'est un mesme cours.

Les Reales suivantes doivent peser 73. vals. & ne pesant pas, il faut suppléer au défaut.

La Reale d'Espagne vieille, les cent pour roupies.

215  $\frac{1}{4}$ 

Reale seconde, les cent pour roupies.

212  $\frac{1}{4}$ 

Reale nouvelle, les cent pour roupies.

208  $\frac{1}{4}$ 

Les Richdales suivantes doivent peser 77. vals, à savoir la Richdale de Flandre, & les Richdales d'Alemagne, de Pologne, de Danemarc, de Suede, de Suisse & de Geneve, & si elles ne pesent 77. vals, il faut faire bon le poids.

Richdales de Flandres, les cent pour roupies.

214

Richdales d'Alemagne, de Pologne, de Suede, &c. les cent pour roupies.

216  $\frac{1}{4}$ 

La Reale vieille se connoist, lors qu'il n'y a point de chapelet autour.

La Reale seconde est de deux sortes, l'une avec le chapelet dont les grains sont fort gros, & l'autre n'a point de chapelet, mais elle a la croix faite de cette maniere.



La Reale nouvelle a un chapelet autour, mais les grains en sont fort petits. Elles ont toutes la croix faite de cette maniere.



### *Prix des especes d'or.*

Tous les Ducats d'or qui se font en Europe, soit dans l'Empire d'Alemagne, soit en Hongrie, Pologne, Danemarc, Suede, aux Pays-Bas & à

Venise, doivent peser 9. vals &  $\frac{1}{16}$  d'un Carat, sinon il faut suppléer au défaut. Les Indiens ont un poids de cent ducats, & si les cent ducats ne pèsent pas, on ajoute ce qui manque. Toutes ces sortes de ducats valent 9. mamoudis & 3. Pechas. Ceux de Venise valoient autrefois deux Pechas de plus que les autres, parce qu'on les croyoit alors de meilleur or; mais depuis quelques années on a trouvé le contraire, & aujourd'hui on ne les veut pas même au prix des autres.

Le nouveau Iacobus vaut 22. mamoudis.

Pour ce qui est des Louis d'or, des pistoles d'Espagne & d'Italie, & autres especes d'or, de l'or en œuvre, comme chaînes d'or & autres ouvrages; & de l'or ou de l'argent en lingot, on le paye selon le titre. Mais quand le marchand peut avoir de l'or ou de l'argent en lingot, il y a plus de profit, car on ne perd pas la fabrique de la monnoye.

*Du change ordinaire dans les Indes.*

Tant sur les terres du Grand Mogol, que sur celles du Roy de Golconda, voicy comme les changes vont d'ordinaire pour Surate. .

De Labor à Surate, de 7 à 7  $\frac{1}{2}$  pour cent.

De Janabat & d'Agra, de 4 à 5.

D'Amadabat, d'un jusqu'à un &  $\frac{1}{4}$ .

De Bengale, de Patna, de Casembasar & d'Ougouli, qui sont les lieux où l'on va prendre les foyes, les sucres, les toiles & le Borax, de 8. à 9. pour cent.

De Colconda & des lieux circonvoisins, où l'on prend les toiles & diamans, de cinq à six pour cent. Et pour Goa quatre pour cent.

*De la nature des Presens qu'il faut faire aux Princes Mahometans de l'Asie, dans les Estats desquels une Compagnie, où un Marchant particulier prétend de negocier.*

J'Ay dit plus haut, que le premier & principal fondement d'une Compagnie de Commerce, est que l'argent ne manque point, & de prendre bien ses mesures de ce costé-là. Mais il y en a encore un autre qui n'est pas moins necessaire, qui est de se rendre d'abord favorables les Rois & leurs principaux Ministres dans le pays où la Compagnie veut trafiquer. Pour acquiescer leur bien-veillance, il est inutile de recourir à d'autres moyens qu'à de beaux presens; car outre que c'est la coutume generale de toute l'Asie, de n'aborder aucun Prince & grand Seigneur les mains vuides, ils aiment fort qu'on leur donne; & tiennent pour un affront, si un Estranger les vient saluer sans leur rien offrir.

Mais ce n'est pas encore assez que de leur faire un present, il faut connoistre leur goust, & faire en sorte que le present leur soit agreable. Sur quoy il faut remarquer comme une maxime generale, que les Mahometans estiment impur & souillé tout ce qui part de la main des Chrétiens, & qu'ils ne se servent jamais d'aucune chose.

qu'ils puissent acheter d'eux ou recevoir en présent, qu'ils ne l'ayent lavée deux ou trois fois. Que si la chose ne se peut laver sans estre gastée, ils la méprisent & la rejettent comme estant inutile à leur usage, quelque précieuse qu'elle pût estre d'ailleurs. La Compagnie Angloise ayant un jour présenté, soit en son nom, soit au nom du Roy d'Angleterre, un carrosse tres-riche au Roy de Perse; apres qu'on l'eut fait laver & nettoyer plusieurs fois. Le Roy Ghasefi qui regnoit alors, estant jeune & moins zelé pour la Loy que les Princes ne le sont d'ordinaire dans un âge plus avancé, entra enfin dedans une seule fois au bout de deux ou trois mois, & ne fit que le tour de la place d'Isphaham, apres quoy le carrosse demeura inutile pour toujours, & chacun avec le temps en prit un lambeau. Le Roy s'y déplut d'abord, & dit qu'en se faisant traîner dans cette machine, il ne pourroit pas voir à la guerre ceux qui viendroient l'attaquer. Le Grand Duc de Moscovie s'avisa aussi de luy faire présent d'un carrosse, mais il en fit encore moins d'estat, & n'entra jamais dedans.

J'ay vû le riche & magnifique carrosse que la Compagnie Françoisé a envoyé en présent au Grand Mogol; mais je doute fort qu'il en ait esté bien receu, ny qu'il ait jamais voulu s'en servir, parce que pour en oster la souillure que les Mahometans croient, comme j'ay dit, estre attachée à tout ce qui part des mains des Chrétiens, on ne l'aura pû laver sans le gaster. Je suis bien

persuadé qu'un joyau qui n'auroit cousté que la moitié de la somme qu'ont cousté à la Compagnie le carrosse & la chaise qui l'accompagnoit, auroient esté un présent infiniment plus agreable au Grand Mogol, où au défaut d'un joyau, si on n'avoit pû en recouvrer, un bassin de roupies d'or, montant à la somme dont on auroit voulu luy faire présent.

La Compagnie Angloise fit present un jour au Grand Mogol, d'une *Simiane*, qui est une grande piece qu'on tend au devant d'un pavillon, afin que ceux qui sont à la porte, soient à l'abry des pluyes & du Soleil. Cette piece estoit magnifique & extraordinairement riche; mais parce que c'étoit un ouvrage des Chrétiens, & que pour s'en servir il l'auroit taver, & par conséquent gâter la broderie. En nul estat de ce present: Les joyaux même que les Chrétiens vendent ou donnent aux Prince Musulmans, sont lavez deux ou trois fois avant qu'ils s'en servent; mais sans se gâter. Et c'est par cette raison qu'une belle perle, ou qu'un autre joyau d'une belle pierre ou de plusieurs pierres sont les presens que ces Princes aiment le plus, les pouvant aisément puisier, pour s'en servir sans scrupule. Ces presens, dis-je, leur sont de beaucoup plus agreables, quoy qu'ils soient des productions de l'Orient, & qu'il semble que naturellement les hommes sont plus d'estat des richesses estrangeres. Mais la perle vient aussi des Indes Occidentales, & mesme il s'y en trouve de plus grosses que dans l'Orient.



*Remarque touchant les Courtiers des Indes.*

**L**Es Courtiers des Indes , sont d'ordinaire comme les Chefs de leurs familles, dont ils ont tout le bien entre les mains pour le faire valoir. On choisit pour cela ceux qui ont tout ensemble le plus d'âge & le plus d'expérience, afin de pouvoir bien procurer les avantages de toute la parenté, estant comme les Depositaires & les Tuteurs de ses biens. Tous les soirs apres qu'ils sont revenus de leurs affaires, & que selon la coûtume des Indiens qui ne soupent point, ils ont mangé quelque douceur, & bu une tasse d'eau, les plus vieux de la parenté s'assemblent au logis du Courtier, qui leur rend conte de ce qu'il a negocié ce jour-là, & ils tiennent conseil ensemble de ce qu'il devra faire à l'avenir. Sur tout on l'exhorte à prendre bien garde à ses affaires, & à tromper plutôt que d'estre trompé.

F I N.

# RELATION

NOUVELLE ET SINGULIERE

DU ROYAUME

DE TUNQUIN,

Avec plusieurs figures, & la  
Carte du País.

*QUATRIEME PARTIE*





# RELATION

## NOUVELLE ET, SINGULIERE

## DU ROYAUME

## DE TUNQUIN.

### CHAPITRE PREMIER.

*Discours general du Royaume de Tunquin,  
Et de quelle maniere l'Auteur en a eu la  
connoissance.*



LE Royaume de Tunquin a esté long-temps inconnu aux peuples de l'Europe, & ceux qui nous en ont écrit des relations n'ont pas bien reconnu le pays, ou ils n'en ont pas eu des memoires assez fideles. C'en est pas que je les veuille censurer; mais je dis seulement que celle que je donne ici au public tirée des memoires de mon frere, que j'emmenay avec moy dans le second voyage que

je fis aux Indes, & qui a fait onze ou douze voyages de Batavia, de Bantam & d'Achem au Tunquin: l'en ay aussi recueilli d'autres des Tunquinois avec lesquels j'ay eu plusieurs conversations pendant le temps que j'étois en Batavia & en Bantam, où ils viennent faire leur principal negoce; & ce qui m'en a donné les plus grandes lumieres, c'est que ces negociants amènent toujours avec eux quelques Bonzes qui sont leurs Prestres, & aussi quelques gens de lettres pour apprendre à leurs enfans à lire & à écrire; car quand ils font des voyages en mer ils meinent toutes leurs familles; c'est de ces Bonzes & de ces gens de lettres que j'ay tiré plusieurs memoires qu'ils me donnoient agreablement, parce qu'ils estoient fort aises d'apprendre aussi de moy la maniere du gouvernement de nostre France; & comme je n'ay jamais esté dans mes voyages sans avoir un Atlas & plusieurs cartes particulieres, ils estoient ravis quand je leurs montrois cōme le monde est composé, & les differens Estats & Royaumes. Ce qui donne le plus de plaisir au lecteur dans ces sortes de relations, est la persuasion qu'il peut avoir qu'elles sont fideles, & qu'elles partent d'un homme sincère & qui n'a pas dessein de les abuser. Mon frere qui estoit un homme hardy & intriguant, & qui aimoit à voyager comme moy, ayant oüy dire aux Indes beaucoup de belles choses du Royaume de Tunquin, resolut d'y aller; & comme il avoit un don particulier pour appredre les langues en peu de temps, la langue Malaye luy fut bien tost assez familiere, qui est celle des sçavans en ces quar

tiers de l'*Afrique*, comme la Latine dans nostre Europe. Il apprit que la soye, le musc, & autres marchandises de cette nature estoient a beaucoup meilleur marché en ce pays là qu'en tous les pays voisins, & que mesme le negoce s'y faisoit avec bien plus de fidelité. Sur cette instruction il équipa un vaisseau avec lequel il y a fait heureusement ses voyages.

Il portoit toujours avec soy une bonne somme d'argent, & de plus il se munissoit de quantité de petits ouvrages curieux, pour en faire présent au Roy & aux principaux de la Cour, selon la coûtume generale de tous ces pays Orientaux, où il ne faut jamais se presenter devant les Princes ny les Grands Seigneurs avec les mains vuides. De cette maniere il fut bien receu des la premiere fois qu'il aborda en ce pays, & le Douanier qu'il fut saluer d'abord, & qui luy sceut bon gré du present qu'il luy fit d'une horloge à contre-poids, d'une paire de pistolets, & de deux tableaux qui representoient deux courtisanes, alla aussi tost en donner avis au Roy. Ayant eu ordre de se rendre à la Cour, & venant saluer ce Prince, tout le monde fut surpris de voir un étranger si éloigné de son pays parlant si bien la langue Malaye. Le Roy luy fit un tres bon accueil, & receut fort agreablement le present qu'il luy avoit apporté. C'estoit une tres-belle épée, dont la garde & la poignée estoient d'or couvertes de rubis & d'emeraudes, la lame large de deux doigts ne tranchoit que d'un costé, comme sont celles des Tunquinois. Cette épée estoit sur-

viè d'une paire de pistolets garnis d'argent ; d'une selle de cheval à la Persienne en broderie d'or & d'argent avec la bride ; d'un arc avec le carquois & les fleches ; & de six tableaux de même nature que ceux qu'il avoit donnez au Doüanier. Toutes ces choses plurent fort au Roy, qui tira aussi-tost l'épée hors du fourreau pour la mieux considerer. En suite un de ses fils l'ayant prise, essaya si elle viendroit aussi bien à sa main que celles de leur pays, & se mit en posture comme s'il eut voulu allonger un coup. Mon frere voyant que ce jeune Prince s'y prenoit de bonne grace, mais à la manière du pays, dit au Roy que s'il luy plaisoit il montreroit au Prince comme cet exercice se faisoit en France, de quoy le Roy témoigna qu'il en estoit bien content. Car, s'il m'est permis de dire d'un frere ce qui en estoit, outre qu'il estoit assez bien fait, & qu'il avoit une belle disposition de corps, il n'avoit jamais guere trouvé d'homme dans les sales d'armes qu'il n'eust battu, & il s'estoit plus dans sa jeunesse à frequenter les Academies où il n'avoit pas perdu le temps.

Vilà de quelle maniere se passa cette premiere entrée à la Cour ; car il fit plusieurs fois le voyage de Tunquin, & à toutes les fois qu'il retournoit, on luy faisoit de plus en plus des caresses. Ce qui acheva de le mettre tout à fait bien dans l'esprit du Roy & des principaux Seigneurs, est la complaisance qu'il avoit de jouër avec eux & jusqu'à de grosses sommes, de maniere que comme il estoit hazardeux il en fut dans un voyage pour

plus de vingt-millè écus de perte. Mais le Roy qui estoit genereux ne voulut pas qu'il la souffrist, & luy fit quelques presens qui la reparerent. Ainsi dans le long séjour que mon frere fit en Tunquin, & avec les habitudes qu'il eut à la Cour, & le negoce qu'il fit dans le Royaume, comme il estoit curieux de tout sçavoir il luy fut aisé de s'instruire bien particulièrement de toutes choses, & c'est sur ~~les~~ memoires que j'ay dressé cette relation. Mais je puis dire que j'ay travaillé aussi sur les miens propres, par l'entretien que j'ay eu souvent à Batavia & à Bantam avec quantité de Tunquinois qui y viennent pour negocier, & que je regalois expres pour m'instruire de leurs coûtures & de leurs ceremonies. Ils souhaitoient aussi, que je les entretenisse reciproquement des nostres, je remarquois qu'ils prenoient plaisir à écouter ce que je leur faisois dire, que de mesme qu'en leur pays, la Noblesse en France s'acqueroit par la vertu & les belles actions, soit dans les armes, soit dans les negotiations dans les pays étrangers, où l'on a rendu quelque service considerable à l'Estat. Que l'étude des belles lettres faisoit aussi parvenir aux plus hautes charges de Judicature, & donnoit entrée aux gens capables jusques dans le Conseil secret du Roy; ce qu'ils trouvoient avoir beaucoup de rapport avec les loix & les coûtures de leur pays, comme il se verra en suite.

Voilà sur quels fondemens cette relation est appuyée. Elle est fidele & assez exacte, & ce beau Royaume, dont l'on a parlé jusques à cette heure



avec assez d'obscurité & d'incertitude, lera dépeindre tel qu'il est, sans qu'aucune considération me puisse porter à dire des choses autrement qu'elles m'ont esté connues.

Pour observer un bon ordre dans cette relation, & conduire pied à pied le Lecteur à une parfaite connoissance de ce Royaume, je parleray premierement de son assiete, de son étendue & de son climat. Puis je viendray à sa qualité, à ses richesses & à son commerce, qui sont les trois sources des forces des Estats. Apres j'exposeray les mœurs & les coûtumes des peuples, soit dans l'œconomie particuliere, soit dans la société civile, comme dans leurs mariages, leurs visites & leurs festins. Je feray ensuite paroistre les gens de lettres, entre lesquels je n'oubliay pas les Medecins, ny l'objet de leur art, c'est à dire les maladies qui règnent le plus en ce pays-là. Je traiteray de l'origine du gouvernement & de la police du Royaume de Tunis, de l'estat de la Cour, de l'avènement des Rois au trône & de leur pompe funebre, & en dernier lieu de la Religion de l'Etat. Ainsi je réduisy toute cette relation a quinze chapitres. Les cinq premiers seront pour la description naturelle de ce Royaume; les cinq qui suivront pour la description morale, & les cinq derniers pour la description politique, ce qui est ce me semble le meilleur ordre qu'on puisse tenir en des matieres de cette nature. Au reste cette relation est comme une suite de celles que j'ay déjà données de mes voyages de Perse & des Indes, & elle

servira à éclaircir plusieurs choses touchant le commerce.

J'ose me promettre que la carte du pays, & les figures tirées apres des desseins faits sur les lieux, ne contribueront pas moins au divertissement du lecteur, qu'à l'intelligence de la matiere qu'elles expliquent.

---

## CHAPITRE II.

*De l'Assiete & de l'étendue du Royaume de Tunquin.*

**I**L y aura moins de quoy s'étonner, que nos predecesseurs ayent eu si peu de connoissance de ce Royaume, si l'on considere qu'ayant fait autrefois une portion considerable de ceuluy de la Chine, ses peuples de même que les Chinois se sont toujours tenus enfermez dans leurs limites, sans se soucier d'avoir aucun commerce avec les autres peuples, qu'ils méprisoient & qu'ils estimoient barbares comme gens venus d'un autre monde, mais aujourd'huy qu'ils voyent que les étrangers les viennent trouver dans leurs pays, ils commencent à connoistre que les autres peuples sont aussi bien policez qu'eux, & l'envie leur a aussi pris de venir faire le commerce aux pays étrangers, comme je les ay veu en Batavia & en Bantam, s'humanisant avec tout le monde d'une maniere fort honneste. L'on croiroit que le climat de ce Royaume devroit estre chaud, il est néanmoins fort temperé tant à cause de la quantité des rivieres qui arrosent le

pays & envoient toujours quelque fraîcheur, que par les pluyes qui tombent dans leurs saisons, ce qui arrive ordinairement dans toute la Zone-torride, comme j'ay remarqué dans mes voyages des Indes; ainsi il ne sera pas mal aisé de croire que le pays est bon & fertile, & par conséquent des plus peuplez, de quoy il sera parlé au chapitre suivant.

À l'Orient ce Royaume touche la Province de Canton l'une des meilleures de la Chine.

À l'Occident il confine avec le Royaume de Brama.

Au Septentrion il est borné par deux autres Provinces de la Chine, Junnan & Quansi.

Au Midy il a la Cochinchine & le grand Golfe de mesme nom.

Pour revenir au climat de ce pays, l'air y est si doux & si temperé, qu'il semble que toute l'année ne soit qu'un printemps continuel. On n'y a jamais vû ni neige ni glace, les arbres n'y sont jamais sans feuillages, la peste, la goutte, la pierre, & autres maladies si communes en Europe, sont entièrement inconnues aux Tunquinois. Il n'y a que deux vents qui partagent entre eux toute l'année, l'un qui vient du Nord, & l'autre du Sud, & chacun regne six mois. Le premier rafraichit tellement la terre, qu'il n'y a rien alors de si délicieux que le séjour de Tunquin. L'autre commence à souffler depuis la fin de Janvier jusqu'à la fin de Juillet, & les deux derniers mois sont les mois des pluyes. Ce qu'il y a de facheux, tant en ce pays-  
là

là qu'en d'autres endroits des Indes, est que d'ordinaire de sept en sept ans il se leve des vents furieux appelez Ouragans, qui abbatent les maisons, arrachent les arbres, & font d'étranges degats. Ils ne durēt communément que vingt-quatre heures; & ne se font guere sentir que sur les mers du Japon, de la Chine, de la Cochinchine, de Tunquin & des Manilles, & tourmentent rarement les autres mers.

Les Astrologues de ces quartiers-là croyent que ce vent tempestueux & terrible prend naissance des exhalaisons qui se forment dans les mines du Japon. Comme ce vent se rend tout d'un coup impetueux, quand il surprend un vaisseau en mer, les Pilotes n'ont point trouvé de meilleur expedient que de couper promptement les mers, afin qu'il ait moins de prise.

Dans cette belle étendue de pays, qui égale presque celle de la France, on compte plusieurs Provinces dont les limites ne nous sont pas fort connus, les Tunquinois n'estant pas grands Geographes, & n'ayant pas esté aussi fort curieux d'écrire les Annales de leur nation. Mais des plus habiles d'entre-eux m'assurerent toutefois à Batavia, que tant villes que bourgs il y en avoit dans le Royaume pres de vingt mille. Ils ajoûtoient qu'il y en auroit bien davantage, n'estoit que de même que les Cochinchinois leurs voisins ils aiment fort l'eau, où ils demeurent plus volontiers que sur terre, & l'on void en effet la plupart de leurs rivières couvertes de bateaux qui leur servent de maisons, & qui sont fort propres bien qu'ils y tien-

nent aussi leur bestail. Il est temps de venir à la qualité du terroir, & de voir ce qu'il produit pour la nourriture de ces peuples.

---

### CHAPITRE III.

#### *De la qualité du Royaume de Tunquin.*

CE Royaume pour la plus grande partie est un pays uny, qui se relève de fois à autre en des costaux agreables: Ses plus grandes montagnes sont vers le Nord. Il est arrosé de plusieurs rivières qui l'entrecoupent, entre lesquelles il y en a qui portent de grandes galères & grosses barques, ce qui leur est fort avantageux pour leur négoce. Dans tout ce Royaume il n'y croît toutefois ny bled ny vin, parce que comme j'ay dit, il manque de pluie, qui n'y tombe qu'aux mois de Juin & Juillet; mais d'ailleurs il y vient une grande quantité de ris, qui est la principale partie de la nourriture des peuples, non seulement au Royaume de Tunquin, mais aussi dans la plus grande partie des Indes; ce ris sert aussi pour leur boisson, & ils en font même de bonne eau-de-vie. Ils ont d'excellents fruits & fort differens des nôtres, aussi bien que les arbres qui les portent. Les plus considerables sont le palmier, le goiavier, le papayer, & l'araguer. Le palmier porte là ses fruits plus gros qu'en pas un lieu de l'Asie; la noix est de la grosseur de la teste d'un homme, & sa figure comme une noix de cocos, l'écorce est fort dure,

& quand on ouvre ce fruit on trouve une chair blanche comme la neige ; le goust approche de celui de nos amandes , & dans chacun de ces fruits il y a environ deux grands verres d'une liqueur , qui est tres-rafraichissante & tres-agreable à boire. Le gogavier a beaucoup de ressemblance avec le laurier , & il y en a de deux sortes ; l'un porte des pommes vertes au dehors , & rouges au dedans ; mais celles de l'autre dont on fait plus de cas , tirent sur le jaune au dehors , & sont blanches au dedans , & du haut du fruit sort comme un petit bouquet ; sa chair est pleine de pepins plus petits què les grains de nos grenades ; & si on le mange avant qu'il soit meur , il resserre le ventre , au lieu que dans sa parfaite maturité il fait un effet contraire. Autrefois cette sorte de fruit estoit inconnuë au Royaume de Tanquin ; mais depuis que les Portugais se furent portez à Macao ils y en porteroient , & il s'est beaucoup multiplié. Le papager porte un fruit qui a beaucoup de rapport avec un petit melon , & dont le goust est délicieux. L'araguer croît haut & droit comme un mât de navire , ne portant des branches qu'au sommet , ce qui luy fait comme une couronne ; son fruit ressemble à la noix muscade , mais il est un peu plus rond. Tous ces peuples cassent cette noix , & en machent les morceaux avec des feuilles de betlé , y meslant un peu de chaux , ce qui leur tient les dents nettes , leur rend les levres vermeilles , & empesche qu'ils n'ayent l'haleine mauvaise. Ils ont de deux sortes de figes , les

unes semblables aux nostres , les autres comme celles que l'on appelle figues d'Adam , qui sont longues comme le doit. On void encore en ce pays là un arbre qui ressemble fort à nos saules, & qu'ils appellent l'arbre de poudre, par ce que de son bois on fait du charbon, & de ce charbon de la poudre dont on se sert à la guerre. Le jam-  
~~bo~~ <sup>bo</sup>ger est un autre arbre fort haut, qui porte beaucoup de fruit de la grosseur d'une petite citrouille; le fruit est tout plein de grains comme la grenade, fort agreable & rafraichissant, & ces peuples en mangent beaucoup durant les chaleurs. Ils ont aussi sur les grands chemins quantité d'arbres plantez pour la commodité des voyageurs, afin qu'ils se puissent reposer à l'ombre. Et il y a tel de ces arbres sous lequel deux ou trois milles personnes se peuvent ranger, comme est celuy d'Ormus ~~qui du~~ Bander Abassi, que j'ay dépeint dans mes relations de la Perse, & dont plusieurs autres voyageurs ont fait mention. Quand les branches de cet arbre sont de dix à douze pieds de long, il en sort d'autres petites branches qui tendent en bas, & qui peu à peu gagnant la terre, entrent dedans, & prennent racine, ce qui sert apres comme de support & de pilier pour soutenir les maîtresses branches. Il y en a de plus de trois cens pas de long, & qui de douze en douze ou de quinze en quinze pas ont de ces supports. Son fruit est de la grosseur d'une de nos grosses noix, la peau en est rouge & le dedans n'est rien qu'une graine comme du millet. Il n'y a que les

chauve-souris qui en mangent , & elles font aussi d'ordinaire leurs nids sur ces arbres. Je diray en passant , & de peur de l'oublier dans un autre endroit , que ces chauve-souris sont de la grosseur d'un bon poulet , & qu'une de leurs ailes est longue de plus d'un pied & demy de Roy. Elles ne branchent pas comme les autres oyseaux ; mais on les void tout le jour pendus aux branches de ces arbres ; où elles s'acrochent par les pieds la tête pendant en bas. Elles ont à chaque aile sept ou huit croches , de manière qu'en les tirant d'un coup de fusil elles ne tombent pas en terre , mais demeurent toujours acrochées par quelque endroit , & l'on diroit de loin que ce sont de grosses poirès qui sont sur l'arbre. C'est un grand ragoût pour les Portugais , & ils quitteroient des poulets pour en manger. Il est vray que la chair en est extraordinairement blanche , & quand elles sont jeunes elles sont fort délicates. Il m'est arrivé par deux fois d'en manger avec les Portugais qui croyoient me faire un grand regal , & j'avois que si je ne l'eusse pas sceu j'aurois peut-estre cru manger des poulets. Pendant que je suis en train de parler des ragoûts du pays, je diray icy deux mots d'un espece de manger assez singulier pour y tenir sa place. Ce sont des nids d'oiseaux qui ne se trouvent qu'en quatre Isles qui sont vers la coste de la Cochinchine , & qui sont marquées sur la Carte A. B. C. D. Ces oiseaux sont environ de la grosseur d'une irondelle , & composent leurs nids d'une matiere qui n'est ny tout à fait opaque ny



entièrement transparente : elle est de la maniere des oignons, c'est à dire de plusieurs pelures les unes sur les autres qui forment un nid d'une espece de gomme, qui se delaye dans l'eau tiede & qui entre dans tous les ragousts & sauces qui se font pour la viande & pour le poisson. Il semble en mangeant les choses qui en sont assaisonnées, que ces nids soyent composez de tous les aromates qui sont dans l'Orient ; ils sont gros environ comme nos nids d'ironnelles. Il s'en transporte par toutes les Indes, & mesme en Hollande pour la curiosité, mais principalement au Tunquin, qui confine, comme j'ay dit, avec la Cōchinchine d'où vient ce rare ragout, qu'un de nos Traducteurs de relations modernes ne pouvant s'imaginer que des nids d'oiseaux se peussent manger, a cru que l'Auteur de la relation qui est Italien, a voulu dire nichée lors qu'il a écrit *nido* parlant de ces nids singuliers. Non seulement j'en ay apporté en France, & en ay présenté à des personnes de la premiere qualité ; mais j'ay icy pour garands de la verité de mes amis qui en ont apporté de Hollande, dont l'un est Monsieur de Villermont, dont le nom est celebre pour les grands voyages qu'il a faits dans les Indes de l'Occident. Luy & tous ceux qui en ont mangé conviennent avec moy, que toutes les épiceries ensemble ne font pas l'effet que fait un de ces nids pour l'assaisonnement des mets où l'on les emploie.

Proche de ces quatre Isles où se trouvent ces nids d'oiseaux, il y en a cinq autres qui sont marquées





dans la Carte 1. 2. 3. 4. 5. Dans ces cinq Isles il y a une si grande quantité de tortuës & si excellente à manger, que les Tunquinois & Cochinchinois ne croient pas avoir esté bien traitez à un banquet où l'on n'en a point servy. Ces deux nations en font une prodigieuse quantité, qu'ils transportent aux pays estrangers & en font un grand negoce, & le plus grand sujet des guerres que font ces deux Nations, vient de ce que les Cochinchinois ne veulent pas que les Tunquinois en viennent prendre, disant que ces Isles & cette mer leur appartiennent. Ce n'est pas seulement pour la viande, mais c'est aussi pour l'écaille qui fait un des grands negoces de l'Asie. Enfin ces tortuës font le même effet entre ces deux Nations, comme fait la pêche du hareng entre les Anglois & Hollendois.

Le Tunquin a aussi quantité d'ananas & d'orangers. Il y en a de deux sortes, les uns n'excedent pas la grosseur d'un abricot; les autres sont celles de nos oranges de Portugal, dont les uns & les autres ont le même goût; & ont ce fruit trois mois de l'année. Ils ont de même de deux especes de citrons, les uns jaunes, & les autres verts; mais les uns & les autres si aigres qu'ils n'en pourroient manger sans se gaster l'estomach. Ils ne leur sont pas toutesfois inutiles, & ils s'en servent comme l'on fait ici de l'eau-forte à nettoyer le cuivre, le laiton, le fer, & autres metaux quand ils les veulent dorer, comme aussi pour les teintures, & sur tout pour les teintures en soye. Ils s'en ser-

vent encore pour leurs lessives, & cela rend le linge parfaitement blanc, & en oste toute les taches. Dans tous les Estats du Grand Mogol on se sert de ce jus de limon pour les toiles de coton, & de là vient qu'elles sont si blanches que souvent cette grande blancheur ébloût la veue.

Il se fait quantité de soye au Royaume de Tunquin, & tous ceux du pays, tant riches que pauvres, s'en font des habits. Les Hollandais qui pour leur negoce se fourrent partout où il y a du gain à esperer, en enlèvent tous les ans une telle quantité, qu'à present elle fait la plus grande partie de celle qu'ils negocient au Japon, au lieu qu'auparavant ils alloient prendre les soyes de Perse, de Bengale, ou de la Chine. Ils en prennent bien encore aujourd huy en tous ces lieux là, mais ils les transportent en Hollande. Je parleray de leur commerce au Japon, & de la perte qu'ils ont faite de l'Isle Formosa, dans un Traite que je donneray à part de la conduite des Hollandais en Asie.

Pour ce qui est des fleurs dont l'odeur soit agreable, les Tunquinois n'en ont guere que d'une sorte qu'ils appellent *Fleur du baguc*. Elle vient comme un gros bouquet, & les branches de l'arbrisseau qui la porte, s'estendent en serpentant. Comme ils ont quantité de sucre, ils en mangent aussi beaucoup quand il est encore dans les cannes, n'ayant pas l'adresse de l'en raffiner, & ce qu'ils en peuvent raffiner grossierement, ils le mettent par petits pains qui ne pesent guere qu'une

qu'une demi livre. Ils en consomment beaucoup, parce qu'ils en mangent à tous leurs repas, dans la créance qu'ils ont qu'il aide à la digestion.

Il n'y a dans tout le Royaume ni lions, ni asnes, ni moutons; mais les forests sont pleines de tigres, de cerfs & de singes; & les campagnes de bœufs, de vaches & de pourceaux. Pour des poules, des canars & des tourterelles, il y en a sans nombre, & c'est ce qui fait la meilleure partie de leurs festins. Leurs chevaux sont d'assez belle taille, & il y en a toujours quatre à cinq cens dans les écuries du Roy, qui entretiennent aussi pareil nombre d'éléphants, dont une partie est pour le service de sa maison, & l'autre est dressée pour la guerre. Ces éléphants sont d'une prodigieuse grandeur, & en aucun lieu de toute l'Asie il n'y en a point de si hauts, ni de si adroits. Car ils se plient & se baissent si bas, qu'on peut monter dessus sans avantage. Ils n'ont point de chats, mais bien une sorte de chiens qui leur rendent le même office, & qui veillent toute la nuit pour prendre les souris & les rats qui sont fort gros & fort importuns. On voit peu d'oyseaux en l'air, lequel vers le soir paroît tout noir de ces petits moucheronns qui se fourrent la nuit dans les maisons, & empêchent de dormir, non seulement par le bruit qu'ils font, mais encore par leurs piqueures, & c'est une des plus facheuses incommoditez du pays. Pour s'en delivrer en quelque sorte, une heure avant que de s'aller reposer ils prennent la petite gousse qui sort de dessus le ris quand on l'a batu, & la jet-

tent sur un peu de feu dans une poêle, afin que cela rende de la fumée, qui fait mourir ou sur ces moucherons qui s'enfuient par une petite fenêtre que l'on laisse ouverte. Outre cela on couvre le lit d'un grand pavillon qui traîne à terre, & qui d'ordinaire est fait en forme de rests fort pressé, afin d'avoir un peu d'air, mais malgré toutes ces precautions il ne se peut faire qu'en se levant on n'en ait quelques piqueures. Mais ce qui est encore plus facheux & plus incommode en ce pays-là, est la quantité de petites fourmis blanches. Quoy qu'elles soient fort petites, elles ont les dents si aiguës & si tranchantes, qu'elles coupent des colonnes de bois en peu de temps, & si l'on n'y prend bien garde dans les lieux où l'on enferme les bales de soye, elles les coupent en vingt quatre heures, comme si on les avoit sciees par le milieu. Au Royaume de Golconda on est aussi fort incommodé de cette mesme sorte de fourmis, parce que comme le pays est fort chaud, on n'a pour tout habit qu'une petite chemise & d'une toile fort déliée. Il m'est souvent tombé de ces fourmis du planché sur le derriere du col, & par tout où elles courent sur la chair il y vient d'abord de grosses ampoules, mais elles s'en vont incontinent en les lavant avec de l'eau fraîche.

J'ay dit que les Tunquinois ont quantité de poules & de canars; il faut ajoûter la maniere dont ils sçavent garder les œufs de ces animaux qui se conservent deux ou trois ans sans se gaster, ils les salent, & pour leur faire prendre sel ils prennent un

grand vaisseau qu'ils emplissent d'eau, dans laquelle ils jettent une quantité de sel, & pour sçavoir si la saumure est faite ils jettent un œuf dedans, & si l'œuf va au fond, c'est que la saumure n'est pas faite, alors ils rejettent du sel; car quand elle est faite, l'œuf demeure dessus; cette saumure étant faite, ils prennent de la cendre qu'ils meslent avec cette saumure tant qu'elle soit en pâte, & de cette pâte ils en entourent chaque œuf, & puis ils l'envelopent d'une grande feuille d'herbe qui ressemble à nos feuilles de poirées, & les mettent dans de grands pots de terre qu'ils couvrent bien, & de cette sorte ils se conservent comme j'ay dit deux, ou trois années.

En d'autres pays des Indes où l'huile y est en quantité, comme dans les terres du Grand Mogol, & aux Royaumes de Pegu, & d'Arachan, ils mettent les œufs dans de grands vaisseaux de terre bien vernis, & puis remplissent le vaisseau d'huile, qui est faite d'une petite graine noire comme la graine de navete; car pour de l'huile d'olive, lors qu'on a passé Alep, on ne voit plus d'oliviers dans toute l'Asie, si ce n'est dans un seul lieu de la Perse proche de Casbin, où entre des montagnes on voit une petite plaine d'environ un lieu de long & demi lieu de large toute pleine d'oliviers; mais on en fait très-peu d'huile, & l'on garde les olives pour les manger. Pour revenir aux œufs, ce sont les principales provisions pour les navires; mais on aime



mieux les œufs salez, que ceux qui sont conservez dans l'huile; parce qu'avec les premiers il n'est pas besoin de porter du sel en mer, ni de saler le ris en le cuisant. Quand ils le veulent manger, ils font cuire de ces œufs jusques à ce qu'ils soient durs, & à chaque bouchée de ris ils prennent de l'œuf la grosseur d'un pois, ce qui fait le même effet qu'un bon grain de sel. Au reste il n'y a point au Royaume de Tunquin de mines d'or, ny d'argent, & l'on n'y fait point battre monnoye. Je diray au chapitre suivant de quelle maniere ils font leurs payemens dans le negoce.

#### CHAPITRE IV.

*Des richesses, du commerce, & des monnoyes du Royaume de Tunquin.*

**L**es principales richesses du Royaume de Tunquin consistent dans la quantité de foyes qu'ils vendent aux Hollandois & autres étrangers qui les viennent enlever, & dans le bois d'aloës. J'ay déjà parlé de la nature de ce bois dans mes relations des Indes, & montré qu'il y en a qui vaut jusqu'à mille écus la livre selon qu'il est bon & plein de graisse. Il y en a aussi qui ne vaut que trois écus; mais il n'a aucune graisse, & n'est guere propre qu'à faire de petits cabinets, ou des grains pour pendre au col. Tous les Mahometans, & principalement ceux qui laissent croistre leur barbe, comme les Turcs & les Arabes, font grand

cas de ce bois, & quand ils se rendent visite, on apporte aussi-tost la cassolere où l'on en jette un petit morceau qui rend une fumée & une odeur agreable, dont ils parfument leurs barbes en levant les mains au ciel, avec ces mots, *Elhmed Illahh*. c'est à dire, *grace à Dieu*. Quand il est gras, en n'en jettant sur le feu que la grosseur d'un pois & l'ayant un peu mouillé, il rendra plus de fumée que ne feront des morceaux gros comme le poing où il y aura peu de graisse. Ainsi lors que ce bois se trouve d'une bonté extraordinaire, il n'a point de prix. L'an 1642. que les Portugais éleverent Dom Jean Duc de Bragance sur le trône, ceux de Goa furent au Japon pour une occasion que je diray ailleurs, & qui feroit icy une trop grande interruption. Entre les presens qu'ils porterent au Roy, il n'y en eut point qui fust si considerable, qu'une piece de ce bois d'Aloës qui avoit six pieds de haut & deux de rondeur. Elle avoit coûté quarante mille *pardos*, qui font cinquante quatre mille livres de nostre monnoye, & je l'ay veüe en Perse au logis des Peres Augustins qui l'y raportèrent du Japon, où ils n'eurent pas lieu de l'offrir au Roy. Ils avoient dessein de la presenter au Roy de Perse, mais elle avoit esté en partie gastée de l'eau de la mer & estoit déjà comme pourrie, de sorte que lors qu'on en mettoit un morceau au feu il en sortoit une puante fumée. Car quand les Portugais revinrent du Japon, ils eurent si mauvais temps que toutes les marchandises qui estoient dans leur vaisseau furent gatées des tempestes

& qu'estant de retour à Goa tout ce qu'ils avoient remporté estoit comme pourri. Le Superieur des Augustins d'Isphahan me fit scier une tranche de ce bois que j'apportay à Paris, & j'en fis present à Monsieur Brumier premier Medecin de feu Monseigneur le Duc d'Orleans.

Il y a d'autant plus de plaisir & d'avantage de de negocier avec les peuples du Tunquin, qu'ils ont plus de fidelité & de franchise dans le commerce que les Chinois, qui vous trompent sans peuvent, & c'est bien mal-aisément qu'on peut se defendre de leurs artifices, ce que j'ay souvent éprouvé en mon particulier. Quand on leur a vendu quelque chose, & qu'ils voyent que le marché ne leur est pas trop avantageux, voicy de quelle maniere ils s'en debarrassent. Comme ils ont ordinaire de trois sortes de reales, les unes qui sont du poids legitime, d'autres qui sont legeres de quatre, & d'autre de huit pour cent, s'ils ne veulent pas tenir le marché ils presentent le payement de la marchandise en reales legeres qu'ils ont rognées, & ainsi il se rompu. Il n'y a point au monde de negocians si subtils, tout leur est propre, ils ne refusent jamais rien à acheter, jusques à de vieux souliers, & si vous ne leur en voulez vendre qu'un ils le prendront, sans s'informer pourquoy vous ne vendez pas l'autre. Mais pour ceux de Tunquin ils vont plus rondement dans le negoce, & l'on est bien aisé d'avoir affaire avec eux. J'ay dit qu'ils n'ont point de mines ny d'or, ni d'argent, & qu'ils ne font point battre

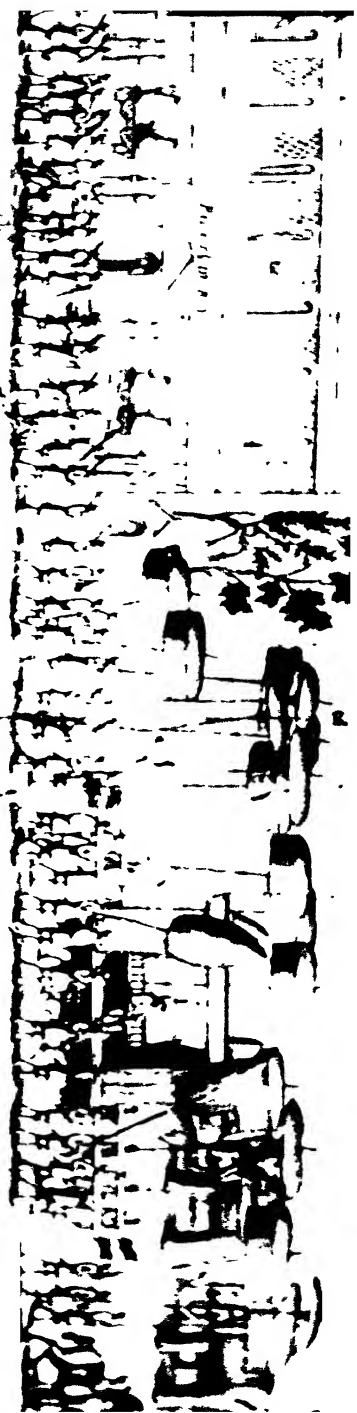
*Le Roy de Tunquin allant à la guerre.*

1. Le Roi porte dans son Palanquin par les principaux Officiers de sa Maison quand il sort de son Palais
2. Marche du Roi quand il va à la guerre.
3. Joueurs d'Instrumens & Trompettes qui suivent le Palanquin du Roi.
4. Un Officier qui porte un bassin plein d'eau, sur lequel il nage une tasse de cuivre trouée par le fonds, dont le trou est percé si juste en son lieu, & d'une telle grandeur, qu'en une heure de temps précisément, la tasse s'emplit jusques au bord, & s'enfoncé tout d'un coup dans l'eau.

Deux autres Officiers à l'instant frappent l'heure sur deux grandes plaques N. 5. d'environ deux pieds de diamètre, de la figure à peu près de nos miroirs conca-  
 vés, & d'un métal comme nos cloches: le son de ces plaques s'entend de fort loin. Alors celui qui porte le bassin plein d'eau, retire la tasse du fond & la remet vuide sur la superficie de l'eau en la manière qu'elle estoit auparavant. Quand elle est remplie & qu'elle se renfoncé, on frappe de même sur ces plaques, & c'est ainsi qu'on marque le temps & les heures dans le Tunquin, dans les Indes, & presque dans tout l'Orient entre les Tropiques, parce que les horloges qui se font en Europe, ne peuvent servir en ces lieux pendant la saison des pluies, l'air est int'alors si humide que le fer & l'acier, & même les cousteaux & les montres dans les poches se rouillent, quelque soin qu'on prenne de les envelopper dans du cotton & dans du cuir, & de les tenir soichement, de telle sorte qu'il est impossible de les préserver de la rouille qu'en les trempant dans de l'huile pendant ce temps-là. Cette humidité regne dans l'air des qu'on a passé la Perse dans tout le Mogol depuis le quinzième de Juin jusqu'à la fin de Septembre plus on avance vers l'Orient & plus tard les pluies commencent à venir. Il est bon de remarquer encore que dans l'Empire du Mogol au Tunquin & aux autres lieux de l'Orient entre les Tro-

piques, ils divisent comme nous le jour & la nuit en 24. heures, & donnent 12. heures au jour & 12. heures a la nuit, afin de partager également le temps du travail & du repos, mais ils subdivisent le jour & la nuit chacun en 4. parties egales, & cette division est marquée par les coups que l'on frappe sur ces plaques, par exemple la premiere heure de la premiere veille de la nuit est marquée par un seul coup, la seconde par un autre coup, & la troisieme par un autre coup. La seconde veille de la nuit on marque la premiere heure par deux coups de suite, & le reste suit de mesme jusqu'a la troisieme veille que l'on frappe trois coups a la premiere heure cet ordre s'observe jusqu'a la derniere des heures de la quatrieme veille de la nuit qui sont marquées par quatre coups, & puis on commence la premiere heure du jour avec la mesme regularite. Tous les grands Seigneurs ont huit Officiers qu'ils entretiennent expres pour cette fonction, & qui leur servent aussi pour garder la porte de leur Palais. C'est d'ordinaire a l'entree des Palais & à l'entrée du logement du portier, qu'est pendue cette grande plaque de metal pour frapper l'heure, avec le baillon & la tasse qui marque le temps de la frapper.









monnoye. Ainsi dans dans le commerce ils se servent pour les payemens de certains pains d'or, comme ils viennent de la Chine, & dont les uns valent trois cent livres de nostre monnoye, les autres six cent. Ils se servent aussi de barres d'argent comme on les apporte du Japon; & pour les petits payemens, ou ils coupent des morceaux de ces barres selon la somme qu'il faut compter, ayant chacun leur balance prestee, qui est comme une maniere de nos Romaines, ou bien ils le font en monnoyes estrangeres, qui sont le plus souvent des reales d'Espagne. Cet or & cet argent leur viennent de la Chine & du Japon, pour la grande quantité de soyes qui sortent de leur pays, & qui avec le musc & le bois d'aloès, font comme j'ay dit, leurs principales richesses.

---

*mbār*

## CHAPITRE V.

*Des forces tant par mer que par terre du Royaume de Tunquin.*

Ceux qui ont écrit avant moy du Royaume de Tunquin portent bien loin les forces, tant celle de terre que celles de mer, & luy donnent un nombre prodigieux de soldats & de galeres. Il y en a qui ont écrit que les troupes qui se devoient trouver d'ordinaire au rendez-vous, estoient douze mille chevaux, deux mille éléfans, tant pour la guerre que pour porter les tentes & le bagage de la maison du Roy & des Princeps, trois cens mille

fantasins & trois cent galeres, & comme le Royaume est tres-puissant en munitions de guerre & de bouche qu'en temps de guerre toute l'armée passoit cinq cent mille homme; mais il y a bien à dire de ce qu'ils en ont écrit. Voici le nombre de ce que mon frere vid en l'an 1643. lorsque le Roy vouloit faire la guerre contre celui de la Cochinchine pour quelques vaisseaux que son peuple avoit pris aux Tunquinois, mais cela fut appaisé par les ambassadeurs qui furent envoyez par le Roy de la Cochinchine au Roy de Tonquin qui luy en firent satisfaction.

• L'armée du Roy de Tunquin qui devoit marcher estoit composée de huit mille chevaux, de ~~deux~~ <sup>deux</sup> & quatre mille fantasins, de sept cent vingt & deux elefants, cent trente pour la guerre & les autres pour le bagage de la maison du Roy & de quelques Princes, & trois cent dix huit ~~par~~ <sup>par</sup> galeres & de barques fort longues & étroites qui vont à rames & a voiles, voilà ce que mon frere en avoit remarqué. La condition de soldat est tres-pemible & tres peu avantageuse au Royaume de Tunquin. Car ils sont tellement attachez toute leur vie au service de la guerre, que bien qu'ils soient capables de quelque autre travail, par lequel ils pourroient subvenir à l'entretien de leur famille, on ne leur permet pas de s'y occuper. Les jours qu'ils ne sont point de garde, ils sont obligez d'accompagner leurs Capitaines en quelque lieu qu'ils veuillent aller, & il faut qu'ils aillent tirer de l'arc deux fois la semaine en leur presence. Les

Com-

Compagnies sont d'ordinaire de cent jusqu'à cent trente hommes, & ceux de chaque Compagnie qui ont fait les deux meilleurs coups ont pour leur récompense, l'un deux mois de gages, & l'autre un mois, ce que l'on leur paye en ris. Celuy qui a le plus mal tiré, est obligé la premiere fois qu'il monte la garde d'estre le double de temps en sentinelle. Tous les Capitaines font gloire que les armes de leurs soldats soient toujors propres & claires comme l'argent. S'ils y apperçoivent quelque rouille, on leur oste huit jours de gage pour la premiere fois, & pour la seconde ils sont tres-rudement châtiez. Pour ce qui est de ceux qui servent sur les galeres ils sont traitez à proportion; & les Capitaines qui servent sur terre font venir aussi leurs soldats sur ces galeres en certains jours, afin qu'ils apprennent aussi à bien ramer. La raison de cela est, que de tout temps les Rois du Tunquin & tous les Princes se sont toujors plu, & se plaisent encore plus qu'jamais-a voir les combats de galeres. Pour prendre ce divertissement, le Roy avec une partie de sa Cour va demeurer quelques jours à une de ses belles maisons qui est sur le bord de la plus grande riviere de son Royaume, & c'est une grande gloire pour un de ses Capitaines, quand en cette rencontre ses soldats emportent la victoire. Comme elle ne s'emporte qu'à force de rames, il ya de ces soldats qui font telle force qu'ils tombent morts la rame à la main, & le Roy seul est le juge du combat. Comme il y prend beaucoup de plaisir, il envoie

un élefant au Capitaine qui a remporté le prix & luy donne de plus trois mois de gages. Quand un soldat vient à mourir dans cet exercice, la veuve ou ses heritiers ont deux années de paye; mais avec toute leur peine & tout leur travail, ces gages des soldats sont si petits qu'il n'y a pas dequoy entretenir leurs femmes & leurs enfans. Mais comme en ce pais là ils se marient fort jeunes, les femmes tant des soldats que des autres gens de basse condition qui aiment naturellement le travail apprennent de bonne heure quelque mestier pour aider à l'entretien de la famille. Les Capitaines ont aussi de leur costé dequoy s'occuper, & sont obligez de faire dresser les elefans pour la guerre, de telle sorte qu'ils n'ayent point de peur des feux d'artifice; & de faire batis des lieux le long des rivières où l'on puisse mettre les galeres à couvert, quand on les retire de la mer ou des rivières dans le mauvais temps. Tous ces Capitaines & autres Officiers du Roy, & les Seigneurs de la Cour, que d'un nom general on appelle Mandarins, n'ont que quatre jours à chaque Lune pour se divertir, deux lors qu'elle se renouvelle, & deux en son plein. Voilà en peu de mots ce qui regarde la description naturelle de ce Royaume, venons à la description morale, & aux mœurs & coûtumes des habitans.

## CHAPITRE VI.

*Des mœurs & coutumes des peuples du Royaume de Tunquin.*

**L**Es peuples de Tunquin sont naturellement doux & pacifiques, se soumettant fort à la raison, & condamnant les emportemens de colere. Ils estiment plus les ouvrages des païs étrangers que les leurs propres, bien qu'ils n'ayent pas encore beaucoup de curiosité de voir d'autres terres que celles où ils ont pris naissance, & où ils veulent, disent-ils, toujours demeurer pour honorer la memoire de leurs ancestres. Ils ont la voix naturellement douce & agreable, la memoire heureuse, & dans leur langage qui est fleuri, ils usent incessamment de belles comparaisons. Ils ont parmi eux de bons Poëtes, & des gens qui cultivent les sciences, comme il sera dit en son lieu, & ils ne cèdent point aux Chinois leurs voisins de ce costé-là.

Les Tunquinois tant hommes que femmes sont pour la plus grande partie de belle taille, d'un teint un peu olivastre, & ils admirent & louent fort la blancheur des Européens. Ils n'ont pas le nez & le visage si plat que les Chinois, & en general ils sont mieux faits. Leurs cheveux sont fort noirs, & ils les portent aussi longs qu'ils peuvent croistre, estant fort soigneux de les peigner. Le menu peuple les presse, & les attache comme un gros bourlet au haut de la teste; mais les nobles, les gens

de Justice & les simples soldats les lient autour du col, afin qu'ils ne viennent point battre sur le visage. Ils ne croient pas avoir de belles dents, jusques à ce qu'ils les ayent reduës noires comme du jaye, & ils laissent croistre leurs ongles, les plus longs entre eux estant les plus beaux.

Leur habit est grave & modeste; c'est une longue robe qui leur va jusqu'aux talons, à peu pres côme celle des Japonois, & il n'y a point de distinction pour la maniere de s'habiller entre les deux sexes. Cette robe se lie par le milieu du corps avec une ceinture de soye ou mêlée d'or & d'argent, dont l'ouvrage est aussi beau d'un costé que d'autre. Mais pour ce qui est des soldats, leur robe ne va pas jusqu'au genou, & leurs caleçons s'arrestent à my jambes, n'ayant ni bas ni souliers.

Le menu peuple est esclave une partie de l'année; car à la reserve des bourgeois de la ville capitale où le Roy tient ordinairement sa Cour, tous les gens de mestier quels qu'ils soient, menuisiers, charpentiers, ferruriers, massons, & autres, sont obligez de travailler tous les ans durant trois Lunes pour la maison du Roy, & durant deux autres Lunes pour les Mandarins ou Grands Seigneurs (car les Tunquinois comptent les mois par Lunes) le reste de l'année est à eux, & ils travaillent pour ceux qui les payent & pour l'entretien de leur famille. Ils appellent en leur langue ce service *Viecquan*, c'est à dire, condition d'esclave. Mais ils ont encore d'autres sujctions plus facheuses que celle-là, qui est d'ébrancher les ar-







bres, de quoy en partie on nourrit les éléphants. C'est une rude courvée, à laquelle ils furent condamnés par le bisayeul du Roy qui regne à present, apres qu'il eut appaisé les guerres civiles qui troublerent son Royaume, & qu'il eut mis ses sujets rebelles à la raison. Comme ils lui avoient donné beaucoup de peine, & qu'il ne put les dompter qu'avec une grande perte de son armée, son Conseil estoit d'avis qu'il en fit mourir une partie, mais il aimâ mieux leur donner à tous la vie, & les condamner eux & leur posterité à ce penible service, dont il pouvoit avec le temps tirer beaucoup d'avantage.

J'ay dit ailleurs que les Tunquinois aiment fort à demeurer sur les rivières, qui sont en leur pais exemptes de crocodiles & d'autres animaux dangereux, qui se trouvent en quantité dans Nil & dans Gange. Sur quoy il faut remarquer que ces rivières se débordent tous les ans apres la chute des pluies & durent quinze jours ou trois semaines au plus, mais d'une telle maniere & si effroyablement, qu'elles emportent souvent des bourgs & des villages entiers; & alors une partie de ce Royaume a la face d'une mer, comme on nous représente la basse Egypte dans les inondations du Nil.

## CHAPITRE VII.

*Du mariage des Tunquinois , & de leur severité pour les adulteres.*

**L**Es Tunquinois ne peuvent marier si le pere & la mere n'y consentent, & quand les pere & mere sont morts il leur faut avoir l'aveu de leurs plus proches parens. Il faut aussi avoir le consentement du Gouverneur ou Juge du lieu où se fait le mariage, & pour l'obtenir il est necessaire de luy faire quelque present. Mais comme ces gens ~~la~~ exigeoient souvent du pauvre peuple plus qu'il ne pouvoit donner, & qu'ainsi plusieurs mariages ne se faisoient pas au grand desavantage du bien public ; le Roy qui regnoit l'an 1639. ayant esté averty de cet abus & de ces extorsions, fit un Edit pour regler la chose & brider l'autorité que prenoient ces Gouverneurs. Il ordonna que le garçon qui se ~~voit~~ droit marier payeroit certaine somme à proportion de son bien, ce qui pouvoit monter à deux & un quart pour cent ; & que ceux qui n'auroient pas au dela de cent écus vaillant, ne payeroient rien. Comme le menu peuple, tant hommes que femmes, est naturellement fort laborieux, tout ce que les filles peuvent ~~gagner~~ <sup>gagner</sup>, elles le conservent pour leur mariage, & pour avoir deux ou trois belles robes, avec le collier de corail ou d'ambre jaune, & plusieurs grains qu'elles attachent à leurs cheveux, lesquels elles laissent

pendre sur leur dos & font consister leur beauté dans leur longueur. Il ne se fait point de mariage sans festin, & il faut que les gens soient bien pauvres quand la feste ne dure que trois jours; car souvent elle va jusqu'au neuvième. Dès le lendemain des noces le mary appelle sa femme sa sœur, & la femme appelle son mari son frere. La loy du Royaume permet à l'homme de repudier sa femme quand il luy plaist, ce qu'il faisoit souvent pour des causes bien legeres; mais la femme n'a pas le mesme privilege, ou du moins quand elle veut demander la separation il y faut bien du mystere. Les Tunquinois disent que cette loy fut faise pour tenir les femmes dans leur devoir, & pour les obliger de porter toujours grand respect à leurs maris. Quand le mary veut venir à cette separation (ce qui arrive moins frequemment depuis quelque temps) voicy la maniere dont il s'y prend. J'ay remarqué dans mes relations qu'il y a quelques pays dans l'Orient qui ne touchent point la viande avec les doigts, mais qu'ils se servent de deux petits bastons de la largeur du petit doigt & longs de six pouces proprement dorrez & vernissez, ce qui leur tient lieu de fourchetes pour prendre les viandes. Le mary voulant donc repudier sa femme, il prend un de ses bastons & un de ceux de sa femme, & les ayant rompus, chacun en prend la moitié qu'il fait coudre dans un morceau d'étoffe de soye, & où il la garde & conserve, alors le mary est tenu de rendre à la femme ce qu'elle a apporté, & de garder les en-

fans qu'ils ont eus ensemble. Mais, comme j'ay dit, ces divorces sont bien plus rares qu'ils n'estoient auparavant.

Au reste les loix du Royaume sont tres-rigoureuses contre l'adultere. Si l'on peut prouver qu'une femme y est tombée, & qu'elle en soit convaincue, on la jette à un éléfant dressé à cette cruelle fonction, lequel l'enleve d'abord avec sa trompe, puis estant retombée à terre la foule aux pieds & l'écrase jusques à ce qu'il ne luy sente plus de vie.

Du temps que mon frere estoit à la Cour de Tunquin, il fut témoin du severe chatiment auquel une Princesse fut condamnée pour avoir esté surprise avec un Prince, & parce que l'histoire est assez particuliere & assez tragique, je veux bien la donner icy en peu de mots. C'est la coutume dans tout l'Orient, que lors qu'un Roy meurt on renferme dans un quartier reculé au fond du Palais toutes les femmes dont il s'est servi durant sa vie. On leur donne à chacune deux filles pour les servir, elles mangent seules, & sont tellement recluses qu'elles ne voyent plus personne jusques à leur mort. On ne sçait par quel moyen & par quelle intrigue un des Princes du sang cousin du Roy avoit vû autrefois une des femmes du feu Roy son oncle, & dans l'envie qu'il luy prit de la voir encore, pour vaincre toutes les difficultez qui s'y opposoient, & tromper toutes les gardes des portes, il eut recours à une ruse qu'il estoit assez difficile de découvrir. Il faut sçavoir auparavant, qu'au

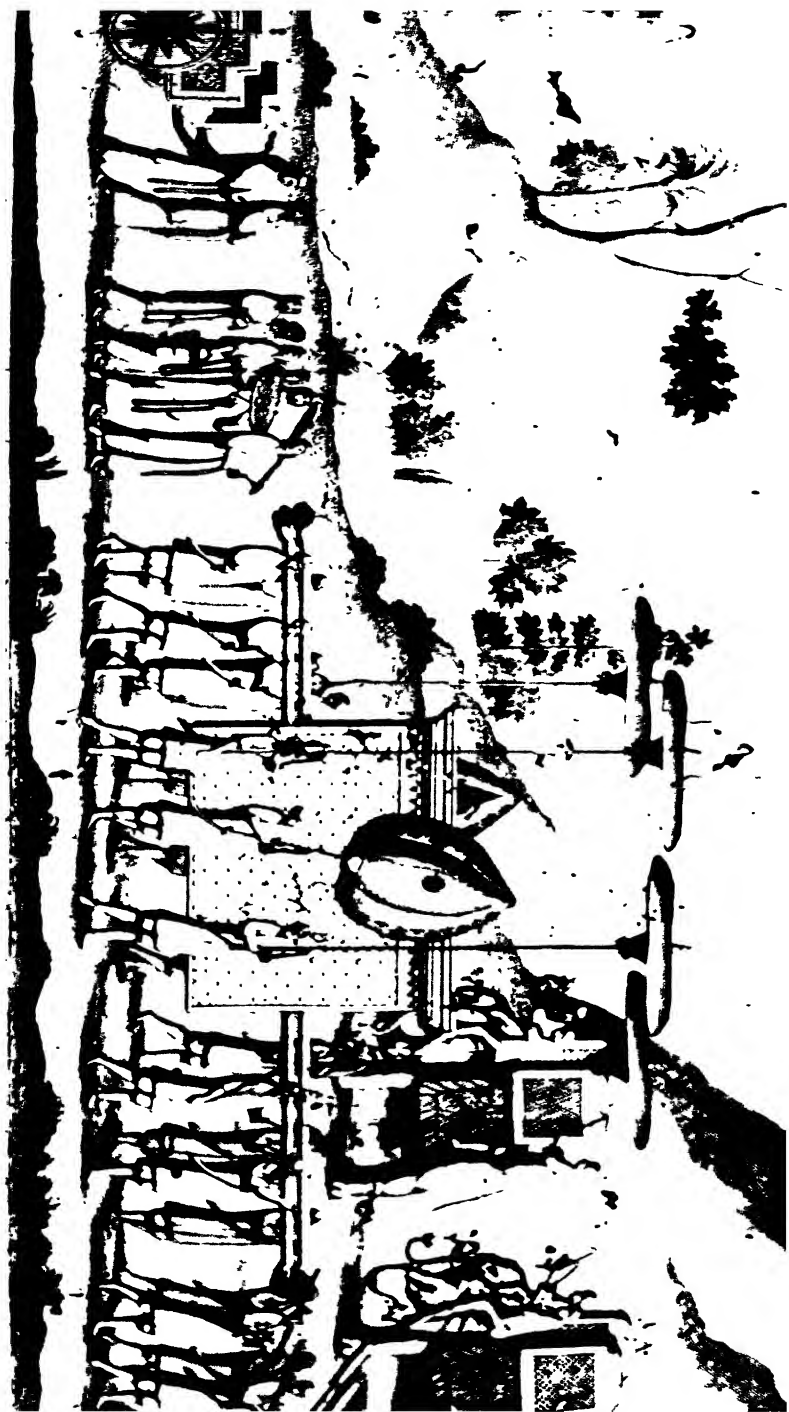
*Ordre de la marche des Reynes de Tonquin quand elles  
sortent de leur Palais.*

- A. Six Elephans marchant deux de front , & portant une maniere de cage ou loge, avec des treillis ou jaloufies.
- B. 15. Capitaines ou Officiers des Troupes , armez d'armes à feu.
- C. Palanquin où est la Reyne.
- D. 6. Gentilshommes de la Maison de la Reyne, portant des Parasols pour empêcher que le Soleil ne donne sur le Palanquin.
- E. 8. Eunuques qui portent le Palanquin.
- F. 6. Dames d'honneur de la Reyne, la premiere commande aux Eunuques qui sont au service de la Reyne : ces Eunuques quoy qu'entierement coupez , n'entrent jamais chez la Reyne; Les Roys de Tunquin sont en cela plus jaloux que les autres Roys & Princes Mahometans , qui permettent à ces sortes d'Eunuques de voir & de servir les Reynes & les Princesses dans leur Palais. Il n'y a que les femmes & les filles qui ayent cette perm. au Tunquin. La seconde de ces Dames porte les confitures de la Reyne pour luy en presenter quand elle veut boire; car ils observent cette coustume d'en manger toujours avant que de boire; & ils disent que cela empesche d'avoir la colique à laquelle on est fort sujet dans le Tunquin. La troisieme de ces Dames porte la boëtte des parfums & du betel. Les deux autres aident à la Reyne quand

elle monte dans son Palanquin, ou qu'elle en descend.

- G. Chariot trainé par huit Filles de qualité, pour mener la Reyne quand elle sort du Palanquin, & avant qu'elle en sorte, tous les hommes & les Eunuques se retirent, en lieu d'où ils ne la puissent pas voir; car c'est un crime que de la regarder; alors les femmes luy aident à sortir du Palanquin, & elle monte dans le Chariot, que les Filles traient jusqu'au lieu où elle veut entrer.









qu'au Royaume de Tunquin comme aux autres Royaumes de l'Asie, dans les maisons des Rois & celles des Grands Seigneurs, la cuisine est ordinairement séparée du logement, & que le plus souvent le jardin est entre deux; de manière qu'aux heures des repas pour transporter les viandes d'un lieu à l'autre, les officiers se servent d'une façon de caisse où l'on repose les plats, & de peur que les viandes ne se refroidissent, ces plats sont supportez par de petits bâtons traversans & éloignez d'un pouce l'un de l'autre, sous lesquels il y a une platine de fer percée à jour, élevée d'un demy pied au dessus d'un autre qui fait le fond de la caisse; & entre ces deux platines qu'on met du charbon allumé pour conserver la chaleur aux viandes. J'ay veu à Versailles des caisses à peu près de cette sorte, & pour le mesme usage, si ce n'est qu'on n'y mettoit point de feu comme à celles de Tunquin. Ces caisses étant portées par deux hommes, ce Prince Tunquinois dressa si bien sa partie, qu'il fut mis dans celle où l'on portoit à manger à la partement de la Princesse qu'il vouloit voir, & il ne put y estre que peu de jours sans que la chose fust decouverte. Il fut aussi tost amené devant le Roy, qui le fit charger de fers au col, aux bras & par le milieu du corps, & afin qu'il fust veu de tout le peuple il ordonna qu'il seroit promené de la sorte cinq mois durant. En suite il fut enfermé dans une étroite prison, où il demeura sept ans jusqu'à la mort du Roy, après laquelle son fils ve-

nant au trône luy donna la liberté, à condition qu'il iroit servir sur les frontieres du Royaume pour simple soldat. Pour ce qui est de la Princesse, elle fut enfermée dans une petite chambre au haut d'une tour, où elle demeura douze jours sans qu'on luy donnast ni à boire ni à manger; apres quoy l'on decouvrit la chambre, afin que la grande ardeur du soleil achevast de l'extenuer, & de luy oster la vie, qu'elle perdit ainsi cruellement au bout de trois jours. Les deux filles qui la servoient n'eurent pas plus de grace, & dans la grande place qui est devant le Palais, elles furent exposées aux élefans qui les saisirent d'abord avec leurs trombes, & les jettant à terre à demy étouffées acheverent de les écraser sous leurs pieds. Il restoit les deux porteurs de la caisse qui furent écarteléz, non pas comme en Europe lors qu'un homme est uré à quatre chevaux, mais estant attachez à quatre demy galeres par les deux bras & par les deux jambes, de maniere que les rames allant de concert un homme est aussi-tost demembré. Lors que j'estois au Royaume de Bengale, je vis à Dacca ville sur le bord du Gange faire la mesme justice d'un Brammeré, qui avoit voulu trahir Cha-Esthan oncle du Grand Mogol pour le livrer au Roy d'Arachan; & c'est le mesme Brammeré qui avoit fait autrefois plusieurs mauvais tours à Sultan Sujah frere d'Orang-zeb qui regne à present dans l'Indostan.

## CHAPITRE VIII.

*Des visites, festins, & divertissemens des Tunquinois.*

**E**Ntre tous les peuples d'Orient les Tunquinois sont fort sociables, & se rendent volontiers visite les uns aux autres. D'ordinaire ils les font sur le midi dans la plus grande chaleur du jour, & chacun marche alors avec une suite selon sa condition. Les Princes & les Mandarins montent sur leurs éléfans, ou se font porter dans une manière de brancard, où ils sont couchés, ou assis. Six hommes les portent, & autres six marchent après pour les relayer. Leur suite est d'ordinaire de cinquante à soixante hommes, & il ne leur est pas permis d'exceder ce nombre-là. Pour ce qui est des simples Gentilshommes, & des Officiers de la Cour qui vont à cheval, chacun ne peut avoir au plus que sept valets après soy. Ils marchent incessamment du betlé, comme font tous les autres Asiatiques dans les lieux où il s'en trouve, & j'ay assez parlé de cette feuille dans mes précédentes relations. Il y en a tel qui en consomme plus de cent par jour; car soit dans la maison, soit dans les rues, soit à la campagne ils en ont à toute heure dans la bouche. Quand ils vont voir un amy, ce seroit leur faire un grand affront si en sortant on ne luy presentoit pas la boîte du betlé pour en prendre à sa discretion.

Plus cette boîte est magnifique & plus il y a d'honneur

neur pour celui chez qui on presente le betlé : Et lorsqu'un Prince se marie, d'ordinaire il envoie trois de ces boites à son épouse, dont j'en ay vû quelques-unes au logis de quelques Princes à la Cour du Grand Mogol qui revenoient à quatre & cinq cent mil livres ; l'une sera couverte de diamans, l'autre de rubis & de perles, & l'autre d'émeurades & de perles, ou de quelques autres pierreries. A mon cinquième voyage de Perse & des Indes j'en portay une que j'avois fait faire. A la verité elle n'étoit pas de si grand prix, mais de la maniere galante dont elle estoit faite, & par la beauté des émaux & des émeraudes & rubis & perles qui faisoient les grains des fleurs qui relevoient agreablement cet ouvrage. Je puis assurer qu'elle meritoit quelque estime. Quand je fis faire cette boite, mon dessein estoit de la porter au Grand Mogol ; mais comme le Roy de Perse est le premier Monarque que les Franks vont saluer, parce que dès qu'un étranger entre dans la frontiere de son pays le Gouverneur luy en donne avis, & comme il aime les Européens, s'il ont apporté quelque chose de bel & de curieux, il ne le laisse pas sortir de son Royaume. Je crû que je la luy devois presenter, & me continuer par là l'honneur de sa protection & de sa bien-veillance.

Les Tunquinois tiennent à grand deshonneur d'avoir la teste nuë, ce qui n'est propre qu'aux criminels que l'on fait raser dès qu'ils sont saisis. De la sorte il seroit difficile à un criminel qui se pourroit sauver d'échapper des mains de la Justice, parce qu'en quelque lieu qu'il püst aller

dés qu'on void qu'un homme n'a point de cheveux, il est pris & mené au Gouverneur de la Province qui le fait aussi-tost attacher à une croix.

Ces peuples ont la même façon de s'asseoir comme par toute l'Asie, les deux jambes croisées de même que nos tanleurs. Chez les Grands Seigneurs dans la salle où l'on reçoit les visites, il y a comme un Alcové avec une estrade élevée de terre environ d'un pied. Elle est couverte d'une natte tres fine faite de petits joncs deliez comme du fil le plus fin, n'ayant pas la coutume d'étendre des tapis sur les planchers comme aux autres pais de l'Asie. Ce n'est pas la cherté qui les empêche de s'en servir, car ces nattes leur coûtent beaucoup plus que ne feroit un beau tapis de Perse ou des Indes; mais c'est parce qu'on y sent plus de fraîcheur quand on est assis dessus, & que les puaises ne s'y fourrent point. Car dans toutes les Indes dès que les pluies viennent, on est fort tourmenté de cette vermine; dont la Perse est exempte, parce que le pais est fort sec. Comme j'estois à Bantam j'achetay une de ces nattes d'un Tanquinois, & elle a esté admirée en France pour sa finesse. Elle avoit huit à neuf aunes en carré, & estoit aussi unie & aussi douce que du velours. C'est de ces nattes dont on couvre les estrades où les Princes & les Mandarins se vont asseoir, & la Noblesse qui les accompagne est aussi assise autour de la chambre, chacun ayant un coussin sous luy, & un autre derriere son dos.

Au reste les Tanquinois ne sont pas fort deli-

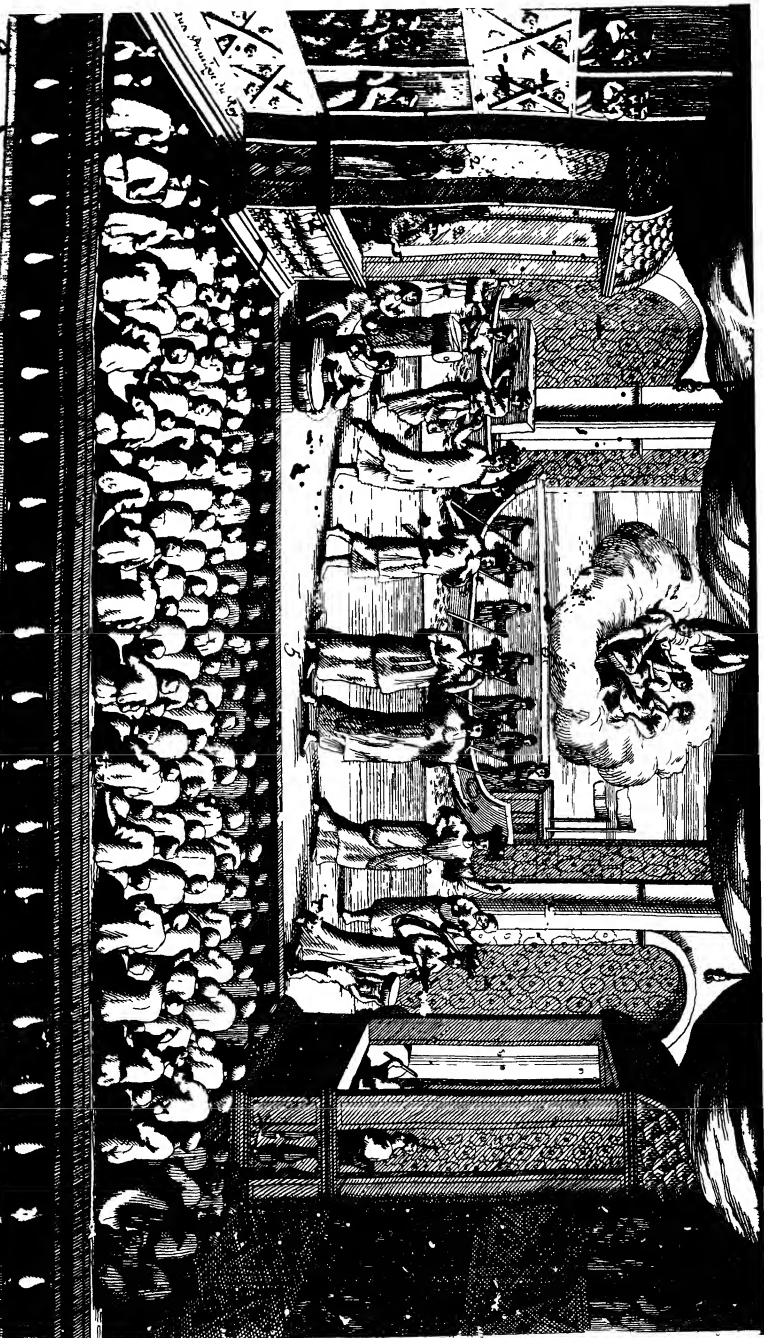
cieux dans leurs repas. Le menu peuple se contente de ris cuit dans de l'eau avec du poisson séché au vent, ou avec des œufs salez; car pour de la viande, ils n'en mangent guere que dans leurs festins. Pour ce qui est des Grands Seigneurs, on leur sert toujours chair & poisson; mais leurs cuisiniers ne sçavent ce que c'est que de bisques. D'ailleurs ils sont beaucoup plus propres que nous & dans leurs cuisines & dans leurs chambres, bien que quand ils mangent ils ne se servent ny de nappes ny de serviettes. Tout ce qu'on leur sert à manger se met dans de petits plats qui ne sont pas si grands que nos assiettes, & qui sont de bois laquez de toutes sortes de fleurs, comme ces cabinets qui nous viennent du Japon. Tous ces petits plats sont rangez & apportez dans un grand bassin laqué comme les petits plats. Il y en tient ordinairement neuf & tout ce qui y est servi est coupé par petits morceaux de la grosseur d'une noisette. Ils ne se servent à table, ni de cuilliere, ni de couteau, ni de fourchette, mais seulement de ces deux petits bastons dont j'ay parlé au chapitre précédent, & dont ils sçavent se servir aussi adroitement que nous de nos fourchettes, & jamais ils ne touchent leur manger avec leurs mains.

Quand ils se trouvent plusieurs à table, ou à leurs repas ordinaires, ou à quelque festin, ils font gloire de garder le silence; ou s'ils veulent s'entretenir de quelque chose, ils deferent au plus vieux l'honneur de parler le premier, portant beaucoup de respect aux plus âgés, & jamais le plus jeune de la compagnie n'entamera le discours. Ils se





*L'émulation s'est élevée au sein de la Comédie, pour le développement du goût de l'agriculture, et de la Cour-  
 laire de la ville, à l'occasion de la Comédie, 3. et 4. l'opéra, des spectacles 5. théâtre pour les acteurs 6. machines et 2000 110.*



Avant les mains, la bouche & tout le visage en entrant à table seulement, & non après le repas; & quand ils veulent sçavoir si quelqu'un a pris sa refection, ils luy demandent s'il a mangé son ris, qui est la même façon de s'exprimer de nos anciens pères dans l'histoire sainte, où par le pain le repas entier est signifié. Ce n'est pas aussi leur coutume de se demander l'un à l'autre comme il se porte, mais seulement combien il a mangé de mesure de ris à son repas, & s'il a mangé avec appetit. Cette coutume est universelle, entre tous les Idolatres des Indes, excepté que dans les Estats du Grand Mogol, où ils ne mangent pas seulement du ris, mais aussi du pain, ils se demandent par civilité combien ils ont cuit de ris, & cōbien ils ont pris de farine pour faire du pain; car plus un homme a mangé, ils croient que sa santé est meilleure.

Entre tous les divertissemens des Tunquinois, il n'y en a point où ils s'attachent avec tant de plaisir qu'à la Comedie, qui ne se fait d'ordinaire que la nuit; & celles qu'ils representent le premier jour qu'ils voyent la lune se renouveler, sont les plus belles. Elles durent depuis le soleil couchant jusqu'au soleil levant, & elles sont accompagnées de quantité de decorations & de machines qui surprennent agreablement la veüe. Ils sçavent admirablement bien représenter la mer & les rivières, & les combats de galeres & de vaisseaux, bien qu'ils ne soient d'ordinaire que huit Acteurs, tant hommes que femmes. Les lieux où se donnent ces spectacles sont de grandes sales, dont le tiers est occupé par le théâtre,

le reste servant d'amphitheatre, & estant rempli de bancs. De costé & d'autre du theatre il y a une loge fort enjolivée, reservée pour le Roy quand il luy plaist de venir à la Comedie. Les Acteurs & Actrices ont des habits magnifiques, & la coiffure des femmes est une espece de mitre ou de tiare qui leur sied tres-bien, & d'où pendent par derriere deux bandes larges chacune de trois doigts qui vont jusqu'à la ceinture. Les uns & les autres s'acquittent parfaitement bien de leurs rôles, & dansent à leur manière avec beaucoup de justesse; & à un des coins de la sale il y a un petit theatre pour les deux Juges de la Comedie, l'un desquels bat la mesure sur une grosse timbale. Leurs autres divertissemens les plus ordinaires, sur tout pour les Mandarins & pour la Noblesse, sont la pêche & la chasse; mais ils prennent plus de plaisir à la premiere, toutes leurs rivières leurs fournissant beaucoup de poisson. Mais, comme j'ay dit, ils ne prennent ces divertissemens qu'aux jours qu'il leur est permis, & ils sont bien meilleurs menagers du temps que nous, l'employant sans en rien dérober à l'exercice de leurs charges. Aussi ceux qui dans le commencement de la connoissance que nous avons eüe de ces peuples, ont écrit qu'ils avoient des mœurs & des coutumes sauvages, en estoient mal informez; & comme il ne faut point douter de la verité des choses que j'avance, & dont une partie est confirmée par d'autres relations, il faut conclure en mesme temps, que tous les devoirs de la société civile & toute la politesse ne sont

41  
sont pas renfermées dans nostre Europe, & que le Royaume de Tunquin qui a fait anciennement une partie de la Chine, a retenu le bon ordre & la civilité qu'on nous dépeint parmi les Chinois.

---

## CHAPITRE IX.

### *Des Lettres du Royaume de Tunquin.*

**I**L est constant, que les Tunquinois ont beaucoup de genie pour les lettres, & qu'ils s'y appliquent avec soin & y réussissent, parce qu'ils ne peuvent s'avancer que par ce moyen aux charges & dignitez du Royaume. Par les lettres il ne faut pas icy entendre les langues de nos sçavans de l'Europe qui sont entierement inconnues aux Orientaux, & encore moins la Philosophie d'Aristote dont ils n'ont jamais ouï parler. Mais il faut entendre la science des loix de leurs pays, par laquelle ils parviennent aux charges de Judicature; les Mathematiques, & particulièrement l'Astrologie, pour laquelle tous les Orientaux ont beaucoup de passion, comme estant grands observateurs des Astres, d'où ils se flatter de pouvoir tirer la connoissance de l'avenir. Les Tunquinois aiment aussi passionnement la Musique & la Poësie, par la même raison qu'ils aiment les spectacles du theatre où ces deux choses doivent entrer, & tant les Poëtes que les Comédiens de Tunquin passent pour les meilleurs de tout l'Orient.

Pour acquérir la Noblesse par les lettres, il faut

que la jeunefse paffe par trois degrez , qui font celui de *Sinde* , celui de *Doucum* & celui de *Tanfi*, auquel eftant parvenue elle peut entrer au rang des Nobles. Pour venir au premier degre, les jeunes gens doivent s'appliquer huit ans entiers à bien apprendre ce qui eft de la fonction de Notaire , de Procureur & d'Avocat , s'étudiant fort à fe rendre éloquent pour parler en public. Au bout des huit ans ils font examinez ~~de~~ le fait de ces charges , & fi quelqu'un manque à bien répondre aux demandes qu'on luy fait , il eft renvoyé comme incapable d'exercer jamais aucune charge , & de plus étudier. Pour ceux qui font bien fortis de l'examen qui eft rigoureux , leurs noms font écrits sur le registre & prefentez au Roy, qui leur permet de prendre le nom de *Sinde*, & alors il leur eft fait commandement par les *Tanfis* d'aller apprendre, s'ils veulent avoir un jour le nom de *Doucum*, & l'Aftrologie , & la Muſique , & meſme la Poëſie , pour en ſçavoir juger & s'en ſervir dans l'occafion. Car pour eſtre eſtablis juges de la Comédie (ce qui eſt parmy eux un grand honneur) il eſt neceſſaire qu'ils ſoient eux-mêmes , & bons Muſiciens , & bons Poëtes ; & les Comédies ſont très fréquentes en ce pays-là, parce qu'ils l'aiment beaucoup , & que c'eſt , comme j'ay dit , leur plus grand & plus agreable divertiffement. Car il ne ſe fait point de feſtin qui ne ſoit accompagné de feux d'artifice , en quoy ces peuples ſont merveillex , & puis de là Comédie avec des machines & des changemens de théâtre

à tous les Actes. Les Acteurs ont une mémoire admirable, & quelque longue que puisse estre la piece, on ne la tient point dans une aile pour les relever, comme on fait en nostre Europe, parce qu'il ne leur arrive jamais de manquer.

Il faut aussi que ceux qui apprennent les Mathématiques fassent eux-mêmes les instrumens dont ils ont besoin, & ils employent cinq ans à cette science. On les examine tous les ans, & s'ils manquent à bien répondre sur quelque demande, cela leur est pardonné; mais si au bout des cinq années ils manquent au moindre article du grand examen qui se fait par les Tanfis, ils sont entièrement degradez, au lieu que s'ils ont satisfait à tout ce qui leur a esté demandé, ils prennent le nom & le degré de Doucum.

Après ces treize années d'étude, avant que de pouvoir arriver au rang de Tanfi, il faut en employer encore quatre à apprendre à lire & écrire le caractère Chinois jusques à un certain nombre de mots. Car pour apprendre à lire & à écrire entièrement le Chinois la vie de l'homme n'y pourroit suffire. La raison de cela est, qu'il n'en va pas en cela dans la Chine comme aux autres Nations, où un mot est composé de plusieurs lettres. Les Chinois pour chaque mot ont une figure différente, & toutes ces figures ou traits entrelacez sont en tres grand nombre, comme il est aisé de le juger. Je remarqueray en passant, que ces figures se font avec de petits pinceaux, & que les Chinois se servent pour cela d'une certaine encre en masse qui

est comme un noir de fumée, en délayant dans de l'eau la quantité dont ils ont besoin, à mesure qu'ils la veulent employer. Ils ont aussi quelque autre couleur pour de certains mots : mais ils ne peuvent se servir de nos plumes, ny de celles de tous les autres Orientaux. Ce sont de petits roseaux d'un rouge brun, & les meilleurs viennent de certains marais des Royaumes de Pegu & d'Arachan, & c'est de quoy les enfans de ces pays-là sont les plus friands.

Pour réverir aux étudiants de Tunquin, on les oblige de sçavoir aussi bien les loix & les coutumes des Chinois que les leurs propres, & les quatre dernières années étant finies, le grand & dernier examen se fait dans la grande place qui est dans l'enclos des murailles du Palais du Roy, qui est un riche édifice de marbre. Le Roy s'y trouve avec les Princes & Grands Seigneurs de sa Cour & les Mandarins de lettres, quelques uns s'y rendant mesme des Provinces éloignées, & tous les Tansis sont aussi présents. Il y a des relations de Tunquin qui ont avancé sur ce sujet plusieurs choses ridicules, & assuré qu'en ces sortes d'examen il y a eu quelquefois jusques à trente & quarante mille étudiants. Mais, à ce que j'ay pu apprendre, & de mon frere, & de plusieurs Tunquinois avec qui je me suis souvent trouvé à Batavia & à Bantam, jamais le nombre n'a passé trois mille. On dresse dans cette place neuf échafaux, dont l'un est pour le Roy & les Princes, & les huit autres pour ceux qui examinent, & pour ceux qui sont

examinez ; & afin que chacun puisse bien voir tout ce qui se passe, tous ces échafauts sont faits en amphithéâtre. Mais le Roy & les Mandarins ne s'y trouvent que les deux premiers jours des huit que l'on employe à cet exercice. Le dernier jour tous les noms de ceux qui ont esté examinez, tant de ceux qui ont bien répondu, que de ceux qui ont manqué, sont laissez entre les mains des seize premiers Mandarins ; qui sont comme les seize Conseillers d'Estat, & il dépend du Roy de faire grace à qui il luy plaist de ceux qui ont le moins mal satisfait par leurs réponses. Pour les autres qui se sont trouvez fort ignorans, ils sont degradez avec honte, & il ne s'en parle plus. Tous ces noms généralement sont écrits sur de grandes tables posées à la porte du Palais du Roy durant ces huit jours, & tout le peuple peut connoistre par là ceux qui seront receus ou non au rang des Nobles. Les huit jours passez ils se doivent tous trouver sur ces mêmes échafauts, où à la veüe de tout le monde, ceux qui ont eu le malheur de ne pas bien satisfaire aux questions des examinateurs sont renvoyez comme indignes d'aucun employ, & l'on donne aux autres qui sont receus une robe de satin violet dont ils se vestent, prenant en mesme temps le nom de Tansis. En suite on donne à chacun le dénombrement des bourgs & villages où ils doivent prendre les rentes que le Roy leur donne ; en quoy ils ne sont pas tous égaux, les uns ayant plus de revenu que les autres, ou selon la difference du merite, ou selon la bien-veillance du



Prince. Aussi-tost ils donnent avis aux lieux qui leur sont assignez du jour qu'ils y pourront arriver, & tous les habitans viennent au devant pour leur faire honneur, avec toutes sortes d'instrumens de musique, & avec une manière de branquar doré porté par huit hommes. C'est où le nouveau Tansi s'aslie, & ainsi il fait son entrée dans le lieu de son département. Il luy est permis de demeurer là trois mois pour se divertir & se donner du bon temps; apres quoy il vient à la Cour pour s'instruire des affaires du Royaume & de la maison du Roy, & tascher de s'y perfectionner, estant le chemin pour parvenir à la qualité de Mandarin. Tous les Ambassadeurs, qui sont envoyez aux Estats voisins, & particulièrement à la Chine, sont tirez de ces Tansis, & l'on fait toujors choix des plus capables, & non pas des plus riches, le Roy leur donnant suffisamment de quoy luy faire honneur, & satisfaire aux frais de l'Ambassade. Jusques icy il a esté parlé de ceux qui par leur capacité & leur science peuvent entretenir le corps de l'Estat dans sa vigueur, & remédier aux maladies qui luy surviennent; il faut parler aussi de ceux qui sçavent guerir des hommes, en particulier, & contribuer à l'entretien de leur sante par les secrets de la medecine.

## CHAPITRE X.

*Des Medecins & des maladies des Tunquinois.*

**L**Es Medecins du Royaume de Tunquin ne s'amusent guere à faire leurs études dans les livres, & ils ne s'étudient dès leur jeunesse qu'à bien connoistre les simples & les racines pour en sçavoir la vertu, & en faire l'application selon le genre de la maladie. Mais ils s'adonnent particulièrement à bien connoistre le battement du poulx & sa diversité, par où ils se piquent fort de découvrir la source du mal pour y pouvoir apporter le remede convenable. Sur quoy il faut remarquer, qu'au lieu que nous disons en Europe taster le poulx, il faudroit en ce pays-là parler au plurier & dire les poulx, parce que lors qu'ils vont voir un malade, ils le luy tastent en plusieurs endroits du corps, & selon la diversité du lieu & du battement ils jugent de la qualité de la maladie. Ils touchent donc d'abord le malade en trois endroits, premièrement au costé droit, & apres au gauche. Par le poulx qu'ils tastent au poignet du costé droit, ils connoissent ce qui est au poulmon, par celuy qu'ils vont chercher aux veines du bras où d'ordinaire on se fait seigner, ils jugent ce qui est du petit ventre, & par celuy de la temple ce qui est des reins. Le poulx du poignet gauche leur decouvre ce qui peut provenir du cœur, celuy de l'endroit du bras gauche où l'on se fait tirer du sang, leur apprend

ce qui se passe au foye ; & enfin par celuy de la temple gauche ils sçavent encore mieux ce qui est des maladies des reins. Ils ont grand soyn de compter exactement combien le pouls bat de fois à un malade durant une respiration, & ainsi selon ces divers batemens ils vous disent laquelle partie du corps est particulièrement alterée, si c'est le cœur ou le foye, ou le poumon, ou si le mal procède d'une cause extérieure, comme du mauvais air, ou du froid, ou de tristesse, ou de quelque autre passion déreglée. Ils ne se servent pour tous remedes que d'herbes & de racines qu'ils vont eux-mêmes choisir, n'y ayant point en ce pays-là de distinction entre Medecin & Apoticaire. Ils les mêlent souvent avec un peu de gingembre qu'ils font cuire dans de l'eau, & apres qu'elle est passée ils font boire cette décoction au malade. Ils ne luy donnent jamais de medecine qu'un peu auparavant ils n'aye mangé quelque chose, & c'est d'ordinaire apres le repas. Au reste ils ont de très-bons remedes pour l'épilepsie, pour le pourpre, & pour autres maladies qui passent pour incurables dans l'Europe. Ils se servent de l'ancre de la Chine pour arrester la dissenterie & pour guerir des blessures. Quand la mer se retire on trouve sur la greve de ces petits cancrs qu'elle y a laissez, & qui meurent aussi-tost. Le soleil est si chaud, qu'en peu de temps ils s'endurcissent comme une pierre, & ces Medecins les prennent pour les mettre en poudre. C'est encore un remede souverain, & pour les blessures, & pour les dissenteries, & pour les

les fievres, & selon la maladie cette poudre se prend dans quelque peu d'eau de vie ou dans de l'eau. Ils font grand cas de cette herbe appelée *Té*, qui vient de la Chine & du Japon, & cette dernière est la meilleure. Ils la transportent dans des bouteilles d'essain bien bouchées, de peur que l'air ne luy oste de sa force, & lors qu'ils en veulent prendre, on fait bouillir de l'eau selon la quantité dont il est besoin, & quand elle bout on y jette du *Té* à proportion, assavoir une pintée ou deux sur la valeur d'un verre. On boit cette eau la plus chaude qu'on la peut souffrir, & il y en a qui prennent en même temps dans leur bouche gros comme un pois de sucre candi. Ils disent que ce *Té* est excellent pour le mal de teste, pour la gravelle, & pour ceux qui sont sujets à des maux de ventre, mais pour ce dernier article, il faut quand l'eau boult y mettre un peu de gingembre. A Goa, à Batavia, & dans tous les Comptoirs des Indes, il n'y a guère de nos Europeans qui n'en prennent quatre ou cinq fois le jour, & ils ont soin de garder cette feuille qui a esté bouillie pour en faire une salade le soir avec l'huile, le vinaigre, & le sucre. Le *Té* le plus estimé est celui qui rend l'eau verte, celui qui la rend jaune est médiocre, & celui qui la fait rougeâtre est le moindre, dont on fait très-peu de cas. Dans le Japon le Roy & les Grands Seigneurs qui prennent le *Té* ne boivent que la fleur, qui est bien plus salutaire que la feuille & d'un goust plus agreable; mais aussi le bruvage en est bien d'un autre prix que celui de la feuille; car la coupe

où ils boivent tient environ un de nos verres ordinaires, & cela revient bien à la valeur d'un écu de nostre monnoye.

Les maladies les plus dangereuses du Tunquin viennent d'ordinaire quand le mauvais air surprend les gens ; car en un moment il leur oste la parole, & la mort suivroit infailliblement sans un prompt secours. Le meilleur remede pour ce mal subit est de mêler quelque contrepoison avec un peu d'eau de vie faute de vin, & l'ayant fait chauffer le faire boire au malade le plus chaud qu'il peut. Mais il le faut aussi froter en mesme temps avec un linge trempé dans l'eau de vie où l'on a mis bouillir du gingembre pilé bien menu. C'est un remede salutaire qui oste entierement les douleurs causées par des vents froids ou par quelque mauvais air. Pour estre plus promptement delivrez de ces douleurs, il y en a qui apres avoir esté frottez se couchent sur un lit de sangles éloignées l'une de l'autre de la largeur de quatre doigts, & mettant deux réchauds de feu sous cel lit avec de l'encens dedans, le malade est tout entouré de cette fumée qui le fait suer & le guerit ; & il faut que cela se fasse le soir & le matin.

Pour ce qui est des saignées, elles ne sont nullement en usage en ce pays-là. Ils se servent du feu, sur tout pour le pourpre, qui est une maladie si dangereuse en France. Pour la guerir, les Medecins de Tunquin prennent de la moelle de jonc qu'ils font secher, puis la trempent dans un peu d'huile & l'allument, & sur chaque marque

de pourpre appliquant un de ces mouchérons allumez la pourpre éclate comme feroit une petite fusée de poudre, & c'est une marque infailible que le venin sort du corps. Ce remede ne s'applique d'ordinaire que la nuit, à cause que le pourpre ne paroît pas si bien de jour, & le Medecin doit bien prendre garde, quelors que ce venin sort du corps du malade il n'entre point dans le sien, car alors il n'y a point de remede & il faut mourir. Il y a de ces Medecins qui avec la pointe d'une aiguille percent l'endroit où est le pourpre, & en font sortir le mauvais sang, apres quoy ils brûlent le mesme endroit qu'ils ont perce, & puis le frottent avec du gingembre, ne permettant pas au malade de prendre l'air de plus de vingt jours apres qu'ils sont gueris. Pendant qu'ils sont dans ces remedes, ils ne boivent que de l'eau bouillie avec de l'ecorce de citron, & ne mangent ny chair ny beurre. On ne leur donne que du ris cuit dans de l'eau & du poisson sale, & puis ils s'abstiennent de manger & de boire, & plûtôt ils sont gueris. C'est une chose admirable de voir en peu de temps l'excellence & la vertu de leurs remedes, & l'on ne void pas en ce pays là les maladies traîner en longueur, & durer des années comme parmy nous. Je viens à la description politique de ce Royaume, dans laquelle je comprends la religion, qui est presque en tous lieux de concert avec le gouvernement civil pour l'appuy reciproque de l'un & de l'autre.

## CHAPITRE XI.

*De l'origine , du gouvernement, & de la police du  
Royaume de Tugquin.*

**I**L n'y a guere plus de six cens ans que le Tugquin est gouverné par des Roys particuliers, parce que c'estoit anciennement une des dépendances de la Chine. Ce qu'on dit des premiers Tunquinois qui furent sans Gouverneurs & sans Rois, n'est qu'une pure fable, pareille à celle qu'on raconte d'un enfant de trois ans, qui se présentant devant une grande assemblée de Tunquinois les exhorta de delivrer leur patrie des mains des Chinois dont ils estoient mal traitez ; & qu'à l'instant il parut miraculeusement un beau cheval, sur lequel estant monté il poussa contre l'ennemy avec les Tunquinois & les autres troupes qui luy estoient aussi subitement apparues, & ayant attaqué vigoureusement les Chinois, les defit & leur osta l'envie de plus revenir dans le Tugquin. Ce que l'on peut sçavoir de plus assuré de l'histoire de ce Royaume, est que depuis plus de six siècles il a esté gouverné par sept différentes familles. Le premier qui porta le nom de Roy fut un insigne brigand nommé *Din*, lequel ayant amassé quantité de mécontents & de vagabonds se rendit si puissant & si redoutable par sa valeur, qu'après plusieurs batailles gagnées il luy fut aisé de se mettre sur le trône. Mais il ne regna pas long-temps en

repos ; car la plus grande partie des peuples se souleva d'abord , & dans la premiere bataille qu'il donna il perdit la vie. Ceux qui tenoient son parti ne laisserent pas de la gagner , & ayant laissé deux fils l'aîné regna trois ans , & apres sa mort le cadet ne fut guere plus de temps sur le trône , estant morts tous deux jeunes & sans enfans. Le Royaume fut alors déchiré par plusieurs guerres civiles ; & le parti qui se vid le plus foible ayant appelé les Chinois à son secours , se rendit bien-tost le plus puissant. On éleva alors sur le trône un Mandarin d'une maison appelée *Lelequel* , prince vaillant & bien avisé qui remit aussi-tost le calme dans tout le Royaume. Comme il vid que tout estoit en paix , il s'occupa à faire bastir le grand Palais que tous ceux qui le voyent admirent , tant pour sa grandeur , que pour sa magnifique structure , estant tout de marbre de diverses couleurs par dedans & par dehors. Ce Roy n'eut qu'une fille , qui aussi-tost apres la mort de son pere pour mieux affermir sa Couronne se maria à un des plus grands Mandarins de la maison de *Tyan*. Mais peu de temps apres un de ses sujets se souleva contre luy , luy donna bataille , & s'estant mis de sa personne le fit mourir. Se voyant la force en main il se mit sur le trône , mais neuf ans apres il fut tué dans une guerre que luy suscitèrent quelques mécontents appuyez des armes des Chinois. Ceux cy se rendirent maistres du Royaume qu'ils tinrent durant vingt ans , & ils établirent des Gouverneurs dans chaque Province. Mais enfin les Mandarins se lassans de leur gou-



vernement qui leur sembla tyrannique, parce qu'ils exigeoient de gros tributs des Tunquinois, un vaillant Capitaine de la maison de *Ké* assembla secrètement quantité de troupes, & leur livra trois batailles où il eut toujours de l'avantage. Il chassa tous les Chinois du Tunquin, & posséda la couronne qui s'est conservée quatre-vingts ans dans cette maison. Apres ce temps-là un grand Seigneur de la famille de *Mar*, qui autrefois avoit eu le sceptre pour se venger d'un affront que le Roy luy avoit fait faire à la Cour, trouva moyen de le débuser, assisté d'un grand nombre de mécontents, dont les Estats les mieux reglez sont toujours remplis, & du secours des Chinois toujours prests à rentrer dans ce Royaume. Il s'en rendit maître apres une sanglante bataille, sans qu'on ait jamais sceu ce que le Roy son predecesseur fut devenu. Mais ce nouveau Roy ne jouit pas long-temps du fruit de sa victoire; & deux ans apres un Mandarin de la maison de *Trin* ayant épousé la fille d'un autre Grand Seigneur luy déclara ouvertement la guerre, dans le dessein d'éteindre entièrement la race de *Mar*. Malheureusement pour luy, la mort arresta tous ses desseins, & il laissa six fils capables de les poursuivre. L'aîné timide de son naturel, & craignant de s'engager dans une guerre trop dangereuse, se soumit volontairement au Roy, qui luy donna un gouvernement & le maria avec une niece qu'il avoit d'une sœur. Le cadet estant brave, & ayant à sa disposition toute l'armée de feu son pere, bien que le Roy luy proposast de grands

avantages, ne voulut rien écouter, & poussant jusqu'aux bout l'ambition de regner continua & acheva même heureusement ce que son pere avoit commencé. A la seconde bataille qu'il donna au Roy qui y estoit en personne ( car il ne se trouva pas à la premiere que le jeune Mandarin gagna aussi ) il le fit prisonnier avec son frere qui avoit pris son parti, & quelques jours apres il les fit tous deux mourir publiquement à la teste de son armée; l'un comme un injuste usurpateur du trône & indigne d'y estre assis; l'autre comme un deserteur qui avoit abandonné l'armée de son pere... & mal suivi ses intentions.

Quoy que le victorieux eut pû monter sur le trône & prendre le nom de Roy, il ne voulut avoir que celui de General des Troupes; & pour mieux établir son autorité & se faire aimer des peuples, il fit sçavoir par toutes les Provinces du Royaume, & même jusqu'à la Chine, que s'il restoit encore quelque Prince de la maison de Lé il pouvoit se présenter, assurant qu'il le mettroit en possession du Royaume. Il ne s'en trouva qu'un, lequel avoit esté si chaudement poursuivi par la famille de Mar durant qu'elle estoit en regne, que pour sauver sa vie il s'estoit retiré sur les frontieres où il servoit inconnu de simple soldat. Ce General fut ravi de trouver encore un Prince legitime de la maison de Lé pour le rétablir dans cet Estat; & aussi-tost qu'il fut reconnu pour estre de cette race on luy envoya tout l'équipage d'un Roy, avec ordre à toutes les Provinces de son passage de le

recevoir comme s'il eût déjà esté sur le trône. Toutel'armée fut deux journées au devant de luy, & l'amena à *Checo* ville capitale du Royaume, où il fut mis sur le trône & proclamé avec grande pompe Roy de Tounquin. Mais le General *Trin* qui se soucioit moins du titre de Roy que de la puissance effective de l'autorité Royale, fit si bien son compte dans cette rencontre, que laissant à *Lé* tout l'éclat & tout l'exterieur de la Royauté, il se reserva le commandement absolu dans les armées, & la plus grande partie des revenus du Royaume pour en disposer entierement à sa volonté. De manière que depuis ce temps-là jusques à cette heure, on peut dire qu'il y a eu & qu'il y a encore deux Rois au Tounquin, dont le premier n'en a guere que le nom & est appelé *Bua*, & le second nomme *Choua* en a presque toute l'autorité, disposant à son gré de toutes choses, tandis que l'autre demeure enfermé dans son Palais comme un esclave, & sans en sortir qu'à de certains jours. Alors on le porte par les rues de *Checo* comme une statue, ce qui se fait toutefois avec un magnifique appareil. Il a d'ordinaire dix mille soldats pour la garde, & quelquefois jusques a vingt mille, qui sont entretenus sur les frontieres, principalement vers la *Cochinchine*. Il entretient aussi toujours sur les frontieres cinquante éléfans pour la guerre, Et sur toutes les rivières du Royaume par ou l'ennemy pourroit venir l'endommager, il y tient d'ordinaire cent grosses galeres avec une grande quantité de petites galiottes dont les rameurs

meurs & soldats ont plus de paye que les autres ; car pour avoir plus de force ils rament debout le visage tourné vers la prouë, tout au contraire des nôtres qui luy tournent le dos.

Le Roy donne presque tous les jours audience publique ; mais il ne fait aucun Edit & ne donne point d'arrest qui puisse avoir effet, s'il n'est aussi signé du Choüa. Dans ces audiences il a avec luy trente-deux Conseillers d'Estat, outre lesquels il y en a cent autres pour juger de toutes les appellations du Royaume. Les Enuques ont grand pouvoir à la Cour, comme dans tous les autres Estats de l'Asie, & le Roy pour ses affaires les plus importantes se confie plus en eux qu'en ses propres enfans. Les aînez ne succedent pas toujours au Royaume ; mais le Choüa ou General avec tous les Conseillers, qui sont ordinairement ses creatures, trouva à propos que lors que le Roy auroit plusieurs-fils, il feroit choix de celui qu'il luy plairoit pour luy succeder. Aussi-tôt qu'il l'a nommé, le Choüa suivi des principaux Officiers de l'armée, des Conseillers d'Estat & des Enuques viennent le saluer, & prêter serment de le mettre sur le trône apres la mort de son pere, & pour les autres freres ils demeurent toujours enfermez dans le Palais comme dans une prison, sans se mêler d'aucune affaire d'Estat. Ils ne sortent du Palais que quatre fois l'an, & à chaque fois ils ne peuvent demeurer dehors que six jours, les Officiers qui les accompagnent leur estant donnez par le Choüa, qui est, ainsi que j'ay dit, comme le Con-

nestable qui commande en chef toutes les armées. Le premier de ces six jours de liberté, ils vont visiter les Temples & les Prestres à qui ils font de grandes aumosnes; les deux suivans ils prennent le divertissement de la chasse, & les trois derniers ils se promènent sur la riviere dans des galeres superbement équipées.

Le Royaume de Tunquin est divisé en huit grandes Provinces; chacune desquelles a son Gouverneur & ses Magistrats, & l'on peut appeller de leur sentence à la Cour. On ferait tort à ce pays-là si l'on s'imaginait qu'il n'y a point de noblesse, comme en effet il n'y en a point dans la plus grande partie des Royaumes de l'Asie. Mais il faut que tous acquierent cette noblesse par leur mérite, les uns par les armes, les autres par les études. Ceux qui y parviennent par les armes ont dequoy s'entretenir du bien de leur maison, & l'on commence à leur faire apprendre cet exercice de bonne heure, au plus tard à l'âge d'onze ou douze ans. La premiere chose qu'ils doivent sçavoir, est de bien manier l'épée. La lame en est droite, longue & large comme celles des Suisses, & elle n'est tranchante que d'un costé. Ils apprennent aussi à tirer de l'arc & du mousquet avec la méche; (car pour des fusils, ils n'en ont pas encore la connoissance) & à monter à cheval, pour bien tirer de l'arc en courant, & manier le zagaye, qui est un baston ferré comme une maniere de demy-pique. Apres s'être rendus habiles en tous ces exercices, ils apprennent à faire de toutes sortes de

feux d'artifices, & mesme à en inventer de nouveaux, pour s'en servir contre les élefans des ennemis, & tascher de les mettre en desordre dans la bataille. Mais je diray en passant qu'il y a de ces élefans, comme j'ay vû plusieurs fois, qui sont si accoustuméz à tous ces feux d'artifice qu'ils n'en branlent pas, & ne s'étonnent nullement des fusées qu'on leur jette & qui leur viennent passer sous le ventre. Toutefois de deux cens de ces animaux que ces Rois d'Orient mènent à la guerre; à peine y en aura-t-il quinze ou vingt qui soient si fermes & si assuréz. Si ceux qui les gouvernent & qui les montent n'y prennent bien garde, au lieu d'aller alors contre l'ennemy ils se retournent contre eux mesmes, & mettent toute l'armée où ils se trouvent dans une effroyable confusion. J'en ay vû un exemple devant Daman ville qui appartient aux Portugais à quatorze lieues de Surate. Aureng-zeb qui est à present Roy des Indes, qu'autrement nous appellons Grand Mogol, n'estant encore que jeune Prince, son pere Cha-Gehan estant sur le trône; obtint de luy à force de prieres, qu'il luy donnast une armée d'environ soixante mille hommes & de quatre-vingts élefans, avec quoy, comme estant grand ennemy des Chrestiens, il vint mettre le siege devant cette ville. Celuy qui commandoit dedans estoit un vaillant homme, qui avoit deux braves fils aupres de luy, & tous trois avoient servi en France. Il y avoit aussi dans la place huit cent Gentilhommes qui s'y estoient rendus de toutes les villes que les Portugais ont

aux Indes; & dont la plus grande partie estoit de Goa. Ils estoient tous bien montez, tous ces gens-là ne voulant que des chevaux Arabes, dont le moindre couste mille écus. Le Commandant voyant que le Prince Indien le pressoit fort; & qu'il luy avoit déjà donné deux assauts, resolut avec toute sa cavalerie & infanterie, que la nuit du samedi au dimanche, aussi tost que minuit auroit sonné chacun entendroit la messe, & que l'on feroit une sortie generale, chacun ayant sa lance à feu qu'il allumeroit au moment qu'on auroit pu gagner le quartier où estoient les éléfans. Leur dessein réussit si bien, que lors qu'ils en vinrent à l'exécution les éléfans prirent l'épouvante, & se jettant impetueusement à travers l'armée Indienne, ils rompirent & taillerent tout en pieces avec l'épée & la chaîne de fer qu'ils ont attachées à leur trombe, brisant les tentes, & écrasant sous leurs pieds tout ce qu'ils trouvoient en leur chemin. Les Portugais de leur costé ne faisoient guere moins de ravage dans l'armée d'Aureng-zeb ils tailloient tout en pieces, & avoient bon marché des miserables Mahometans qu'ils surprirent dans leur plus profond sommeil. Car pour dire tout ils n'auroient jamais pû s'imaginer que les Chrestiens fussent venus les attaquer un Dimanche, dans la creance qu'ils avoient que ce jour-là ne leur estoit pas moins en veneration qu'aux Juifs le jour du Sabat. Aureng-zeb comme ayant toujours mené une vie de Santon, c'est à dire de Religieux Mahometan, & ayant lû plusieurs fois l'Alcoran

composé en partie de la loy Mosaique, n'ignoroit pas que les Juifs gardoient si religieusement le jour du Sabat; qu'ils se laisseroient plutôt tuer ce jour-là que de se défendre. Il s'imagina que les Chrestiens en usoient le mesme le jour du Dimanche; en quoy il se trompa fort, n'ayant pas lû leur Evangile comme il avoit lû l'Alcoran, & ne sachant pas que le Sauveur du monde, le grand Docteur de la loy de Grace, voyant que les Juifs trouvoient à redire qu'il fit des guerisons miraculeuses le jour du Sabbat, les appella insensés, & leur représenta qu'il n'y en avoit aucun d'entre eux qui vist son bœuf ou son asne tomber dans une fosse un jour de Sabat, qui ne le relevast incontinent. Ainsi dans cette sortie si bien concertée & faite si à propos, les Portugais remporterent une si grande victoire qu'il demeura sur la place plus de vingt mille hommes de l'armée d'Aureng-zeb, qui faillit à y laisser luy-mesme la vie. Car les éléfans dans leurs furies brisèrent toutes ses tentes & celles de son haram ou de ses femmes, & au mesme instant il leva le siege perdant pour jamais l'envie de venir attaquer les Chrétiens. On a crû que les Portugais eurent bien la valeur de deux millions de leurs dépouilles.

Pour revenir au Royaume de Tunquin, je diray qu'il a eu souvent la guerre contre les Chinois, pour ne leur vouloir pas payer le tribut qui leur fut accordé en faisant la paix avec un des Rois de la race de Lé. Mais l'an 1667. les Chinois voyant que les Tartares se rendoient maîtres de



leur pays, firent la paix avec le Roy de Tunquin, par laquelle on demeura d'accord qu'il ne se parleroix plus de tribut; mais qu'il enverroient seulement tous les ans un Ambassadeur à la Cour de Pequín pour rendre l'hommage à l'Empereur de la Chine.

Pour ce qui est de la justice & de la Police, on observe en toutes choses un tres bon ordre au Royaume de Tunquin, soit dans les villes, soit dans la campagne, & il en va à peu pres comme dans les autres Estats les mieux policez. Je ne veux pas ennuyer le Lecteur par un long détail, & je diray seulement que sur tout ils ont grand soin pour la commodité du public de reparer les ponts & les grands chemins, & de prendre garde que par tout de quart de lieuë en quart de lieuë le voyageur trouve non seulement de l'eau, mais mesme du feu pour allumer sa pipe, estant comme ailleurs de grands preneurs de tabac.

Pour ce qui est des meurtres, on est fort exact à les punir; mais s'il y a lieu pour un coupable de demander pardon de son crime, on le mene devant celuy qui le doit écouter, & alors il faut qu'il ait à la bouche un bouquet d'herbe, qui donne à entendre que par le dereglement de sa vie & sa mauvaise conduite il s'estoit rendu semblable aux bestes. Cette coûtume approche fort de celle de Perse, où le Roy & son Conseil condamnent à mort, & font aussi grace à qui il leur plaist, hormis à ceux qui ont tué un homme qui a des parens. Car alors touté la grace que le Roy leur peut faire,

Est de les remettre entre les mains du plus proche des parëns du defunt, à qui il est permis d'accorder avec le criminel pour de l'argent, ce qui se fait rarement comme estant une chose honteuse & infame, & l'accord ne se faisant pas, il faut que le plus proche parent soit luy-même le bourreau, & luy fasse souffrir le supplice auquel il a esté condamné.

---

## CHAPITRE XII.

### *De la Cour des Rois de Tunquin.*

**B**ien que le Roy, comme j'ay dit, n'ait pas beaucoup d'autorité dans l'Estat, & qu'elle reside presque toute entiere en la personne du Connestable qui a toutes les forces en main, cela n'empesche pas qu'il ne soit grandement honoré de ses suzers, & que sa Cour ne soit magnifique. Le premier & le quinziesme jour de chaque Lune tous les Mandarins qui sont les Grands du Royaume, sont tenus d'aller vestus à la Chinoise saluer le Roy. Le Connestable alloit aussi autrefois rendre le mesme devoir, mais peu à peu il a sceu s'en dispenser, & il y envoie un Prince en sa place. Pour ce qui est des autres Mandarins Gouverneurs des Provinces & Chefs de Justice, & des Officiers de guerre, ils vont tous les ans saluer le Choua & luy faire leur Cour le jour de sa naissance, & le premier jour de leur année, qui est le cinquième de la cinquième Lune; comme aussi quand ils

ont remporté quelque victoire sur leurs ennemis ; le Connestable recevant de la sorte plus d'honneur que le Roy mesme. C'est la coutume des Tunquinois , lors qu'ils saluent quelqu'un plus relevé qu'eux en dignité, de faire quatre profondes reverences jusqu'à terre , mais pour les femmes , quelque difference de condition qu'il y ait entre elles , elles ne se prosternent qu'une fois. Ceux qui desirent d'entrer au Palais pour voir le Roy , sont obligez de prendre des robes de violet , & les valets qui les accompagnent doivent porter la mesme couleur. Si quelqu'un veut approcher la personne du Roy , pour luy demander quelque grace , il doit porter un present. S'il veut luy accorder sa requeste il commande qu'on le prenne , mais s'il la luy veut refuser on renvoye la personne avec son present. Bien que ce soit le Connestable qui dispose de toutes les charges de la Cour & du Royaume , & qui distribue les recompenses à ceux qu'il en juge dignes , le Roy fait tous les ans le quinzième jour de la septième Lune des liberalitez assez considerables à ceux de la Cour , & mesme aux enfans dont les peres ont rendu autrefois quelque important service à l'Estat. Il leur fait donner des pains d'or qui reviennent chacun à six cent livres , & des barres d'argent qui valent chacune quarante six livres de nostre monnoye ; & le mesme jour il fait élargir tous les prisonniers , tant pour le criminel que pour le civil , pourvû que le crime n'aille pas à la mort , & que la dette ne passe pas deux barres d'argent. Tous les ans les trois derniers

derniers jours de la dernière lune, lesquels ils appellent jours de la mort, les quarante Mandarins qui sont les premiers Conseillers d'Estat, vont prendre le serment de tous les Seigneurs & Officiers de la Cour, & même de leurs femmes, leur faisant promettre d'estre fideles au Roy comme ils l'ont este auparavant, & que s'ils decouvrent quelque chose qui touche sa personne ou son Estat, ils le viendront declarer. Tous les Gouverneurs des Provinces en font faire autant à tous les Seigneurs & Gentilshommes de leur gouvernement, & ceux des villes à tous les bourgeois & habitans. Ceux qui viennent decouvrir quelque trahison ne manquent jamais de recompense. Tout ce qu'il y a de difference, est à l'égard de la condition des personnes qui la revelent. Car si ce sont des Mandarins ou des Gentils hommes, ils n'ont de recompense que ce qu'il plait au Roy de leur donner; mais pour des roturiers, soit hommes, soit femmes, premierement ils sont anoblis, & de plus on leur donne cinquante pains d'or & cinq cent barres d'argent, ce qui revient, comme j'ay marqué cy-dessus, à cinquante trois mille livres de nostre monnoye; mais ils estiment beaucoup plus la noblesse que l'argent.

Par tout le Royaume on fait en certains temps reveue de toute la jeunesse des Provinces, & tous ceux que l'on trouve n'estre pas nobles ou n'avoir pas appris de mestier, pourvû qu'ils ayent atteint l'âge de dix huit ou vingt ans, sont enrollez pour le service du Roy, qui tous les cinq ans fait choix

de ceux qu'il veut retenir pour sa garde, & les en-  
 voye aux forteresses des frontieres. Il s'en trouve  
 quelques-uns de ceux-là qui taschent par argent  
 de s'oster de cette servitude; mais quand ils sont  
 surpris dans l'exécution de ce dessein, ce qu'ils ne  
 peuvent guere faire sans qu'on le sçache, & le sol-  
 dat & l'officier qui est d'intelligence avec eux  
 sont châtiez sans remission. On leur passe une pe-  
 tite échelle au col, on leur met les fers aux bras, &  
 on les envoie en cet équipage au Connestable,  
 qui les condamne aussi-tost à avoir la teste tran-  
 chée. Mais comme les Tunquinois ne voyent pas  
 volontiers du sang humain répandu, les parens ou  
 amis de ceux qui sont condamnés demandent par  
 grace qu'ils soient étranglez, trouvant cette mort  
 moins deshonorante, parce qu'il n'y a point de sang  
 versé, en quoy ils semblent estre de l'opinion des  
 Turcs. Le Chapitre suivant fera encore mieux voir  
 ce qui est de l'estat de la Cour de Tunquin & de sa  
 magnificence.

## CHAPITRE XIII.

*Des ceremonies qui s'observent lors que les Rois de  
 Tunquin sont élevez sur le trône.*

**A**vant que de parler de l'élevation au trône  
 des Rois de Tunquin, & des grandes cere-  
 monies qui l'accompagnent, il faut dire encore  
 un mot de la maniere dont il sort ordinairement  
 de son Palais pour aller prendre quelque divertisse-

ment. Il monte sur un magnifique Palanquin porté par huit hommes, où il peut estre vu de tout le peuple; les Seigneurs & Officiers de la Cour l'accompagnant à pied, pourvu qu'il ne sorte point de la ville; mais quand il va en campagne, il monte sur un éléfant, & les Seigneurs suivent à cheval. Quand la mère du Roy sort, ou sa première femme, on les porte de mesme sur un Palanquin qui est fait en jalousie, afin qu'elles puissent voir le monde sans estre vûes. Leurs Dames d'honneur & leurs filles suivent à pied apres le Palanquin, qui est richement orné dedans & dehors.

La coutume des Princes & des Mandarins est de célébrer tous les ans le jour de leur naissance avec de grands divertissemens, des festins, des comedies, des feux d'artifices, & tous les parens & les amis ne manquent pas de venir à la feste pour leur faire honneur. L'an 1645. le fils aîné du Roy qui avoit esté nommé par son pere pour estre son successeur, donna au jour de sa naissance tous les divertissemens possibles à la Cour, & le Roy qui l'aimoit, pour luy donner moyen de faire une plus belle dépense, luy fit porter mille pains d'or & cinq mille barres d'argent, ce qui faisoit huit cent vingt mille livres de nostre monnoye. En ce temps là ils font de grandes aumônes; sur tout aux pauvres veuves & aux prisonniers.

Quand le Roy est mort & qu'il laisse plusieurs fils, on prend celuy qu'il luy a plu de choisir de son

vivant pour estre son successeur, & qu'il a fait reconnoistre pour tel, comme il a esté dit auparavant. Le troisieme jour apres le decez du Roy, le Connestable avec tous les Mandarins d'armes & ceux du grand Conseil, & tous les Gouverneurs des Provinces vont à l'appartement de ce Prince, où on luy donne un habit à la Chinoise, après quoy l'ayant monté sur un élefant on le mene dans une des plus grandes cours de son Palais, qui est toute couverte de brocars d'or & d'argent comme une maniere de tente. C'est là qu'estant assis sur un trône superbement enrichi, tous les Mandarins se prosternent en terre; & après avoir tenu quelque temps la teste baissée, ils se relevent, & joignant les mains, levant les bras, & regardant le Ciel, font serment au nouveau Roy de luy estre fideles en toutes choses jusques à la mort. Cette première ceremonie achevée, le Roy pour se montrer liberal à son avènement au trône leur fait donner à chacun quatre pains d'or & six barres d'argent. Mais pour distinguer le Connestable d'avec tous les autres, il a vingt pains d'or & quarante barres d'argent; & le Chef ou President du Conseil, comme qui diroit le Chancelier, en a dix des premiers & vingt des autres. Ces presens estant faits, plusieurs pieces d'artillerie que l'on a disposées autour du Palais font trois décharges & sont suivies d'un pareil nombre de toute la mousqueterie rangée dans une plaine voisine, où il y a environ trente mille hommes sous les armes, tant cavalerie qu'infanterie; Cela estant fait le

Roy est mis sur un magnifique Palanquin, & le Connestable & le Chef du Conseil marchent devant montez sur de beaux chevaux. Seize des principaux Seigneurs de la Cour portent le Roy, savoir huit Mandarins d'armes, & huit du Conseil, & de cette maniere on se rend à l'appartement du defund Roy, d'où chacun se retire pour deux heures, hors les Eunuques ; & c'est alors que les Princesses, les Dames de la Cour & autres femmes des principaux Mandarins viennent saluer le Roy, & le feliciter de son heureux avenement au trône. En suite les Seigneurs rentrent pour assister au festin superbement preparé à la mode du pays. Leurs viandes ne sont pas si delicieuses ny si delicatement apprêtées que les nostres, & mesme ils n'en ont point de tant de sortes. Il est vray, comme je l'ay déjà dit, qu'ils ont ces nids d'oiseaux qu'ils mettent dans la plus grande partie des viandes qu'ils appretent, qui leur donnent le goust de diverses sortes d'aromates. De toutes les viandes qu'ils mangent, ils font plus de cas de la chair d'un jeune cheval & de celle d'un chien que des autres, ce qui ne seroit pas nostre goust. La Comedie & les feux d'artifice suivent le festin Royal, & durent toute la nuit. Le lendemain les trente mille hommes qui ont fait leurs décharges le jour précédent dans une campagne proche du Palais, s'y trouvent encore en très bel ordre, & tous les principaux Officiers de guerre, Colonels, Capitaines, Lieutenans qui estoient sur les frontieres, se rendent au mesme lieu. Le Roy assis sur son Palanquin porté par sei-



ze de ses premiers Officiers, & précédé du Conestable & du Grand Escuyer à cheval sort de son Palais, suivi de plusieurs autres Officiers de guerre qui sont à pied, & d'un bon nombre de baladines qui dansent devant le Palanquin, & jouent agreablement de diverses sortes d'instrumens. Les tambours, les trompettes, les cornets, & autre musique martiale font aussi un bruit qui remplit l'air, & qui s'entend de bien loin. C'est avec cette pompe que le Roy se rend au Camp, & y estant arrivé il quitte son Palanquin, & monte sur un de ses élefans de guerre. C'est un de ceux qui ne s'étonnent point des coups de mousquet, ny des feux d'artifice : car autrement, lors qu'à l'arrivée du Roy & à son depart du Camp, toute cette armée vient à faire ses trois décharges, & à jetter des lances à feu, le Roy seroit en danger de sa personne. Estant donc monté sur son élefant fait à ce grand feu & à ce grand bruit, il se met au milieu des troupes, & tous les Officiers viennent luy prester le serment de fidelité, apres quoy il leur fait aussi ses liberalitez, sçavoir à chaque Colonel de deux pains d'or & de quatre bastes d'argent ; à chaque Capitaine la moitié de ce qu'a receu son Colonel ; & à chaque Lieutenant la moitié de ce qui a esté donné à son Capitaine. Pour ce qui est des soldats ils ont chacun deux mois de gage ; & en moins de rien cela est payé, chaque Regiment ayant son Tresorier & ses souteurs, qui payent chacun leur compagnie. Tous ces presens estant faits, toute l'armée fait ses trois dé-

charges, & chaque compagnie se retire dans une des grandes hutes qu'on a dressées dans cette campagne, où elle trouve à boire & à manger pour tout le jour & toute la nuit. On a aussi dressé dans la même campagne un beau Palais qui n'est que de bois; mais d'ailleurs fort enrichi de dorures & de peintures. C'est où le Roy va passer la nuit, une partie de laquelle s'employe à la bonne chere, à la comédie, aux feux d'artifice, & à voir sauter & danser les baladines. Le lendemain le Roy monté sur son éléphant quitte son Palais de bois, où les soldats avant que de décamper y mettent le feu de même qu'à leurs hutes, pour retourner à son Palais. Y étant arrivé avec la même pompe qu'il en estoit sorti, il va s'asseoir dans son trône, & donne aussialors des marques de sa liberalité à ceux qui ont composé les feux d'artifices, aux comédiens & aux baladines, & à tous autres qui ont contribué à son divertissement, & à la solennité de ce grand jour. En suite, on donne entrée à tout le peuple, & deux Deputez, l'un du corps des marchands, l'autre de celui des artisans, font une harangue au Roy, dont la substance est que tous les bourgeois & habitans de la bonne ville de Checo, le reconnoissent pour leur légitime Souverain, & qu'ils luy seront fideles jusques à la mort. La harangue finie, le Roy fait present au corps des marchands de cinquante pains d'or & de trois cent barres d'argent; & au corps des artisans de vingts pains & de cent barres. Alors le peuple s'étant retiré, c'est dans chaque quartier de la ville à qui se-

ra le plus de dépense en festins , en comedies, en feux d'artifice, & ils ajoûtent encore beaucoup du leur aux liberalitez qu'ils ont receuës du Roy, employant tout un quartier de lune dans ces sortes de réjouïssances. Quelques jours apres arrivent les Deputez des Communes de tous les endroits du Royaume, qui chacun au nom de leurs villes ou de leurs bourgs viennent témoigner au Roy la joye qu'ont tous les peuples de sçavoir comme on a mis sur le trône un de leurs Princes legitimes, & celuy qu'il avoit plû au defunt Roy de nommer, qu'ils luy seront toujours fideles, & qu'ils donneront leur vie pour son service contre les Chinois. Ils nomment particulièrement les Chinois, parce que les Tunquinois n'ont point de plus grands ennemis qu'eux, & que cette haine est irreconciliable. Le Roy voyant la bonne volonté de son peuple, luy fait aussi part de ses liberalitez, & la chose va de cette maniere. Tous les lieux qui d'ancienneté n'ont point esté rebelles à leurs legitimes Rois, & qui ont toujours pris courageusement les armes pour sa defense, ont une année de remise de toutes tailles & impôts; & pour les autres qui ont assisté l'ennemy en quelque rencontre que ce soit, ils ne sont exempts de ces charges que pour six mois. Tous les prisonniers pour debtes se sentent aussi des graces du Roy, & apres que le Chef du Conseil a eu fait leur accommodement avec leurs creanciers, le plus souvent à la moitié de la somme, le Roy fait payer le reste.

Au reste c'est une chose incroyable que la quantité de victimes que le nouveau Roy envoie aux temples de ses faux Dieux, pour y faire des sacrifices & des offrandes aux idoles.

On fait compte que le nombre de toutes sortes d'animaux passe cent mille, & qu'outre cela il va de la valeur d'un million en pains d'or & barres d'argent, en brocars & autres pieces de soye pour l'ornement des Iddes, & en toiles teintes en orangé pour habiller les Bonzes & autres ghes destinees au service de ses faux Dieux, & à tenir nettes leurs Pagodes; c'est le nom qu'on donne aux Indes aux Temples des Idolâtres.

Entre ces presens que le Roy envoie, il y a une grande quantité de pieces de grosses toiles teintes en bleu pour vestir les pauvres gens qui se sont retirez dans ces Pagodes, comme nos pauvres en Europe se retirent dans les hôpitaux. Les Princes idolâtres consomment des sommes incroyables à embellir ces Pagodes & les Statues de leurs faux Dieux. Il y en a d'or massif de trois pieds de haut, comme j'en ay vû au Royaume de Carnatica, & d'autres d'argent beaucoup plus grandes que le naturel. Le nouveau Roy en attendant que toutes ces ceremonies soient achevées pour aller rendre grâces à ces fausses Divinitez de son heureux avènement à la Couronne, prend son temps que la lune se renouvelle, s'enfermant durant le premier quartier avec les Bonzes, & vivant comme eux avec beaucoup de frugalité.

Pendant ce temps-là il va visiter les principaux

hospitaux pour voir comme on y traite les pauvres, & sur tout ~~les~~ <sup>les</sup> vieillles gens qu'ils ont en veneration (car naturellement les Tunquinois sont fort charitables) & il leur fait encore de nouvelles charitez. Pour conclusion il choisit quelque beau lieu, où il ordonne de faire bastir une nouvelle Pagode qu'il voue à quelque une de ses Idoles, & les devotions finies le premier jour du second quartier de la lune il monte sur un de ses élefans de guerre; suivi de tous les Officiers de sa Cour à cheval, & de dix à douze mille hommes de pied choisis & détachez de toute l'armée pour l'accompagner. Pendant ce second quartier toute la Cour s'arreste dans une grande plaine où l'on a prepare trois maisons, une pour le Roy, la seconde pour le Connestable, & la troisième pour le Chef ou President du Conseil, avec quantité de hutes pour le reste de la Cour. Il y a aussi une infinité de petites cabanes qui ne sont couvertes & fermées que d'un costé, lesquelles on fait tourner selon le vent qui souffle, & ce sont les lieux où l'on appreste les viandes; car durant tout ce temps la le Roy donne à manger deux fois le jour à tout ce grand monde. C'est par cette même plaine que passe la riviere de... qui est large en cet endroit, & sur laquelle sont les trois Palais dont j'ay parlé. Il se trouve là plusieurs galeres superbement enrichies d'or & de peintures, & particulièrement la generale qui surpasse de beaucoup toutes les autres en magnificence. La proue, la poupe, les mats, les rames jusqu'où elles touchent

l'eau, tout éclate d'or, les bancs sont proprement peints, & les rameurs bien couverts; car ceux qui rament sont tous soldats & toutes personnes libres, au contraire de nostre Europe où l'on ne se sert dans les galeres que d'esclaves & de forçats. Ces soldats des leur jeunesse apprennent à manier la rame comme on apprend un autre metier, & même ont un peu plus de paye que les soldats qui servent d'ordinaire en terre. Les galeres de Tunquin ne sont pas si larges que les nostres, mais elles sont plus longues & coupent mieux l'eau. Pendant le séjour que le Roy fait en ce lieu là il se divertit à voir combattre ces galeres, & celles-là remportent le prix qui passent les autres à force de rames. Le soir les rameurs viennent à terre avec leurs Capitaines saluer le Roy, & ceux qui ont le mieux fait remportent des marques de sa bien-veillance. Les sept jours passez le Roy avant son départ fait venir devant luy tous ses soldats de galeres avec leurs Officiers, & leur fait donner d'extraordinaire deux mois de gage, comme il avoit fait à ceux qui servent en terre. C'est une chose étonnante de voir la quantité de feux d'artifice qu'ils font jouer, tant sur terre que sur l'eau; & mon frere qui s'est trouvé présent à toutes ces magnificences, m'a dit que durant les sept nuits ces feux qui brûlent & courent dans l'eau couvrent toute la riviere & remplissent l'air, de maniere qu'il semble alors que tout soit en feu. Je vids une fois à Bantam un de ces feux d'artifice, que des Tunquinois qui y estoient tirerent en la presence

du Roy, & j'avoüyay alors que c'estoit toute autre chose que ~~ceux que nous faisons en Europe.~~

Les sept jours passez le Roy rentre dans la ville dans le mesme ordre qu'il en estoit sorti & avec la mesme poinpe, & ~~estant~~ en son Palais il va droit au quartier des Princesses, où il n'enr- avec luy que les Eunuques, & où il demeure le reste de la lune à prendre d'autres divertissemens. Tous les ~~soirs~~ il a le plaisir des nouveaux feux d'artifice que l'on tire devant le quartier des femmes, & les Eunuques se joignant avec des Comedien- nes & des Baladines, tous contribuent ensemble à bien divertir le Roy. Voilà de quelle maniere se passe la solennité de son avenement au trône. Car on ne luy met point de couronne sur la teste, non plus qu'aux autres Rois d'Orient, & c'est une remarque assez importante que j'ay faite sur ce sujet dans mes relations de Perse, pour faire voir qu'il ne se parle point aussi en ce pays-là de couronnement, mais bien d'elevation au trosne.

## CHAPITRE XIV.

*De la pompe funèbre des Rois de Tunquin, & de la maniere d'enterrer les morts.*

**Q**Uand un Roy de Tunquin meurt, il est incontinent enbaumé & mis dans un lit de parade, où pendant soixante-cinq jours il est permis à tout le peuple de l'aller voir. Il est servi pendant ce temps-là comme s'il estoit en vie, & quant

on oste le service de devant le corps, la moitié est donnée aux Bonzes, & l'autre moitié aux pauvres. Aussi tost que le Roy a rendu le dernier soupir, le Connestable envoie donner avis de sa mort aux Gouverneurs des Provinces, & ordonne combien de temps on en doit porter le deuil.

Tous les Mandarins d'armes & de Justice, le portent ordinairement trois ans, la maison du Roy neuf lunes, & la Noblesse six, & le menu peuple trois. Pendant ces trois ans tous les divertissemens cessent, à la reserve de ceux qui accompagnent la ceremonie de l'élevation du nouveau Roy sur le trône; toutes les viandes qu'on lui sert sont dans des plats vernissés de noir; le Roy se fait couper les cheveux & se couvre la teste d'un bonnet de paille, ce que font aussi les Princes & les quarante Mandarins Conseillers d'Estat, & ils ne quittent point cet équipage que le corps du Roy ne soit dans la galere où il est mis pour le porter au lieu où il doit être enterré. Trois cloches qui sont au haut d'une tour du Palais, depuis le moment que le Roy expire, ne cessent point de sonner jusques à ce que le corps entre dans cette galere. Le troisieme jour du deces, tous les Mandarins vont à la Cour pour témoigner le regret qu'ils ont de la mort du deffunt Roy, & dix jours après seulement il est permis à tout le peuple d'aller voir le corps en son lit de parade, jusque au jour que l'on l'enleve pour l'inhumer.

Pendant les soixante-cinq jours qu'il est ainsi



exposé le Connestable s'occupe à faire de grands appareils pour la pompe funebre ; car plus elle est belle plus il en a d'honneur. Du Palais jusques au lieu où sont les galeres qui attendent le corps , il y a environ deux journées de chemin , & tout ce chemin est couvert d'un grosse toile teinte en violet qui est la couleur du Roy. Mais comme le nouveau Roy & toute la Cour font ce chemin-là à pied en allant & revenant , ils y employent jusques à seize jours. De quart de lieuë en quart de lieuë , comme dans tous les autres chemins Royaux , il y a de petites hutes où l'on trouve de l'eau pour boire , & du feu pour allumer la pipe de tabac. Au retour du Roy quand toute la cerémonie des funeraillies est achevée , cette toile qui couvroit le chemin est aussi-tost levée & donnée aux Bonnes.

Voicy l'ordre de la marche de cette pompe funebre , comme on le void dans la figure suivante. Les deux hommes qui en font le commencement sont les deux premiers Huissiers de la porte de la chambre du Roy , lesquels vont criant le nom du feu Roy , & ils portent chacun une maniere de masse d'armes , dont la boule est pleine de feu d'artifice. Les douze qui suivent sont douze des premiers Officiers des galeres qui traînent le mausolée où est écrit le nom du feu Roy. Apres vient le Grand Escuyer à cheval suivi de deux autres. Puis paroissent douze chevaux de main que l'on mene deux à deux , six desquels ont leurs brides enrichies de petites plaques d'or , & leurs selles en-

*Ordre de la marche de la Pompe funebre à l'enterrement des Rois de Tunquin.*

1. 2. Premiers Huissiers de la Chambre du Roy commencent la marche & crient le nom du Roy mort : ils portent chacun une masse, dont la teste est pleine de feux d'artifice.
2. 4. Elephans dont 4. portent chacun un homme qui tient en main un Etendart du Roy, les 4. suivans portent chacun une tour de bois, & dans chaque tour il y a 6. hommes, les uns armez de mousquets & les autres de lances à feti. Les 4. derniers Elephans portent chacun une espee de cage, dont l'une est fermée pardevant & par les costez, avec des glaces, & l'autre est fermée avec des treillis ou jalousies les deux premieres cages sont carrees, & les deux autres sont à six pans.
3. Le Grand Escuyer à cheval, suivi de deux Pages à cheval.
4. 12. Chevaux de main menez deux à deux, chacun par un Capitaine des Gardes : Les harnois des 6 premiers chevaux sont tres-riches, leurs mords sont d'or pur, & toutes les garnitures de la bride & de la selle sont de mesme, & les selles sont brodées d'or : les 6. autres sont enrichies avec des plaques d'or, & tout le harnois en est couvert.
5. Le chariot, qui porte le Mausolée où est le corps du Roi ; ce chariot est traîné par huit Cerfs dressés pour cet usage, chaque Cerf est

- mené par un Capitaine des Gardes du Corps.
6. Le nouveau Roi marche à pied, vestu de satin blanc, la teste couverte d'un bonnet de paille: s'il a des freres ils le suivent vestus de la mesme maniere, & autour d'eux marchent des joüeurs de hautbois & d'autres instrumens.
  7. 4. Princesses vestues de satin blanc, qui portent à manger & à boire pour le Roi deffunt; les font suivies de deux Dames d'honneur habillées de violet, & autour de ces Princesses & Dames sont plusieurs joüeurs d'instrumens
  8. Princes du Sang vestus de satin violet, avec des bonnets de paille,
  9. 4. Gouverneurs des 4. principales Provinces du Royaume, portant chacun sur l'espaule un baston où pend un sac plein d'or, & de differents parfums, & ce sac contient le present que chacune de ces Provinces fait au Roi mort pour estre enterré aupres de son corps, afin qu'il s'en puisse servir en l'autre vie.
  10. 2. Chariots chacun tiré par 8. Chevaux, chaque couple de Chevaux menée par deux hommes: chaque chariot porte un coffre plein de pains ou linges d'or & d'autres richesses pour l'usage du Roi mort quand il sera en l'autre monde.
  11. Une foule d'Officiers du Roy & de Nobles suit la pompe funebre, partie à cheval partie à pied, selon leur fonction ou leur qualite.

*Suite de l'ordre qui s'observe à la pompe funebre de  
l'enterrement du Roy de Tunquin, en sortant de  
la ville de Bodego.*

Le Corps du Roy est mis dans une Galere qui remonte la riviere ; Cette riviere est formée de plusieurs ruisseaux qui descendent des Montagnes, elle traverse des pais steriles & deserts : C'est en quelque'un de ces lieux qu'on l'entière fect secrettement ; car il n'y a que six des principaux Eunuques de la Cour qui sçachent precisement le lieu où il a esté enterré. On leur fait prester serment de ne declarer jamais ce secret, & cette ceremonie s'observe peut-estre par quelque motif de Religion, peut-estre aussi de crainte qu'on n'aille deterrer le corps & enlever les tresors qu'on y enterre en mesme temps aupres de luy. Ces tresors consistent en lingots ou pains d'or, & en barres d'argent, en brocards d'or & d'argent, & en beaucoup d'autres richesses, pour l'usage (à ce qu'ils disent) du mort quand il en aura besoin en l'autre monde. Plusieurs Seigneurs & Dames de la Cour le font enterrer tous vifs aupres de luy, à dessein de le servir aux lieux où il va. J'ay remarqué en passant dans les Estats du Raja de Veloucite, qui confinent au Levant à ceux du Roy de Vilapour, que les femmes se font enterrer vives aupres de leur mary quand il est mort, au lieu de se brusler comme elles font dans les autres Provinces des Indes.

La ville de Bodego.

La Galere où est le Corps du Roy.

- C.** Deux Galeres de suite où sont les Seigneurs qui vont se faire enterrer vifs avec le Roy : celle où sont les jaloufies ou treillis , est remplie des Dames qui vont auffi se faire enterrer vives auprès de luy.
- D.** Galeres qui portent les trefors qu'on va enterrer auprès du corps du Roy.





broderie ; les six autres ayant la bride d'or , & la housse aussi en broderie , avec une frange d'or ou d'argent à l'entour ; & chaque cheval a deux hommes qui le menent. On void suivre apres douze élefans ; quatre qui portent chacun un homme tenant un étendart ; quatre autres qui portent chacun une tour où il paroist six hommes , les uns avec des mousquets , & les autres avec des lances à feu ; & les quatre derniers portent chacun une manière de cage , dont l'une par le devant & les deux cottez a de fines glaces ; l'autre est faite en jaloufie , & chacune des deux autres a quatre goudrons ; ce sont les élefans que le Roy montoit quand il alloit à la guerre. Apres viennent huit chevaux menez chacun par un Capitaine des Gardes , & qui tirent le mausolée où est le corps du feu Roy. Le nouveau Roy , & les freres s'il en a , ou quelques Princes du sang suivent le mausolée , vestus de grandes robes de satin blanc , qui est la couleur du deuil. On void marcher apres quatre Princesses qui portent le boire & le manger pour le mort. Enfin suivent deux chariots chacun tiré par huit chevaux , & portant deux coffres où sont des pains d'or & les barres d'argent , les riches robes d'or & de soye , & les habits que l'on entere avec le corps du feu Roy.



*Funerailles des Tunquinois.*

**P**OUR ce qui est des funeraillles ordinaires des Tunquinois, elles se font plus ou moins pompeuses selon la qualité des personnes quand elles sont hors du commun.

Pour ce qui est de leurs enterremens, ils usent de quantité de feux d'artifice dont ils se servent en toutes occasions, tant dans le deuil comme dans la joye. Ces feux sont enfermez dans des tours, & roulezz sur de peües chariots que des hommes traînent, tout n'estant fait que de papier peint de diverses couleurs. Ils mettent sur le tombeau du defunt quantité de viandes & de confitures dans la croyance qu'ils en profitent: car leurs Preschez les entretiennent dans cette erreur pour leur avantage, & font si bien leurs affaires que le matin il ne se trouve plus rien sur la tombe. Je l'ay vû pratiquer de même aux Chinois à Batavia, où ils ont une place hors la ville pour enterrer leurs morts, & il arriva un jour à ce sujet une chose digne d'estre remarquée. Tous les soirs on monte la garde, tant dans la ville que dans la forteresse, & on sort en même temps par chaque porte huit soldats & un sergent qui vont faire la ronde autour des murailles de la ville, & mesme ils vont jusques à la portée du canon & au delà, ayant toujours peur d'estre surpris du Roy de Mataran ou de celuy de Boutam leurs ennemis jurez. Comme le cente-

tiere

tiere des Chinois n'est pas éloigné d'un des corps de garde où ces soldats ont leur rendez-vous dès qu'ils y estoient arrivez ils ne manquoient pas d'aller voir si l'on n'avoit point enterré quelque Chinois ou Tunquinois ; & quand ils trouvoient quelque chose à boire & à manger sur une tombe , ils ne manquoient pas aussi d'emporter le tout dans leurs corps de garde & d'en faire bonne chere. Les Prestres Chinois qui viennent d'ordinaire sur so, minuit oster ces viandes, pour faire voir à ces pauvres idolatres que c'est pour nourrir les âmes de leurs parens , ayant veu par plusieurs fois que l'on venoit les enlever , qui estoit leur oster une partie de leurs revenus , se douterent bien que ce ne pouvoit estre autres que les soldats de la garnison Hollandoise , & que pour éviter que cette friponnerie n'arrivast plus il falloit en faire plainte au sieur General & à son Conseil , ce qu'ils firent ; aussitost le General fit défense aux soldats de ne plus aller rien prendre sur ces tombeaux ; mais ceux-cy qui estoient affriandez avec ces bons morceaux ne firent pas grand cas de la défense , & continuoient de les aller enlever , niant toutefois la chose quand on venoit leur en parler à s'en plaindre au General. Enfin les prestres virent bien qu'il n'y avoit point d'autre moyen pour les empêcher d'y retourner , que d'empoisonner toute la boisson & toutes les viandes qui seroient mises à l'avenir sur les sépultures.

res, dans l'esperance que quand les soldats y auroient esté pris deux ou trois fois ils quitteroient la partie. Ils firent la chose comme ils l'avoient projetée ; & en effet il y eut plusieurs soldats qui en creverent , ce qui osta aux autres la volonté de plus manger de ces viandes. Toutefois de mon temps les Chinois ne s'y fioient pas encore entierement , & si le festin mortuaire estoit d'une vingtaine de plats , il y en avoit toujours trois ou quatre d'en voisonnez , les Prêtres sçachant bien les distinguer d'avec les autres , parce que ce sont eux-mesmes qui les apprestent & qui les consacrent , & de la sorte ils ont trouvé le moyen de se conserver leur revenu.



## CHAPITRE XV.

*De la Religion, & des superstitions des Tunquinois.*

**L**Es Tunquinois en matière de Religion sont divisez en trois sectes. La première prend son origine d'un ancien Philosophe nommé *Confutius*, dont la mémoire est celebre dans toute la Chine & quelques États voisins. Il enseigna qu'il y a cinq éléments, l'air, la terre, l'eau, le feu, le bois, & le reste des créatures. Que l'homme est composé de deux parties, l'une subtile, & l'autre grossière; & que quand l'homme meurt, la subtile va en l'air, & la grossière demeure en terre. Ils ont dans cette secte l'usage des sacrifices, & adorent les sept Planètes; mais entre tous leurs Dieux & leurs Idoles, ils en ont quatre en particulière veneration, & une Déesse. Les noms de ces Dieux sont *Raunye*, *Betulo*, *Ramonu*, *Branta*, & le nom de la Déesse *Satibana*, qui est celle que les femmes adorent; mais pour le Roy & les Mandarins, & sur tout les gens d'étude, ils adorent le Ciel.

La seconde secte vient d'un certain Solitaire nommé *Chacabout*, & est suivie de la plus grande partie du menu peuple. Il leur a enseigné la transmigration des âmes; il faut que ses sectateurs observent dix commandemens que ce *Chacabout* leur a laissés.

Le premier est qu'ils ne tueroient point. 2. Qu'ils ne déroberont point. 3. Qu'ils ne souilleront point leur corps. 4. Qu'ils ne mentiront point. 5. Qu'ils ne feront point d'outrage à personne. 6. Qu'ils ne feront point de deux paroles. 7. Qu'ils n'auroient point de deſirs dereglez. 8. Qu'ils ne feront point grands parleurs. 9. Qu'ils n'excederont point dans leur colere. 10. Qu'ils feront ce qu'ils pourront pour ſe tirer de l'ignorance. Pour ce qui eſt de ceux qui veulent vivre religieusement, ils doivent renoncér aux delices de cette vie, eſtre charitables envers les pauvres, vaincre leurs paſſions, & s'adonner à la meditation. Il enſeigna de plus, qu'apres cette vie n'y avoit dix lieux differens de joye & de tourment, & que ceux qui auroient mépriſé ſa loy ſouffriroient des peines proportionnées à leurs offenſes ſans jamais voir la fin de leurs tourmens, & que pour ceux qui auroient taſché de bien accomplir ſa loy, & auroient manqué quelque point, ils devoient paſſer apres leur mort en divers corps durant trois mille ans avant que d'entrer dans le lieu des bien-heureux. Mais que ceux qui auroient obſervé ſa loy recevroient une recompense toute particulière ſans renaistre comme les autres, & ſans ſouffrir le changement des corps; & que luy meſme avoit eſté reſtitué à renaistre dix fois avant que d'avoir pu jouir de la gloire qu'il poſſedoit, parce que durant les premieres années de ſa vie il n'eſtoit

pas illuminé de la connoissance de ces hauts mysteres. Ce Chacabout fut un des plus grands imposteurs qui ait jamais esté dans l'Asie: car il a répandu la secte dans tout le Royaume de Siam, dans une partie des Provinces du Japon, & de là dans le Tunquin où il mourut.

La troisiéme secte est celle de *Lanthu*, aux mensonges duquel les Japonois & les Chinois ont une grande croyance; & les Tunquinois y adjouënt encore plus de foy. Il estoit Chinois de nation, & ç'a esté un des plus fameux & des plus sçavans Magiciens qui ait jamais esté en Orient. Il fit quantité de disciples, qui pour autoriser ce noir imposteur, & faire que le pauvre peuple luy donnât plus de croyance, luy persuaderent que *Lanthu* a eu une naissance miraculeuse, & que sa mere l'a porté dans son ventre sans perdre la virginité l'espace de soixante & dix ans. Il leur a enseigné une partie de la doctrine de Chacabout; mais ce qui luy a le plus attiré le cœur de ces peuples, est qu'il les a toujours exhortés à la charité, & à bastir des hospitaux dans toutes les villes où il n'y en avoit point auparavant. Et même il y a plusieurs Grands du Royaume qui s'y sont retirés pour servir les malades, avec quantité de Bonzes qui s'y sont aussi rendus au même sujet; avant cela ils menaient une vie fainéante & malheureuse. Du temps que mon frere estoit en

ce pays-là, le *Choua* ou Connestable ennemy de tous ces vagabonds, fit venir aupres de luy la plus grande partie de ces Bonzes & de ces Sayes ou faïneans; & quand ils furent arrivez il fit choix de ceux qui luy semblerent les plus robustes & les mieux faits, & les envoya pour soldats aux frontieres du pays.

Les Tunquinois ont accoustumé d'adorer trois choses dans leurs maisons. La premiere est le foyer de leur cuisine fait de trois pierres. La seconde est une idole qu'ils appellent *Tienfu*, laquelle est comme la Patrone des arts, de l'orfevrerie, de la sculpture, de la peinture, &c. Et lors qu'ils destinent un enfant à apprendre un de ces mestiers, avant que de le mettre en besongne ils dressent un Autel où ils sacrifient à cette idole, afin qu'elle ouvre l'esprit de cet enfant & luy donne bon jugement pour apprendre. La troisieme idole s'appelle *Buabin*, qui est celle qu'ils implorent quand ils veulent bastir une maison. Ils font dresser un Autel, où ils appellent des Bonzes & des Sayes pour y sacrifier à l'idole. Il y a grande preparation de toutes sortes de viandes, & en suite on luy presente plusieurs papiers dorez où se trouvent écrites quelques paroles magiques; apres quoy ils les brûlent avec les parfums qu'on luy presente, luy apportant plusieurs tables couvertes des viandes qui ont esté sacrifiées; & ils font tout cela pour obliger l'idole par ces caresses à ne point souffrir

qu'il arrive jamais de malheur à la maison qu'ils veulent bastir.

Il y a des Tunquinois qui adorent le Ciel , d'autres la Lune , & d'autres les étoiles. Il y en a encore qui adorent les cinq parties de la Terre , en faisant une cinquième au milieu des quatre qui nous sont connues , & qui le leur font aussi , mais confusément. En leur rendant leur hommage , ils ont pour chacune de ces parties une couleur particulière. Quand ils adorent celle qui répond au Septentrion , ils sont vestus de noir ; & la table & les plats où ils mettent les viandes des sacrifices sont pareillement noirs. Lors qu'ils adorent la partie du Midy , ils sont vestus de rouge ; pour l'Orient de verd , & pour l'Occident de blanc ; & quand ils adorent le milieu du monde , ils portent le jaune.

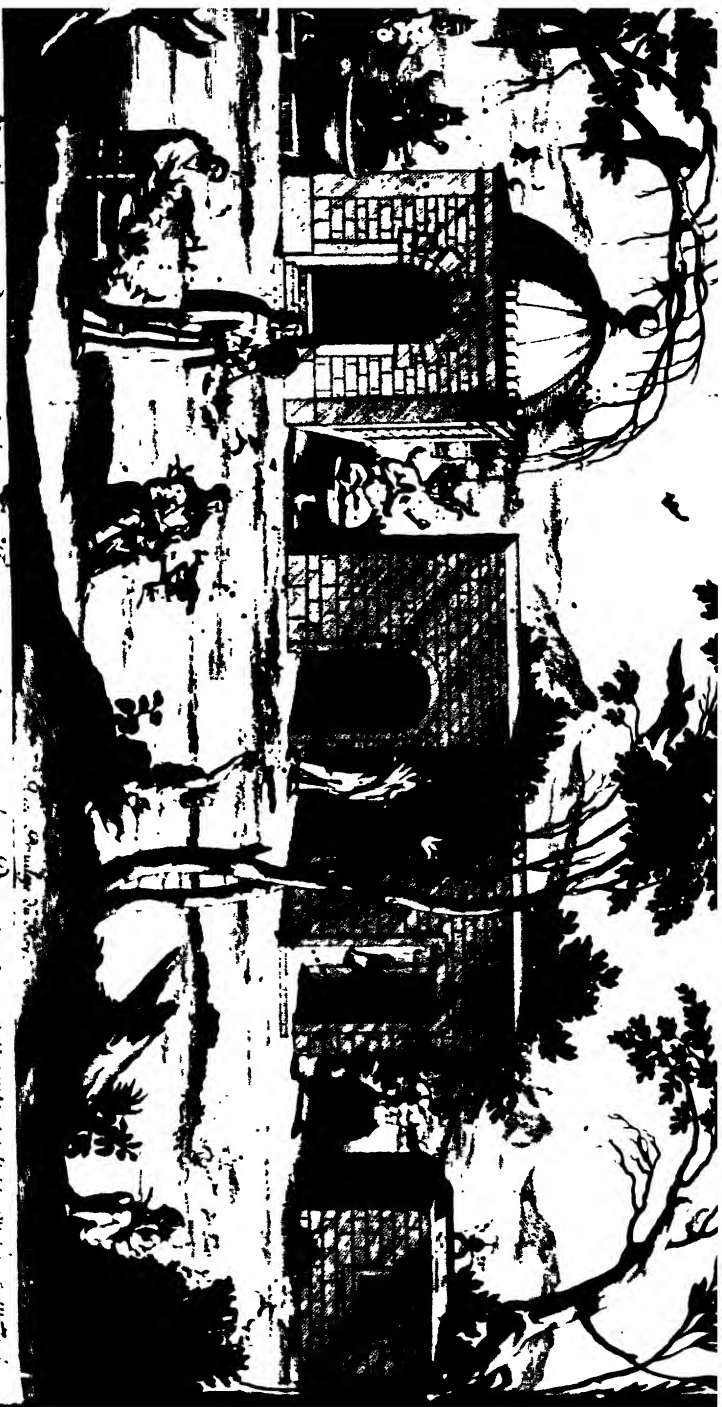
Ils font des offrandes aux éléfans , aux chevaux , aux vaches , & presque à tous les autres animaux , comme aussi aux arbres. Ceux d'entre eux qui s'étudient à connoître les caracteres Chinois , ont accoutumé la cinquième lune de l'année le faire faire des sacrifices pour les âmes de ceux qui sont morts & qui n'ont point eu de sépulture. Ils croient qu'en faisant cela leur entendement sera plutôt éclairé pour comprendre toutes choses.

Tous les ans au commencement de l'année , ils font une grande solennité pour honorer après leur mort ceux qui durant leur vie ont fait quel-



ques belles actions , qui ont osé du cœur , & qui se sont montrez vaillans , mettant en ce rang ceux qui ont eu la hardiesse de se soulever contre leurs Princes legitimes , & disant que c'étoient des gens de cœur. Trois jours avant cette grande solennité qui se fait dans une grande campagne , on'y dresse quantité d'autels , dont les uns sont pour les sacrifices , les autres pour mettre les noms de ces grands Capitaines & hommes Illustres dont l'on celebre la glorieuse memoire. La veille plus de quarante mille soldats vont passer la nuit dans cette campagne , où tous les Princes & Mandarins ont ordre de se trouver avec grand nombre d'elephans & de chevaux de main , & le Roy mesme s'y rend aussi. Après que l'on a achevé tous les sacrifices , & que l'on a brûlé quantité d'encens à l'honneur des defunts , le Roy & tous les Princes & Mandarins font quatre profondes reverences où sont les autels , & où sont les noms de ces guerriers , puis le Roy tire cinq coups de fleche contre les autels , où sont les noms de ceux qui ont esté si temeraires que de se soulever contre leur Prince legitime. Cette action est suivie de quantité de volées de canons , & de trois salues de mousqueterie de tous les soldats , pour mettre en fuite toutes ces ames. En suite ils brûlent tous ces autels , & quantité de papiers dorez qui avoient servi aux sacrifices ; & puis tout se termine par un hurlement épouvantable de tou-





accidentelles des temples ou chapelles des Religieuses au Chateau de La Roche et leur Monastere et de l'Oratoire de Saint Louis de la Chapelle de la Roche. Les Religieuses de l'Oratoire de Saint Louis de la Chapelle de la Roche ont été transférées au Chateau de La Roche et leur Monastere et de l'Oratoire de Saint Louis de la Chapelle de la Roche. Les Religieuses de l'Oratoire de Saint Louis de la Chapelle de la Roche ont été transférées au Chateau de La Roche et leur Monastere et de l'Oratoire de Saint Louis de la Chapelle de la Roche.

re la soldatesque. Pour conclusion les Bonzes, les Sayes, & autres gens de la sorte mangent toutes les viandes qui ont servy aux sacrifices.

Le premier jour & le quinzieme de la lune, c'est une chose etonnante d'entendre le carillon de leurs grosses cloches, car ce sont des jours de feste de leurs Dieux, & tous les Bonzes & les Sayes leur rendent alors plus de veneration qu'à l'ordinaire, en redoublant leurs prieres, & en disant chacun de ces jours la six fois une maniere de chapelier. En ces jours la plusieurs vont après le sepulchre de leurs parens morts, a boire & a manger pour leurs ames. Les Bonzes & les sayes ne manquent pas de s'y trouver, & apres qu'ils ont fait leurs prieres ils mangent ce qu'ils peuvent de viandes qui ont servi au sacrifice, & donnent ce qui reste aux pauvres. Mais quoy qu'il falloit ces Bonzes & ces Sayes qui vivent assez austèrement, le Roy & les Mandarins n'en font pas beaucoup de cas, & il n'y a que le commun peuple qui les honore.

Dans le Royaume de Tonquin, outre les grandes villes qui ont plusieurs Pagodes, il n'y a guere de bourg ou de village qui n'ait la sienne, & chaque Pagode est servie du moins par deux Bonzes & par deux Sayes. Mais il y a une Pagode qui entretient tant de Bonzes que de Sayes jusques a quarante, qui vivent en communauté sous un Supérieur. Ils tiennent la croyan-

ce de Chacabout , & un bois est l'idole qu'ils adorent. Ils portent tous au col une maniere de chapelet de cent grains , qui sont de bois & fort gros , avec un balton à la main , & au bout du balton il y a un petit oiseau d'un bois vermy. Ils vont demander l'aumosne pour leur entretien & ils ne sont pas comme les Bonzes des autres Royaumes , qui ne demandent l'aumosne qu'avec gravite , ceux-cy au contraire la demandent avec une grande humilite & modestie , ne priant jamais que ce qui leur est necessaire , & s'ils ont quelque chose de reste , aussitost qu'ils ont acheve leur repas , ils le donnent aux pauvres veuves qui ne peuvent gagner leur vie , & aux orphelins. Leur regle leur permet le mariage , pourvu qu'ils sortent de leur Monastere. Ils assistent ordinairement aux funerailles des Grands , où ils disent leur façon de chapelet , & y sonnent de leurs cornets ou trompetes , faisant sonner en mesme temps les grosses cloches de leurs Pagodes.

Au reste les Tunquinois ont une particuliere veneration pour deux Magiciens & une Magicienne. Le premier des Magiciens qu'ils nomment *Tay bou* , leur fait à croire qu'il sçait le succés des affaires à venir , de sorte que quand ils ont dessein de marier leurs enfans , de bâtir une maison , d'acheter une terre , ou d'entreprendre quelque negoce , ils vont consulter cet oracle pour sçavoir ce qui leur arrivera. Le Ma-

gicien leur fait un doux accueil , & avec une feinte modestie leur demande , par exemple , l'age de la personne dont il s'agit , pour l'avoir le succès de l'affaire quelle veut entreprendre. Puis ayant pris un grand livre épais de trois doigts , ou il n'y a que des figures d'hommes , de demy hommes , & de toutes sortes d'animaux terrestres & aquatiques , & de cercles , de triangles & de quarrés , il l'ouvre , & met en même temps dans un gobelet trois pieces de cuivre , ou d'un costé seulement il y a quelques caracteres gravez. Apres avoir bien remué ces trois pieces , il les jette a terre comme a tort. Si tous les caracteres se trouvent dessus , il ne daigne pas regarder dans son livre , & c'est un très mauvais presage pour la personne dont il s'agit. Mais si un caractere ou deux viennent dessus , il regarde dans son livre , & fait accroire a la personne tout ce qu'elle veut. Que si le hazard se it que tous les caracteres des trois pieces paroissent entiers , alors le Magicien sçait que c'est la personne du monde la plus fortunée.

Le second Magicien a ; *Ybay phou thony* , en ce qu'il a recours dans leurs maladies. Quand un malade se vient trouver , il prend un livre plein des mêmes figures de celui du précédent Magicien. Il n'y a de difference que dans la forme du livre , car celui cy n'est que de la grosseur du pouce , & d'environ quatre onces de long a huit pages , sur chacun dequels il y a plu-

sieurs chiffres. Si apres plusieurs singeries qu'il fait devant le malade pour l'abuser, il dit qu'il reconnoist que la maladie vient du demon, alors il luy fait hommage avec le malade & avec ceux qui l'ont amene. Cet hommage se fait par plusieurs sacrifices, & ceux qui sont amis du malade presentent au demon, ou plutôt au Magicien une table chargée de ris & de viandes. Mais si apres toutes ces offrandes le malade ne recouvre pas la sante, tous ses parens & amis avec le plus de soldats qu'ils peuvent amasser entourent le logis du malade, & chacun fait trois decharges de moulquet pour chasser le demon de la maison. Quelquefois ce Magicien fait accroire au malade & a les parens, que c'est le Dieu des eaux qui est la cause de la maladie, & c'est quand le malade est de ces gens de mer ou de riviere, comme matelots, bateliers, pelcheurs, & afin qu'il guerisse, & que le Dieu s'appaisant retourne dans son Empire aquatique, il ordonne que le chemin depuis le logis du malade jusqu'à la riviere la plus proche soit couvert des plus belles pieces d'etoffe que toute la parente puisse avoir, & que d'espace en espace on dresse des huttes, dans chacune desquelles il y ait deux tables couvertes pendant trois jours de toutes sortes de viandes, tout cela pour inviter le Dieu à le retirer, & luy faire honneur jusqu'à ce qu'il rentre dans son Empire. Mais pour mieux sçavoir la source de la maladie, le *Tbay, pbon sbony* leur fait accroire qu'il faut qu'ils

ailent consulter le *Tbay bon*, qui est le premier Magicien, & s'il repond que les ames des morts, (car ils croyent le passage des ames d'un corps à l'autre) ont caule cette maladie, le Magicien emploie toutes les ruses & les artifices, pour attirer à loy ces ames maltraitantes, & quand il a pu avoir, a ce qu'il dit, celle qui caule le mal, il la renferme dans une bouteille pleine d'eau jusques a ce que le malade soit gueri, & alors on casse la bouteille, & l'ame a la liberté de ven à aller. Quand ces pauvres gens ont recouvré leur santé, le Magicien leur fait accroire que si cette ame n'eut elle esté bien enterrée, ils n'auroient jamais échappé de cette maladie, & qu'ils en seroient morts infailliblement.

La Magicienne que les Tunquinois vont aussi consulter, s'appelle *Bacott*, & a grande intelligence avec le démon, auquel si elle a une fille, elle en fait offrande si tost qu'elle est née pour mieux acquiescer les bonnes graces, & avoir plus de congnissance dans la magie. Quand une mere pleure la mort de son enfant, & qu'elle veut savoir en quel estat est son ame en l'autre monde, elle va trouver cette *Bacott*, qui pour contenter le desir de cette mere, se met d'abord à battre son tambour pour appeller par ce bruit l'ame d'en haut, qui paroist devant elle, a ce qu'elle luy fait accroire, & qui luy conte si elle est bien ou mal, mais ordinairement elle dit a ces pauvres meres que cette ame est bien heureuse au lieu ou elle est, &



qu'il faut qu'elle s'en console', à moins qu'elle ne veuille qu'on croye qu'elle a de la douleur du bonheur de son enfant.

Les superstitions de ces peuples sont en si grand nombre, qu'il y auroit de quoy en remplir un juste volume ; mais je me contenteray d'en rapporter encore quelques-unes des principales. Les gens d'étude s'appliquent fort à apprendre en regardant dans un miroir à prédire les choses à venir, & se vantent de pouvoir dire à ceux qui les viennent consulter, ce qu'ils deviendront un jour, & quel sera le succès de leurs affaires.

Il y en a qui présentent de l'eau de vie aux morts, & en arrosent leurs cendres, mais ils ne font cela qu'à celles de leurs Ayeux, pour leur demander la santé, l'honneur & les richesses.

Il y en a d'autres qui le premier jour de leur année prennent de la chaux, & font plusieurs figures, rondes, quarrées & en triangle, sur le seuil & sur le pas de leurs portes. Ils disent que ces figures font peur aux esprits malins, & sur tout que la triangulaire les fait fuir d'abord. Quelques-uns en considérant les pieds d'une poule, en tirent de bons ou mauvais augures. D'autres allant en campagne, s'ils n'éternuent qu'une fois retournent au lieu d'où ils sont partis le matin, disant que s'ils passaient plus avant il leur arriveroit infailliblement quelque disgrâce ; mais s'ils éternuent deux fois ils poursuivent leur chemin avec joye, ne craignant aucun danger pour ce jour-là.

Il y en a de si superstitieux, qu'en sortant de leurs maisons s'ils rencontrent quelque femme ils retournent chez eux pour deux ou trois heures, croyant que s'ils avoient passé outre ils seroient tombez dans quelque malheur. Mais s'ils rencontrent un homme c'est un bon presage.

Le premier fruit qu'ils ceüillent au commencement de leur année est celui que porte l'*Arequié*, dont il a esté parlé au chapitre troisieme, & c'est aussi le premier qu'ils mangent avec grande ceremonie durant le premier quartier de leur seconde lune. Il y en a de si endiablez qu'ils empoisonnent ce fruit, & font en sorte qu'un enfant en mange, croyant qu'en ostant la vie à un de ces pauvres innocens, le bonheur les doit accompagner toute l'année.

Quand il se fait éclipse de lune, ils disent que c'est un dragon qui luy fait la guerre & qui s'efforce de la devorer. Alors pour la secourir & faire fuir le dragon; tous ceux qui ont des armes à feu les tirent, on sonne toutes les cloches, on fait grand bruit de tambours, & pendant ce temps-là l'éclipse se passe, ce qui leur fait croire qu'ils ont délivré la lune, & ils font de grandes réjouissances, comme s'ils avoient remporté quelque grande victoire sur leurs ennemis.

Ils ont aussi de grandes superstitions pour les heures du jour & de la nuit. Ils divisent le jour naturel, c'est à dire tant le jour que la nuit, en douze heures, & ils donnent à chacune le nom d'un

animal, comme du tygre, du lion, de l'ours, du cheval, du dragon, du singe, &c. Les lunes & les jours ont aussi les mêmes noms; & quand un enfant vient au monde, aussi tost le pere & les parens vont voir le nom de l'animal que porte l'heure où l'enfant est né, & ils croient que cet animal là luy est funeste. Dans le temps que mon frere estoit à la Cour du Tunquin, le Roy qui regnoit alors estant né à l'heure du cheval, ne donnoit jamais d'audience cette heure-là, & ne sortoit point de son Palais, de crainte qu'il ne luy arrivât quelque malheur durant ce temps-là. Ce Prince estoit si superstitieux, qu'un de ses enfans estant mort à la cinquième lune, qui est celle qui porte le nom du cheval, il ne voulut jamais permettre qu'on l'enterrât, mais il fit brûler le corps, & jeter ensuite les cendres au vent.

Voilà ce que j'ay pû recueillir de plus singulier & de plus considerable de l'estat du Royaume du Tunquin. Tant des manuscrits que me donna feu mon frere qui mourut aux Indes, que des conversations que j'ay eues avec plusieurs Tunquinois à Batavia & à Bantam.

FIN.

27.APL.1950.



# HISTOIRE

DE LA CONDUITE

## DES HOLLANDOIS

EN ASIE,

Tant envers leurs Sujets , qu'en-  
vers les Etrangers , pour sou-  
tenir le Commerce.

*CINQUIEME. PARTIE.*





# HISTOIRE

## DE LA CONDUITE

# DES HOLLANDOIS

## EN ASIE

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Dessin de l'Auteur.*



On dessein n'est pas de blasmer la conduite des Hollandois en general, en écrivant icy les desordres que l'avarice de quelques particuliers a causez souvent dans l'Asie, à la honte de leur pais & du nom Chrestien. Je sçai que cette Nation s'est acquis d'ailleurs beaucoup de gloire par la navigation & par les armes, & mesme qu'elle a fort contribué au restablissement des Arts & des belles Lettres. Ainsi, je suis tres éloigné de la vouloir offencer, & je le puis moins que jamais, presentement qu'elle accepte

la paix que le Roy luy a si genereusement acordée, & qu'elle rentre dans nostre Alliance qui lui a toujours esté utile & honorable. En effet, la conduite de cette Republique est si sage, qu'elle merite l'estime & l'admiration de tout le monde ; car que peut-on voir de plus admirable que la resistance qu'elle a faite pendant quarante ans à toute la Maison d'Autriche ? & mesme dans cette derniere guerre avec quelle sagesse n'a-t'elle pas sçeu reparer ses pertes, engager presque tous les Princes de l'Europe dans sa querelle particuliere, & prendre le moment favorable pour la terminer ? Neantmoins il faut avouer que cette avidité du gain qui ne regne que trop parmi ces Peuples, leur a fait quelquefois commettre de grandes fautes, & que cette envie de mesurer qu'ils ont d'exclure du Commerce les autres Nations, les a mis comme à deux doigts de leur ruine, & en danger de perdre leurs propres Estats & leur liberte : Au lieu qu'ils devroient considerer que le Commerce est un champ libre & ouvert pour l'industrie de tous les hommes, & qu'il n'y a point de Loy qui dise que le plus fort ait droit d'en bannir les autres. Pour moy j'ay toujours crû que la justice & la bonne foi sont les premieres & les principales qualitez d'un negociant, & je me suis très-bien trouvé de cette conduite: je n'ay à me reprocher aucun gain illegitime, & je n'ay couru sur le marché de personne, ny fait des brigues & des injustices pour rendre ma condition meilleure, C'est ce qui m'a donné quelque credit dans tout l'Orient: car le grand secret dans le trafic pour bien

## E N    A S I E.

gagner, c'est d'estre desinteressé, & de sçavoir meime perdre à propos. Aussi, quand il m'a falu faire quelque depense pour le bien de la Religion Chrestienne, pour la gloire de la France, & pour mon honneur propre, j'ay toujourns compté l'argent pour rien & j'ay mieux aimé qu'on m'accusast de prodigalité que d'avarice; Et bien que mes interessez ayent profité comme moy de l'effect de mes liberalitez particulieres, je n'en ay jamais rien mis sur leur compte. Par ce moyen, je me suis ouvert l'entrée dans la Cour des Princes, & j'ay acquis la confiance de tous ceux qui se meslent de negocier. Si j'en suis revenu moins riche, du moins j'oze dire que j'en'y ay pas fait de des-honneur aux Chrestiens & aux François: graces à Dieu, j'en ay raporté une bonne reputation, & cette reputation m'est plus chere que tout l'or & toutes les pierrieres des Indes.

C'est ce que la plupart des Marchands & des Officiers Hollandois n'ont pas fait, & comme j'ay esté, presque toujours témoin oculaire (pendant quarante années que j'ay passé en Asie) des choses que j'écris sur leur sujet, je n'en avanceray aucune qui ne soit tres-veritable, & je ne diray rien que je n'aye veu ou que je n'aye appris de gens dignes de foi, & qui n'avoient nul interest à me deguiser les choses; Au reste, je ne touche point icy le Corps des Estats Generaux que je respecte; je ne blâme que des particuliers avec lesquels j'ay peu mesures à garder apres les injustices qu'ils m'ont faites en plusieurs occasions.

Je n'entreprends pas d'écrire l'histoire de l'éta-



#### 4 LA CONDUITE DES HOLLANDOIS

blissement des Hollandois dans les Indes, ce seroit un trop long discours ; mais seulement celle de la conduite qu'ils y ont tenue pendant mes voyages ; & peut-estre rendray-je en cela un service considerable à leur celebre Compagnie de Commerce, en luy decouvrant beaucoup de choses qu'elle ignore, ou du moins qu'elle ne sçait pas si distinctement. J'en ay appris une bonne partie de la propre bouche des Chefs de Comptoir, appelez autrement Commandeurs, qu'elle tient en divers lieux de la Perse & des Indes, avec lesquels je me suis souvent trouvé & dont il m'a esté aisé de decouvrir la conduite.

C'est une chose assez connue que la Compagnie des Indes en Hollande est composée de six Chambres, dans toutes lesquelles ensemble il y a seize Directeurs, qui font dix sept voix, parce que le President en a deux ; Qu'Amsterdam fait seule la moitié de la Compagnie, Middelbourg un quart, & Rotterdam, Delft, Incuse & Horn, l'autre quart, c'est à dire chacune une seizième partie. C'est cette Compagnie si fameuse dans l'Univers, qui tolere, ou du moins qui ne void pas assez bien les grands & intolerables abus qui se commettent aux Indes à la honte & à son desavantage, & qui n'y apporte pas tous les remedes qu'elle pourroit. Et c'est sans doute par une suite de cette negligence, & un visible châtement des injustices & cruautés qu'elle a souffertes, qu'elle a perdu le poste important de l'Isle Formosa, depuis la perte de laquelle elle n'a pas esté en si bon estat qu'auparavant. Car alors les Chinois, les peuples de Tunquin, & de Cochinchine,

& d'autres pays où croît la soye, ouvrant les yeux aussi bien que ceux du Japon, & voyant que les Hollandois vouloient par tout estre seuls les maîtres, declarant d'abord la guerre à ceux qui vouloient marcher sur leurs brisées; Tous ces peuples, dis-je, entreprirent alors le negoce de la soye; Ils allerent au Japon, & la donnerent à vingt-deux pour cent meilleur marché que ne faisoient les Hollandois: Ils firent de plus sçavoir au Roy du Japon, que s'ils pouvoient avoir le commerce libre, & que les Hollandois ne les vissent point traverser, ils donneroient la soye jusques à trente pour cent meilleur marché qu'eux, & ainsi de toutes les autres marchandises. Car la plus grande partie de celles que les Hollandois portent au Japon, ils les prennent en ces pays-là, où le plus grand negoce consiste en soyes & en cornes, principalement en celles de buffle, de cerf, & de bœuf: & pour celles de buffle & de cerf, leur Isle Formosa leur en fournissoit assez. En un mot quand ils ont perdu cette Isle, ils ont perdu la plus belle fleur de leur couronne; & depuis ce temps là ils ne tirent pas du Japon le tiers du profit qu'ils faisoient auparavant. C'est ce que je reconnus bien estant en Bengale l'an 1666. par l'argent qu'en rapportèrent les deux Vaisseaux qui venoient du Japon, & par le recit que me firent des gens qui estoient au service de la Compagnie. Enfin sur les plaintes que toutes ces Nations Orientales firent au Roy du Japon, il fit une Ordonnance, par laquelle il declara que si les Hollandois en inquietoient aucune & la traversoient dans

## 6 LA CONDUITE DES 'HOLLANDOIS

son commerce , il feroit crucifier tout autant des leurs qui se trouveroient fur ses terres , & qu'il ne permettroit jamais qu'aucun d'eux y mist le pied. Voilà comment est décheu le grand negoce que les Hollandois faisoient au Japon.

J'ay dit que la Compagnie Hollandoise souffre des injustices & des cruautéz , dequoy j'apporteray dans la suite plusieurs exemples ; & il semble que celles que nous reprochons aux Espagnols dans l'Amerique ; leur doivent estre plus pardonnables qu'aux Hollandois qui veulent les imiter dans l'Asie ; parce que les premiers exerçoient leur barbarie sur des Idolâtres & des Sauvages , du nombre desquels ils pouvoient estre accablez ; & que ceux-cy s'attaquent à des Chrestiens , dont un si beau nom devroit retenir leurs violences.

Ce qui porte encore un grand prejudice à la Compagnie , est le manque de bons Chirurgiens dont elle n'a pas le soin de se pourvoir. C'est en cela qu'elle est très-mal servie , la plus part de ces Chirurgiens qui montent sur leurs Vaisseaux , n'estant que de jeunes gens , qui apres trois années d'apprentissage dans une boutique où ils n'ont fait que raser , ou panser par hazard quelque blessure de coup de couteau , à quoy les Matelots sont sujets entr'eux , viennent d'abord offrir leur service quand on équipe une flotte. Il est vray que l'intention de la Compagnie est de n'en point prendre qui ne soient capables , & qu'apres avoir esté interrogez par un des Maistres Chirurgiens de la ville , à qui elle donne de bons gages ; Mais ce Maistre Chirur-

gien est bien aisé de tirer des deux costez ; Et voicy comme la chose se fait. Le jeune Chirurgien se va presenter à la Compagnie , qui luy promet de le prendre , pourvû que le Maistre juré réponde qu'il soit capable. Aussitost le pere ou la mere du jeune homme , ou quelqu'un de ses parens , va trouver ce Maistre Chirurgien à qui il fait un present , & celuy qui a le plus donné a la preference. Pour cet effet on luy donne sa leçon par écrit , ce qu'on luy doit demander , ce qu'il doit repondre , parce qu'il doit estre interrogé en presence d'autres Chirurgiens , entre lesquels il se trouve toujours quelque compere , qui par le souvenir d'un souper receu , & l'esperance d'un autre , fait que le tout se passe galement & en silence. Ainsi quand le jeune Chirurgien s'embarque , pourvû qu'il ait quelque peu d'antimoine preparé , & qu'il sçache faire quelque medecine qui fasse faire quinze ou seize selles , il croit estre bien fourni. Comme j'estois à Batavia , la flotte y arriva de Hollande , & je vis amener un Chirurgien de l'un des Vaisseaux qui avoit les fers aux pieds. Je m'informay du sujet , & j'appris qu'on l'avoit enchainé de la sorte , parce que de dix malades qui estoient sur le Vaisseau , & à qui il avoit donné quelque purgation , huit en moururent peu d'heures apres. Les Chirurgiens de Batavia voyant bien qu'il ne pouvoit pas éviter d'estre pendu , comme en effet il y fut condamné , pour n'avoir pas la honte qu'un de leurs *fraters* eust fini sa vie par une corde , trouverent le moyen de l'empoisonner. Environ le mesme temps , un Orfevre François me vint

avertir qu'il y avoit à l'Hôpital de Batavia un jeune homme Parisien en mauvais estat. La charité m'obligea de l'aller voir, & je le trouvay au milieu de cinq ou six de ces jeunes Chirurgiens, qui consultoient si l'après-disnée ils luy couperoient la jambe pour une playe qu'il y avoit, ce qu'ils conclurent de faire. Pour empêcher le coup, & tirer ce jeune homme d'entre les mains meurtrieres de ces jeunes ignorans, je fus promptement trouver le Chirurgien Major, pour le prier de me donner ce Soldat, m'offrant de le faire passer & de le nourrir à mes dépens, ce que j'obtins; & l'ayant mis entre les mains d'un Chirurgien Aleman qui estoit le Chirurgien des Esclaves, il le guerit en peu de temps. J'eus plus; car à force d'amis & de presens, j'eus son congé, & je le ramenay avec moy en France. Il s'appelloit Samuel Lorrain fils d'un riche Bourgeois de Paris de la rue de Saint.

Mon dessein est donc dans cette Histoire de mettre au jour toute la conduite des Hollandois en Asie, & tout ce qui s'est passé de mon temps sous l'administration de chaque General à Batavia, & sous celle des Commandeurs dans les principaux comptoirs de Perse & des Indes. Je viendray ensuite à celle des Hollandoises, qui ont souvent, comme des femmes ont en d'autres lieux, leur bonne part au gouvernement: & je laisseray après le Lecteur dans la pleine liberté de juger des choses, & de faire telle réflexion qu'il luy plaira.

## CHAPITRE II.

*De l'Isle Formosa , & comment elle fut prise par la trahison dont les Hollandois se servirent pour s'en rendre les maistres & en chasser les Anglois. Comme aussi de la prise que les Chinois en ont faite sur les Hollandois en l'an 1661. le cinquième Juillet, par la lâcheté du Gouverneur.*

L'Isle Formose a quelque 80. lieues de tour. Les Hollandois n'ont jamais possédé toute l'Isle : Ils estoient maistres de quatre forteresses, de cinquante deux villages, & de quelque quatre-ze ou quinze mille habitans.

On a cru depuis long-temps qu'une partie de l'or que l'on croyoit venir du Japon, provenoit de cette Isle : Et voicy comme l'on en a decouvert quelque chose. Il y avoit un jeune homme dans la forteresse en qualité de Sous-marchand ; mais pour estre un peu volage, & ne se pas bien acquiter de sa charge, il fut déposé & fait soldat. Se voyant réduit à cette vie miserable, il resolut de mourir plustost que d'estre davantage dans cette misere. Se trouvant le plus souvent seul dans le magasin où il y avoit toute sorte de clinquaille, il fit un petit ballot de celle qu'il jugea estre la plus propre pour les gens qui habitent les montagnes de cette Isle, & ayant trouvé le moyen de sortir du Fort, il se mit en chemin pour gagner pais. Ayant demeuré environ quatre ans

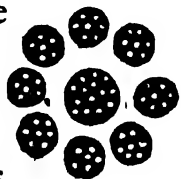
16 LA CONDUITE DES HOLLANDOIS  
parmy ces Montagnards, où il avoit eu le loisir  
d'apprendre leur langue & le-negoce du païs, il  
se hazarda de retourner vers les Hollandois, de  
qui il fut bien receu, parce qu'ils souhaitoient  
fort de sçavoir comment ce peuple se gouver-  
noit, & quel negoce on pourroit faire avec eux;  
Et voicy quel fut le recit qu'il leur fit de son  
voyage.

Premierement, leur dit-il, pour ce qui est du  
gouvernement de ces peuples, il y a sur six villa-  
ges un Intendant avec quatre Conseillers qui ren-  
dent la Justice, & le moindre larcin est puni de  
mort. Le supplice pour les hommes est de les  
cruçifier; & pour les femmes on les couche de  
leur long sur une grosse poutre de bois, où on les  
lie, puis avec un sabre on leur coape le corps en  
trois. Le premier supplice est pour l'homme qui  
a tué ou volé; & l'autre est pour la femme quand  
elle a aussi volé, ou qu'elle a paillardé. Quand  
le vol ne seroit que de la valeur de dix sols, on leur  
donne deux cent coups de fouet, & on leur ap-  
plique un fer rouge à la joue, afin de les recon-  
noître: Que ceux qui croient n'estre pas bien  
juges, soit au civil, soit au criminel, appelloient  
de la Sentence, & s'en alloient vers le Nord-est  
de l'Isle, où il falloit que pres de la mer il y eust  
une ville, où celuy qui commande en chef à tous  
ces Montagnards fist sa residence: Que sur la fin  
de nostre mois de Mars, plusieurs de ces Monta-  
gnards se rendent à cette ville, sur tout ceux qui  
se messent du negoce, & qu'ils portent avec eux

tout ce qu'ils peuvent ramasser le long de l'année de cornes de cerf, de bœuf, de buffe, & les peaux de ces animaux mal préparées, & qu'il reviennent d'ordinaire sur la fin du mois d'Avril, rapportant des étofes du Japon & de la Chine, des robes & des toiles de ces pays-là, & d'une certaine monnoye d'or & d'argent du Japon, l'une & l'autre de diverses especes & de diverse valeur. Je crois aſſeurement, pourſuivit il, que dans les montagnes de cette Iſle qui ſont pres de la mer, il y a quelques mines d'or, ou quelque riviere où l'on en trouve en poudre, & que les Japonois viennent l'enlever avec leurs vaiſſeaux. J'ay fait tout mon poſſible pour aller voir d'où vient cet or, & où ſe fait ce negoce; mais ces gens là m'ont toujours renvoyé apres avoir marché quelques jours; car de trois en quatre heures de chemin il y a des Gardes qui veulent ſçavoir où chacun va, & meſme qui ne laiſſent pas paſſer les gens du païs, ſi ce n'eſt ceux qui vont pour appeller d'un jugement, ou pour marchandſe. Pour ceux qui veulent aller du coſté du couchant, ils ne les empeschent point, parce qu'ils ſçavent bien que de ce coſté là hors de leurs montagnes le plat pays eſt aux Hollandois, & qu'ils n'ont garde de venir ſe mettre entre leurs mains. Ce jeune homme ajouta qu'il ſe faiſoit fort d'aller par tout, & juſques au lieu où abordoient les vaiſſeaux du Japon pour faire negoce, pourveu qu'ils luy fiſſent donner des marchandſes qui y fuſſent propres, comme du corail, de l'ambre jaune, des



miroirs , & sur tout quelques peaux de ces poissons de mer , qui sont plus rudes que le chagrin. C'est dequoy l'on couvre en ces pais-là au lieu de cuir , la gaine des sabres ou coutelas , & l'on fait grand estat de ces peaux-là ; car d'ordinaire au milieu du dos de ce poisson , il se trouve neuf petites pierres , qui sont comme une rose , huit en rond , & une au milieu , de la manière que vous voyez ces neuf points disposez. Autresfois , quand il n'y avoit que les Portugais qui faisoient le négoce du Japon , c'estoit comme une chose incroyable de leur entendre dire combien ils vendoient chacune de ces peaux , lorsque ces huit pierres qui sont le tour se trouvoient égales , d'une même grandeur & hauteur , qu'elles faisoient un cercle parfait dans une égale distance l'une de l'autre , & que celle qui est au milieu se trouvoit la plus grande & la plus haute. Plusieurs Portugais de Goa m'ont assuré d'avoir eu pour une de ces peaux jusqu'à la valeur de dix mille piastrès & au delà. Il faut aussi que cette peau se trouve assez longue pour couvrir toute la longueur de la gaine , sans qu'il soit besoin d'y ajouter de morceaux. Il se pêche de ces poissons dans le Golfe Persique où j'en ay vû ; mais je n'en ay jamais vû qui fussent parfaits comme on les desire , & il n'y a point de marchandise qui hausse de prix comme celle-là ; car une des moindres peaux se peut avoir pour un escu , quand il n'y a que trois ou quatre pierres , les autres es-



tant tombées, ou quand elles sont fort inegales; au lieu qu'une peau parfaite telle que je l'ay dépeinte, vaudra jusques à dix mille écus.

Le Gouverneur fit donc donner au jeune Hollandois ce qu'il avoit demandé, & il s'en alla; mais comme peu de temps apres les Chinois chasserent tous les Hollandois de l'Isle, on n'a pas sceu ce que le jeune homme est devenu.

Je ne croy pas que ceux qui ont écrit de la prise de cette Isle, ayent sceu le sujet qui fit qu'elle fut rendue en si peu de temps. Le peu de cœur du Gouverneur y contribua beaucoup, comme aussi d'avoir manqué à la promesse qu'il donna à un de ses Soldats François, de Roijen, & brave, nommé Abraham Dupuis. Ce garçon ayant achevé son temps, qui est de sept années, comptant les deux années pour les voyages d'aller & venir, comme c'est l'ordre de la Compagnie de ne retenir aucuns Soldats ou autres Serviteurs quand ils ont achevé leurs temps, ce Soldat Abraham Dupuis voyant que son temps estoit finy, demanda son congé, que le Commandeur luy accorda en dissimulant le dessein qu'il avoit de le retenir, & le remit lors qu'il seroit arrivé quelques vaisseaux, Quand les vaisseaux furent arrivez & pres à s'en retourner en Batavia, le Soldat croyant s'en aller, fut dire au Gouverneur : Monsieur voilà les vaisseaux qui sont prests à s'en retourner, vous m'avez promis que je m'en irois avec les premiers vaisseaux qui iroient en Batavia, je veux donc m'en aller. Le Commandeur luy repartit bruta-

lement ; quand tu verras cette Forteresse en mer à la voile comme ces vaisseaux, tu t'en retourneras. Quelque temps apres les Chinois vinrent assieger la Place, & durant ce siege il survint un si grand debordement d'eau, tant de la terre que de la mer, que la Forteresse fut presque inondée, & que l'eau montoit jusques aux fenestres des premieres chambres. Le Soldat voyant cela vint au Commandeur, & luy dit : Commandeur, vous m'avez promis que lors que la Forteresse seroit en mer vous me laisseriez aller ; je trouve la mer assez haute pour y mettre les voiles. En mesme temps le Commandeur se ressouvint de ce qu'il avoit dit au soldat, & ne luy fit que répondre : Va, & prions tous Dieu que nous puissions retourner en Batavia. Ce soldat comme desesperé vint une heure ou deux apres dans le Corps-de-garde, n'ayant autre chose sur son corps que son caleçon & son épée fourrée dans la ceinture de son caleçon, & ainsi par l'une des fenestres se jetta en mer, & se fut rendre du costé des assiegeans. Ceux qui virent l'action du soldat furent aussi-tost en donner avis au Commandeur, qui vint avec precipitation au Corps-de-garde, & comme le Soldat n'estoit pas encore loin, le Commandeur demanda à ces Soldats qui d'eux vouloit se jeter à la nage pour rascher de l'avoir-vif ou mort, qu'il luy donneroit deux cens pieces de huit, qui sont deux cens écus. Il se trouva un Sergent qui accepta le party d'aller apres luy ; mais ce fut pour se retirer du service de la Com-

pagnie , dont il estoit aussi mal satisfait que le soldat fugitif. Ils furent également heureux dans leur fuite, & arriverent au quartier des Chinois, & dès qu'ils y furent, les Gens du General Cocxima les luy menerent ; & ce General qui estoit homme d'esprit, les caressa fort, & s'informa d'eux de l'estat où estoit la Forteresse: ce qu'ayant sceu, il prit ses mesures sur ce que ces deux hommes luy dirent, qu'il n'estoit pas bien posté pour prendre la Forteresse, pour ce qu'il la battoit du costé qui estoit le plus fort, & où estoit le plus de deffense ; mais que s'il la vouloit attaquer du costé qu'ils luy diroient, ils consentoient qu'il les fît mourir s'il n'emportoit la Place dans huit ou dix jours. Si ces deux soldats ne fussent arrivez, le General estoit dans le sentiment de lever le siege ; mais des-aussi-tost qu'il eut attaqué la Forteresse du costé que ces deux soldats luy avoient dit ; & quantité de coups de canons tirez par l'espace de cinq jours: comme il preparoit tout son monde pour donner un assaut general, le Commandeur Hollandois qui craignoit fort de perdre la vie & les richesses, & la plus grande partie de ceux de son conseil qui estoient de son humeur, voyant qu'il falloit se preparer à soutenir un assaut, ils envoyerent demander à composer, ce qui leur fut accordé, & avec bonne composition, ils rendirent la place. Durant ce siege les Hollandois firent une sortie, croyant de lui prendre un quartier des Chinois, & dans ce party les

Hollandois furent battus & quatorze faits prisonniers. Comme ce General Chinois vit ce nombre de Hollandois en son pouvoir, luy & plusieurs autres Chinois se ressouvinrent des cruautéz que les Hollandois avoient exercez sur les Chinois quand ils avoient eu quelque victoire sur eux en mer, & il fit prendre ces quatorze Hollandois auxquels il fit à chacun crever un œil, couper le nez & les oreilles & une main qu'il fit attacher à leur col, & en cet estat il les renvoya au Fort, avec ordre de dire au Commandeur que c'estoit la nation Hollandoise qu'il leur avoit appris à traiter leurs ennemis si inhumainement, & qu'il n'igneroit pas que l'un de leurs Capitaines ayant pris un de leurs vaisseaux Chinois, & faisant couper la teste à une partie, & faisant jeter l'autre en mer, le Chirurgien Hollandois demanda à son Capitaine un de ces Chinois pour en faire une Anatomie vif, ce qui luy fut accordé, & des aussi-tost le Chirurgien le fit lier sur une planche, & comme il commençoit à le decouper, les Matelots Hollandois ne pouvant voir cette tyrannie, l'osterent des mains de ce Chirurgien & le jetterent en mer. Le Lecteur verra plus au long l'histoire de ces quatorze personnes au Chapitre XVI.



## CHAPITRE III.

*Du peu de scrupule que font les Hollandois de ne pas tenir leur parole dans leurs Capitulations.*

**L**E brave Coxima General des Chinois tint la parole qu'il avoit donnée aux Hollandois, quand ils luy rendirent les Forteresses qu'ils tenoient dans l'Isle Formosa, & leur donna mesme des vivres suffisamment pour leur subsistance durant deux mois, & pour leur vöyage. Mais les Hollandois n'ont pas agi de mesme dans l'Isle de Ceylan, ayant manqué ouvertement de parole au Roy de cette Isle dans l'accord qu'ils firent avec luy pour chasser les Portugais de ses terres. Il avoit esté stipulé entr'eux & le Roy de Candi, qui est le Roy de l'Isle, que toutes les Villes & Forteresses que les Hollandois reprendroient sur les Portugais seroient remises entre ses mains, à condition que le Roy ne donneroit de la canelle qu'à eux, & à un certain prix dont l'on estoit convenu. Mais à la première villè qu'ils prirent, qui fut Ponta de Galle, où ils furent puissamment aidez par les troupes du Roy de Candi, & celles du Roy d'Achem, ils eurent la subtilité de faire entrer les leurs les premiers dans la place, où ils se saisirent d'abord de l'Eglise pour en faire un corps-de garde, & de tous les bastions. En mesme temps ils firent entrer tous les vaisseaux qu'ils avoient là dans le port, & firent transporter une

partie du canon qui estoit dessus, pour en border les rampars & autres lieux où il estoit necessaire. Ainsi dans peu de jours la Ville fut plus forte qu'elle n'avoit jamais esté du temps que les Portugais en estoient maistres. Le General Hollandois se voyant en defense, & ne craignant plus ces deux Armées, envoya vers le Roy de Candi & vers le General des troupes du Roy d'Achem, leur dire qu'ils pouvoient mettre leurs gens en quartier pour les rafraichir, & que pour luy il vouloit aussi laisser reposer les siens qui n'estoient pas accoustumés aux chaleurs du pais, les trois Armées ayant assez fatigué tant par mer que par terre. En effet je me suis souvent étonné comme cette Armée Hollandoise pouvoit subsister en un pais si different du leur, & comme des gens nés au delà du cinquantième degré, pouvoient vivre en un lieu qui n'est qu'à six degrez de la ligne Equinoctiale, & qui l'a deux fois l'année perpendiculaire & pour son zenit ou point vertical. Car quand ils sont en campagne ils n'ont que de mechantes hutes pour parer cette grande chaleur, & quand il n'y a point de vent elle est beaucoup moindre dehors que dedans. Je reconnois que c'est une grace toute particuliere que Dieu fait aux Européens, qui peuvent resister à de pareilles ardeurs, & qui ne succombent point sous tant de fatigues.

Le General Hollandois fit aussi dire au Roy de Candi, & au General du Roy d'Achem, qu'il avoit assez de monde pour garder la Ville, & qu'il

s'assurassent que les Portugais ne le viendroient pas attaquer. Le Roy & le General furent surpris de ce compliment : Car selon l'accord qu'ils avoient fait le Roy s'attendoit d'y mettre la garnison, & les Hollandois pour donner quelque couleur à leur manquement de foy, dirent qu'ils consentiroient volontiers que le Roy y mît de ses troupes, pourvû qu'il les rembourlast auparavant des frais qu'ils avoient faits en cette guerre, qu'ils firent monter à une si grande somme, que les revenus de ce Roy qu'ils connoissoient pauvre, n'auroient pû payer en cinq ou six ans. C'est ainsi qu'ils sont demeurez maîtres de cette Place, & de celles qu'ils ont prises depuis, comme Colombo, Negambe, & Manar, où il y a une Pescherie de perles.

J'ay dit que le Roy de Candi est pauvre, & pour donner des preuves du peu d'argent qu'il y a dans son Royaume, je feray mention d'un de ses sujets qui fut trouvé sous un arbre de canelle voulant mourir de desespoir. On luy en demanda la cause, & il avoua qu'il avoit tué son pere pour avoir sa bourse, mais que ce qui faisoit sa plus grande douleur, estoit qu'il ne luy avoit trouvé qu'un larin, qui est une piece d'argent de la valeur de douze sols de nostre monnoye.

Anciennement il n'estoit parlé que de la bonne foy des Hollandois ; mais il faut que ce fust de ceux qui n'ont point esté aux Indes : car en plus de quarante ans que j'ay employez dans mes voyages d'Asie, j'ay toujours remarqué que



pour le moindre interest ils ont des équivoques & des detours tout prests pour retirer leur parole & manquer de foy. Ce que l'on ne trouve en aucune part du monde. Ils me l'ont fait éprouver plus d'une fois, & j'en ay dit quelque chose dans mes Relations des Indes. Chacun sçait qu'ils ont esté cause de la grande persécution qui se fit au Japon, où soixante mille Chrestiens, tant Portugais que de ccux du pais nouvellement convertis, furent massacrez. Voicy encore un mauvais tour qu'ils firent aux Portugais à la prise de Cochin.

Cette Ville se rendit à composition, qui portoit que la milice sortiroit avec les armes & tambour batant, & que pour ce qui estoit des gens d'église, des bourgeois, & autres de quelque sexe & âge qu'ils fussent, ils emporteroient de leur bien ce que chacun pourroit porter sans qu'il leur en fust fait le moindre tort. Il estoit dit aussi par la capitulation, que les Hollandois les meneroient à Goa, à Bassaim, & à Chaoul, selon le lieu où chacun desireroit aller. Et quand il fallut quitter la Ville, chacun, tant hommes que femmes, enfans, gens d'église, & esclaves, se chargea de ce qu'il avoit de meilleur. Apres quelques jours que ces pauvres gens furent en mer, les Capitaines Hollandois & autres Officiers des vaisseaux, les firent venir l'un apres l'autre dans la chambre de poupe, & les dépouillerent de tout ce qu'ils avoient, ne laissant aux hommes que la chemise & le caleçon, & aux femmes que leur bague, qui est une forme de brassiere qui ne leur

vient qu'un peu audessous des mamelles , avec trois ou quatre aunes de toile dont ils s'entourent le corps depuis la ceinture jusqu'en bas , ce qui leur sert de juppe ou de cotillon sans y employer la main du tailleur : Mais les Hollandois n'en demeurèrent pas là ; ils poussèrent plus loin leur cruauté & leur infamie , & ne se contentant pas d'avoir mis les femmes presque toutes nues, ils en vinrent jusqu'à cet excez de mettre la main dans la nature des femmes les plus qualifiées , pour voir si elles n'y avoient point cache quelques pierres. Le Lecteur aura sans doute de la peine à croire que des gens qui se disent chrestiens puissent venir à des actions si brutales & si infames : Mais la chose n'est que trop veritable , & trois mois apres la prise de Cochîn je parlay à deux Capitaines qui s'en vantoient. Ils estoient du nombre de ceux qui avoient mené ces pauvres gens à Goa , & étant venus à Soualy , qui est le port de Surate , où j'estois alors , ils me voulurent vendre cinq diamans pour douze mille roupies, qui font environ six mille écus. Mais ayant sceu qu'ils avoient esté pris de la maniere que j'ay dit, à ces pauvres Portugaisés , dequoy ces Capitaines osoient faire gloire , bien qu'au prix qu'ils me les laissoient je les eusse bien revendus le double , je n'en voulus point , & ne daignay pas les acheter. C'estoient cinq belles pierres , trois rosses , & deux épaisses.

Il n'est , dis-je , que trop vray , que les Hollandois qui sont aux Indes ne font aucun scrupule

22 LA CONDUITE DES HOLLANDOIS  
de violer le droit des gens quand il s'agit de leur  
interest , & que la veüe du moindre profit leur fait  
mettre toutes sortes de fourbes en usage .

Il n'y a pas long-temps que lors qu'on avoit  
récéu aux Indes quelques injustice de ces Offi-  
ciers & Commis de la Compagnie , & que l'on  
pouvoit venir s'en plaindre en Hollande , la Com-  
pagnie où les Estats en faisoient faire raison.  
Mais à present si quelqu'un se va plaindre on se  
moque de luy , & l'on approuve toute ces injusti-  
ces , pourveu qu'elles aillent au profit de la Com-  
pagnie . Il n'est pas moins inutile de s'en plain-  
dre aux Estats , parce que la plus part de ceux qui  
les composent sont les premiers interessez dans la  
Compagnie , & plus de larcins & d'infidelitez  
que ceux qu'elle employe aux Indes font aux é-  
trangers , plus il en revient de profit aux uns &  
aux autres . En deux de mes voyages ils sont cau-  
se que j'ay perdu pour le moins cent mille livres ,  
contant ce qu'ils me volerent à Batavia . Car  
apres trois ans de procez que j'eux contre eux en  
Hollande pour ce sujet , je n'en ay jamais sceu ti-  
rer que dix mille livres , & de ce qu'ils me prirent  
j'en aurois fait trente mille ; à quoy il faut adjoû-  
ter autres dix mille livres de frais durant les trois  
années de procez , & pour les allées & venues qu'il  
m'a fallu faire : Car comme ils sont à la fois juges  
& parties , quand ils ont fait tort à quelqu'un , ils  
prennent plaisir de luy faire manger le plus sou-  
vent plus qu'il ne demande , & sans l'honneur que  
j'avois d'estre un des Officiers de feu Monsei-

gneur le Duc d'Orleans , & que Son Altesse Royale voyant l'injustice qu'on me faisoit , daigna en parler de bonne maniere au Sieur Borel Ambassadeur en France pour les Estats Generaux à qui il en écrivit , je perdois la somme entière , & n'aurois rien eu du tout.

Il se verra un grand nombre d'autres pareilles injustices dans le cours de cette Histoire , & apres cela il n'est pas mal aisé de croire le peu de zele que les Hollandois ont pour l'avancement du christianisme en ces pais d'Idolâtres. Ce que je montreray dans le chapitre qui suit.

#### CH A P I T R E    I V .

*Du peu de zele des Hollandois pour l'avancement du christianisme aux Indes ; du mauvais ordre de leurs Hospitaux , & de leur défaut de charité.*

**I**l est constant , & c'est une chose digne d'être remarquée , que les enfans des Indiens ont l'esprit si vif & une memoire si heureuse , particulièrement ceux des Îles Moluques & de l'Île de Ceylan , qu'ils apprennent plus en un an que nos enfans en Europe ne font en deux. Du temps que les Portugais estoient maîtres d'une partie de Ceylan , les Peres Paulistes , que nous appellons autrement Jesuites , avoient dans chaque ville de belles maisons pour l'instruction de la jeunesse du pais , & ils ne pouvoient assez admirer la grande facilité qu'elle luy voyoit à apprendre

promptement toutes choses. C'est pourquoy les Jesuites firent une assemblée à Cochin , où ils se trouverent en grand nombre, & où il fut resolu que hors les enfans nez de pere & de mere blancs, on n'enseigneroit à tous les autres que la langue latine , pour pouvoir un jour dire la messe s'ils venoient à estre prestres, & que cela leur suffiroit: car pour les laisser venir jusqu'à la Philosophie & aux autres sciences , ils ne le trouverent pas à propos, parce qu'en peu de temps ils en auroient sçeu plus que l'on n'auroit voulu, & seroient devenus aussi sçavans que leurs maistres , pour ne pas dire plus que quelques uns qui viennent d'Europe. J'ay quelque fois nourri à Golconda & en d'autres lieux des Indes, quelques uns de ces jeunes écoliers , qui s'en estoient fuis de Goa, de Cochin, & de Coulombo, pour tascher d'aller à Rome ou en d'autres lieux de l'Europe dans le dessein de se pousser aux études, se faschant de demeurer en si beau chemin.

Pour ce qui est de la pauvre jeunesse de l'Isle Formosa , on n'a pas esté en peine d'apprehender qu'elle en vinst jusqu'à la Philosophie: car les Hollandois ont eu si peu de zele pour avancer la gloire de Dieu en cette Isle, que bien qu'ils connussent que tous ces jeunes gens ne manquoient pas d'esprit & de memoire, non plus que ceux des Isles Moluques & de l'Isle de Ceylan , mais seulement d'instruction , ils ont esté si avarés que de leur refuser des livres & quelques rames de papier pour apprendre à lire & à écrire : Et durant tout le

temps

temps qu'ils ont tenu une partie de cette Isle, ils n'ont jamais sçû faire ny un Chrestien ny une Chrestienne. J'ay appris ce defaut de charité par plusieurs de leurs Maistres d'école, & particulièrement d'un que je reconnus homme de bien, & qui passa de Batavia en Hollande l'an 1649. dans le vaisseau où j'estois. Il estoit fort indigné de la nonchalance des Comnis que la Compagnie tient aux Indes, à pourvoir aux moyens de bien instruire la jeunesse du païs, & il retournoit en Hollande à dessein d'en aller faire ses plaintes aux Estats. Ce sont ces mesmes Maistres d'école qui font la priere sur les vaisseaux le matin & le soir, qui entonnent le Pseaume, & quand ils s'embarquent la Compagnie leur donne quelques sermons imprimez pour en lire deux tous les Dimanches quand ils sont en mer. Car quand ils sont dans les ports ils songent plustost tous à la bonne chere qu'à prier Dieu; ce que j'ay remarqué plusieurs fois, & sur tout quand nous fûmes au Cap de-bonne-esperance & à sainte Helene. Nous demeurâmes l'espace de quarante-deux jours en ces deux Plages, & pendant ce temps-là une partie des matelots & des soldats estoient en terre. Pour les Officiers ils alloient d'ordinaire d'un bord à l'autre, où ils demeueroient dans chacun deux ou trois jours selon qu'ils trouvoient le vin bon. A mon depart de Batavia le General me fit present d'un grand tonneau de vin du Rhin, où je ne voulus point toucher que nous ne fussions à sainte Helene. Je ne l'eus pas plustost fait percer

que je fus surpris de voir en trois ou quatre heures venir à nostre bord , la plus grande partie des chaloupes de nostre flotte , & de celle des Anglois qui consistoit en vingt vaisseaux qui venoient de plusieurs places des Indes , & regagnoient l'Angleterre. Les chaloupes des Anglois estoient remplies de leurs principaux Officiers , & celles des Hollandois de plusieurs Dames qui retournoient en Hollande. Ces Dames sont ravies quand il se trouve de ce vin du Rhin ; de sorte qu'en moins de six jours , tant de ce qui fut bû dans nostre vaisseau , que de ce que les Dames emporterent , mon tonneau se trouva vuide , bien qu'il contînst plus de six cent pintes de Paris. Je remarquay que dans les vingt-deux jours que nous fûmes à l'ancre à sainte Helene , des onze vaisseaux qui composoient la flotte Hollandoise , il n'y en eut pas un où la priere se fist ny soir ny matin. Tous les Officiers n'eurent point d'autre passe-temps , comme j'ay dit , que d'aller d'un vaisseau à l'autre , & y demeurer autant de temps qu'ils y trouvoient le vin bon , ne revenant point qu'ils n'eussent leur compte , & ainsi ils prenoient leur revanche les uns chez les autres , la debauche estant continuelle. Il y eut de ces Officiers qui ne decâmpèrent point de nostre bord depuis que mon tonneau fut percé , jusqu'à ce qu'ils eussent vû tirer la dernière goûte. J'admiray souvent comme il n'y arrivoit point de malheur , & que dans ces grandes debauches qui ne cessoient point , le feu ne prist à quelques vais-

seaux, ou qu'il ne se renverlast quelque chaloupe avec tous ceux qui estoient dedans. Car quand ces Officiers venoient à descendre du vaisseau dans la chaloupe, il n'y en avoit aucun qui n'eust besoin que les matelots ou les soldats ne le prissent par la teste & par les pieds. Pour ces matelots & ces soldats, ce qu'on leur donnoit de vin ou d'eau de vie, n'estoit pas capable de leur faire perdre le jugement; & s'ils eussent esté en pouvoir d'en faire autant que leurs Officiers, à peine une chaloupe seroit-elle venue à bord, & il y auroit eu asseurement bien des gens noyez. Car lors qu'ils repassent dans leur bord la teste pleine de vin & les esprits échauffez, ils font faire force de voile pour avoir l'honneur que leur chaloupe passe devant; & c'est une chose admirable & effroyable tout ensemble, de les voir, si fort de costé & montrant toujours la quille, sans se renverser, & le Proverbe me revenoit alors toujours en memoire, *que Dieu ayde les enfans & les yvrognes*. C'estoit un de mes plus grans divertissemens de leur voir commencer des santez. Celle des Estats va la premiere, ensuite celle du Prince d'Orange, & puis celle de la Compagnie, à chacune desquelles ils font tirer dix ou douze coups de canon. Mais la santé qui passe toutes les autres, & qui se fait avec bien plus de ceremonie, est quand on boit à la prosperité & au profit que doit faire la Compagnie: car alors on fait une décharge generale de tout le canon du vaisseau où se fait cette santé, & il fut tant tiré



**LA CONDUITE DES HOLLANDOIS**  
pendant que nous fûmes à l'ancre à sainte He-  
lene, que deux pieces de canon creverent, dont  
deux canoniers & trois matelots furent tuez.

Le troisieme jour de nostre départ de cette  
Isle, le General fit mettre la banniere, qui fut le  
signal que tous les Capitaines & les premiers Pi-  
lotes de la flotte vinssent à son bord pour déli-  
berer quelle route la flotte devoit prendre, & en  
mesme temps il ordonna que les lesteurs ou  
Maistres d'écoles, qu'autrement ils appellent *do-  
minez*, eussent à recommencer leurs charges, &  
à faire les prieres; car comme j'ay dit, pendant  
tout le temps que nous fûmes à l'ancre à sainte  
He'lene, on ne fit point publiquement la priere,  
croyant bien que plusieurs la faisoient en leur  
particulier. Ces dominez ou *magisters* pour la  
plupart s'acquittent bien legerement de leurs  
charges, & sont fort negligens à faire la priere au-  
pres des pauvres malades, comme cela est de leur  
fonction. La Compagnie dans un article *si* im-  
portant use de trop de menage, & prend ordinaire-  
ment de pauvres gens sans étude, l'un tailleur, l'au-  
tre cordonnier ou tisseran; & pourvû qu'ils ayent  
un peu de voix, & qu'ils sçachent deux ou trois  
nottes pour entonner un pseume, lès voilà assez  
sçavans. Aussi n'ont ils d'ordinaire pour tous  
gages que dix-huit ou vingt francs par mois au  
plus, & je crois bien que s'ils estoient plus ha-  
biles, ils ne se feroient pas esclaves à si bon mar-  
ché. Mais d'ailleurs je trouve que c'est encore  
beaucoup pour cette sorte de gens, qui font con-

fister leur plus grand plaisir à la débaûche. Si toutesfois la Compagnie qui donne bien cinquante ou soixante francs par mois au moindre marchand qu'elle prend à son service, & qui luy en derobe cinq ou six fois autant selon le negoce qu'il a en main, & le comptoir où on l'établit: si, dis-je, la Compagnie au lieu de dix-huit ou vingt francs de gage qu'elle donne à ces domineux, leur en donnoit autant qu'aux moindres marchands, ils trouverroient à leur service de jeunes gens de bonne famille qui auroient étudié, & mesme des Ministres qui n'ont point encore d'église, & qui seroient ravis d'aller prêcher l'Evangile en ces païs éloignez. Mais la Compagnie ne fait que trop connoître qu'elle aime bien mieux la lesine & le profit de la bourse, que l'acquisition des ames de ces pauvres insulaires; & si elle avoit eu la centième partie du zele de Messieurs de la Religion Romaine, toute la jeunesse de ces Îles seroit maintenant Chrestienne, ce que j'ay souvent reproché à quelques-uns d'eux. Car en effet ils ont un beau champ pour moissonner à la gloire du Seigneur; mais pour me servir des termes de l'Evangile, ils ne veulent point pousser d'ouvriers en sa moisson. Il y en a eu d'entr'eux ( & j'ay honte de le dire ) qui ont tourné la chose en ridicule, disant que ces pauvres idolâtres estoient des chiens indignes de la connoissance de Dieu. Dans le juste dépit que j'avois de leur voir si peu de charité, j'en venois au mépris de leurs personnes, & du mépris peu s'en falloit que dans la dis-

pute je n'en vinssé aux mains. Car enfin je leur soutenois fermement que ces gens-là estoient créez comme nous à l'image de Dieu, & que Dieu ne leur avoit peut-estre ouvert le chemin à ces terres éloignées, que pour amener ces pauvres gens à la connoissance de sa verité; que c'estoit pour leur prescher l'Evangile plustost que pour enlever leurs tresors; qu'il veut que son nom soit annoncé à tout le monde, & que ceux à qui il a fait la grace de se donner à connoistre, le fassent aussi connoistre aux peuples les plus reculez. Quelquefois par ces paroles je touchois le cœur de quelques-uns d'eux, qui m'avoüerent que ce que je disois estoit vray; mais que ce n'estoit pas le but de la Compagnie, qu'elle n'avoit en veüe que de faire valoir le talent du negoce, & non pas le talent du Seigneur; & que pour ceux qui estoient au service de la Compagnie & à ses gages, il falloit qu'ils fissent leurs charges selon qu'il leur estoit ordonné. D'ailleurs les Hollandois en Asie font voir qu'ils n'ont gueres de religion, lorsqu'ils font travailler les Dimanches les soldats, les matelots, & les esclaves de l'un & de l'autre sexe. Quand leurs vaisseaux doivent partir, fust-ce un jour de Païque, ils mettent en besogne charpentiers, ferruriers & autres gens de mestier qui sont à leurs gages, ce que j'ay vû plusieurs fois. Mais j'ay vû aussi à Goa que les Portugais ont des maximes bien plus chrestiennes. Tous les Dimanches & toutes les festes ils ont grand soin d'envoyer leurs esclaves à l'eglise, &

dans toutes les principales places de Goa sur les quatre heures apres midy , un pere Jesuite accompagné d'un frere fait un sermon , où ces mesmes esclaves sont obligez d'assister , & où se trouvent aussi plusieurs de ces pauvres idolatres qui se rendent à la ville. Durant mon sejour à Batavia , j'ay souvent dit hardiment aux Hollandois qu'ils devoient en cela imiter les Portugais , & mener avec eux ou envoyer leurs esclaves à l'église ; mais ils me repondoient que ces chiens n'en valoient pas la peine ; & en effet quand ils leur parlent , leur plus douce parole est de les appeller *cachor* , c'est à dire chien en Portugais. S'ils menent quelques esclaves à l'église , soit hommes soit femmes , c'est pour leur porter un parasol , & pour donner aux Dames leur betlé , qui est cette feuille dont j'ay parlé dans la description du Tunquin , laquelle hommes & femmes vont toujours maschant , mesme dans l'église ; & voila comment ces Dames font leurs prieres avec dévotion. Cela est infame à voir ; car elles ont toujours la bouche pleine d'une eau rouge , comme si on leur avoit cassé les dents : & quoy que le General ait fait plusieurs deffenses de se servir de cette drogüe , il n'a jamais pû se faire bien obeir.

Pour ce qui est de la charité , les Hollandois des Indes n'en ont point , bien differens en cela des Hollandois de l'Europe. Neantmoins pour faire voir qu'ils en ont , ils ont fait bastir un Hospital , qui n'en a proprement que le nom , parce que la charité y est fort peu exercée. Aussi est-

## 32 LA CONDUITE DES HOLLANDOIS

il gouverné par des gens qui ne font pas conscience de voler les pauvres , qui pour estre dans une riche maison , n'en font pas pour cela plus soulagez. Elle a'en effet de grands revenus , & de plus le tiers de toutes les confiscations , & la moitié de toutes les amandes. Tous les trois ans on change d'Hospitalier , & celuy qui a le plus d'amis a la charge. Dans ces trois ans là ils mettent ordinairement cinquante ou soixante mille livres en bourse , comme fit celuy qui y estoit durant mon séjour à Batavia. Car quand il entra en cette charge il devoit trente mille florins , qu'il paya , & en eut encoré plus de reste les trois ans finis. Il est dû de voir de l'Avocat Fiscal d'aller avec trois Conseillers de la Justice des bourgeois voir toutes les semaines une fois comme l'on traite les pauvres malades , & faire rendre compte à l'Hospitalier. Mais ces Messieurs là s'en acquittent fort legerement , & se contentent de faire un tour de promenade dans les galeries où sont les pauvres malades sans leur rien dire. De là l'Hospitalier les mène dans une chambre , où la table est bien couverte de viandes & de poisson qu'accompagnent deux ou trois sortes de vin. Apres avoir esté quatre ou cinq heures à table où ils ont plus bû que mangé , l'Hospitalier apporte ses comptes , & alors ces Messieurs ont plus envie de dormir que de les examiner. Ils n'ont pas plustost ouvert les livres , qu'ils les referment , ils se contentent de voir deux ou trois articles des moins importants , & ils signent tout ce que l'Hospitalier

lier veut. D'autre costé la femme de l'Avocat Fiscal, & celles des trois Conseillers, avec quelques commeres qu'elles amènent, vont trouver Madame l'hospitaliere pour voir le linge qu'on sert aux pauvres malades, & cette visite est bien-tost faite, parce qu'on ne leur en donne guere. Quand un de ces pauvres gens releve de maladie, il faut qu'il soit bien en faveur auprès de l'hospitaliere s'il sort avec une chemise sur le dos. Ordinairement il n'a qu'un méchant caleçon de toile, & le plus souvent sans pourpoint, les misérables esclaves qui les servent leur ayant dérobé tout ce qu'ils avoient. Je fus une fois invité par ces Dames d'aller à leur collation en cette maison; ce que j'acceptay, & nous y fûmes tres-bien traités. Ce qui m'étonna fut de voir parmy les viandes quel'on servit un fort bon coq d'inde, ce que je n'avois pas vû dans toute l'Asie; car la race de ces animaux vient uniquement des Indes Occidentales. Ces Dames me voyant surpris de voir ce coq d'inde sur la table, l'une d'elles prenant la parole; nous n'avons personne, me dit-elle, au service de la Compagnie qui traite si bien ses amis comme fait Monsieur l'hospitalier. Vous ne sçauriez croire la dépense qu'il a faite à faire venir de Hollande cette sorte d'animaux, & combien il en est mort en mer avant qu'il en ait pû avoir de la race. Mais pour le present il en a une bonne quantité, & tant mâles que femelles, jusques à cinquante en vie. Pour ce qui est de moy, j'avoüe que cet hospitalier a trouvé une bonne

34 LA CONDUITE DES HOLLANDOIS  
invention, de traiter ces Messieurs & leurs Dames pour mieux faire ses affaires, ce qui luy a valu l'avantage d'estre continué jusques à six ans, quoy que l'ordinaire ne soit que de trois.

Je reviens aux pauvres malades, qui dès le jour qu'ils sont entrez à l'Hospital n'ont plus de gages de la Compagnie. Quand Dieu leur renvoye la santé on leur refait leurs gages du jour qu'ils reprennent le travail. Au reste ceux qui voyent comme ils sont dans cet Hospital en ont compassion. Leur lit consiste en deux treteaux & trois planches dessus, & on ne luy donne ny matelas, ny couverture, ny traversin, ny paille, de manière qu'ils couchent tout à fait sur la dure, s'ils ne peuvent rien apporter avec eux ou s'ils n'ont point d'amis qui les assistent. Aussi à la pluspart de ces pauvres malades on voit les os qui percent la peau; & comme ils sont étendus sur ces planches, le jour les mouches les desesperent, & la nuit les moucherons, faite d'un méchant drap pour les couvrir. Ils ne sont gueres travaillez d'autre maladie que du flux de sang, & la plus grande consolation qu'ils ont est l'assistance de quelque camarade, qui a soin de temps en temps de les venir voir, de les nettoyer, & d'aller laver leurs méchans haillons. Pour ce qui est de leur nourriture, on ne leur donne guere que du ris cuit dans l'eau & le sel, & quand par hazard ils commencent à se mieux porter, on leur presente de cette viande salée qui vient de Hollande, & qui a esté quelque fois plus d'un an dans la saumure, ou

bien quelques legumes à moitié moisies pour avoir esté sept ou huit mois en mer. Quand il arrive que ces pauvres malades mangent quelque morceau de poule, ou qu'ils ont quelque autre petit rafraichissement, c'est pour leur argent, ou pour celuy de quelque charitable camarade, ou par la faveur de quelque Officier qui leur fera avancer un ou deux mois de gages. C'est une bonne coutume entre les matelots & les soldats, qu'ils s'assistent volontiers l'un l'autre, jusques là que celuy qui est en santé pour secourir son camarade qui est malade, demandera quelque mois de ses gages, ce que la Compagnie ne refuse pas, mais elle ne leur donne pas de l'argent, ce qui leur seroit plus commode & mesme plus avantageux, que quelques piece d'étoffe, quelques chemises, ou quelques souliers; ce qui leur est compté à cent pour cent plus que les choses ne valent. La necessité force ces pauvres gens de prendre ce qu'on leur donne, & quand ils vont le revendre aux Bourgeois de Batavia ou aux Chinois, ils perdent la moitié. Quand un de ses soldats ou matelots vient à mourir, il laisse d'ordinaire son camarade heritier, & il y en a quelque fois qui reviennent en Hollande avec une quantité de semblables testamens. Car la Compagnie fait compte que de cent hommes qu'elle envoye aux Indes, il n'en revient au plus que huit ou neuf; tellement qu'il y a tel soldat ou matelot qui reçoit une bonne somme à son retour. Les étrangers qui voient cela, & qui ne savent pas comme vont les



choses, s'imaginent que ces soldats ou matelots ont gagné cet argent dans leurs sept années de service; mais ils se trompent fort: car la plus part de ceux qui reviennent n'ont pas beaucoup de reste à prendre à leur retour, sur tout ceux à qui les gages ont esté confisquez pour la moindre faute. Pour ce qui est de ceux qui meurent sans tester, & sans avoir donné à personne ce qui leur est deu de leurs gages, on fait leur compte du jour qu'ils sont tombez malades, & ce compte s'envoye en Hollande au comptoir ou à la ville d'où ils sont partis. Cela est écrit dans le livre des morts, & ce qui se trouve leur estre du de reste, la Compagnie le garde trois ans. Que si dans ces trois ans il ne se presente aucun heritier pour demander cet argent, on le donne à l'hospital de la ville, qui le garde encore trois autres années, apres lesquelles si personne ne le vient reclamer durant ce temps là, il demeure aux pauvres. C'est une des choses les plus équitables que face la Compagnie; mais comme la chose est de peu d'importance, ces Messieurs se montrent gens de bien à peu de frais.

Quand ces malades de l'hospital se trouvent en bien mauvais estat, on leur donne trois fois le jour de l'eau où le ris a fait seulement deux ou trois bouillons. Cette eau qui est passée dans un tamis est épaisse comme un amidon fort clair, & j'avoue qu'on ne peut donner de meilleur aliment que celui là aux malades. Car cette eau de ris leur est plus salutaire que ne seroient nos bouillons à la vian-

de, parce quelle nourrit & rafraichit tout ensemble sans engendrer de corruption. Cela va bien pour ces pauvres gens ; car comme la volaille est rare à Batavia, & qu'il n'en est pas comme aux autres endroits des Indes , où l'on a jusques à quatre vingt & à cent poules pour un écu , la Compagnie est bien aise de se redimer de cette dépense par cette eau de ris qui leur tient lieu de consumé. Mais quand la fièvre est passée & qu'ils sont hors de danger, on leur donne & l'eau & le ris , de la chair salée & des legumes. Aussi-tost qu'ils sont en convalescence, ils n'attendent pas que l'on leur donne congé, ils le prennent bien d'eux mesmes ; & comme ils meurent de faim, ils courent promptement à un de ces cabarets que les Chinois tiennent à Batavia, où ils se crevent d'abord de manger , & la plupart ont des recheutes dont ils n'échappent guere. Ces Chinois leur avancent volontiers quelques jours de nourriture , & soit qu'ils vivent ou meurent ils ne perdent rien , par ce qu'ils s'accommodent avec le premier marchand du Fort , qui a la charge de payer les soldats & les matelots , & de leur avancer quelques mois de gages dans le besoin. Allant un jour à cet hospital pour voir un soldat François qui y estoit fort malade, je fus fort surpris de voir de quelle maniere ces pauvres gens là estoient servis. Chacun pres de son lit a un plat de terre fait à peu pres comme nos jattes de bois , & à le voir si sale on croiroit plustost qu'il leur sert à faire leur ordure qu'à y manger. Car si quelque

38 LA CONDUITE DES HOLLANDOIS  
camarade qui les vient visiter n'a la charité de laver ce plat, quand les esclaves qui servent l'hospital viennent à passer avec leurs chaudieres, sans regarder ny se soucier s'il est net ou sale, ils y jettent deux ou trois grandes cuillerées de ce qu'ils apportent, & le malade en mange s'il peut. J'en vids un dont le plat avoit esté par hazard rompu ; ces canailles d'esclaves ne voulurent jamais luy en aller querir un autre, & en luy disant brutalement qu'il en envoyast acheter un s'il vouloit manger, passerent outre sans luy donner sa portion. Je fus touché de cette inhumanité, & luy en envoyay promptement acheter un autre. J'en fis même plainte à l'Hospitalier ; mais cet homme aussi brutal que les esclaves ne fit pas grand compte de ce que je luy dis, & il me paya de cette mauvaise réponse, que si l'on n'en usoit comme cela il leur faudroit tous les jours de nouveaux plats. Voilà quelle est la charité des Hollandois dans les Indes, & la douceur avec laquelle ils traitent les pauvres malades. Je donneray un autre exemple de leur inhumanité au dernier chapitre, dans l'histoire de la fin pitoyable d'un riche marchand de Hambourg qui repassoit de Baravia en Hollande.



## CHAPITRE V.

*De l'Isle Maurice où l'on coupe l'Ebenne, à quoy les Hollandois employent les esclaves & les bannis.*

**L'**Isle Maurice occupe presque tout le 84. deg. de longitude, & tout le 21. de latitude australe, n'estant qu'à 2. deg. 30. min. du Tropique du Capricorne, presque vis-à-vis du milieu de la grande Isle de Madagascar qu'elle a au couchant, & dont elle n'est éloignée que d'environ 140. lieues, en ayant à peu pres 60. de circuit. Elle porte quantité de bois d'ébenne, & c'est où la Compagnie Hollandoise envoyoit cy-devant une partie de ses esclaves, & de ceux qu'elle condamnoit au bannissement. Ils estoient employez à couper ce bois, & c'est un des plus rudes travaux qu'on puisse imaginer, celuy de la galère n'estant rien au prix. Cette Isle est si sujette aux Ouragans, c'est à dire à des orages terribles, qui abattent tout, & qui y sont plus frequens & plus furieux qu'en aucun lieu de l'Asie, que ces pauvres miserables n'y peuvent tenir de huttes, & qu'ils estoient contrains de faire des trous en terre pour se loger. On leur donnoit pour toute nourriture que du ris cuit dans l'eau, & pour la valeur de deux liarts de nostre monnoye de poisson salé à quatre pour tout le jour. Mais il est croyable que Dieu a ouï les cris & les gemissemens de ces malheureux, permettant que l'ébenne soit venu à vil prix, & s'estant

40 LA CONDUITE DES HOLLANDOIS  
trouvé d'autre sorte de bois plus précieux & plus  
estimé, dont l'on fait de riches emmeublemens.  
Ainsi les Hollandois voyant que le profit n'estoit  
pas capable de payer la nourriture de ces miséra-  
bles, quoy que tres-petite, ils les ont tous retirez  
de cette Isle.

Je ne crois pas que nos Ebenistes sceussent com-  
me il falloit ménager ce bois pour en faire de bon-  
ne besogne. Dès que l'arbre estoit coupé il fal-  
loit le faire scier en planches, puis les mettre aus-  
si-tost dans la terre à sept ou huit pieds de pro-  
fondeur. Il falloit que la terre fust un peu humi-  
de, & qu'elles y demeurassent ainsi deux ans, &  
même jusqu'à trois si elles estoient bien épaisses,  
ou si c'estoient comme des colonnes. Apres cela  
ce bois est fort maniable, & estant travaillé il ne  
se fend ny n'éclate, & il prend un bien plus beau  
poliment. Surquoy il est aisé de remarquer la dif-  
ference qu'il y a entre ces cabinets & autres meu-  
bles d'ébenne que les Hollandois apportent des  
Indes, & ceux que l'on travaille en Europe.

Puisque jè parle de l'Isle Maurice, je ne veux pas  
oublier une histoire que m'éconta le Sieur Looc-  
ker touchant ce qui luy arriva venant de Hollande  
pour Batavie en l'an 1643. Cha-Abas II. du nom  
Roy de Perse s'estant mis dans l'esprit de vouloir  
apprendre à dessigner, fit dire aux Hollandois qui  
ont un Comptoir à Hispahan, qu'il souhaitoit d'a-  
voir quelqu'un de leur pays qui entendist bien le  
dessein, & qui sceust aussi quelque chose de la  
peinture. Le Chef du Comptoir en écrivit d'a-  
bord

bord en Hollande , & la Compagnie envoya Looker qui estoit excellent peintre , & par consequent qui sçavoit bien dessigner. Pour luy faire plus d'honneur elle luy donna la charge de Marchand du vaisseau , qui va du pair avec le Capitaine dans le voyage , & le temps leur fut tres-favorable jusques au Cap de Bonne-esperance. Mais apres l'avoir doublé, les Pilotes prirent leur route trop au nord au lieu de la prendre droit à l'est; de sorte que quand ils furent à la hauteur de l'Isle de Madagascar ou l'Isle Dauphine, ils ne trouverent que des vents contraires. On a remarqué que toute l'année il n'y a d'ordinaire qu'un vent qui regne vers l'Isle Maurice. Car de cette Isle à l'Isle Dauphine le voyage se fait toujours en huit à neuf jours. Mais pour revenir il en faut trente ou quarante: car il faut venir du costé d'ouest jusqu'au 30. deg. & de là aller à l'est jusques au 14 ou au 15 & puis on vient tomber sur l'Isle Maurice. Il y avoit environ cinq jours que ce vaisseau estoit malmené de la tempête, mais enfin elle grossit si fort , & la mer devint si rude & enflée, que toute la chambre de poupe en estoit brisée, l'esperon emporté, & le mast d'avant hors d'estat de plus servir. Ils furent treize jours entiers miserablement balotés par le mauvais temps, sans jamais avoir peu voir le soleil pour prendre la hauteur & sçavoir où ils pouvoient estre. Mais enfin le quatorzième le temps s'éclaircit, le soleil parut, & ayant pris la hauteur ils reconnurent qu'ils n'estoient pas loin de l'Isle Maurice , ce qui estoit

#### 41 LA CONDUITE DES HOLLANDOIS

vray ; car le lendemain à la pointe du jour il se trouva qu'il n'estoient qu'à deux lieuës de l'Isle, & si la nuit eust esté plus longue ils seroient venus faire naufrage infailliblement en ce lieu là. Ils reconnurent qu'ils estoient du costé de l'Isle qui regarde le nord , la loge ou habitation des Hollandois estoit du costé du sud , & voyant que si le vent ne changeoit ils ne pourroient de long temps & que tres-malaisement faire le tour de l'Isle pour venir au Fort , ce qui leur estoit pourtant d'une necessité absolüe pour avoir de l'eau & achever leur voyage jusques à Batavia , ils tinrent conseil & résolurent que Looker iroit en terre avec dix soldats pour rascher de gagner le Fort, & dire à celui qui y commandoit de faire en sorte qu'à l'arrivée du vaisseau on trouvast de l'eau & quelques rafraichissemens pour le reste de leur voyage. L'Isle Maurice a cela de bon que l'eau y est excellëte, & il y a de plus quantité de boucs & chevres sauvages, avec des orangers, des citronniers ; & autres frux du pays. Mais quand les Ouragans viennent, il n'en reste guere sur les arbres, & ceux qui s'y conservent sont à l'abry de l'ébene, qui est un arbre fort & bien enraciné que la tempeste ne peut abatre. Looker se mit donc dans la chaloupe avec les dix soldats, & on leur donna du vin d'Espagne, de l'eau de vie & autres provisions pour cinq ou six jours, avec deux boussoles pour tenir leur route par terre le plus droit qu'ils pourroient, & gagner l'autre costé de l'Isle où estoit le Fort. Cette Isle à l'endroit où ils descendi-

rent n'a guere que huit ou dix lieues de traverse, ce qu'ils espererent de faire en peu de temps; mais si chatun d'eux ne se fust pourvû d'une de ces grosses haches de charpentier, jamais ils n'auroient pu faire cette traversée, parce que les bois sont trop épais, & qu'à tout moment il falloit les éclaircir, & couper les branches pour pouvoir passer. Ils eurent premierement bien de la peine à gagner la terre à cause du mauvais temps, & ayant abordé l'Isle sur les dix heures du matin, ils marcherent sans difficulté jusqu'à pres de midy qu'ils commencerent d'entrer dans les bois, qu'ils trouverent si forts & où ils avançoient si peu, à force de couper des branches, qu'ils ne sçavoient plus où ils en estoient, ny quelle route tenir. Dans tout le jour suivant ils ne purent faire qu'une lieue, & le lendemain apres en avoir fait presque autant, ils se reposerent & s'endormirent du grand travail qu'ils avoient eu à couper incessamment. A leur reveil ils ouïrent plusieurs voix, ce qui les réjoûit, & ils se dbuterent bien que c'estoient ces pauvres bannis & esclaves qui coupoient l'ebene. Ils ne perdirent point de temps, & avancerent autant qu'ils purent mais ils s'engagerent dans des endroits si épais qu'ils desespererent d'en pouvoir jamais sortir. Cependant plus ils s'estoient avancés, mieux ils entendoient des voix d'hommes, & mesme ils pouvoient desja les distinguer, les uns parlant Hollandois, & les autres Portugais. Looxer jugeant qu'il se pourroit faire entendre d'eux aussi bien qu'il les entendoit, commanda à un de



#### 44 LA CONDUITE DES HOLLANDOIS

les soldats qui avoit la voix forte & qui parloit Portugais, de crier à cens gens là qu'ils les vinssent aider à faire le chemin pour aller vers eux; mais bien loin de cela dès qu'ils eurent ouï la voix de ce soldat ils prirent tous la fuite du costé de la Loge, & dans un terrible effroy dirent à celuy qui les commandoit que les diables estoient dans le bois, & qu'il les avoit appellez en langue Portugaise les invitant de les aller aider à faire le passage. Le Chef du comptoir voyant les soldats aussi effrayez & interdits de cette aventure que les esclaves, ne sceut d'abord qu'en penser, & tascha de remettre les esprits de ces pauvres gens à demy morts de la peur qu'ils avoient eüe. Le lendemain il leur dit qu'il falloit retourner au travail & qu'ils devoient se mocquer du diable, qu'ils n'auroient sans doute rien ouï que par imagination; mais ils protesterent tous qu'ils n'y retourneroient pas, & qu'ils aimeroient mieux qu'on les fist mourir que de s'allér exposer au demon qui leur feroit enfin un méchant party. D'autres qui estoient demeurez dans la Loge, quoy qu'estonnez de ce rapport n'y donnerent pas toutesfois beaucoup de creance, & pour sçavoir ce qui en estoit ils s'offrirent d'aller au mesme lieu, pourveu que quelqu'un de ceux qui avoient ouï les voix fust leur conducteur. Ils y furent donc une bonne troupe, & comme ils avancerent dans le bois vers le mesme endroit où les autres avoient crû ouïr le diable, ils se mirent à travailler, & pendant un long espace de temps ils n'ouïrent aucune voix.

La cause de cela estoit que Looker & ses compagnons ayant encore beaucoup travaillé à avancer un peu de chemin, s'estoient endormis de la grande fatigue qu'ils avoient eüe, & ainsi les nouveaux venus qui n'entendoient aucun bruit se moquerent de ceux qui les avoient amenez, qui soutenoient toujours opiniâtement que le rapport qu'ils avoient fait estoit véritable. Leur dispute commençant à s'échauffer, le bruit qu'ils firent reveilla les autres, qui entendirent distinctement tout ce qu'ils disoient, & malgré leur grande lassitude ne purent s'empescher d'en rire. En mesme temps & Looker & ses soldats se mettant tous l'un apres l'autre à crier, les uns en Hollandois, les autres en Portugais; Venez vers nous, leur dirent-ils, nous sommes Hollandois, venez nous aider à sortir des bois, & nous vous aiderons apres à finir vostre querelle. Au bruit de ces voix bien loin de les venir secourir, ils s'enfuirent tous, & arriverent à la Loge si épouvantez & si hors d'eux-mêmes, que de long temps le Chef du comptoir ne put tirer aucune parole d'eux. Enfin ayant repris leurs esprits ils l'assurerent qu'il n'estoit que trop vray que les diables estoient dans le bois, & que pour les mieux seduire ils avoient plus fait ce jour-là que celui de devant, ayant parlé en Hollandois & en Portugais. Tous ceux de la Loge furent generalement fort étonnez, & ne sceurent que resoudre sur cette aventure confirmée par un second rapport. Mais le lendemain ils en furent éclaircis, & la sentinelle du Fort qui estoit sur un

46 LA CONDUITE DES HOLLANDOIS  
lieu eminent apperceut de loin venir ceux que  
l'on croyoit estre des diables. Elle en avertit aussitost le Corporal par un coup de mousquet, & tout  
le monde sortant de la Loge crut d'abord que c'estoient des gens échappez d'un vaisseau qui dans le  
mauvais temps avoit fait naufrage aux costes de  
l'Isle. Trois jours apres le vaisseau vint jeter l'an-  
chre vis-à-vis du Fort, mais fort mal en ordre, &  
ayant besoin de reparer les dommages que la mer  
luy avoit fait.

---

## CHÂPÎTRE VI.

*De l'équipage du General à Batavia, & en particulier du General Marsuker, & de ce qui arriva à sa femme & à sa niece.*

**L**A Compagnie pour soutenir son autorité & son commerce dans les Indes avec quelque éclat, veut bien que le General qu'elle envoie à Batavia, & qui commande en chef à tous les autres lieux de l'Asie où les Hollandois trafiquent, ait un équipage de Prince. Et en effet il ne s'en void guere dans l'Europe dont la Cavalerie soit si bien couverte & si bien montée que la sienne. Les Cavaliers ont tous des chevaux de Perse ou d'Arabie; & l'infanterie à proportion n'est pas moins leste. Les halebardiers ont tous le pourpoint de satin jaune & les chausses d'écarlate, le tout chamarré de galon d'argent, & avec le bas de soye. Mais toute cette magnificence n'est que

pour les soldats de la garde du General: & pour ceux qu'on envoie de costé & d'autre dans les Isles & forteresses, c'est pitié que de les voir, & ils sont aussi mal vêtus que mal nourris. Quand la flotte arrive de Hollande à Batavia, tous les soldats qu'elle amene sont rangez en bataille sur la place de la Forteresse par le Major, qui choisit des mieux faits ce qu'il luy en faut pour demeurer à Batavia, & les autres sont envoyez & distribuez en divers lieux. Quand Monsieur le General, ou Madame la Generale (la femme viennent à sortir, c'est toujours dans un carosse à six chevaux, avec six halbardiers aux portieres, une Compagnie de cavalerie & deux d'infanterie estant leur escorte. C'est là leur train & leur équipage ordinaire, & de plus leur autorité est grande, la femme gouvernant souvent le mary, & comme l'un & l'autre commandent là avec un pouvoir fort absolu, il n'est pas leur de rien faire ny de rien dire qui les puisse fâcher. Mais pour ceux qui ne relevent pas entierement de leur pouvoir, & qui ont immédiatement leurs charges de la Compagnie, ils se soucient quelque fois tres-peu de les fâcher, & ils ne sont pas obligez de garder tant de mesures. J'en donneray un exemple assez plaisant, qui fera voir la verité de ce que je dis.

La femme du General Matsuger ayant un jour entrepris dans la raillerie un Capitaine de vaisseau nommé Lucifer, & s'estant mocqué de luy parce qu'on luy avoit saisi quelque bale de marchandise, & car il n'est pas permis, comme j'ay remarqué

41 LA CONDUITE DES HOLLANDOIS  
plusieurs fois, à aucun particulier, ny homme ny  
femme de negocier) le Capitaine outré de dépit  
resolut d'en avoir sa revanche, & bien-tost apres  
il en trouva le moyen. Il fut commandé pour  
faire voile à Masulipatan au Royaume de Golcon-  
da, qui est le lieu où se font les plus belles pein-  
tades, c'est à dire toiles peintes, & autres toiles  
qui ont le plus de cours & qui rendent plus de  
profit. Le Capitaine ayant sa charge & prest à  
lever l'ancre pour retourner à Batavia, le Chef  
du comptoir le pria de vouloir prendre quatre ba-  
les de marchandises qui appartenoient à Madame  
la Generale, le priant de les luy remettre en par-  
ticulier. Ce fut pour le Capitaine une agreable oc-  
casion pour se venger de la piquante raillerie qu'el-  
le luy avoit faite, & estant arrivé à Batavia il vint  
d'abord saluer le General selon la coûtume, & luy  
remettre les lettres qu'on luy avoit données à  
Masulipatan concernant le negoce, comme font  
tous les autres Capitaines qui arrivent en ce lieu  
là. Le General les fait aussi prier d'ordinaire par  
un de ses halleshardiers à dîner ou à souper selon  
l'heure qu'ils arrivent, & durant le repas il s'in-  
forme d'eux de ce qui s'est passé durant le voyage,  
s'il n'y a point dans le vaisseau de marchandise de  
contrebande, & si tout ce que l'on y a embarqué  
est pour le compte de la Compagnie. Le Capitaine  
Lucifer à la derniere question répondit que  
tout estoit pour le compte de la Compagnie, à la  
reserve de quatre bales que le Chef du comptoir  
de Masulipatan luy avoit tres-particulierement re-  
commandées

commandées , parce qu'elles estoient à Madame la Generale. Comme la chose fut dite publiquement & en presence de gens qui estoient à table; cette femme qui ne s'attendoit pas à ce coup là fut extraordinairement surprise , & le General encore plus estonné luy demanda d'un ton assez fort, d'où venoit qu'elle entreprenoit de faire quelque negoce sans sa connoissance. D'abord elle se mit sur la negative, disant que le Capitaine se trompoit & la prenoit pour une autre. Sur ces entrefaites le General envoya aussitost querir le Fiscal, & celuy-cy estant arrivé il luy ordonna d'aller sur l'heure avec le Capitaine au vaisseau querir les quatre balles de marchandise. Dès qu'elles furent en terre il commanda qu'elles fussent portées au milieu de la place de la maison de ville avec un écriteau en grosses lettres , portant que ceux à qui ces quatre balles appartenoient eussent à les venir reclamer. Elles demeurèrent là quelques jours sans que personne se presentast, & quand elles auroient esté à tout autre qu'à Madame la Generale on se seroit bien gardé de les réclamer, pour ne pas encourir les peines & amandes imposées en ces rencontres. Le Capitaine eut le plaisir de voir cette Dame crever de deuil, & faire contre son gré present de ces balles à la Compagnie, à l'Avocat Fiscal, & aux pauvres de l'hospital; car c'est là où s'en vont ces sortes de confiscations. On m'a toutefois assuré que cette femme n'y a rien perdu, & que la marchandise ayant esté vendue bien cherement à un marchand Chinois, ceux

50 LA CONDUITE DES HOLLANDOIS  
qui devoient recevoir l'argent de la confiscation, envoyèrent le mesme marchand le porter secretement à la Generale. Elle fut surprise du grand profit que la marchandise avoit rendu , & pensant alors à sa conscience elle envoya tout ce profit aux pauvres de l'Hospital, sans faire dire d'où cela venoit, se contentant du capital qu'elle avoit déboursé. Dans ces rencontres il n'y a que les bas officiers, ou écrivains, ou soldats, ou marelots qui sont severement punis quand ils se trouvent en faute ; car alors, comme j'ay dit, on les renvoye en Hollande après avoir confisqué leurs gages, ou bien on les bannit dans quelque Isle à aller faire de la brique, ou comme autrefois à aller couper l'ébene, ainsi que j'ay remarqué au chapitre precedent.

Le General Matsuker n'ayant point eu d'enfans, avec sa femme, ils penserent l'un & l'autre à faire du bien à leurs parens, & la Generale ayant une niece à Amsterdam ils écrivirent à Messieurs les Directeurs de la Compagnie pour les prier de la leur envoyer à Batavia. Cette niece menoit tous les jours la broüete dans la ville pour gagner sa vie à vendre des chous & des oignons. La Compagnie n'établit d'ordinaire un General que pour trois ans, & elle desireroit qu'en s'aquitant bien de leurs charges ils y demeurassent toute leur vie, parce qu'autant de nouveaux Generaux c'est autant de nouvelles bourses qu'il faut remplir. Car quand ils retournent en Hollande ils veulent tenir à peu pres le rang qu'ils tenoient à Batavia, &

ny eux ny leurs femmes ne veulent plus qu'on les connoisse pour ce qu'ils ont esté autrefois. Ainsi la Compagnie estant bien aise de voir par les lettres du General Matsuker qu'il avoit envie de les servir plus long-temps que l'ordinaire, fit chercher cette niece que l'on eut assez de peine à trouver. Il est aisé de se persuader que dans le negoce qu'elle faisoit, elle n'estoit guerre en la compagnie des femmes ou filles des Bourguemestres; mais enfin on la trouva, & ayant esté amenée devant Messieurs les Directeurs ils luy firent sçavoir que Monsieur son Oncle & Madame sa Tante la demandoient. On luy fit voir leurs lettres (car ils luy avoient aussi écrit en particulier) & à l'instant le President de la Chambre l'envoya à sa femme, qui la fit habiller & d'une vendeuse de choux en fit une demoiselle. Bien qu'elle fust de si basse condition elle avoit neantmoins quelque beauté, & lors que je la vids à Batavia elle avoit sur elle quantité de diamans avec un fort beau collier de perles, de maniere qu'on ne pouvoit plus rien connoistre à ce qu'elle avoit esté.

La flotte estant presté à partir d'Hollande on fit faire dans le Vice-Admiral une chambre expres pour cette niece, & la Compagnie luy fit present de plusieurs brocards d'or & d'argent & étoffes de soye, tant pour elle que pour le General & la Generale, joignant à cela toutes sortes de rafraichissemens pour le voyage. De plus ils la recommanderent bien particulièrement au Capitaine Rosse qui estoit Vice-Admiral, afin qu'il eust



grand soin d'elle. Ce Capitaine avoit desja esté plusieurs fois aux Indes , où il avoit fait des prises considerables sur les Portugais lors que les deux Nations estoient en guerre , & d'ailleurs il estoit riche & n'estoit pas marié. Dès qu'il fut en mer il ne manqua pas de rendre à la niece tous les services possibles , & il se montra fort assidu aupres d'elle. Je crois bien que des-lors ( & la suite l'a bien fait voir ) sa pensée fut de gagner en mesme temps son affection & de l'épouser en suite , esperant par ce moyen d'entrer dans l'alliance du General , & de se voir un jour très-riche & un des premiers de Batavia. Cette fille n'estant pas accoustumée à la mer à la moindre bourasque de vent elle estoit demy morte , & pendant ce temps-là le Capitaine ne bougeoit d'aupres de son lit de peur qu'il ne luy arrivast quelque accident. Car lors que la mer est forte , si l'on n'est pas dans un de ces lits qui sont fermez comme une armoire , on court risque de tomber , ce qui m'est arrivé plus d'une fois. Si le Capitaine ne quittoit point le lit de la niece durant la tempeste , je crois bien qu'il ne s'en éloignoit guere aussi pendant le beau temps , & qu'au lieu de se mettre aupres du lit il se mettoit quelquefois dedans. Mais enfin que ç'ait esté dedans ou dehors il est constant qu'avant que d'arriver à Batavia la niece se trouva grosse , & cette amourette se passa si bien & si discretement que pas un du vaisseau ne s'en apperceut.

Le vaisseau n'estoit qu'à peine sorti du destroit qui est vers Bantam , que Madame la Generale

avec plusieurs de ses amies vint avec quantité de petites barques au devant de sa niece, & elles furent fort surprises de voir une si belle personne & si bien vestuë, sans la moindre apparence de ce qu'elle avoit esté auparavant. Un carosse à six chevaux, les six halbardiers, & une compagnie de cavalerie & une d'infanterie attendoient en terre Madame la Generale, & la niece fut conduite au Fort avec cette pompe, où elle fut civilement receuë de Monsieur le General. Peu de jours apres plusieurs partis se presenterent pour l'avoir en mariage; mais n'y l'oncle ny la tante ne les voulurent point écouter, l'ayant destinée depuis long-temps à un jeune homme fort riche qui estoit alors en quelque voyage. Le Capitaine Rosse rioit en luy mesme de tout ce qui se passoit, & ne laissoit pas de continuer ses assiduez à la niece, ce que le General & la Generale voyoient de bon œil à cause du soin qu'il avoit eu d'elle dans le voyage. Mais enfin voyant tant d'amans auprès d'elle, il eut la charité de les detromper, & sans autre ceremonie fut trouver la Generale & luy demander sa niece en mariage. Cette Dame qui se tenoit comme une Reine à Batavia, se crut fort offensée qu'un Capitaine de vaisseau osast luy faire une pareille proposition, d'autant plus qu'elle refusoit tous les jours les meilleurs partis de Batavia, & des gens qui pouvoient avec le temps estre Conseillers des Indes. Peu de jours apres le Capitaine revint à la charge, & ce fut alors que la Generale encore plus en colere defendit pour jamais au Capitaine l'en-

née du Fort. Celuy-cy sans s'estonner fut trouver  
 incontinent le General, & l'ayant entretenu sur  
 le mesme sujet il en receut aussi la mesme répon-  
 se. Mais le Capitaine fit au mary une repartie  
 qu'il n'avoit pas voulu faire à la femme. J'ay de-  
 mandé, luy dit-il, par deux fois Mademoiselle  
 vostre niece en mariage, & voicy la troisiéme  
 fois que je viens vous la demander à l'un & à l'autre.  
 Vous me la refusez, & je vous declare que je me  
 laisseray bien aussi prier trois fois avant que je la  
 prenne, & en achevant ces mots il se retira. Le  
 General qui étoit homme d'esprit fit reflection  
 sur les paroles du Capitaine, & allant trouver sa  
 femme luy recita ce qui s'estoit passé dans leur  
 conversation, & que cela luy faisoit croire qu'il  
 pourroit y avoir eu quelque amourette entr'eux  
 dans le voyage, & qu'elle en devoit tirer quelque  
 éclaircissement de sa niece, ce qu'elle fit. Cette  
 fille qui n'avoit pas esté nourrie à la dissimulation  
 confissa d'abord la chose, & ainsi sans grande  
 façon elle fut donnée au Capitaine, dequoy toute  
 la ville fut bien surprise. Elle le fut encore bien  
 davantage, lors qu'au bout de six mois on sçeut  
 pourquoy elle avoit épousé ce Capitaine, par la  
 nouvelle qui se répandit qu'elle estoit accouchée  
 d'un garçon. Mais cet accouchement luy fut mal-  
 heureux, & elle mourut peu de temps apres par un  
 accident estrange, qui ne doit pas non plus estre  
 passé sous silence, pour faire voir de quelles sor-  
 tes de Chirurgiens la Compagnie se sert en ces  
 pays-là. Cinq ou six jours apres l'accouchement

la mere & la nourrice de l'enfant se trouverent un peu incommodées, & le maistre Chirurgien du Fort (car les Chirugiens font-là aussi l'office de Medecins) leur ordonna de prendre un peu de creme de tartre. Il envoya un jeune Chirurgien son valet vers le maistre Chirurgien de la ville pour luy en apporter deux prises. Il estoit dans sa sale à boire avec ses amis quand on les luy vint demander, & ne daignant pas se lever il appella un jeune barbier nouvellement venu d'Hollande, & luy dit de donner deux prises de creme de tartre pour le maistre Chirurgien du Fort. Ce jeune étourdi, aussi bien que celuy que l'on avoit envoyé du Fort, n'avoit sans doute jamais vû de sublimé, & prit la bouïete où il y en avoit au lieu de celle où estoit la creme de tartre. Ainsi il donna deux prises de ce sublimé sans les venir montrer à son maistre, & l'autre jeune foulesayant apportées au sien, celuy cy sans prendre garde à ce que c'estoit les luy fit dissoudre dans une tasse d'argent pleine d'eau. Ce jeune homme toutefois voyant que la tasse devoit noire vint dire à son maistre qu'il ne sçavoit qu'elle creme de tartre on luy avoit donné, & que la tasse d'argent en estoit devenue toute noire. Mais le maistre qui estoit assis auprès de la malade estant aussi paresseux à se lever que l'autre Chirurgien, & ne daignant pas aller voir ce que c'estoit; tu ne sçais ce que tu dis, cria-t'il à son valet, prends deux verres & en fais deux parts & apporte les icy. La mere & la nourrice prirent chacun le sien, & peu de temps

65 LA CONDUITE DES HOLLANDOIS  
apres elles commencerent à faire des cris épou-  
ventables qui faisoient pitié. Messieurs les deux  
maistres Chirurgiens reconnurent leur faute, mais  
trop tard , tous les remedes qu'ils purent donner  
à ces deux femmes furent inutiles , & elles mou-  
rurent en moins de vingt-quatre heures. Le Capi-  
taine Rosse ne survescut pas aussi long-temps à sa  
femme , & c'est vne autre histoire que je reserve  
pour le chapitre quinzième , pour ne pas interrom-  
pre celles que je veux donner de suite de plusieurs  
Generaux de Batavia.

---

## CH A P I T R E VII.

*Du General Vander-Broug , & de ce qui s'est passé  
sous son Gouvernement , avec l'origine de la ville  
de Batavia.*

**L**E General Vander-Broug n'estoit entré d'a-  
bord au service de la Compagnie qu'en qua-  
lité de simple soldat Il estoit d'Anvers , & ayant  
fait ses études au college des Jesuites , il garda  
toute sa vie quelque teinture des belles lettres,  
qu'il a tasché de cultiver autant que ses occupa-  
tions luy ont permis. Durant son Généralat il fit  
traduire l'Alcoran de Mahomet d'Arabe en Hol-  
landois , & comme il estoit homme d'esprit il  
aimoit aussi les gens capables, ayant avancé Mon-  
sieur Vandyme qui luy succeda dans la charge de  
General. Mais il n'estoit pas moins brave que  
sçavant , & il exposa plusieurs fois sa vie à de  
grands

grands hazards pour le service de la Compagnie, dequoy je donneray un exemple entre plusieurs autres que je pourrois rapporter.

Après que les Hollandois eurent fait plusieurs prises en mer sur les Portugais, se voyant riches de leur piratetie ils jugerent qu'ils ne pourroient bien établir leur negoce sans avoir un lieu de retraite, où ils pussent radoubier leurs vaisseaux & se reposer apres les fatigues de la mer. Ils jetterent d'abord la vûe sur l'Isle de Java, au lieu où les Anglois avoient fait bâtir une Loge pour leur negoce. Il y a en cet endroit une plage où les vaisseaux demeurent à l'ancre en seureté toute l'année, & il s'y vient degorger une riviere dans laquelle on peut entrer environ mille pas avec de grandes chaloupes. C'est la plus belle eau & la meilleure qui soit au monde, ayant cette bonne qualité que lors qu'on la transporte en mer elle ne s'empuantit point & qu'il ne s'y engendre aucune vermine. On en peut dire autant & uniquement de la Tamise & du Gange; & pour ce qui est de cette dernière riviere il n'y a point d'Idolatre dans tout l'Empire du Grand Mogol, ny mesme de Roys & Princes Payens des environs qui croient estre sauvez, si une fois en leur vie ils ne vont en pelerinage au Gange pour s'y laver le corps & en boire leur saoul. Mais j'ay assez parlé de cette sorte de superstition dans mes relations des Indes.

Les Hollandois vinrent donc se camper sur la pointe de la riviere de l'autre costé du lieu où les Anglois avoient leur Loge, & ils avoient alors

58 LA CONDUITE DES HOLLANDOIS  
avec eux la plus grande partie des vaisseaux qu'ils  
tênoient aux Indes, chargez de ces grosses balles  
de roile qui viennent du costé de Surate & de Ben-  
gale; & qui ont besoin chacune de douze hom-  
mes pour les rouler. Les ayant toutes dechargées  
en terre ils en firent une maniere de fort met-  
tant force canon entre deux. Car pour le canon  
il ne leur a jamais manqué depuis les prises qu'ils  
ont faites sur les Portugais, qui du temps qu'ils  
negocioient seuls au Japon, le Royaume du  
monde le plus abondant en cuivre, en appor-  
toient des quantitez prodigieuses à Macao & à  
Goa où ils faisoient fonder leur artillerie. Il ne  
partoit point de vaisseau qu'ils n'en envoyassent  
un grand nombre en Portugal, ce qui leur servoit  
aussi en partie de lest. Les Hollandois leur en  
prirent en ce temps-là un vaisseau où il y en avoit  
environ cent pieces. Je ne puis m'empescher  
d'interrompre icy ma narration, pour témoigner  
mon estonnement de voir que les Hollandois ven-  
dent aux Roys Mahometans ennemis des Chré-  
tiens autant de canon qu'ils veulent & de toutes  
sortes d'armes pour les battre; ce que j'ay vû dans  
plusieurs villes & forteresses du Grand Mogol,  
comme à Galeri & à Alabas, & sur tout à Agra &  
à Gehanabat, où il y a par tout quantité de belles  
pieces de canon depuis douze jusques à quaran-  
te-huit livres de bale. Il y avoit de mon temps  
à Gehanabat un Chirurgien Aleman que la Com-  
pagnie avoit presté au Roy, & qui avoit gueri une  
de ses femmes qui avoit esté abandonnée des Me-

decins du pays. Le Roy pour sa recompense luy donna de beaux gages , & d'ailleurs la Compagnie estoit bien aise qu'il fust en ce lieu-là pour luy servir d'espion , parce qu'elle n'y a point de Comptoir , mais bien à Agra. Ce Chirurgien alloit souvent trouver le Nabab , qui est comme le Grand Visir en Turquie & le premier Ministre d'Estat, pour avoir le payement de vingt-quatre grosses pieces de canon que les Hollandois avoient vendue en Bengale au General de l'armée d'Aurengzeb lors qu'il faisoit la guerre à son frere Sultan Suja. Ils en ont aussi vendue une grande quantité au Roy de Visapour & au Roy de Golconda, toutes leurs Forteresses en sont bordées , & tous leurs Havres en sont bien garnis. Est-il possible que l'avarice de ces marchands les pousse à faire un negoce si detestable, que de vendre aux ennemis de la Chrestienté toutes sortes d'armes & de munitions de guerre dont ils se peuvent après servir pour la detruire ? Cela crie vengeance devant Dieu , & c'est avec bonne raison que le Pape excommunie tous les ans à Rome tous les Chrestiens qui sous quelque pretexte que ce puisse estre n'auroient vendu aux infidelles qu'une livre de fer ou qu'une livre de plomb.

Les Hollandois crurent donc que par mer personne ne pourroit venir forcer leur petite citadelle faite de balles de toiles , & qui estoit de plus défendue par les vaisseaux qu'ils avoient à la rade ; mais que par terre les Roys de l'Isle , celui de Matran ou celui de Bantam, leur pourroient bien donner



de la peine. Cette Isle est couverte de quantité de bois, & de ce costé là ils viennent jusques à une lieuë pres de la mer. De l'endroit où ils finissent jusques au rivage il n'y a point d'autre chemin qu'une digue qui separe le marais de la riviere; & les Hollandois pour se mettre mieux en seureté contre ces deux Roys, se resolurent de faire un fort ou d'élever quelque-tour sur cette digue. Ils se contenterent pour lors d'une tour qui fut bientôt faite à un bon quart de lieuë de la plage. Car ils avoient apporté dans leurs vaisseaux quantité de pierres & de chaux, & pour du sable la riviere leur en fournissoit assez. Ils garnirent cette tour de plusieurs coulevrines & pierriers accompagnées de feux d'artifice, & tous les soirs ils renouvelloient la garde. Le Roy de Materan qu'on appelle autrement l'Empereur de l'Isle, jugea bien que les Hollandois n'en demeureroient pas la, & qu'un jour ils luy pourroient donner de l'exercice. Avant qu'ils se fortifiassent davantage il s'avança avec une puissante armée pour abattre cette tour, & les machines dont il se vouloit servir pour cela estoient des chaînes de fer & de gros cables faits de la filace de Cocos. Il s'imagina qu'à la faveur de la nuit ayant entouré cette tour de ces chaînes & de ces cables tirées par leurs barques, leurs élefans, & leurs hommes, ils la mettroient aisément à bas. Mais ayant tenté inutilement cette entreprise, & le jour venu voyant que la tour ne s'ébranloit pas, mais qu'au contraire l'artillerie & autres machines de feu avoient fort

incommodé son armée, il se retira avec une grande perte de ses gens. Les Hollandois victorieux considerant qu'ils avoient plustost à faire à des bestes qu'à des hommes, envoyerent des vaisseaux dans toutes les Isles voisines pour prendre des pierres, qui ne sont pas pourtant des meilleures estant une maniere de pierre ponce, & brûlant de la chaux ils commencerent la forteresse de Batavia qui est aujourd'huy. L'Empereur entendoit dire tous les jours, que s'il la laissoit achever jamais il ne viendrait à bout de chasser les Hollandois de son Isle, ce qui s'est trouvé bien véritable. Il assembla donc le plus de forces qu'il put, & fit une armée assez nombreuse tant par mer que par terre avec grand nombre de petits bastimens, ce qui luy estoit bien necessaire à cause des grands marais qui sont dans la terre. Il fit donner d'abord l'assaut à la forteresse, qui estoit desja en estat de se defendre & bien munie de bons canons. L'attaque fut rude; mais les Hollandois la soutinrent vigoureusement, ce qui ne fit point perdre le courage aux ennemis, qui quelques jours apres ayant receu un renfort considerable resolurent de donner un second assaut. Mais avant que d'en parler il faut raconter icy un incident qui fut favorable aux Hollandois pour la conservation de la place.

Après que le premier assaut fut donné, un des plus considerables Chefs de l'armée ennemie fut accusé de n'avoir pas fait son devoir, & fut averti que l'Empereur se vouloit saisir de la personne & le faire tailler en pieces. Car il faut remarquer

en passant que parmy les Javans quand un homme ou une femme ont merité la mort, le supplice qu'on leur fait souffrir est de coucher le patient tout de son long sur une poutre qui repose sur deux autres qui se touchent & qui sont à terre, & apres luy avoir lié les bras & les jambes qu'on luy fait allonger, le premier Seigneur qui se trouve là, pour voir si son coutelas est bon fait en trois coups quatre morceaux de son corps. Le premier coup est sur les mamelles, le second au bas de l'estomac, le troisiéme au bas du ventre, puis on brusle toutes ces pieces; car ce n'est pas leur coutume d'enterrer personne. Si c'est quelque femme ou quelque fille de mauvaise vie qui a merité la mort, apres qu'elles ont esté taillées en pieces, on les donne à manger aux chiens, qui sont nourris à cela.

Ce Seigneur ayant donc esté averti par quelqu'un de ses amis que l'Empereur se vouloit saisir de sa personne, il se vint jeter entre les mains des Hollandois, & fut tres-bien receu du General Vander Broug qui parloit bien la langue Malaye. J'ay dit ce que c'est que cette langue au sujet de mon frere dans la relation du Royaume de Tunkin. Ce Seigneur Javanois declara au General tout ce que l'Empereur avoit dessein de faire pour emporter la place, en quel endroit il viendrait poser ses échelles pour monter à l'assaut, & la quantité de monde qu'il avoit dans son armée. Bien que le General eust fait entrer dans la forteresse la plus grande partie du monde qu'il avoit dans ses vaisseaux, il se trouvoit un peu embarrassé;

& voyoit bien qu'il auroit de la peine à soutenir cet assaut. Le Seigneur Javanois le voyant pensif, Je m'assure, dit-il, que tu crains les forces de l'Empereur, & il est vray qu'il pourra emporter la place si tu ne fais ce que je te vas conseiller. Tu sçais bien que tous les Javans sont grands zélateurs de Mahomet & rigides observateurs de sa loy, & que lors que quelque ordure les touche, sur tout quand elle vient de la main d'un Chrestien, si elle tombe sur le linge dont ils sont couverts, ils le jettent & ne s'en servent plus & demeurent trois jours sans pouvoir faire leurs prieres; que chacun de ces trois jours il faut qu'ils se lavent le corps trois fois de mesme que s'ils faisoient leurs prieres; & que si ces ordures viennent de la main d'un Chrestien, ils demeurent six jours sans faire leurs prieres & se lavent tous les jours cinq fois. Voicy donc, poursuivit-il, ce que tu feras pour les empêcher de monter. Comme l'Empereur ne peut donner l'assaut que dans quatre ou cinq jours, parce qu'il attend quelques troupes & plusieurs petites barques pour passer les marais, il faut que pendant ce temps là toutes les ordures que tes gens feront & dans le fort & dans les vaisseaux, soient soigneusement amassées & rendues liquides dans des pots que tu feras apporter à l'endroit où l'ennemy doit venir, & quand il montera à l'assaut tu le feras abondamment arroser de cette ordure, & il n'y en aura alors pas un qui ne s'en retourne plus viste qu'il ne sera venu. De plus je sçais que les premiers qui se presenteront auront

les pointes de leurs fleches empoisonnées , de  
 meſme que les pointes de leur cric , & ce poison  
 eſt ſi fort que tous ceux qui en ſeront frappez en  
 mourront ſubitement , ſ'ils ne courent à cet uni-  
 que remede. C'eſt que chacun prenne de ſon pro-  
 pre excrement , & l'ayant fait ſecher le reduiſe en  
 poudre ; puis qu'il tienne preſt quelque petit vaſe  
 plein d'eau , & auſſi-toſt qu'il ſe ſentira bleſſé de  
 ces armes empoisonnées , qu'il jette une pincée de  
 cette pou'dre dans l'eau & la boive promptement  
 Le General ayant obſervé exactement tout ce que  
 ce Seigneur luy avoit dit , quand les ennemis vin-  
 rent pour monter à l'afſaut & qu'ils ſe virent d'a-  
 bord couverts d'ordure , au lieu de gagner le haut  
 de leurs échelles , ils ne penſerent qu'à retourner  
 promptement au bas ; mais en eſtant empeſchez  
 par ceux qui les ſuivoient ils ſe jetterent du haut en  
 bas , dequoy les uns furent eſtropiez & les autres en-  
 moururent. Ainſi toute l'armée ſe debanda en un  
 moment , & l'Empereur fut le premier à prendre  
 la fuite. Le General Vander Broug voyant com-  
 me l'ennemy ſe retiroit en deſordre , & eſtant vail-  
 lant de ſa perſonne , ne put ſ'empêcher de prendre  
 une partie de ſes gens & de courir apres ceux  
 qui ſe ſauvoient par deſſus la digue , penſant bien  
 qu'il en auroit bon marché à cauſe du fort qui  
 eſtoit devant eux , d'où ceux qui y eſtoient en gar-  
 niſon firent une ſortie , tellement que ces pauvres  
 lavans furent enfermez de tous coſtez. La pluſ-  
 part furent taillez en pieces , & ceux qui croyoient  
 ſe ſauver en ſe jettant dans le marais y furent noyez.

Le

Le General crut bien faire de laisser une partie des soldats qu'il avoit amenez avec ceux qui gardoient la tour, pour tascher de tailler en pieces quelques uns des ennemis à mesure qu'ils fortiroient du marais, ou de les rendre esclaves. Mais s'en retournant avec peu de monde, il ne songea pas qu'on pouvoit luy avoir dressé quelque embuscade, ce qui arriva. Les Javans voyant que les Hollandois avoient fait une sortie sur ceux qui fuyoient par dessus la digue, se cachetent en de certains endroits du marais qu'ils sçavoient mieux qu'eux qui ne faisoient que d'entrer dans le pays. Ils s'estoient disposez par petits pelotons en diverses embuscades, & les deux premieres ayant laissé passer le General avec sa petite troupe, tous ces Javanois se montrerent à la fois, & enveloperent les Hollandois d'une maniere qu'ils ne pouvoient échaper. Ils ne laisserent pas de se bien defendre, & le combat fut très-rude, les ennemis venant teste baissée avec leur crics à la main, dont la pointe, comme j'ay dit, estoit empoisonnée de mesme que celle des fleches. Tous ceux qui furent frappez de ces deux sortes d'armes en moururent faute d'avoir le remede dont il a esté parlé. Il y avoit si peu de temps qu'on leur avoit appris ce contre-poison, que la plupart n'en estoient pas encore fournis, & plusieurs mesme ne vouloient pas croire que ce remede fust si souverain qu'il est. Dans cette rencontre le General qui devoit apparemment y laisser la vie, ne fust pas seulement blessé; & il m'a dit luy mesme qu'aussi-tost qu'il fut surpris, il re-

marqua bien qu'ils ne le vouloient pas tuer, mais qu'ils le vouloient prendre vif; & auffi-toft qu'ils s'en furent faisis & de dix autres Hollandois, ils les menerent à l'Empereur qui en témoigna une grande joye. Des qu'il luy fut présenté il luy parla de la sorte; General, luy dit-il, pour ce qui est de ta vie ne crains point, il ne te sera fait aucun mal; mais il faut que tu viennes faire commandement à tes gens de me remettre le fort & la tour entrè les mains, puis tu t'embarqueras & feras voile où tu le trouveras bon. Autrement & toy & ceux qui sont icy avec toy, & tous ceux dont je me pourray saisir, seront tant qu'ils vivront mes esclaves. En mesme temps l'Empereur avec ses principaux Officiers & le General Hollandois vinrent au pied de la muraille du fort, & le General haussant la voix leur deffendit de tirer, & leur dit que tous les Officiers eussent à venir sur la muraille pour entendre ce qu'il avoit à leur dire, à quoy ils obéirent incontinent. Comme il y en avoit desja plusieurs d'entr'eux qui sçavoient la langue Malaye, il leur parla en cette langue, afin que l'Empereur & ses Officiers entendissent ce qu'il leur diroit. Il leur representa qu'ils sçavoient bien qu'il estoit leur General, & qu'ils n'ignoroient pas qu'il avoit le pouvoir de la Compagnie de faire tout ce qu'il trouveroit à propos; qu'ils luy avoient presté serment de faire ce qu'il leur commanderoit, & que le sort de la guerre ayant voulu qu'il tombast entre les mains de l'Empereur, il leur commandoit de sortir du fort pour

le remettre entre ses mains; mais que premièrement ils feroient embarquer tout ce qui pouvoit leur estre necessaire, hormis six petites pieces de canon & deux cent boulets de leur calibre & cinq cens quintaux de poudre. L'Empereur & ses Officiers estoient ravis d'entendre parler de la sorte le General, & ces Javanois s'imaginoient desja estre maistres du fort & de la tour. Mais le General qui n'avoit parlé jusques alors à ses soldats qu'en langue Malayé, sçachant qu'il n'y avoit aucun Javanois qui entendist le Flaman, dit à l'Empereur que la plupart des Hollandois n'entendant pas la langue Malayé, il estoit bon afin d'en estre obei de leur dire la mesme chose dans leur langue naturelle, ce que l'Empereur trouva à propos. Alors le General leur parlant en Flaman leur dit tout le contraire de ce qu'il leur avoit déclaré en langue Malayé; Qu'ils ne fussent point traîtres à la Compagnie; qu'ils se gardassent bien de rendre la place, qu'ils tissent bon jusques à la mort, & qu'ils ne se missent non plus en peine de luy que s'il n'estoit plus au monde; qu'ils criassent à ces infidelles qu'ils eussent à se retirer promptement, ou qu'ils les mettroient tous en poussiere à coups de canon. L'Empereur bien étonné de voir la résolution de ces gens-là se retire, & emmeine le General avec luy. Comme il estoit homme d'esprit il faisoit accroire à l'Empereur qu'estant arrivé à Japara où il faisoit en ce temps-là sa residence, & qu'il a quittée de peur de quelque surprise, pour se retirer à une autre ville qui est huit lieues plus avant dans



la terre, depuis que les Hollandois ont basti Batavia; qu'estant, dis-je, arrivé à Japara il trouveroit moyen d'écrire à la Compagnie pour luy faire sçavoir comme toutes les choses s'estoient passées, estant persuadé qu'elle enverroit ordre au plus-tost pour faire quelque accommodement dont l'Empereur seroit satisfait. Encore que le General fust bien gardé & qu'il fust comme impossible qu'il se pust sauver, il ne laissa pas par de certaines intrigues de trouver le moyen d'entrer dans une petite barque & de gagner la forteresse, où il fut receu avec une joye inconcevable. Pour ce qui est de ceux qui furent pris avec luy, ils sont morts misérables dans l'esclavage, sans que pour aucune offre avantageuse ou d'échange ou d'argent on ait pû induire l'Empereur à les renvoyer.

Le lecteur jugera par cette action du genie & du courage de ce brave General, qui s'est jetté dans de si grands hazards pour le service de la Compagnie; & comme j'ay fait voir comme de simple soldat il parvint à une si haute Charge, on sera aussi sans doute bien aise d'apprendre quelle a esté la fin de sa vie. Pour tout ce que j'ay dit de luy jusques à cette heure je le tiens de sa propre bouche, & ç'a esté un recit qu'il a pris plaisir de me faire luy mesme de sa fortune; & pour ce que je vas ajouter j'en ay veu une partie qui est arrivée du temps que j'estois aux Indes.

Comme la fortune (pour parler vulgairement) se plaist à se jouer des hommes, & que bien souvent aussi ce sont eux qui contribuent à se la ren-

dre contraire & à faire qu'elle leur tourne le dos; voicy le revers de la medaille de nostre General. Apres avoir long-temps servy, & avoir acquis tout à la fois une grande reputation & de grands biens, l'envie luy prit de revoir sa patrie; & mesme le Prince d'Orange & plusieurs des Estats, qui avoient souvent oüy parler des services, considerables qu'il avoit rendus à la Compagnie, eurent aussi envie de le voir. Estant de retour en Hollande apres avoir fait son rapport aux Directeurs des principales affaires qui s'estoient passées durant son Gouvernement, & avoir reçu le payement de ce qu'il luy estoit deu de ses gages avec les presens que la Compagnie luy fit pour ses bons services, il fut à la Haye où il demeura pendant tout le temps qu'il s'arresta en Hollande. Aussi-tost il leva un grand train & un tres-bel équipage, donnant souvent à manger au Prince d'Orange & à Messieurs des Estats, & souvent aussi aux Dames. Un jour le Prince luy demandant quelles raretez il avoit apportées des Indes, il dit à son Altesse qu'il ne s'estoit point voulu changer d'autres raretez que de celles que l'on pouvoit mettre en petit lieu, & que s'il luy plaisoit il luy en feroit voir quelques unes. En mesme temps il pria un des valets de chambre du Prince de faire apporter cinq assiettes d'argent, & estant mises sur la table il tira cinq petits sacs de ses poches qu'il vuida chacun sur une de ces assiettes, & tant le Prince que Messieurs des Estats furent surpris de voir tant de diamans & de si grandes richesses. Il en fit tant de liberalitez aux Da-

70 LA CONDUITE DES HOLLANDOIS  
mes, & en fin ça dans une si grande dépense,  
qu'en peu d'années il se vit réduit à aller offrir de  
rendre son service à la Compagnie. C'est la cou-  
tume que tandis qu'un Officier la sert bien elle ne  
luy donne jamais son congé ; mais quand il le de-  
mande & qu'il est hors de service malaisément  
peut-il y rentrer, ou s'il y rentre, c'est sans pouvoir  
obtenir aucune charge. Vander Broug avec toute  
la faveur de ses amis trouva de même de la dif-  
ficulté dans son dessein, & la Compagnie n'estoit  
pas dans la volonté de le recevoir. Voyant cela  
un jour que tous les Directeurs estoient en con-  
seil, il entra hardiment dans la chambre, & leur  
parlant d'un ton ferme ; Je crois, Messieurs, leur  
dital, que je ne vous ay pas rendu de si mauvais  
services, qu'ils puissent me fermer le chemin de  
retourner aux Indes. Je ne veux point d'autre qua-  
lié que celle que j'avois quand je partis d'icy la  
premiere fois, qui estoit de simple soldat, & com-  
me tel j'espère de vous rendre encore quelques  
bons services. Il esperoit de retrouver à Batavia le  
General Van-Dyme de qui, il avoit fait la fortune,  
& la Compagnie eut aussi bien que luy la mesme  
pensée. Enfin elle le renvoya en qualité d'Admiral  
de deux vaisseaux, & arrivant à Batavia le Gene-  
ral Van-Dyme faisoit partir la flotte qu'on envoye  
tous les ans porter des marchandises à la coste de  
Coromandel, à Surate & en Perse, & ces marchan-  
dises consistent pour la plus grande partie en épi-  
ceries. Le General & son Conseil donnerent à  
Vander-Broug la charge d'Admiral de cette flot-

## EN ASIE.

te comme à un homme très capable de la conduire, & il se mit à la voile pour les pays que j'allois visiter. Il sçavoit bien que les Hollandois & les Indes ont une coutume & une façon de penser, que dès qu'ils sont Chefs de quelque Colonie, qu'il soit qui que ce soit qui vienne de leur nation, ils ne luy font jamais l'honneur de luy donner la première place à table. Comme il ne vouloit pas s'exposer à cet affront, dans tous les ports & routes les plages où il jettoit l'ancre il demouroit dans son vaisseau sans aller à terre. Sur tout il n'avoit garde de venir au Comptoir de Surate, parce que celui qui y commandoit appelé Barne-Petre avoit esté en sa jeunesse au service de Vander-Broug qui l'avoit avancé. J'estois à Surate lors qu'il y arriva avec sa flotte, & ayant sçeu les raisons qui l'empeschoient de venir en terre je fus le trouver, menant avec moy au bord de la mer mon carrosse & mon palanquin, au cas qu'il voulust venir avec moy & accepter mon logis. Estant arrivé à son bord je le priay civilement de me faire cet honneur, il accepta mon offre, & nous vinsmes ensemble à Surate où il demeura près de trois semaines. Tout ce temps là fut employé à la bonne chere & aux divertissemens; les Hollandois & les Anglois le venoient voir tous les jours, & les premiers luy firent de grands presens. Il eut du seul Chef du Comptoir un anneau de diamans que je luy avois vendu trois mille écus, & il en réporta bien en tout de Surate la valeur de neuf mille. Cette occasion me vint fort à propos pour passer en Perse où

j'avois dessein de me rendre dans cette saison, ayant acheté pour cet effet à Agra cent quarante balles d'Indigo, chacune desquelles rendue à Surate me revenoit à quatre cent roupies, qui sont environ six cens livres de nostre monnoye. L'Admiral Vander-Broug fut ravy de sçavoir mon dessein, & m'offrit fort civilement de me recevoir dans son bord. Il me dit mesme que si j'avois quelques grosses marchandises je n'avois qu'à les luy remettre entre les mains, & qu'il les feroit passer comme estant à luy, ce que je fis, & ne m'en meslay plus en aucune maniere, sinon que de prendre l'argent qui en estoit provenu lors que nous fûmes de retour à Surate. Je l'aurois bien pris en Perse, mais il m'en auroit cousté deux & demy pour cent que la Douane de Surate prend de l'argent. Car à Surate soit en partant soit en arrivant, il faut necessairement passer par la Douane pour entrer dans la ville, & l'on fouille exactement tant les personnes que les hardes & marchandises. Mais les Chefs des Compagnies, & les Capitaines de vaisseaux peuvent entrer dans la ville, & apporter dans leurs poches tout ce qu'ils peuvent sans qu'on les fouille; & comme d'ordinaire on n'apporte que des monnoyes d'or de la Perse, ces Messieurs là font plaisir à ceux qu'ils veulent de ces deux & demy pour cent. Pour ce qui est de la Perse cela va bien plus haut, & comme les Anglois & les Hollandois ne payent aucune Douane, quand ils veulent faire le plaisir à un particulier de prendre ses marchandises, & de les

faire

faire passer comme estant à eux , ils luy épargnent dix-huit pour cent , sçavoir seize pour cent pour le Roy, & deux pour cent pour les Officiers. Il y a de plus pour le nolis du vaisseau & autres petits frais environ sept pour cent , à quoy ajoûtant les deux & demy pour cent de l'entrée de l'argent à Surate, le tout revenoit à  $27 \frac{1}{2}$  pour cent , c'est à dire environ à cinq mille écus , ce que l'Admiral me fit la grace de m'épargner. Quand nous fusmes de retour à Surate il voulut bien reprendre mon logis où il demeura huit jours , & à son depart le conduisant jusqu'à son vaisseau en reconnoissance des graces qu'il m'avoit faites , je luy fis present d'un anneau de diamant qui m'avoit coûté deux mille roupies , c'est à dire mille écus.

Vander-Broug ne fut pas plustost de retour à Batavia , que le General Van-Dyme resolut avec son Conseil de l'envoyer à Malaca que les Hollandois assiegeoient alors. Ils y trouvoient plus de resistance qu'ils n'avoient crû , & ils y avoient déjà perdu beaucoup de monde dans deux sorties vigoureuses que les Portugais avoient faites. Celuy qu'on avoit envoyé pour commander à ce siege s'entendoit mieux à tenir un livre de compte qu'à faire ouvrir une tranchée, ou donner un assaut; tout au contraire de Vander-Broug qui estoit plus soldat que marchand , & qui en avoit donné de bonnes marques à la Compagnie. Il fut donc envoyé à Malaca , où en donnant un assaut il receut une legere blessure dont il fut bien tost gueri. Mais depuis il tomba malade & mourut avant que la ville fust rendue.

## CHAPITRE VIII.

*Du General Van-Dyme , & du General Vanderlin,  
& des choses qui se passèrent sous leur Gouverne-  
ment.*

**L**E General Van-Dyme estoit entré au service de la Compagnie en qualité de simple Corporal. Apres avoir donné quelque temps aux études en sa jeunesse, il voulut sçavoir ce que c'estoit que la marchandise, & apprit à bien tenir des livres de comptes, à quoy il avoit d'autant plus de facilité, qu'il avoit la main excellente & qu'il peignoit son écriture mieux que n'a jamais fait aucun Hollandois. Pour commencer d'entrer en quelque negoce il s'associa avec un autre jeune homme, & ils avoient un magasin ensemble où ils vendoient du sucre en gros. Mais ayant eu plusieurs pertes en mer & souffert ensuite plusieurs banqueroutes, il fallut fermer le magasin & penser à d'autres choses. Van-Dyme estoit homme d'esprit & de cœur, & il en a donné de bonnes preuves à la Compagnie, qui sans luy ne seroit jamais venue au point où elle est, & n'auroit pas mis bas les Portugais & leur negoce, en leur ostant une partie de leurs bonnes places, & entr'autres Malaca. Apres avoir fermé le magasin & se voyant accablé de dettes, il prit resolution d'aller servir la Compagnie, se proposant que si un jour Dieu luy faisoit la grace de gagner quelque chose, de satis-

faire à ses creanciers , ce qu'il a fait depuis fort exactement. Car des qu'il se vit un peu de bien , il ne voulut point accepter la charge de General à Batavia qu'il ne vinst auparavant en Hollande payer ses dettes. Des qu'il y fut arrivé il fit afficher dans plusieurs villes , que si quelqu'un pretendoit quelque chose de Van-Dyme il vinst à Amsterdam , & qu'il seroit payé du capital & des interests. Ayant ainsi satisfait à tous ceux à qui il pouvoit devoir , il accepta la charge de General & retourna à Batavia , où apres plusieurs années il mourut dans cette qualité , la Compagnie ne luy ayant jamais voulu donner son congé tant elle estoit satisfaite de ses bons services. Il laissa de grâns biens à sa femme , avec trente mille écus en particulier destinez pour faire bastir un temple dans le Fort , à quoy mesme elle vouloit ajoûter du sien afin que le bastiment en fust plus superbe , n'ayant point d'enfans & estant bien aise d'éterniser la memoire de son mary & la sienne , sans compter de beaux legs qu'il fit aux pauvres. Apres sa mort elle commença cet edifice ; mais depuis son retour en Hollande le General de Batavia & son Conseil se saisirent des trente mille écus qu'ils négocierent , laissant là le bastiment dont à peine les fondemens sont hors de terre. Je ne sçay si le procez qu'elle avoit pour cela avec la Compagnie est presentement vuidé ; car elle demandoit avec grande justice , ou que le bastiment s'achevast , ou que cet argent luy fust rendu.

• Mais pour sçavoir vn peu plus particulierement



par quels degrez Van-Dyme parvint à la qualité de General, il faut reprendre les choses dans le detail & dès les commencemens. Apres que le malheur que j'ay dit luy fut arrivé, il vint se presenter à la Compagnie pour avoir quelque employ aux Indes dans le negoce, ce qu'il ne put obtenir. Elle crut luy faire une grande faveur de luy donner une place de Caporal, ce qu'il accepta, ne pouvant avoir ce qu'il demandoit. Les Directeurs de la Compagnie qui le connoissoient pour homme d'esprit, crurent qu'il n'estoit pas à propos de luy donner quelque place de commandement, de peur qu'il n'entreprist quelque chose au desavantage de la Compagnie; & mesme toutes les six Chambres qui la composent écrivirent contre luy au General Vander-Broug qui commandoit alors à Batavia. Les lettres portoient que si un Caporal appelé Van-Dyme arrivoit en santé, il ne luy fust jamais donné de plus haut employ; que c'estoit un esprit trop subtil, & que si on l'avançoit il pourroit plus nuire que profiter à la Compagnie; & ces lettres furent envoyées par le mesme vaisseau où il s'embarqua. C'est la coutume des vaisseaux qui vont d'Hollande à Batavia, que dès qu'ils ont reconnu les Isles du Prince, où ils prenoient autrefois quelques rafraichissemens ( je parleray de ces Isles sur la fin de ce chapitre) ils mettent leurs chaloupes en mer, & alors le Capitaine prend toutes les lettres & les livres de l'Ecrivain du vaisseau, où se trouvent toute la cargaison & toutes les procédures con-

tre ceux qui ont fait quelque mauvaise action dans le voyage. C'est afin que le General & le Conseil en jugent de bonne heure, & selon qu'ils en ont ordonné l'Avocat Fiscal vient au'devant des vaisseaux, & en fait faire la justice avant qu'ils arrivent à Batavia. Autrefois cela ne se faisoit pas; mais on a vû que dès que ces gens-là estoient en la ville on n'en faisoit aucune justice, & que par compere & par commere on trouvoit le moyen de leur faire obténir leur pardon. Autrefois aussi le Capitaine du vaisseau avec le Marchand & les autres Officiers, jugeoient de certains crimes dans le vaisseau mesme durant le voyage & faisoient executer leur jugement; mais cela a cessé depuis l'affaire de trois Gentilshommes Bretons, qui arriva au Cap de Bonne-esperance & fit grand bruit en Hollande, dequoy il sera parlé au chapitre 14.

Pour revenir à Montieur Van-Dyme; le General & son Conseil ayant oüy la lecture des lettres de la Compagnie, & veu les recommandations qui leur estoient faites pour le Caporal, non pas pour son avancement, mais plustost à sa ruine, cela leur donna d'autant plus d'envie de le voir. Mais il falut attendre trois jours; car c'est la coutume que lors que les vaisseaux qui viennent d'Hollande ont mouillé à la rade de Batavia, tous les soldats & une partie des matelots peuvent venir à terre pour trois jours, apres lesquels ils doivent retourner aux vaisseaux jusques à ce que le Major les vienne faire sortir pour les mettre aux lieux où

il les ~~scit~~ nécessaires. Au bout des trois jours que tous ces soldats & matelots furent retournez à bord , le General envoya le Secretaire du Conseil pour voir si entre les soldats il y en avoit quelqu'un qui sceust passablement écrire & tenir un livre de compte. Le sieur Van-Dyme se presenta aussi-tost avec quatre autres soldats , & le Secretaire les mena tous cinq en la presence du Conseil , d'où ils furent envoyez à la Secretairie pour voir ce qu'ils sçavoient faire. Le General ayant reconnu la capacité du sieur Van-Dyme, fit donner aussi tost à son Secretaire une place dans un des Comptoirs de la Compagnie , & retint l'autre aupres de luy pour le servir dans la mesme qualité. Lors que la flote est sur son depart pour la Hollande , il faut que le Secretaire travaille jour & nuit à revisiter tous les livres de compte qui viennent de tous les Comptoirs , & à faire tirer copie de toutes les lettres. Car il faut qu'il soit fait trois copies de tout ce qui se passe dans les Indes , tant au fait du negoce comme en la justice, soit au civil soit au criminel; & de ces trois copies, l'une est pour le Comptoir particulier, l'autre pour le Comptoir general de Batavia , & la troisiéme pour la Compagnie. Le General sçavoit bien que le sieur Van-Dyme ignoroit ce qu'elle avoit écrit contre luy afin qu'il ne fust point avancé , & voulant avoir le plaisir de voir quel effet produiroit cette lettre sans qu'il pust juger que cela vinst de luy , & quelle réponse il y feroit apres l'avoir lue , il la mit sur la table de son comptoir parmy d'autres papiers qu'il falloit

necessairement qu'il visitast. Il ne manqua pas de mettre la main dessus, de la lire, & d'y faire reponse, laquelle il mella aussi parmy plusieurs papiers qu'il mit sur la table de la chambre où le General & son Conseil ont accoutumé de s'assembler. Ces Messieurs venant à signer ces papiers trouverent la reponse du sieur Van-Dyme, & admirant l'esprit avec lequel elle estoit couchée, l'envoyerent en Hollande à la Compagnie. Le General & son Conseil luy écrivirent aussi qu'ils avoient esté fort surpris de la lettre qu'elle leur avoit écrite au sujet du sieur Van Dyme, & qu'elle les obligerait de leur envoyer des gens qui luy pussent ressembler s'il estoit possible qu'elle en trouvast d'un pareil calibre; au lieu de leur envoyer comme elle faisoit souvent de jeunes ignorans qu'il faut avancer à force de recommandations qu'ils apportent, & qui, ordinairement ne savent pas écrire leur nom. Ainsi le sieur Van-Dyme dut son avancement à son bel esprit & non pas à la faveur; mais il faut dire aussi que ce fut un bonheur pour luy de rencontrer à Batavia un appuy comme le General Vander-Broug, qui estoit habile homme & genereux, & qui sçavoit rendre justice au merite.

J'ay promis de parler des Isles du Prince, & ce n'est qu'à l'occasion du General Vanderlin, qui ne se fit pas estimer par une action qui n'estoit pas d'un homme d'honneur, & que la plupart de ceux de Batavia ont tout à fait condamnée. Le Fort de Batavia a quatre beaux bastions & est

assez bien construit , mais sur un tres-mauvais fonds , ces bastions s'affaissant à veüe d'œil & demandant de temps en temps quelque reparation. Le General Vanderlin & son Conseil n'avoient pas assez d'esclaves pour entretenir les travaux tant du Fort que de la ville ; & d'ailleurs le sieur Caron alors Directeur de la Compagnie , qui est celui qui commande apres le General, en avoit aussi besoin pour travailler à un canal qu'il faisoit venir d'une riviere proche de Batavia , pour conduire de l'eau dans une plage qui est proche du Fort, ce qui est une grande commodité pour les vaisseaux pour avoir de l'eau , qu'il leur falloit aller prendre auparavant à demy-lieuë au dessus de la ville dans la riviere qui y vient passer. Pour dire les choses comme elles sont , le sieur Caron n'auroit pas eu tant d'égard au bien public s'il ne se fust aussi agi en cela de son interest. Car le canal estant achevé, il a tiré un grand revenu de la terre qui en a esté ostée , & de laquelle on a rempli le marais , duquel on a fait de bons jardins ; sans parler du profit qu'il a eu de la prodigieuse quantité de poisson & de toute sorte dont le canal est rempli. Il estoit donc question pour tous ces ouvrages d'avoir des esclaves , & l'on tient que ce fut le sieur Caron qui donna le pernicieux conseil d'aller prendre les pauvres gens des trois Isles du Prince. De quelque teste qu'il fust parti , il estoit tres-mauvais & tres-injuste , & ne produisit aussi qu'un méchant effet. Le General Vanderlin & son Conseil ayant resolu la chose , enverrerent  
pour

pour cette entreprise trois des plus gros vaisseaux qui fussent alors à Batavia. Ils aborderent chacun une de ces trois Îles, feignant qu'ils venoient d'Hollande & qu'ils avoient besoin de rafraichissemens, comme jusques alors tous les vaisseaux venant d'Hollande avoient accoustumé de s'y arrêter. Aussi-tôt que les habitans de ces Îles découvrirent ces vaisseaux, ils accoururent sur le rivage selon leur coûtume, hommes, femmes & enfans, apportant tout ce qu'ils avoient de meilleur, comme du vin de cocos, de leurs noix, & d'autres fruits du crû de ces Îles. C'est-à qui d'eux tous seroit le plustôt à bord des vaisseaux avec leurs petits canoës; car ils avoient toujours meilleur compte avec les soldats les & marelots qu'avec ceux qui alloient troquer en terre. Aussi-tôt qu'ils furent dans les vaisseaux on leur fit boire tant d'eau de vie qu'ils en furent enyvrez, & les Hollandois les voyant en cét estat envoyèrent incontinent bon nombre de leurs gens à terre bien armez, qui lierent & garoterent ceux qui estoient sur la greve pour troquer leurs denrées, & les enleverent dans leurs vaisseaux, ayant fait main basse sur ceux qui avoient voulu résister. Il est aisé de s'imaginer les cris pitoyables de ces pauvres gens qui furent ainsi enlevez de leur pays & menez par force à Batavia. Mais Dieu permit que les Hollandois ne purent tirer grand service d'eux; car se voyant si inhumainement traitez, comme le sont d'ordinaire tous leurs esclaves, ils prirent une ferme resolution de ne rien manger, & de

82 LA CONDUITE DES HOLLANDOIS  
mourir de faim plustost que d'estre reduits à un rude travail & à estre tous les jours battus. Les Hollandois voyant qu'ils n'en pouvoient venir à bout, ny à forcé de coups ny d'autre maniere, & que la pluspart estoient morts de langueur & de chagrin, renvoyerent ce qui en restoit dans leurs Isles. Depuis ce temps là ces pauvres Insulaires ne se sont plus fiez aux Hollandois, qui ne vont plus aussi prendre chez eux de rafraichissemens comme ils faisoient ayant cette insulte. Si l'on vouloit écrire toutes les cruantez qu'ils ont exercées sur leurs esclaves, il y auroit dequoy en remplir un gros volume; mais il suffira de remarquer cy-apres celles qu'ils ont eues pour leurs propres Sujets sans aucun respect du christianisme.

---

## CHAPITRE IX.

*Du General-Spek, & de la grande severité  
du General Com.*

**L**E Général Spek avant que de parvenir à cette charge, avoit une fille d'une certaine femme qu'il entretenoit. Apres avoir achevé son temps il retourna en Hollande, & ne voulant pas y mener cette fille qui n'estoit pas legitime, il la laissa entre les mains du sieur Com qui prenoit la place de General, sçachant bien qu'elle trouveroit à Batavia un meilleur parti qu'en Hollande. Car aux Indes on ne prend pas garde de si pres à ces choses là, & ny bastard ny bastarde ne rompent

pas un marché, pourvû que l'argent ne manque pas. Peu de temps apres que le pere fut parti il se presenta assez d'amans pour la fille qui estoit belle & riche, & elle témoigna à l'un d'eux, qui estoit le marchand superieur du Fort, qu'elle avoit assez d'estime pour luy & qu'il pouvoit la faire demander Elle crut que le General Com à qui elle estoit recommandée y consentiroit, dès qu'elle luy auroit dit qu'elle avoit de l'inclination pour ce jeune homme qui estoit d'une bonne famille. Elle fut trompée dans sa croyance, & le General refusa la demande qui luy en fut faite & dit qu'il n'y falloit pas penser. Nonobstant ce refus le jeune homme & la fille ne laisserent pas de s'aimer, & mesme de se voir par l'adresse de leurs esclaves. Car à Batavia tous les esclaves qu'on tient dans les maisons de l'un & de l'autre sexe sont autant d'infames ministres d'impudicité, & qui plus est ils apprennent mille mechancetez aux enfans des Hollandois dès qu'ils ont l'age de neuf ou dix ans. Pour ce qui est des filles esclaves les Hollandois sont bien aises quand elles deviennent grosses, parce qu'autant d'enfans qui en proviennent sont autant d'esclaves pour les maîtres; ce qui arrive assez souvent; car il ne manque pas à Batavia de soldats & de matelots qui cherchent de semblables fortunes, & d'ailleurs ces noires aiment passionnément les hommes blancs, & mesme sont stylées à les introduire quelquefois secretement chez leurs maistresses.

La fille du General Spek & son amant s'appro-



#### 84 LA CONDUITE DES HOLLANDOIS

cherent enfin de si pres que la Demoiselle devint grosse. Elle le declara à une des premieres Dames de la ville pour consulter avec elle quel biais on pourroit prendre pour le faire sçavoir au General, & se persuada qu'aussi-tost qu'il en auroit connoissance il les feroit épouser avant que la chose vint à éclater. Mais ce fut bien le contraire ; car aussi-tost que cette Dame eut appris la chose au General, il fit mettre le jeune homme en prison avec les fers aux pieds, & fit enfermer la fille dans une chambre. Le lendemain ayant fait assembler le Conseil & représenté le fait, il dit qu'il vouloit que le jeune homme eust la teste coupée, & que la fille eût le fouet par la main du bourreau. Il n'y en eut pas un dans l'assemblée qui ne rejetast bien loin cette proposition, & ils representèrent tous au General qu'il n'y avoit point d'équité à punir le jeune homme de la sorte, qu'il estoit le moins coupable, que c'estoit la fille qui l'avoit poussé à coucher avec elle, & que pour ce qui estoit de leur naissance le garçon de toutes manieres l'emporteroit sur elle ; que puis qu'ils estoient tous deux contens l'un de l'autre, il n'y avoit autre chose à faire qu'à les marier, & qu'ils ne trouvoient point qu'il y eût d'autre expédient que celui-là. Telles furent les raisons & les remontrances des Conseillers, dont toutesfois le General ne fut nullement touché ; mais comme il estoit naturellement brutal & cruel, le lendemain sans y faire appeller aucun du Conseil, il envoya de son chef querir le bourreau en cachette, &

ayant fait amener le jeune homme & la fille dans la salle, il fit couper la teste au premier, & fit fouïetter l'autre bien qu'elle fust grosse. Voila quel fut le bel acte de Justice du General Com.

## CHAPITRE X.

*Autres grandes severitez du sieur Can,  
& du sieur Caron.*

**L**E sieur Can & le sieur Caron eurent de pareils commencemens de fortune dans les Indes. Car la premiere fois qu'ils s'embarquerent dans les vaisseaux de la Compagnie ils n'y furent qu'en qualité d'aides de cuisine, qui est la plus basse de tout le vaisseau. Neanmoins avec le temps ils n'ont pas laissé par de grands coups de bonheur de s'élever de ce bas degré aux plus hautes Charges que la Compagnie puisse donner; le sieur Can ayant esté Conseiller du Fort à Batavia & Admiral d'une flotte, & le sieur Caron Directeur General au mesme lieu, qui est, comme j'ay dit au chapitre precedent, la premiere personne apres celle du General.

Le sieur Can depuis le premier employ un peu considerable qui luy fut donné jusques à sa mort, a fait une infinité de fourberies, aboutissantes veritablement au profit de la Compagnie, mais non pas à sa gloire, esperant toujourns par ce moyen d'avoir la Charge de General, où il n'a pû toutesfois jamais parvenir. Apres avoir servi plusieurs années

## 84 LA CONDUITE DES HOLLANDOIS

aux Indes, & voyant qu'il ne pouvoit venir à bout de son dessein, il resolut de repasser en Hollande croyant y mieux réussir ; mais n'y voyant point de jour, & ne se portant pas bien dans un climat tout contraire à celui des Indes où il estoit plus accoustumé, il reprit le service de la Compagnie, qui le renvoya pour Conseiller du Fort, & pour Admiral de la flotte qui partoît. Aussi-tôt qu'il fut en mer il se mit à retrancher beaucoup des petits rafraichissemens qu'on avoit accoustumé de donner aux soldats & aux matelots, ne voulant pas dementir son mechant naturel qui le portoit à la cruauté & à n'avoir compassion de personne. Ce retranchement fut cause que plusieurs de ces pauvres gens devinrent malades, & la plupart mourroient faute d'un peu de vin, de quelque morceau de biscuit blanc, ou de quelque autre chose de peu de valeur. Tous ceux qui estoient en santé dans la flotte en murmuroient, mais pas un n'en osoit ouvrir la bouche. C'est la coutume sur tous les vaisseaux, que ce que le Chirurgien demande pour les malades, le Capitaine le luy fait donner, mais celui-cy quand le Chirurgien luy parloit de quelque chose de semblable, il le menaçoit de luy faire donner cent coups de corde ; luy disant que c'estoit pour luy qu'il demandoit & non pas pour les malades, lesquels de cette maniere il ne pouvoit assister comme il auroit bien voulu. La femme du Chirurgien aussi belle & aussi vertueuse qu'il en fust jamais sortie d'Hollande, ne pouvant plus voir languir tant de pauvres gens, sur

tout faire d'un peu d'eau, parce que la plupart estoient dans les ardeurs de la fièvre, vint supplier l'Admiral Can de luy en faire donner, ce qu'il luy refusa assez rudement; & cette femme bonne & charitable faschée d'une telle dureté, luy dit franchement que si Dieu luy faisoit la grace d'arriver à Batavia elle en feroit ses plaintes au General & à son Conseil. Elle n'eut pas plustost lasché la parole que ce brutal la fit prendre, & ayant commandé qu'on luy ostast ses cortès & qu'on la liaist au pied du grand mast, il luy fit donner cent coups d'une grosse torde sur les fesses. Elle eut beau crier qu'elle estoit grosse, cela ne servit de rien, & elle disoit la vérité; car elle en perdit son fruit, & depuis ce temps là elle ne peut jamais avoir d'enfans. Estant arrivée à Batavia elle voulut se plaindre de ce cruel traitement; mais on ne la voulut pas écouter, & elle mesme m'en a raconté l'histoire en pleurant; mais à ce qu'elle me dit, ce qui la faschoit le plus est qu'elle ne pouvoit plus avoir d'enfans.

Mais voycy une autre cruauté bien grande du sieur Caron. C'est la coûtume à Batavia, que deux ou trois fois l'année le General donne permission à toute la jeunesse du Fort qui sert au Comptoir, de se divertir, sur tout lors que la flote est partie pour Hollande, les affaires ne pressant pas tant alors. Comme ils n'ont pas encore eu des emplois pour emplir leur bourse, le General leur fait donner d'ordinaire trois cent richdalles, avec un tonneau de vin d'Espagne, un de vin du Rhin,

## 30 LA CONDUITE DES HOLLANDOIS

Et un de ~~biere~~ appelée *Brunsvich-moome* qui qu'n'est pas moins forte que le vin. Durant ces trois jours de debauches tous ces jeunes gens ne manquent pas d'estre visitez, tant par les bourgeois que par ceux de la garnison, & les trois jours passez il faut qu'ils retournent coucher au Fort & qu'ils se remettent au travail. Entre ces jeunes gens estoit celuy dont je veux parler icy, nouvellement arrivé d'Hollande, & d'une des bonnes familles d'Amsterdam. C'estoit une des meilleures plumes qui fust jamais venue aux Indes, & comme ce jeune homme n'estoit pas accoutumé à ces débauches, sur tout dans un pays chaud comme Batavia qui n'est qu'au sixième degré de latitude meridionale, le quatrième jour qu'il falloit retourner coucher au Fort il se sentit la teste si pesante, qu'il luy fust impossible de se remettre à l'écriture dans l'estat où il estoit. Ne sçachant pas qu'on fust si rigoureux en ce lieu là il reprit le chemin de la ville, & fut prier un amy de luy prester un lit pour pouvoir reposer jusques à ce que son mal de teste fust passé. Cependant le premier marchand du Fort qui conduit toute cette jeunesse & luy distribuë le travail auquel elle se doit occuper, ayant donné à ce jeune homme le livre concernant le negoce du Japon, qui devoit estre promptement fini, parce que les vaisseaux devoient partir, & qu'il ne faut pas qu'un livre de negoce soit écrit de deux mains, vint au Comptoir un moment apres qu'il en fut sorti, & ne le voyant pas en sa place fut d'abord s'en plaindre  
au

au sieur Caron comme Directeur General, luy disant qu'il ne luy suffisoit pas de trois jours de debauches, & qu'il s'estoit allé enyvrer le quatrième. A peine s'estoit-il mis sur le lit qu'on le vint appeler, avec ordre de retourner promptement au Fort. Cependant le sieur Caron sans s'informer davantage de la chose, fait venir le sergent de la Garde, & luy commande de se saisir d'un tel écrivain dès qu'il entrera dans le Fort, & de le mettre en sentinelle durant quatre heures avec l'armure que l'on fait prendre aux soldats quand ils ont fait quelque faute. Cette armure est fort pesante principalement le casque, & de plus il y a une forme de pennache attachée dessus qui est un gros boulet de canon, le casque & le boulet pesant bien ensemble vingt livres. Le sergent fit selon le commandement qu'il avoit reçu. C'estoit sur les onze heures du matin dans la plus grande chaleur du jour que le jeune homme fut mis de la sorte en sentinelle devant la porte du Corps de Garde, & il est aisé de s'imaginer combien il souffroit dans cette armure qui fut bien-tôt échauffée. Il fut quelque temps dans ce tourment, criant à tous momens, *Je me meurs*, & à la fin le Sergent en ayant compassion, fut trouver le Directeur Caron, pour le prier de permettre qu'il ôstât ce jeune homme de sentinelle, ou qu'infailiblement il y mourroit. Presque en même temps un des Caporaux en vint dire autant; & le sieur Caron leur fit à tous deux cette même réponse l'un apres l'autre; *Il a-t-en, & laisse mourir ce chien.* Avant qu'ils fussent

96 LA CONDUITE DES HOLLANDOIS  
de retour au Corps de Garde le jeune homme  
tomba mort, & il n'en a jamais esté autre chose,  
sinon que lorsque le sieur Caron revint en Hollan-  
de les parens du jeune homme le prirent à partie;  
mais sur cela il vint servir la Compagnie François-  
se, de quoy Dieu l'a puni par la triste fin de sa  
vie, & ainsi le proces d'Hollande a aussi pris fin.

---

## CHAPITRE XI.

*Du sieur Rikloft Van-Gous qui commandoit l'armée  
devant Cochin, de ses cruautéz, & de sa vanité à  
couronner un Prince Indien au nom de la Compa-  
gnie.*

Celuy dont je vais faire l'histoire dans ce Cha-  
pitre estoit venu aux Indes comme la plus-  
part des autres, simple page de navire employé  
à nettoyer le vaisseau & à d'autres vils services où  
ces jeunes garçons sont destinez. Il commandoit  
l'armée Hollandoise qui assiegeoit Cochin, lors  
qu'il arriva un certain cas où il donna des mar-  
ques d'un esprit porté à la cruauté & d'une ame  
sanguinaire.

La ville estant fort pressée & dans une grande  
nécessité de vivres, vne pauvre femme qui voyoit  
mourir son enfant faute d'une poignée de ris, plû-  
tost que de souffrir qu'il perist à ses yeux, s'avisa de  
le mettre dans une corbeille & de le devaler à l'a-  
vanture avec une corde dans le fossé durant la nuit.  
Un soldat François qui estoit près de cet endroit

là en sentinelle ayant oüy quelque bruit , le jour venu se met au hazard d'essuyer quelques coups de mousquet pour aller voir d'où il pouvoit provenir. Comme il vit que c'estoit un enfant , meu de pitié pour ce qui en donne, dit-on, aux bestes les plus farouches, il le prend avec sa corbeille & l'emporte au Corps de Garde. Le General en ayant esté incontinent averti, envoya querir le soldat, qui donnoit un peu de ris à cet enfant qui mouroit de faim, & sans autre forme de procez, sans assembler le conseil de guerre, de sa propre autorité il fit venir le Prevost & pendre le pauvre François en sa presence, disant, pour toute raison que ce n'estoit pas à un soldat à aller voir de son chef ce qui se faisoit dans le fossé de l'ennemy, & qu'il devoit estre puni pour avoir apporté cet enfant sans permission.

Ce General après la prise de Cochin fit une autre injustice aussi forte que celle-là. Le lendemain que la ville fut renduë & que les Compagnies eurent pris leurs logemens, on donna permission à la moitié de chacune de ces Compagnies d'aller se recréer pour deux jours où bon leur sembleroit, après quoy à son tour l'autre moitié devoit suivre. Avant que de passer outre dans ma narration, il faut dire en peu de mots quelle est la nature de ce pays. Toute la campagne n'est presque plantée que de cette sorte d'arbre nommé Cocos, dont le fruit produit le vin que les habitans appellent Tary, & dont ils font aussi de l'eau de vie. Ils mêlent ce vin avec de gros sucre noir qui n'est



92 LA CONDUITE DES HOLLANDOIS  
pas encore raffiné, & avec l'écorce d'un arbre qui n'apporte que des épines. Cette écorce a la force de faire bouillir ce tary & ce sucre dans le vaisseau où on les a mis, comme fait nostre vin nouveau dans les tonneaux. Quand ce tary & ce sucre ont bouilli sept ou huit jours, ils le distillent dans un alambic & en font de l'eau de vie, qu'ils rendent plus ou moins forte selon qu'ils la veulent en la faisant passer plus ou moins de fois dans l'alambic. D'ailleurs toute la campagne est couverte de vaches, parce qu'ils sont tous Idolâtres en ce pays-là, tant les Princes que les peuples, & que cette sorte d'Idolâtres n'a pour Dieu que la vache, & son lait pour nourriture, ne mangeant d'aucune chose qui ait vie sensitive. Quand on sort des terres de ces Princes, que l'on appelle *Rajas*, tirant au nord-est, on entre dans celles du Raja de Velouche, qui est grand terrien & aussi Idolâtre avec tout son peuple. Il y a encore dans ses Estats neuf ou dix mille de ces pauvres gens que l'on appelle Chrestiens de saint Jean, parce qu'ils sont baptisez, de même que saint Jean baptisoit au desert. Si quelque bon Ecclesiastique alloit en ce pays-là il pourroit les tirer de leurs erreurs; mais il ne faudroit pas qu'il y allast pour avoir quelque chose d'eux, il faudroit plutôt y aller pour leur donner, vû l'incroyable misere dans laquelle ils vivent.

Les soldats Hollandois qui avoient eu la permission de s'écarter pendant deux jours pour se divertir, se donnerent au cœur joye de ce tary qui

enivre comme feroient nos vins d'Europe , & burent auffi de l'eau de vie autant qu'ils voulurent. Trois d'entre eux voyant toute la campagne pleine de vaches , & s'estant rendus plus hardis que les autres à force de boire , au lieu de retourner avec les autres au temps qu'il falloit furent tentez d'aller tuer une de ces bestes. Ils crûrent qu'ayant esté si long-temps au siege de Cochîn, où ils n'avoient mangé qu'un peu de ris puant ou de biscuit moisi, il leur seroit bien permis d'aller prendre une de ces vaches pour la manger , ce qu'ils firent , & l'ayant amenée dans un des jardins qui sont près de la ville, ils la tuerent pour en manger. Ils commençoient à en faire bonne chere, quand il arriva quelques officiers ou soldats au nombre de quinze ou vingt que le General envoyoit pour se saisir de ces trois soldats. Sans autre formalité on les fit tirer au sort pour voir lequel des trois seroit pendu, & le malheur tomba sur un pauvre François Provençal de nation , qui fut aussi-tôt executé. Je l'avois vû par deux fois, une fois à Masulipatan, l'autrefois à Palicate, & comme il estoit brave garçon je luy donnois toujours quelque chose pour avoir quelque rafraîchissement.

Ce Général Van Gous estoit devenu si fier & si superbe, qu'il méprisoit tous les autres Officiers qui estoient sous luy, tant ceux de guerre, que ceux qui estoient pour la justice & police de la ville; & quand il croyoit que quelqu'un avoit mérité la mort, sans assembler son conseil, comme cela se pratique par toute la terre de sa propre autorité

il l'envoyoit executer sur le champ. le ne sçay ce qu'on dira d'une action de vanité & d'orgueil extrême qu'il fit apres la prise de la ville de Cochin. Au commencement du Siege, tous les Rajas des terres voisines tenoient pour les Portugais, aimant mieux les avoir pour voisins que les Hollandois, ayant ouï parler du gouvernement tyrannique de ces derniers quand ils s'estoient rendus Maistres de quelques places. Ils avoient sceu de quelle maniere ils en usoient dans l'Isle de Ceylan, où qui que ce soit ne peut aller dans son propre jardin pour prendre un pot de son vin de tary, sans la permission du Gouverneur du lieu & sans luy en payer quelque droit; au lieu que sous le gouvernement des Portugais chacun estoit libre & ne payoit rien du bien qui estoit à luy. Le General Van-Gous & tous les autres Officiers de l'armée furent bien étonnez de voir que ces Rajas qu'ils croyoient devoir tenir pour eux & ne leur point laisser manquer de vivres, s'estoient tous declarez en faveur des Portugais; & en effet Van-Gous n'auroit jamais pris la ville, si quelqu'un de ces Rajas ne luy eut enfin donné du ris. Il fit si bien par argent & par de belles promesses, qu'il en attira un dans son parti lequel luy fournit ce qu'il put de vivres. Lors que la ville fut prise, & qu'il fallut recompenser ce Raja, le General voulut qu'il quittast ce nom de Raja, qui veut dire Prince, & qu'il prist le nom de Roy, afin qu'il eust l'honneur de luy mettre la couronne sur la teste. Il crut que la Compagnie Hollandoise estoit assez puissante pour luy faire conquerir les

terrés de ses voisins, & il se fit informer si dans toute son armée il n'y auroit point quelque orfevre qui pût faire une couronne d'or. Il se trouva un jeune homme de Roïen nommé le Page qui l'entreprit & en vint à bout; elle estoit d'or massif & pesoit pres de dix marcs, & je croy que ce nouveau Roy trouva cette couronne plus incommode & plus pesante sur sa teste, qu'un méchant mouchoir à trois cornes dont ces Rajas bandent la leur pour marque de leur souveraineté.

Pendant qu'on faisoit cette couronne, on travailloit à tout ce qui estoit nécessaire pour cette cérémonie. Elle se fit dans un jardin proche de la ville, où l'on dressa un grand couvert entouré de toiles peintes comme une manière de tente, & au dessous on éleva une forme de trône avec un daix de ces damas de la Chine, & toutes les marches du trône estoient couvertes de tapis de Perse. Le jour du couronnement venu, la plus grande partie de l'armée tant Officiers que soldats fut prendre le Raja qui estoit à un quart de lieue de là dans sa hute, & on le fit monter sur l'un des deux elefans que le General luy envoya, avec quatre chevaux de main & deux Palanquins. Estant arrivé au lieu du couronnement on le vestit d'une robe d'écarlate à grandes manches pendantes, & il entra dans cet équipage au lieu où Van-Gous estoit assis sur ce trône, avec une épée & la couronne aupres de luy. Le Raja estant au pied du trône, le Major de l'armée prit l'épée de la main du General pour la luy ceindre; puis le Raja montant les marches du trône

ne s'alla prosterner devant le General Hollandois qui luy mit la couronne sur la teste. Alors le nouveau Roy se levant fut mettre la main sur la teste d'une vache qui estoit devant le trône, puis se mettant à genoux, joignant les mains, & les levant vers la teste de la vache, il fit serment d'estre toujours fidele à la Compagnie & d'embrasser ses interets. Le General luy promit reciproquement de la part de Compagnie, qu'elle luy donneroit toute sorte d'assistance quand il en auroit besoin contre ses ennemis; & toutes ces protestations estant faites solennellement de part & d'autre, toute la soldatesque fit trois décharges de mesme que le canon de la ville, & le nouveau Roy fut remené dans sa hute avec la mesme pompe qu'il estoit venu. Le General luy fit present des deux elefants & des quatre chevaux de main, & voila comme se fit ce couronnement à peu de frais, & comme des vendeurs de poivre se piquent de faire des Rois & de dominer sur les Couronnes.

Entre toutes les brutalitez de Van-Gous celle-cy ne doit pas estre oubliée. Il faut sçavoir auparavant que les Jesuites de Cochin avoient en cette ville la plus belle Bibliotheque qui fust en Asie, tant pour la grande quantité de livres qu'on leur envoyoit tous les ans d'Europe, que principalement pour les rares manuscrits Hebreux, Chaldaïques, Arabes, Persiens, Indiens, Chinois, & en d'autres langues d'Orient. Si l'on veut sçavoir comment ils avoient amassé tous ces manuscrits, c'est qu'anciennement dans les conquestes que fait  
solenne

soient les Portugais, après qu'ils s'estoient rendus maistres de quelque place, le premier soin qu'ils avoient estoit de faire venir les gens de Lettres, & de tirer d'eux tout ce qu'ils avoient de livres. Dans le peu de séjour que les Iesuites firent dans l'Ethiopie, ils firent copier la plus grande partie des bons livres qui vinrent à leur connoissance, (ce qui leur coutoit beaucoup, car l'Imprimerie n'a pas encore esté introduite en ces pays-là) & ils envoyoit tous ces livres à Cochin. Ils auroient bien demeuré plus long-temps parmy les Ethiopiens, n'eust esté la jalousie de leur Patriarche & de leurs Evesques qui sont en grand nombre, vû qu'encore que dans un village il n'y ait que deux hommes d'Eglise, l'un prend le titre d'Evesque. Ils usent de cette ceremonie dans le Baptême, qu'en nommant le Saint Esprit ils appliquent un fer chaud sur le col de l'enfant, disant que le Saint Esprit s'est apparu sur les Apostres en forme de langues de feu. Ce Patriarche & ces Evesques d'Ethiopie estoient donc jaloux de ce que les Iesuites estoient bien avant dans l'esprit du Roy, & de la meilleure partie des Grands de la Cour. Ils estoient environ vingt, & le Supérieur avoit aussi le titre de Patriarche. Ces Prelats furent tellement animez contre eux qu'ils firent soulever le peuple, publiant que le Roy alloit changer de religion & qu'il entraînoit avec luy plusieurs Grands Seigneurs. Quoy que le Roy pust dire ou faire pour desabuser le peuple de cette opinion il ne put éviter la haine de ses sujets, qui le mirent en prison, & eleurent son frere en sa place

## 92 LA CONDUITE DES HOLLANDOIS

sur le trône. Ce desordre qu'ils rejettoient sur les Iesuites, fut cause qu'ils les chasserent hors du Royaume, & ils n'en auroient pas esté quittes pour cela, sans la crainte qu'eurent les Ethiopiens que le Gouverneur de Mosembique, & tous les Portugais qui habirent le long de cette coste d'Afrique, & particulièrement vers la riviere de Seine, ne se fussent vengez sur eux du mauvais traitement qu'ils auroient fait à des Religieux de leur nation. Car tous les ans les Ethiopiens vont prendre des Portugais des toiles blanches & d'autres teintes en noir qu'ils apportent de Goa, ce qu'ils payent tout en or, n'en apportant pas plus que ce qu'ils doivent de l'année precedente, & ne payant jamais rien comptant des marchandises qu'ils prennent sinon au retour; enquoy les Portugais n'ont jamais esté trompez, & plusieurs m'ont dit que ces Ethiopiens sont gens de bonne foy avec lesquels ils n'ont jamais rien perdu. Ce fut avec ces marchands d'Ethiopie que les Iesuites revinrent à Mosembique, non sans grande peine pour ces Pères, à cause des vivres auxquels ils n'estoient pas accoutumez. Car pourveu que ces gens-là ayent du ris ou du millet, cela leur suffit. Pour le millet, ils le mangent ordinairement tout cru, mais ils s'ont cuit le ris. Quand ils veulent faire festin ils demandent permission au Seigneur de la Terre où ils sont de tuer un éléphant. Ils luy donnent une de ses forces, & gardent l'autre pour eux avec la chair dont ils sont friands. Ils negocient aussi de ces dents d'elefant avec les Portugais, & il s'en trouve le long

## EN ASIE.

de cette coſte en ſi grande quantité, qu'on en fait des paliffades autour des jardins, qu'on peut dire avoir une cloſture d'ivoire. L'Hiftoire que je viens de faire de ces Ethiopiens m'a eſté ainſi rapportée à Goa par le Patriarche Superieur des meſmes leſuites avec lequel j'ay mangé deux fois, & il me dit que quatre de ces Peres ne purent venir juſqu'à Mozambique & qu'ils moururent de fatigue en chemin. Je n'aurois pas pouſſé ſi avant ce recit, n'étoit que je voulois venir juſques à la ſource de la riche & curieufe Bibliotheque des Ieſuites de Cochinchine, que le General Van-Gous ne fit point de conſcience d'expoſer au pillage, & depuis ayant fait ſouvent voyage dans les vaiſſeaux Hollandois, j'ay touſjours veu entre les mains de quelque ſoldat ou de quelque matelot de ces beaux livres, mais tout déchirez & qui ne leur ſervoiẽt qu'à des choſes viles.

## CHAPITRE. XII.

*Du ſieur Hollebrand-Glins Chẽf du Comptoir  
d'Ormus, & de ſes brutalitez.*

**H**ollebrand-Glins eſtoit Chef de Comptoir d'Ormus en l'année 1643. & ne dementit point dans cet employ le genie brutal & cruel des Hollandois dans les Indes. Quand les Vaiſſeaux de la Compagnie arrivoient à Ormus, ou plũtoſt au Bentler-Abaffi qui n'en eſt qu'à trois petites lieues en terre ferme, il falloir que la plus grande



partie des marchandises demeurast hors de la Loge, ce qui portoit grand prejudice à la Compagnie. Car dans la grande chaleur les épiceries devenoient tellement seches, sur tout le clou de girofle, qu'en peu de temps elles estoient plus legeres de dix ou douze pour cent. Tandis que ces épiceries reposent dans les magasins, il faut de temps en temps porter les balles dans la mer & les y laisser tremper vingt-quatre heures, autrement on n'y trouveroit bien-tost plus que de la poussiere. Pour ce qui est du sucre on l'apporte dans de grandes caisses de bois; mais s'il y a la moindre fente où une mousche ou quelque fourmi puisse passer, en peu de temps la caisse est à moitié vuide. Pour le camfre il vient de l'Isle de Borneo dans des vaisseaux qui sont en façon de demy tonneaux, & si l'on ne prend aussi bien garde à cette marchandise & qu'on la laisse un peu trop à l'air, dans peu elle s'exhale & à peine en reste-t'il la moitié. Le sieur Hollebrand pour remedier à tous ces inconveniens, crut qu'il falloit bastir une plus grande Loge que celle que la Compagnie avoit alors au Bander, ce qu'il fit, & il luy fut aisé d'avoir en peu de temps quantité de charpentiers & de maçons. Il n'y avoit que des ferruriers qui luy manquoient; car en ce pays là tant les clefs que les ferrures & en general toutes leurs fermetures ne sont que de bois.

Pendant que l'on travailloit à ce bastiment, il arriva un vaisseau Hollandois à Batavia, où il se trouva un jeune homme de Geneve nommé San,

**tunas** Arquebuzier de son mestier, & qui s'estoit mis pour soldat au service de la Compagnie. Le sieur Hollebrand en ayant eu avis, le fit venir en terre pour le faire travailler. Le jeune homme qui n'en avoit pas envie eut beau dire qu'il estoit venu pour soldat & non pas pour arquebuzier ; mais que si on vouloit luy donner les gages d'arquebusier il se resoudroit à travailler, bien qu'il y eust grande difference du mestier d'arquebusier à celuy de ferrurier. Il n'eut d'autre réponse du sieur Hollebrand, sinon que la Compagnie l'avoit pris pour ce qu'il sçavoit faire, & des le lendemain il fallut bongré malgré qu'il se mist au travail. Mais ce qui faschoit le plus ce jeune homme, est qu'on le faisoit travailler incessamment & sans relache, les Dimanches comme les jours ouvriers. Il arriva qu'un Dimanche ayant travaillé jusques sur les deux heures après midy, deux de ses camarades vinrent en terre d'un vaisseau Hollandois qui estoit à la rade, & qu'ils se mirent à boire ensemble une bouteille de vin de Schiras. Le president Holebrand ( car c'est ainsi que j'ay dit que les Hollandois nomment en Perse les chefs de Comptoir ) venant voir ~~le~~ Genevois travailloit, au lieu de le trouver à son étaiu le vit leverre à la main avec ses deux camarades. D'abord il commença à jurer, & luy demanda pourquoy il ne travailloit pas. Le jeune homme luy répondit doucement qu'il avoit esté à la besogne jusques à deux heures, & que d'ailleurs il estoit Dimanche. Le Commandeur sans luy repartir autre chose luy donna d'abord force coups

de canne, & l'arquebuser qui estoit fort & robuste se sentant frapé la luy saisit, & la luy ostant des mains la jetta par la fenestre. Alors le Commandeur honteux de n'avoir plus sa canne entre les mains, se mit à crier à l'aide & que l'arquebuser qui luy avoit osté sa canne luy en avoit donné quatre coups. Cela estoit absolument faux ; car trois jeunes Hollandois, & les deux qui buvoient avec luy & moy estions presens quand la chose se passa, & en estat de témoigner le contraire. Au cri du Commandeur tous ceux de la Loge acoururent à son secours, & dès qu'il se vid du monde aupres de luy, il fit prendre l'arquebuser, luy fit mettre les fers aux pieds & aux mains, & l'envoya dans un des vaisseaux qui estoient à la rade. Deux jours se passerent en contestation entre le Commandeur & les Marchands de la Loge. Car le Commandeur vouloit qu'ils vinsent à bord avec luy pour faire le procez ; ce jeune homme, ce qu'ils ne vouloient pas faire ayant pris de cinq Hollandois & de moy que le Commandeur n'avoit point esté frapé, & que l'Arquebuser n'avoit fait que luy arracher sa canne se sentant si rudement battu. Le Commandeur outré de dépit de ce que les marchands de la Loge n'embrassoient pas son party, & qu'ils ne vouloient pas aller avec luy à bord, s'y en alla seul ne menant avec luy que deux jeunes écrivains auxquels il fit dire tout ce qu'il voulut. Il fit aussi bien boire tous les Officiers du vaisseau, pour leur faire mieux croire les faussetez qu'il alleguoit contre le pauvre arquebuser, & tous ces gens-là aussi sçavans en Droit

que le Commandeur qui ne sçavoit pas mesme écrire son nom, firent d'abord tout ce qu'il voulut. Je dis que ce Commandeur ne sçavoit pas mesme écrire son nom ; car en effet c'estoit un grand ignorant, & on l'avoit sorty de l'hospital de la ville d'Alcmar pour l'envoyer aux Indes petit garçon de vaisseau, comme ont esté la plupart des autres Commandeurs de la Compagnie, ainsi que j'ay fait voir dans le cours de cette histoire. Par de longs services qu'il luy avoit rendus en commettant plusieurs injustices, il avoit enfin obtenu la place de Commandeur, d'autant plus aisement qu'il n'y avoit point d'Hollandois aux Indes qui s'entendist mieux que luy aux bastimens & à bien tourmenter les ouvriers. C'est à quoy aussi le General l'employoit ordinairement dans le besoin, & c'est pour ce sujet qu'il fut envoyé au Comptoir d'Ormus où il falloit nécessairement rebastir la Loge.

Tous ces Officiers de vaisseaux pris de vin condamnerent donc ce jeune homme à estre pendu à l'anterne du vaisseau pour avoir donné quatre coups de canne au Commandeur, & le lendemain l'exécution s'en devoit faire. Ce n'est pas le premier que ces sortes de gens ont condamné à la mort dans l'ivrognerie, & j'en ay apporté plus d'un exemple dans ce recueil. Cette injuste execution se seroit faite à l'heure mesme s'il se fut trouvé quelqu'un sur le vaisseau qui l'eust voulu faire ; mais il falloit pour cela venir en terre prendre un des noirs du pays. Le Commandeur estant de retour à la Loge, les deux écrivains qu'il avoit menez

avec luy raconterent aux marchands & à six ou sept étrangers qui estoient là, comme l'on avoit condamné l'arquebustier à estre pendu, & que l'on devoit executer la sentence le lendemain. Tous ceux qui les écoutèrent se regarderent l'un l'autre avec étonnement ; & tous conclurent que c'estoit une injustice manifeste, & qu'il falloit nécessairement que tous ceux qui avoient condamné ce jeune homme fussent yvres en prononçant une pareille sentence. Les étrangers qui furent presens lorsque les deux écrivains firent ce raport, estoient les sieurs de l'Etoile, Malon, Girard, Salomon, Deshommes & moy tous François, & le sieur Petre Pentalin Vénitien. Ce jour là le sieur de l'Etoile nous avoit donné à dîner, & moy je luy donnois à souper, après lequel nous consultaimes ensemble ce que nous pourrions faire pour sauver la vie à ce pauvre arquebustier. Nous ne fûmes pas longtemps à prendre nostre resolution, qui fut que le matin quand le Commandeur iroit à bord pour cette execution, nous irions tous ensemble luy parler & luy dire hardiment qu'il prist garde à ce qu'il vouloit faire, & que pour son bien il empeschast l'execution de la sentence qu'il avoit si injustement donnée contre ce jeune garçon ; Que s'il le faisoit mourir nous ferions en sorte que ce seroit la dernière injustice qu'il commettrait de sa vie, qu'il n'en avoit déjà que trop fait, & que si nous ne pouvions tirer raison au Bander, nous le trouverions peut-estre un jour à Isphahan, où il n'ignoroit pas qu'il y avoit sept ou huit tant François que

Genevois

Genevois à qui il auroit à faire, qu'ils ne dependoient de personne, & qu'ils estoient serviteurs du Roy, & non pas valets de marchands comme luy; en un mot s'il faisoit perdre la vie à ce Genevois qu'il prist garde à la sienne, qui apres un tel coup ne seroit pas trop en seureté. Le Commandeur bien surpris & tout interdit de nous entendre parler de la sorte, nous assura qu'il n'alloit pas à bord pour le faire mourir, mais pour luy faire grace, & qu'il se contenteroit de luy faire donner quelque leger chastiment pour montrer exemple aux autres. Nous crûmes ce qu'il nous dit, & que ce chastiment n'iroit au plus qu'à quelques coups de corde selon leur coutume. Car quand quelqu'un du vaisseau, soldat, matelot, ou autre a commis quelque faute qui ne merite pas la mort, on le lie au grand mast, puis d'un bout de corde de trois ou quatre pieds de long & de la grosseur du bras d'un enfant, le Capitaine donne le premier coup & apres luy les Officiers suivent chacun selon sa qualité. Si le crime est grand tous ceux qui sont sur le vaisseau frappent une ou deux fois, & il y en a qui reçoivent deux cent coups. Mais en cette rencontre le President ne se borna pas à cette sorte de chastiment, il le condamna à un autre incomparablement plus rude, & dont peu de gens ont rechapé. C'est de jetter le patient trois fois du haut de l'antenne dans la mer, & à chaque fois le faire passer par dessous le vaisseau; ce que j'ay vu pratiquer en deux rencontres dans les voyages que j'ay faits en mer avec les Hollandois, & c'est une mer-

veille quand de dix il n'en meurt pas neuf, ou du moins quand ils ne sont pas estropiez, comme le fut ce pauvre jeune homme, qui lors qu'il fut amené à terre se trouva perclus de la moitié de son corps du costé droit. Sur tout le bras luy devint si petit, que nonobstant tous les remedes que l'on put faire il en demeura estropié. Pour ce qui est du corps apres qu'on l'eut frotté tous les jours deux fois avec l'huile de coque & autres simples que connoissent les femmes du pays, & qu'ils luy appliquoient sur la partie malade en l'enveloppant dans des peaux de chevre, il en guerit à la fin. Le President ayant fait maltraiter de la sorte le Genevois, & se souvenant de la harangue que nous luy avions faite comme il alloit à bord, n'osa venir à terre ny y faire amener l'arquebusier, pensant bien que nous luy aurions joué un mauvais tour. Mais comme tous les soirs les marchands de la Loge luy donnoient avis de ce qui s'estoit passé le jour, & ayant scéu huit jours apres que nous nous estions mis en chemin pour Ispahan, il n'eut plus lieu de rien craindre au Bander d'où la saison nous pressoit de partir. Car (pour quiter le discours du sieur Hollebrand, que j'auray occasion de reprendre au chapitre suivant) il faut remarquer icy que tous ceux qui trafiquent à Ormus, sçavent qu'il ne faut pas attendre le mois d'Avril pour en sortir, parce qu'autrement ils payeroient le retardement par quelque fièvre maligne qui dure quelquefois toute la vie; & si par hazard on en guerit le blanc des yeux demeure pour toujours plus

jaune que du saffran. C'est la même sorte de fièvre que nos Européens prennent aussi s'ils n'y prennent garde, au port d'Alexandrete en Syrie, & dans les Isles où la Compagnie Hollandoise prend le clou de girofle, la noix muscade & le macis qui est la feuille de muscade.

Je remarqueray icy en passant qu'il y a une espèce particulière de muscade que les Hollandois appellent manèque & nous muscade masle, une fois aussi longue & un peu plus grosse que l'ordinaire, & que les Hollandois n'apportent point en Europe, pour la vendre plus avantageusement en Perse & aux Indes. Il est encore à remarquer au sujet de cette muscade masle, qu'elle arrête subitement & en très-peu de temps la maladie ordinaire des femmes Indiennes sans aucun inconvénient, lors qu'elles se l'appliquent à l'endroit de la maladie. Je dis à l'égard des Indiennes seulement; car à l'égard des Européennes bien loin de leur en procurer la cessation elles n'ont rien à craindre davantage, attendu que dès que cela leur manque elles n'ont plus qu'à songer à mourir, ce qui leur arrive ordinairement entre 30. & 40. ans, dont j'ay vu une infinité d'exemples.

Pendant que je suis sur le chapitre de la muscade, je diray encore icy en passant que j'ay remarqué par l'expérience que j'en ay faite plusieurs fois, que la muscade ordinaire confite enyvre plus que le plus fort vin, n'en mangeant qu'une seulement, soit au commencement, soit au milieu ou à la fin du repas.



C'est le plus grand malheur qui puisse arriver à un pauvre soldat, lors qu'étant à Batavia on l'envoye d'abord dans l'une de ces Isles en garnison, où il est bien-tost attaqué de cette fièvre maligne, à quoy la méchante nourriture contribuë avec le mauvais air. Car on ne luy donne que du ris à moitié pourri & gardé deux ou trois ans dans un magasin, & trois jours de la semaine un poisson de la grosseur d'une sardine. Quelquefois le Dimanche on les regale entre quatre d'un morceau de bœuf salé depuis deux ans, qui paroist comme s'il pesoit cinq ou six livres; mais quand il est cuit il n'est pas plus gros que les deux poings. Quand ces pauvres soldats reviennent de ces Isles on a pitié de les voir, ils sont comme des corps deterréz, ils ont les yeux & tout le visage jaunes, & ne font que languir le reste de leurs jours.

---

### CHAPITRE XIII.

*De l'arrivée en Perse de Charles Constant qui commandoit la flotte Hollandoise, de ce qu'il fit à la Cour, & d'une querelle qu'il eut avec l'Agent des Anglois.*

CHARLES Constant fut envoyé en Perse par la Compagnie avec sept gros vaisseaux qu'il commandoit; & ce fut avec ordre de déclarer la guerre au Roy de Perse, s'il ne vouloit pas s'accorder amiablement avec les Hollandois pour le negoce de la soye & pour les doüanes. Quand il fut arrivé à Ormus il laissa le commandement de la flotte à Hol-

lebrand Glins qui estoit alors Chef du Comptoir & duquel j'ay parlé au chapitre precedent. Ce fut un bonheur pour luy de n'estre pas obligé de venir à Ispahan pour les affaires de la Compagnie; car assurément on luy auroit tenu parole de ce qui luy fut dit au sujet du Genevois; ce qui auroit esté fort aisé & sans grand bruit de la maniere que les Européens vivent en ce pays-là. Car lors que les Hollandois ou les Anglois sont à Ispahan, la plus grande partie du temps se passe en festins & en promenades hors la ville, & dans ces festins il y a toujours quelque teste chaude qui prend feu, & quelque querelle pour une santé ou pour quelque autre legere cause. Cette querelle ne finit guere sans qu'il y ait quelque appel, & il y en a toujours quelqu'un qui donne de la pratique au Chirurgien. Les Européens ont cela de bon que dans les Estats du Roy de Perse, dans ceux du Grand Mogol & d'autres Rois de l'Asie, quelles que soient leurs querelles, qu'ils se battent & qu'ils s'entretuent, ny les Rois ny les Gouverneurs des Provinces n'en prennent aucune connoissance. Mais ils n'ont guere d'ordinaire de querelles entré eux qu'à la Cour du Roy de Perse, qui est le lieu où se trouvent les bons vins & à un prix raisonnable, comme ceux qui croissent autour d'Ispahan & de Schiras. On en trouve aussi à acheter en quelques lieux des Indes; mais c'est bon marché quand il ne couste qu'un écu la pinte mesure de Paris. C'est ce qui est cause qu'il y a moins de querelles entre les Francs aux Indes qu'en Perse, parce que tous n'ont pas un écu à

mettre à une pinte de vin. Ainsi il nous auroit esté aisé si Holebrand fut venu à Ispahan, de l'engager dans une querelle, d'où assurement il ne seroit pas sorty sans estre payé de l'injustice qu'il avoit faite au Genevois, & de nous avoir manqué de parole. Mais il n'estoit pas predestiné pour estre chastié en ce monde par la main des hommes, & il estoit du nombre de ceux qui sont reservez à la iustice de Dieu.

Dés que nous eusmes sceu que Charles Conrart venoit pour President & n'estoit qu'à vne journée d'Ispahan, nous fûmes tous au devant de luy, tant ceux qui estoient au service du Roy que d'autres particuliers. Nous le rencontrâmes environ à trois lieux de la ville, & apres les civilités ordinaires de part & d'autre, nous le priâmes de se détourner vn peu du chemin pour se venir reposer dans vn jardin qui n'estoit guere qu'à la portée du mousquet, où nous avions fait préparer vne collation qui valloit bien vn souppé. Nous y avions fait porter aussi quantité de beaux tapis & de matelas, nous doutant bien que nous n'irions pas coucher plus loing, & que nous nous engagerions insensiblement dans vne honneste débauche. Ce qui contribua encor à nous faire passer la nuit en ce lieu-là, fut l'arrivée de quelques Anglois & de quelques Religieux Augustins qui entrèrent comme nous étions sur la fin du repas, & qui n'avoient pas oublié de faire amener le Jacquetan, qui est vn cheval qui ne sert qu'à porter les vivres quand quelque personne de qualité va en campagne. Le

soleil estant prest à se coucher quand les Augustins & les Anglois arriverent, nous jugeâmes bien que leur intention estoit de passer la nuit en ce lieu-là, & nous envoiâmes incontinent au village pour faire apporter de la paille & de l'orge pour les chevaux. Tout ce que nous estions de François en la compagnie, avions sur le cœur l'affront que Hollebrand nous avoit fait, & estions au desespoir de ne le pas tenir-là. Mais tout bien considéré ce fut sans doute vn bon-heur tant pour luy que pour nous. Car comme nous estions tous venus bien armez, chacun avec sa carabine, sa paire de pistolets & celuy de poche, & nos valets ayant chacun son fusil, si ce brutal eut osé se trouver là il seroit infailliblement arrivé quelque malheur. Nous estions toutefois assurez de deux choses, l'une que le Roy & tous les Grands du Royaume qui ne veulent guere de bien aux Hollandois, n'auroient pas esté fâchez que nous leur eussions fait quelque affront sur tout en ayant sujet; l'autre chose estoit que tous les valets, qu'ils avoyent tant Persiens qu'Arméniens, n'auroient pas osé branler contre nous.

Toute la nuit se passa joyeusement, & nous n'eûmes guere besoin de matelas. Le matin venu nous montâmes à cheval & conduisîmes le Président Constant jusqu'à son logis, où nous trouvâmes vn des Mehemanders du Roy qui est un de ses maistres d'Hostel, qui avoit fait tenir le disné prest, & nous y passâmes la journée avec autant de gayeté que le jour de devant. Quelques jours apres le

Président ~~partit~~ d'Ispahan pour aller trouver le Roy qui estoit à Casbin ; mais il ne remporta pas de son Ambassade le fruit qu'il en esperoit. Il s'estoit imaginé que le Roy entendant parler de cette flotte de sept gros vaisseaux qui estoient à Ormus, tout ce qu'il demanderoit luy seroit incontinent accordé ; mais ce fut tout le contraire. Car le Persien sçavoit bien qu'il ne falloit envoyer personne pour defaire cette flotte, qu'elle se deferoit bien d'elle mesme , & que nos Europeans n'estoient pas gens à pouvoir demeurer en esté à Ormus à cause de la chaleur , & sans avoir aucun rafraichissement. Le pis est qu'à Ormus il n'y a point de bonne eau, & qu'il ne s'en trouve de passable que sur la coste de Perse dans quelques cisternes qui sont d'ordinaire remplies de petits vers. Le long de la coste de l'Arabie heureuse qui est pleine de roches, il y a bien des puits dont l'eau est tres-bonne ; mais ~~dés que les Arabes decouvrent~~ quelque vaisseau qui en prend le chemin, ils viennent tous en armes garder ces puits qui continuent le long du Golfe Persique, & il s'en trouve de mesme de l'autre costé de l'Arabie sur la mer-rouge. Il y a eu des vaisseaux venant de Mocça pour Surate & autres lieux , qui estant en grande necessité d'eau ont donné à ces Arabes jusqu'à cinquante & à soixante écus pour en remplir une pipe. Toutes les fois que je me suis trouvé au Bander Abassi , il m'a plus coûté pour avoir de bonne eau pour moy & mes serviteurs & pour mes chevaux que je ne depensois en vin , quoy qu'il s'en bust honnestement

honnêtement dans mon logis, qui ne desemplissoit guere de gens qui me venoient voir, & à qui il faut toujours presenter le verre. Il n'y a qu'un seul puits à quatre lieues du Bander où l'eau est excellente, mais dont le chemin est si fâcheux & si plein de roches qu'il n'y a que les chameaux ou les asnes qui y puissent aller. Du reste à huit ou dix journées autour du Bander il n'y a pas un seul puits. Le Roy & son Conseil n'ignorant donc pas que plus la flotte demeureroit à Ormus plus elle deperiroit, on fit attendre le Commandeur deux mois avant que de luy donner sa premiere audience, & on sceut si bien le manier à la Cour qu'il n'eust celle de congé qu'au mois de Novembre qui est le temps que tous les Negocians commencent à retourner au Bander, sur tout ceux qui veulent passer aux Indes; car alors la mauvaise saison est passée & l'on n'a plus rien à craindre durant quatre mois. Il est vray que la promptitude du sieur Constant fut en partie la cause de ce retardement; car il fit un voyage à Ispahan dont il se fust bien passé, & on ne se seroit pas moqué de luy comme je diray ensuite.

Pendant le long-temps que la flotte fut à Ormus il y mourut une telle quantité de monde, qu'à peine peût-on l'envoyer à Batavia faute de matelots. Car depuis les dix heures du matin jusques sur les quatre heures du soir, si quelqu'un de la flotte vouloit monter sur le tillac pour prendre un peu d'air on le voyoit tomber mort. Si le President Hollebrand eust esté soldat il auroit pû faire en sorte que la flotte n'eust pas manqué d'eau; car

dans l'Isle de Kestmé il y a un puits dont l'eau est passable ; mais il y a auprès une méchante forteresse faite de terre qu'il n'eut jamais l'assurance d'aller attaquer , & nous avons sceu depuis qu'il n'y a jamais eu plus de dix hommes dedans. S'il eust pris ce fort , ou s'il l'eust mis bas à coups de canon comme il luy estoit facile , il eust esté maistre du puits , & ayant eu de l'eau'il auroit sauvé la vie à la moitié de ceux qui moururent.

Le President Constant estant à la Cour eut beau avoir recours aux promesses & aux menaces & écrire des billets aux principaux ministres, où estoit marquée la quantité de ducats d'or de Venise dont il vouloit leur faire le present, il n'avança rien par cette voye. Car il faut remarquer que les Seigneurs de Perse ne prennent jamais directement de present , de peur que la chose ne vienne à la connoissance du Roy, mais on envoie secrètement un billet à celuy à qui l'on en veut faire , & il l'envoie recevoir par qui il luy plaist. Il fallut enfin que le Commandeur passast par où voulut l'Atemat-doulet , qui est comme le Grand Visir ou premier Ministre d'Etat qui fut de prendre la charge de soye consistant en deux balles qui pesent quatre cent livres, pour quarante quatre romans ; & dans tout le temps que les Hollandois avoient negocié jusques alors dans la Perse ils n'en avoient payé que quarante, la moindre année qu'ils en ont pris ayant toujours esté de trois à quatre cent charges. Ainsi les quatre romans qu'ils payent de plus sur chaque charge montant à cent quatre-vingt quatre livres deux sols , sur quatre

cent charges de soy qu'ils prennent tous les ans, la somme entiere vient à soixante & treize mille six cent quarante livres de plus qu'ils ne payoient auparavant. Il y eut en cette rencontre bien de la faute du President, qui ne voulut pas prendre conseil de ceux qui sçavoient mieux que luy la coûtume du pays pour y avoir fait un long séjour. Car si au lieu que le billet qu'il envoya à l'Atemat-doulet n'étoit que de cinq mille Venitiens, il eust esté de dix mille, il fust revenu dans son premier marché qui estoit à quarante tomans, & c'estoit un marché fait pour toujours, ou du moins il auroit duré tant que le Roy eust regné. Car il arrive d'ordinaire en Perse que lors qu'un Roy monte sur le trône, il change beaucoup de choses; & si le feu Roy a donné quelque maison ou quelque terre à un particulier, il faut que cela soit reconnu par le nouveau Roy dans la premiere année de son regne, ou autrement le don retourne à sa Majesté. Il en est de mesme si un particulier a fait bastir une maison ou acquis quelques fonds dans le domaine du Roy: Et c'est ce qui met en peine dans Isphahan les Religieux Augustins & les Carmes Déchaussez, parce que leurs maisons sont basties sur des terres qui sont du domaine du Roy, & qui leur ont esté données par le Grand Cha-Abas Roy de Perse; de maniere que toutes les fois qu'un nouveau Roy monte sur le trône il faut que le don soit ratifié, & quelquefois il faut qu'ils fassent des presens à l'Atemat-doulet pour autant que la terre peut valoir; car il est rare de voir ce premier Ministre amy des Chré-



116 LA CONDUITE DES HOLLANDOIS  
tiens. Mais les Iesuites & les Capucins qui sont  
venus depuis ont mieux aimé jouer à jeu leur, &  
chacun de ces Ordres a acheté le fonds où la mai-  
son est bastie.

Après que le President Constant eut achevé sa  
negociation à la Cour, il prit congé du Roy & re-  
vint à Ispahan, où tous les Européens qui y estoient  
s'efforcèrent à l'envi l'un de l'autre de le regaler.  
Dans le repas que je luy donnay il arriva une assez  
plaisante chose, dont le recit ne lera peut-estre pas  
desagreable au lecteur. Entre les viandes que l'on  
servit il y avoit un bassin de deux douzaines de  
pigeonneaux à la composte, où le cuisinier avoit  
mis environ ~~deux~~ livres de pistaches fraisches qui  
couvroient en partie tous ces pigeonneaux, & cela  
paroissoit comme si c'eust esté des feves vertes.  
Entre ceux qui estoient de la Compagnie du Com-  
mandeur il se trouva un jeune marchand, qui  
apparemment n'avoit jamais veu au logis de son  
pere que quelque composte de Peklearin avec un  
oignon: Car en Hollande c'est pour plusieurs un  
mets tres-delicieux, que de prendre d'une main un  
hareng salé & de l'écorcher avec un oignon, & de  
l'autre le pain & le beure avec la chopine de bierre  
aupres de luy. Ce jeune marchand mangeant de  
ces pigeonneaux & de ces pistaches, le ragoust luy  
plût, & il dit à l'oreille à un autre marchand qui  
estoit à table aupres de luy, qu'il n'avoit jamais man-  
gé de si bonnes feves, & qu'il s'estonnoit où les  
gens de Monsieur Tavernier les avoient pû trou-  
ver en ce temps là; car c'estoit au commence-

ment de Decembre. Tous ceux qui avoient ouï ce qu'il avoit dit le laisserent sur cette bonne opinion; ce qui fut cause que le lendemain il eut un grand démeſlé avec le Pourvoyeur de la Loge, luy reprochant que chez des particuliers on mangeoit déjà des feves vertes, & que quand perſonne n'en voudroit plus on en ſerviroit à la table du Commandeur. Il ajoûta qu'il pouvoit bien leur faire bonne chere de l'argent que la Compagnie luy donnoit; mais qu'il aimoit mieux emplir la bourse & ſe rendre riche à leurs dépens. Le Pourvoyeur ou Maistre d'Hostel ſe voyant offenſé de la ſorte par ce jeune marchand, en fit ſes plaintes au Preſident, qui l'envoya querir & luy en fit reprimande. Il luy demanda pourquoy il offenſoit de la ſorte un bon ſerviteur, & où il vouloit qu'on trouvast des feves vertes dans cette ſaiſon. Ce n'eſt autre choſe, Monsieur, répondit le jeune marchand, ſinon qu'il veut faire la bourse, & il n'a qu'à demander aux gens de Monsieur Tavernier où ils ont pris les feves qu'il nous a données. Le Commandeur & d'autres marchands qui eſtoient preſens ne purent ſ'empêcher de rire, & pour appaier la querelle on dit au Maistre d'Hostel qu'il envoyast demander à mes gens où ils prenoient ces feves, & qu'il fiſt en ſorte d'en avoir un plat pour le lendemain, en allant prier de ſa part Monsieur de l'Etoile & moy d'en venir manger. Le Maistre d'Hostel trouva bien-toſt de ces feves; car tous les marchands qui en avoient mangé luy dirent que c'eſtoient des diſtaches miſes en compoſte avec des pigeonceaux.

Le lendemain le sieur de l'Etoile & moy nous nous trouvâmes au dîné, où le maistred'Hostel fit apporter ce plat de pigeonneaux & de pistaches ; & en le servant sur la table ; Monsieur, dit-il, au jeune marchand, voila pour n'avoir plus de brüit avec vous, & pour montrer, comme vous avez dit, que la Compagnie a bien le moyen de faire manger des feves vertes nonobstant la cherté. Mais une autrefois quand il vous prendra envie de manger quelque nouveauté, prenez garde en quelle saison vous estes, & ne demandez pas les choses trois mois avant que la terre les ait produites. Pour les mauvaises paroles que j'ay receuës de vous, je les pardonne à ~~vostre~~ ignorance que j'ay remarquée en d'autres choses ; mais particulièrement en croyant manger des feves quand vous mangez des pistaches. Ce discours achevé chacun se prit à rire & à se moquer <sup>à l'envi</sup> du jeune marchand, à qui on changea de nom <sup>car</sup> au lieu qu'il s'appelloit Vvillem, on l'appella depuis Mangeur de feves.

C'est la Coûtume en Perse & aux Indes & autres endroits de l'Orient, que lors qu'on s'est regalé on demeure cinq ou six jours sans se revoir. D'ordinaire dans cet intervalle deux ou trois amis se joignent ensemble pour aller à la chasse, ou pour se promener dans quelque Jardin, afin de dissiper les fumées de la teste apres de si grands repas, qui souvent durent douze ou quinze heures en faisant courir un grand nombre de santez. Ce qui cause ces fumées est particulièrement la diversité des vins ; car dans ces repas il y en a tou-

jours de trois ou quatre sortes & de deux sortes de biere, sans conter les autres sortes de boissons; comme le Saque qui se fait au Japon avec le bled, & que l'on pourroit boire pour du vin d'Espagne. On a aussi dans toutes les Indes du vin de palme, & quand on le boit venant de l'arbre on le prendroit pour du vin de Condrieux. Enfin il ne manque pas de boissons en Asie, pourveu que l'argent ne manque pas. A mon dernier voyage des Indes estant à Daka derniere ville de Bengale, & traitant les Hollandois qui sont là, avec quelques particuliers Anglois qui n'y sont que pour le service du Prince, la Compagnie Angloise n'y ayant point de negoce, & quelques Portugais qui y sont habitez; ayant convié à manger tous ces Messieurs je leur donnay à boire six sortes de vins, trois de France qui estoient du vin de Manté, du vin de Reims, & du vin de Bourdeaux, & les autres trois estoient du vin du Rhin, du vin d'Espagne, & du vin de Schiras. C'est pour dire qu'il ne faut pas s'étonner si apres tant de sortes de boissons il monte quelques fumées à la teste, & si l'on a recours au sorbet & à quelques autres bruvages rafraichissans. Les Moscovites en ces occasions courent à des remèdes tout opposez. Je me suis trouvé quatre fois à la Cour du Roy de Perse où ils ont fait des festins, y invitant toutes les nations de l'Europe; & apres avoir esté à table depuis les huit heures du matin jusqu'à minuit, pour rafraichir la compagnie de trop de vin qu'elle avoit bû, ils luy presentoient de l'eau de vie dis-

120 LA CONDUITE DES HOLLANDOIS  
pilée par deux fois, & qu'ils avoient apportée de leur pays. Ils en faisoient venir plusieurs bouteilles, & en remplissoient de grandes coupes d'or, les unes qui tenoient demy septier, les autres chopine; puis ils mettoient une cuillerée de poivre pilé dans chaque coupe & beuvoient cela d'un trait, disant qu'il n'y avoit rien qui rafraichist tant apres la debauche que de boire deux ou trois coups de la sorte. Ils ont cela de mauvais qu'autant qu'il leur est possible ils veulent forcer la compagnie à en faire autant qu'eux. Il me souvient qu'à leur dernier repas où je fus, la premiere coupe qu'ils burent pour obliger les Estrangers à en faire autant, fut la à santé du Roy de Perse, apres laquelle suivit celle du Roy d'Angleterre, puis celle du Grand Duc de Moscovie, & enfin celles des Estats & du Prince d'Orange. Quand ce vint sur les neuf heures du soir, tant François qu'Italiens qui estoient là se sauverent, & il n'y eut que les Anglois & les Hollandois qui tinrent bon. Mais ils se rafraichirent si bien avec cette eau de vie, que cinq Anglois & trois Hollandois moururent de cet excez en moins de trois jours; & je crois mesme qu'ils fussent tous morts, sans la grande quantité de lait qu'on leur fit boire. On voyoit à quelques-uns sortir la fumée comme d'un feu de leur bouche.

Revenons au President Constant, que le sieur Barthelemy Trucheman de la Compagnie Hollandoise vouloit aussi avoir l'honneur de traiter avec tous les principaux de la Loge, comme aussi  
l'Agent

l'Agent des Anglois avec tous les autres Anglois de la maison, & tous les François, & mesme les Religieux Augustins ; car pour les autres ils ne mangent point hors de leur maison. Ce regale qui devoit durer quatre jours finit le second jour, par un desordre qui arriva pour une de ces santez qui se font d'ordinaire dans de grands verres. L'Agent des Anglois prit querelle contre le President Hollandois, parce, disoit-il, qu'on ne luy avoit pas emply le verre jusqu'au haut comme on avoit fait à luy pour faire raison d'une santé qu'on luy avoit portée, & des paroles on en vint aux mains. Ils furent aussi tost separez, & toute la Compagnie se separa aussi en mesme temps. Le President portoit mieux le vin que l'Agent qui en estoit extraordinairement pris, & tout ce que l'on put faire fut de le mener à son logis & de le mettre coucher. Pour le President il avoit encore bon jugement, & dès qu'il fut chez luy il fit un appel, par lequel il luy fit sçavoir qu'il eust à se trouver le lendemain matin hors la ville en une place qu'il luy marqueroit. Le President ne manqua pas de s'y trouver seul avec deux pistolets, mais l'Agent ne s'y rencontra point. Je ne crois pas que ce fust manque de cœur ; car il avoit la mine d'estre plus soldat que l'autre, & il avoit passé une partie de sa vie dans les guerres d'Alemagne, où il avoit esté Capitaine d'Infanterie & puis de Cavalerie. Mais la raison pourquoy il ne se trouva pas au rendez-vous, est que le billet ne luy fut pas montré, & mesme quand on le luy auroit rendu, il n'estoit

122. LA CONDUITE DES HOLLANDOIS  
pas en estat d'y répondre ayant encore la teste pleine de vin. Pour dire les choses dans la verité, je crois aussi que ce fut un bonheur pour le President Constant qui n'avoit manié toute sa vie qu'une plume dans un Comptoir. Cependant comme tous les Européens estoient mellez dans cette affaire, & les Augustins & les Capucins craignans qu'elle n'eust de mauvaises suites; chacun ayant pris parti selon son inclination, ils travaillerent à faire la paix & à les remettre bien ensemble. Le President qui estoit sur le pré attendant son homme, voyant qu'il ne venoit point envoya un petit garçon qu'il avoit mené avec luy, prier le sieur Malot & moy de nous informer si l'Anglois vouloit tenir sa parole ou non, & de luy en donner avis sur le lieu où il l'attendoit sans autre compagnie que de son cheval & deux pistolets. Comme nous estions en chemin pour aller à la maison des Anglois, nous trouvâmes deux Augustins & un Capucin qui y alloient aussi, pour tâcher autant qu'il leur seroit possible d'empescher que l'Agent ne sortist s'il estoit dans cette volonté. D'autre costé trois autres de ces Religieux estoient aussi allez vers le Commandeur pour le prier de revenir à la ville, & luy représenter qu'encore que le Roy ne se meslast pas ordinairement des affaires des Franks, s'il venoit à sçavoir celle-cy cela pourroit causer quelque changement fâcheux, comme il pouvoit l'avoir remarqué en sa personne. Car il faut observer que depuis que les Franks ont commencé d'entrer dans la Perse, soit pour le négoce ou

par la seule curiosité de voir cette Cour, il n'y en avoit jamais eu aucun, à qui l'on eust empêché l'entrée ou la sortie, comme on fit à ce Commandeur durant le temps qu'il fut à Casbin auprès du Roy. Je quitte ici la querelle avec l'Agent, & tandis que le sieur Constant l'attend sur le pré, je diray quelle fut la suite de sa négociation à la Cour de Perse.

Le Commandeur voyant qu'il ne pouvoit venir à bout de son dessein touchant le negoce de la soye, & que l'Atemat-doulet ne vouloit rien rabatre des quarante-quatre tomans de la charge qu'il luy avoit demandez, il fut trouver le Divanbegai pour luy en faire sa plainte, & luy représenter qu'en l'achetant des particuliers on pouvoit l'avoir pour trente-deux ou tout au plus pour trente-trois tomans; à quoy le Divanbegai luy répondit, que tous ces particuliers payoient au Roy la doüane & les raderies des chemins, la doüane seule allant à dix-huit pour cent, ce que les Hollandois ne payoient point; & qu'il n'y avoit point d'année qu'il n'entraist de leurs marchandises dans le pays pour plus de trente mille tomans; que si l'on faisoit le compte des soyes qu'ils en tiroient aussi bien que des marchandises qu'ils y faisoient entrer, l'Atemat-doulet devoit leur faire payer près de cinquante tomans de la charge. Le President mal satisfait de cette reponce vint en son logis & sans daigner prendre conseil des marchands qui estoient avec luy, ny de son truchement qui savoit mieux que luy la pratique de la Cour, ny



mesme sans prendre congé d'aucun des Ministres, fait charger son bagage & retourne a Ispahan pour s'en aller de là au Bander où estoit la flore. L'Atemat-doulet ayant esté aussi-tost averti de cette prompte sortie en fut fort offensé, d'autant plus qu'à l'arrivée du President il luy avoit fait faire de grandes civilitez, jusques à luy avoir fait meubler sa chambre à nostre mode avec un lit, une table & des chaises, sçachant bien que les Francs ne peuvent souffrir d'estre assis comme les Orientaux. L'Atemat-doulet en ayant donné avis au Roy, on remarqua que le Roy ne dit que ces mots : *Luy a-t'on donné quelque mécontentement, ou est-il devenu fou ? il n'aura que la peine de revenir.* Tous les Francs qui estoient à Ispahan furent surpris du retour du Commandeur, n'ayant point eu de nouvelles qu'il eust eu son congé du Roy, & ils ne sçavoient que juger de cette affaire. Car la grande diligence qu'il fit à revenir fut cause que la plus grande partie de ses gens & de son equipage demeura derriere, bien qu'ils fissent leur possible pour le suivre, & qu'ils ne se souciassent guere de tuër leurs chevaux, parce qu'il ne leur en couste rien, la Compagnie ayant bon dos pour porter cette depense, & payer tout ce que ces Messieurs là font perdre par leur imprudence & par leurs debauches.

Le President revint de Casbin à Ispahan en sept jours, & d'ordinaire on y en met treize ou quatorze. Dés qu'il fut arrivé, il commença à faire nouvel équipage, croyant partir dans sept ou huit

## E N A S I E

jours pour Gomron au cas que le Roy ne le ~~man-~~  
 nir, ce qui arriva, mais non pas de la maniere qu'il  
 s'estoit imaginé; car il se flatoit que le Roy l'en-  
 voyeroit prier de revenir. Il l'envoya querir en ef-  
 fet; mais le compliment fut un peu fort, & celui  
 qui le fit eut ordre de luy dire qu'il falloit qu'il re-  
 tournast promptement trouver le Roy, & que s'il  
 n'y venoit de bonne volonté son ordre estoit de l'y  
 faire aller par force. Ce discours estonna un peu le  
 Commandeur; mais il estoit d'une humeur que  
 lors qu'il avoit conceu quelque chose dans son es-  
 prit, ou bien ou mal, il n'en vouloit point demordre.  
 Apres qu'il eut demeuré huit jours à Isphahan, non-  
 obstant le commandement venu de la part du Roy, &  
 contre le conseil de tous ses amis, il partit d'Isphahan  
 pour le Bander. D'ordinaire quand un Franc sort  
 d'Isphahan c'est sur les dix heures du matin, & tous  
 les Francs qui le vont accompagner vont dîner  
 avec luy dans quelque jardin du Roy hors de la ville,  
 où on laisse passer la grande chaleur du jour,  
 apres quoy on marche toute la nuit. Nous sortions  
 du jardin sur les six heures du soir & nous pre-  
 nions congé l'un de l'autre, quand nous vismes un  
 Persien bien fait & bien monté (c'estoit un Capi-  
 taine de cent hommes) qui ayant fait venir le tru-  
 cheman de la Compagnie; va, luy dit-il, & fais sça-  
 voir à ton President qu'il ait à retourner dans sa  
 maison, & que demain il aille trouver le Roy se-  
 lon l'ordre qu'il en a déjà reçu; puis il s'en alla à  
 toute bride sans dire autre chose. Le Trucheman  
 ayant rapporté au President ce que le Capitaine luy

avoit dit, aussitost le President homme prompt & bouillant prend un de ses pistolets en main, & picque son cheval pour continuer son chemin & s'en aller au Bander sans dire adieu à personne. • Tous les Francs qui l'estoient venu accompagner accoururent après luy pour voir où tout cecy aboutiroit ; mais plusieurs marchans Zulfalins, & tous les serviteurs tant Persiens qu'Armeniens ne voulurent point le suivre, ayant peur des bastonades & se doutant bien que dans peu de temps on nous feroit bien-tost tous revenir de gré ou de force. Ils n'en jugeoient pas mal ; car à un quart de lieuë du jardin où nous avions dîné, comme nous estions proche de la porte d'une maison de plaisance d'un Grand Seigneur, où il y a une haute muraille du costé du midy pour empêcher que l'ardeur du soleil ne donne sur une galerie, trois Capitaines se presentent à nous l'arc & la fleche à la main, & l'un d'eux venant droit au President ; Es-tu le seul, luy dit-il, qui est venu dans cet Empire pour ne vouloir pas obeir à celuy qui est le compagnon du Soleil, & à qui obeit une partie du monde. En mesme temps sortirent de derriere cette muraille cinquante Cavaliers fort lestes, l'un desquels, qui apparemment commandoit aux autres, venant droit au President se mit en devoir de le frapper d'une masse d'armes. Mester Vvil qui pour lors estoit la seconde personne de la Loge des Anglois, & qui estoit venu accompagner le Commandeur, voulant détourner le coup qui ne porta point, un autre Cavalier vint par derriere qui luy en donna un au milieu du dos,

de quoy il fut fort long-temps incommodé. Enfin il fallut que le President calast la voile & qu'il retourna en son logis ; toutes les rodomontades qu'il fit furent inutiles, il essuia l'affront qu'il auroit pû éviter, & toute cette Cavalerie nous ayant accompagnez jusques à la porte de la ville, elle ne nous laissa qu'un Officier & une douzaine de Maîtres pour nous conduire à la maison de la Compagnie. Y estant arrivez & ayant tous mis pied à terre, l'Officier Persien ne descendit point de cheval ; mais faisant venir le Trucheman ; Va t-en, luy dit-il, à ton President, & dis luy de la part du Roy que ny luy ny aucun Hollandois n'ait à sortir de sa maison jusqu'à nouvel ordre, & que si l'on en trouve quelqu'un dans la ville on luy apprendra à obeir aux commandemens du Roy. Les Hollandois ayant esté arrestez de là sorte neuf jours dans leur logis, on vint dire au Commandeur qu'il pouvoit retourner à Casbin où la Cour estoit encore, & y estant arrivé il vit bien que toutes ses rodomontades luy estoient inutiles, & il fallut qu'il prist la soye au prix que l'Atemat. doulet voulut.

Reprenons maintenant l'histoire de la querelle & de l'appel. Le President ne voulut jamais rentrer dans la ville qu'il n'eust eu nostre réponse, qui fut qu'estant à la maison des Anglois nous avions trouvé l'Agent encore tout endormi, & qui en se reveillant ne se resouvenoit de rien de tout ce qui s'estoit passé le jour precedent, ayant encore plus besoin de repos que de toute autre chose. Que pour preuve de cela les Religieux qui estoient ve-

nu le voir & le sieur Malot & moy, luy ayant fait accroire qu'il avoit promis aux Peres Augustins d'aller dîner chez eux avec le President Constant, & que nous estions là pour l'accompagner, à ce nom de President il n'avoit pas témoigné le moindre ressentiment ; ce qui nous confirmoit dans la pensée que cet Agent ne se souvenoit nullement de l'appel, & qu'assurement on ne luy en avoit point parlé. Car, comme j'ay dit, l'Agent estoit plus soldat que le President, & il y avoit long-temps que l'un & l'autre m'estoient connus. J'avois veu le temps que le President n'auroit eu garde de faire un appel ; mais il s'imaginait sans doute qu'ayant esté fait Amiral de la flotte qui estoit à Ormus, cette haute dignité luy feroit mieux faire un coup d'épée ou tirer un coup de pistolet.

Le President nous ayant envoyé prier le sieur Malot & moy de sçavoir si l'Agent le viendroit trouver ou non, nous luy vinsmes apporter la réponse & luy dire l'estat auquel nous l'avions laissé, l'assurant que s'il sçavoit quelque chose de l'appel il estoit homme à luy faire raison, personne n'ignorant qu'il avoit passé toute sa vie dans les troupes Suedoises, où il avoit eu charge de Capitaine dans l'Infanterie & dans la Cavalerie ; & qu'enfin c'estoit un bonheur pour l'un & pour l'autre qu'il n'avoit rien sceu de cet appel. Le President avoit quelque confiance en moy, & se souvenoit des bons offices que je luy avois rendus à Surate lors qu'il n'estoit que sous-marchand dans

dans la Loge. Ainsi les Religieux le sieur Malot & moy obtinmes enfin qu'il quîrat son poste, & le menames au logis des Augustins où l'on avoit concerté tout ce qui se devoit observer dans l'entreveuë de l'Agent & du Président. L'Agent estant venu le premier, dès que l'on vit arriver le Président les Religieux firent que l'Agent eût le verre en main, & qu'il but d'abord avec eux à la santé du Commandeur; & en mesme temps on presenta un verre au sieur Constant & à chacun de la Compagnie, pour faire raison à l'Agent & aux Religieux & aux autres Francs qui estoient presens. Le dîné & le soupé, c'est à dire la journée entiere se passa avec beaucoup de gayeré tant d'un costé que de l'autre, & l'on n'apas ouï parler depuis de l'appel.

Le President Constant demeura encore quatre jours à Ispahan, puis il partit pour Ormus où je luy fis compagnie. Nous fîmes grande diligence & ne fûmes que dix-huit jours en chemin, quoy que ce fust dans la mauvaise saison. Estant à Isdecas il nous fallut quitter le grand chemin, ne pouvant passer par la montagne qui est entre cette ville & celle de Schiras à cause des neiges, & nous fûmes obligez, comme c'est toujours une necessité en ces temps-là, de prendre nostre route par Tchelminar, dont j'ay parlé amplement dans mes relations de la Perse. Ce détour qu'il faut absolument faire est de deux journées, on n'y trouve point ou fort peu de neige; mais ce qu'il y a d'incommode est qu'il n'y a point de Carvanera pour se retirer la nuit, & qu'on n'y a pour tout abry que de méchan-

130 LA CONDUITE DES HOLLANDOIS  
res cabanes de bergers & de chameliers qui y retinrent leurs bestes. Mais dès que l'on a passé Schiras on ne craint plus ny le froid ny la neige.

Estant arrivez à Gomron le President Constant fut fort surpris de voir la flote en si mauvais estat, la chaleur & le manquement d'eau ayant fait perir pres de la moitié du monde. La chaleur avoit esté si grande que tout le bois des vaisseaux qui ne touchoit point l'eau estoit entrouvert, & que l'on auroit passé le doigt entre les planches. Aussi tost le sieur Constant renvoya cette flote à Batavia avec le sieur Hollebrand pour Amiral, & cela me fait souvenir du pauvre Arquebusier Genevois à qui il fit un traitement si cruel, & qui estoit estropié pour jamais d'un bras. Comme il avoit achevé son temps il eut son congé, de quoy il fut ravy dans l'esperance qu'il eut de se pouvoir mieux venger de la cruauté du sieur Hollebrand. Il se doutoit bien, qu'ayant esté cinquante ans au service de la Compagnie il retourneroit finir ses jours en Hollande, pour y manger avec plus de repos les grands biens qu'il avoit amassez; & comme il estoit resolu de passer avec luy dans la mesme flote, il avoit resolu qu'au lieu où il mettroit pied à terre, ou au Cap de Bonne esperance ou à sainte Helene, il prendroit son temps pour luy donner un coup de pistolet au hazard de mourir après s'estre satisfait. Quand une flote arrive en l'un de ces deux lieux-là, c'est la coutume d'envoyer tour à tour en terre la moitié de l'équipage, & il écheut au Genevois d'y aller des premiers, ce qui fut à la fois

son bonheur & son malheur. Car il n'alloit en terre que pour tâcher de tuer Hollebrand, & s'il fut venu à bout de de son dessein il auroit esté pendu, ou jetté en mer. Mais Dieu ne permit pas qu'il püst executer son mauvais dessein; car la vengeance appartient à Dieu, & non pas aux hommes. Quand des vaisseaux ont jetté l'ancre au Cap de Bonne esperance, les peuples de ces costes appelez Cafres amènent sur le rivage quantité de bœufs, de vaches, de jeunes austruches & autres rafraichissemens pour les troquer, & tout cela est mené au bord de l'Amiral où les trocs se font, apres quoy on fait part de toutes ces choses à chaque vaisseau. On chargea donc de ces bestes la chaloupe de l'Amiral pour les mener à son bord, & l'Arquebusier fut l'un de ceux qui furent commandez pour les conduire. Le vent estoit fort & un peu contraire, tellement qu'il falloit bordaier & souvent tourner les voiles, ce qui fait que la chaloupe se renverse alors subitement tout d'un costé. Il arriva malheureusement que dans un de ces changemens de voile, ces animaux prirent une telle épouvante & se tourmenterent si fort en frappant des pieds, joint les piqueures qu'ils souffroient des mouches, qu'ils firent en fin renverser entiere-ment la chaloupe; & ainsi tant hommes que bêtes furent la plus grandepartie submergée, & le pauvre Arquebusier alla à fond des premiers, parce que ne se pouvant aider que d'un bras il ne put se sauver à la nage.



## CHAPITRE XIV.

*Fin miserable de trois Gentilshommes Bretons qui  
s'estoient mis au service de la Compagnie.*

CES trois Gentilshommes estoient de bonne maison , & alliez à ce quel'on croit de celle de la Melleraye. Ils partirent ensemble de Bretagne dans le dessein de vdyager , & apres avoir veu l'Italie & l'Alemagne ils tomberent en Hollande, où estant charmez du bel équipage des vaisseaux qu'on preparoit pour les Indes, il leur prit envie d'aller voir aussi ces pays là. Ils s'enrolerent pour simples soldats croyant qu'ils ne seroient occupez qu'à faire la sentinelle ; mais quand ils furent en mer ils reconnurent bien-tost le rude gouvernement des Hollandois , & que la Compagnie donne trop de licence à ses Officiers , & un pouvoir trop tyrannique sur les soldats & les matelots. En effet il n'y a aucun d'eux qui ose repondre à son Officier sans se mettre au hazard d'avoir des coups de canne , témoin la femme du Chirurgien qui fut si cruellement traitée au pied du mast, pour avoir dit au Commandeur Can qu'elle se plaindroit au General à Batavia de la cruauté dont il usoit envers les malades. Il arrive souvent qu'un miserable tailleur ou cordonnier qui a eu par faveur une place de Caporal , commande sur ces vaisseaux à des gens de qualiré qui sont entrez au service de la Compagnie pour simples soldats , sur

tout quand il se fait quelque paix entre les Princes chrestiens qui ont eu la guerre; & j'ay vû dans ces rencontres des Enseignes, des Lieutenans & jusqu'à des Capitaines, qui n'ayant point d'autre mestier que la guerre ny le moyen de subsister que par leur épée, se sont ainsi engagez pour le service des Indes. Les Directeurs devant qui ils se presentent en Hollande pour estre enrollez ne leur veulent donner aucune charge, & ils leur font seulement esperer que s'ils s'aquient bien de leur devoir le General ne manquera pas de les avancer, ce qu'il fait quelquefois quand il sçait faire discernement du merite.

Voicy donc ce qui se pratique d'ordinaire sur les vaisseaux des Indes des qu'ils ont haussé la voile, ou du moins dès qu'ils ont passé la manche. Le matelot en mer a toujors la preference sur le soldat, de sorte que s'il s'agit de quelque vil service il faut que le soldat le fasse de gré ou de force. S'il dit que la chose n'est pas de sa fonction, on luy répond que la Compagnie l'a pris pour la servir en toutes manieres; & le plus souvent quand il reçoit quelques coups de canne, c'est qu'il n'a pas appelé de temps en temps le Sergent ou le Caporal pour venir boire sa part de la petite provision qu'il a faite d'eau de vie pour le voyage, & ainsi ces Officiers succent les pauvres soldats pour épargner ce qu'ils ont.

Les trois Gentilshommes Bretons furent bien surpris de voir le travail auquel on les occupoit, comme à puiser de l'eau tous les matins pour la-

ver le vaisseau , à tirer celle de la pompe , à nettoyer les cages où sont les poules , les cannes & les pourceaux , & à avoir le soin de leur donner à manger. J'ay ouï dire à quelques François qui estoient avec eux sur le mesme vaisseau , & à d'autres qui estoient dans la mesme flore , que ces pauvres Gentilshommes vivoient miserablement n'ayant fait aucune provision faute d'argent , & de la sorte ny les Sergens ny les Caporaux ne profitoient de rien aupres d'eux. Pource qui est du boire & du manger, on peut se passer de ce que la Compagnie fait donner ; mais depuis que l'on a passé le Cap de Bonne-esperance , on retranche le vin & la biere que l'on donne jusques-là, & mesme la moitié du biscuyt ; au lieu dequoy l'on donne du ris qui est a demy pourri , & qui reste de la provision quand les vaisseaux reviennent de Batavia. Les Capitaines & ceux qui ont la garde des vivres les épargnent tant qu'ils peuvent , comme j'ay remarqué ailleurs , pour montrer au General & à son Conseil qu'ils sont bons serviteurs de la Compagnie , ou plutôt pour avoir un beau pretexte de la voler.

Quand nos trois Gentilshommes furent donc au Cap de Bonne-esperance , ils consulterent quel moyen ils pourroient prendre pour se retirer de cette misere. J'ay dit au chapitre precedent que lorsque les vaisseaux arrivent à Sainte Helene ou au Cap, si l'on a dessein de s'y arrester vingt jours, on envoie tour à tour une moitié de l'équipage en terre pour se recreer. Les trois Bretons y estant

& ne ſçachant pas trop bien la Carte , crurent qu'ils ſe pourroient ſauver ; ils eſtoient ſeulement en peine comme ils pourroient vivre. Ils virent que les Cafres ou Noirs du Payſ venoient à bord apporter des rafraichiffemens tels que je viens de dire, & qu'en échange le Capitaine leur faiſoit donner quelque quinquaille, & quelques plats & cuilliers d'eſtain ; mais ils n'avoient rien que ce qu'ils portoient ſur leur corps, & que les matelas & les couvertures que la Compagnie fait donner à chacun en Hollande pour dormir, ce qu'on laiſſe à tous emporter en terre pour ſe repoſer pendant qu'ils y ſont. Les trois Gentilshommes furent de la derniere brigade, & ſe voyant denuez de toutes choſes ils ſ'aviferent pendant les dix premiers jours que les autres eſtoient en terre, de dérober ce qu'ils purent d'eſtain, & ils le fourrerent dans leurs matelas pour le mieux cacher. Comme ils furent en terre, un jour ſur le minuit ils ſe hâſarderent de ſ'en aller, ne ſçachant pas la nature du pays où il n'y a que des deſerts. Ils eſperoient de pouvoir vivre avec ces Noirs en leur donnant leur eſtain quand ils ſe ſeroient enfoncez à dix ou douze lieues dans la terre, & juſques à ce que quelque vaiſſeau Anglois ou Portugais viſt à toucher le Cap pour ſ'en retourner avec eux en Europe. Bien qu'ils euſſent trouvé quelque habitation pour ſ'y retirer, ils euſſent bien mal paſſé leur temps avec des hommes ſi brutaux comme ſont les Cafres ; car ils mangent tout ce qu'ils trouvent de mort, viande ou poiſſon, & ſans eſtre cuir, com-

136 LA CONDUITE DES HOLLANDOIS  
j'ay remarque plus au long dans mes relations des Indes.

Deux jours estant passez qu'on ne voyoit plus les trois Bretons, un Caporal en vint avertir le Capitaine du vaisseau, qui l'envoya aussi tost avec douze hommes tant soldats que matelots & un bon nombre de Cafres qui sçavent le pays, pour tascher de les atteindre. Ils n'allèrent pas trop loin, & à trois ou quatre lieues de la rade ils trouverent ces pauvres Gentilshommes demy morts de soif; car pour du biscuit il leur en restoit encore. Ils furent ramenez au vaisseau, où d'abord le Capitaine & les Officiers firent leur procez & les condamnerent tous trois à estre pendus à l'antenne du vaisseau. La sentence fut en mesme temps executée par ces Noirs, & s'ils n'eussent pas esté là pour servir de bourreau, on les auroit mis dans un sac dont l'on auroit bien lié la bouche pour les jetter en mer; & c'est le supplice ordinaire de ceux qui ont merité la mort quand on est dans le voyage. Quand Monsieur Van Dyme qui estoit alors General à Batavia eut appris la chose, il en fut fort surpris & mesme fasché; mais il n'y avoit point de remede, & cette affaire a fait grand bruit en Hollande.



## CHAPITRE XV.

*Mauvaises actions & cruantez horribles & moines de quelques Hollandois en divers endroits des Indes.*

**L**E Capitaine Rosse dont il a esté parlé au chapitre sixième, après le regret qu'il eut de voir mourir malheureusement sa femme par la negligence criminelle de deux Chirurgiens qui luy avoient fait prendre du sublimé pour du tartre, eut encoire le déplaisir de voir qu'ayant esté justement condamnez à estre pendus, ils obtinrent leur grace par la faveur de quelques Dames toutes puissantes à Batavia, lesquelles firent commuer leur peine & la reduire au bannissement. Ils furent envoyez en l'Isle Mauricé pour toute leur vie avec les Esclaves qui coupoient l'ebenne, de quoy il a esté aussi parlé au chapitre cinquième. Mais puis que je fais encore mention de cette Isle, je ne dois pas oublier de remarquer qu'on y trouva environ ce temps là un morceau d'ambre gris, tel que l'on n'avoit jamais vû & qu'on ne verra peut estre jamais. La mer le jetta sur le rivage, & il pesoit quarante deux livres, à seize onces la livre. Il ne s'en estoit point vû encore de si excellent; mais le bonheur d'avoir trouvé une piece si precieuse fut cause d'un grand malheur à celuy qui pour lors commandoit dans l'Isle. Car quand ce morceau fut trouvé, il y avoit apparence qu'il avoit esté plus gros & paroissoit comme si l'on

138 LA CONDUITE DES HOLLANDOIS  
en avoit rompu une partie. Comme chacun a ses ennemis on ne manqua pas d'écrire au Général, que quand le morceau fut trouvé il pesoit une fois plus. Aussitost qu'il eut receu cette lettre il envoya querir le Commandeur, qui fut demis de sa charge quoy qu'il n'y eust pas de preuves suffisantes ; mais c'estoit assez qu'il n'estoit pas amy du General. Comme estant d'une des meilleures familles de Zelande , il dedaigna de faire la Cour à Messieurs du Conseil de Batavia , & ainsi il fut renvoyé en son pays. Nous fîmes le voyage ensemble à mon retour de Batavia en Hollande , & j'eus bien du plaisir dans la conversation.

Pour revenir au Capitaine Rosse , il faut sçavoir que le General de Batavia & son Conseil voulant envoyer une flote vers Surate souhaiterent qu'il en fust l'Admiral , & il y arriva heureusement. Comme c'est le lieu de toutes les Indes où il se fait le plus de negoce , & où la Compagnie a un de ses plus fameux Comptoirs , & que même le plus souvent il s'y trouve de bonnes parties de diamans à acheter , le Capitaine Rosse qui avoit apporté en son particulier environ soixante mille richdales , estoit bien aise de les employer en quelques belles pierres , & c'est à quoy il pensa d'abord qu'il fut à Surate, Mais comme c'est une marchandise assez chatoüilleuse il n'osa pas se fier aux marchands du pays, quoy qu'il auroit bien mieux fait que de s'adresser à un homme du sien , le plus grand fourbe qui fut jamais en Hollande , & qui en ce temps là estoit à Surate où il

estoit venu par terre. C'estoit un nommé Bazu qui avoit fait banqueroute à Amsterdam , & qui toute sa vie n'avoit fait autre negoce que de perles, de diamans & autres pierres. Il en avoit bien la connoissance, mais il ne se servoit de cet avantage que pour tromper , comme il fit alors hardiment aux depens de l'Admiral Rosse & du sieur Van-Gand Commandeur de Surate. Il avoient tous deux envie d'employer leur argent en marchandise de petit volume, c'est à dire en quelques parties de diamans qui n'occupent pas beaucoup de lieu, & voicy de quelle maniere ce maistre fourbe se prit à leur jouer un tour de son mestier. Il y a dans Surate trois ou quatre courtiers pour le negoce des diamans, & ce sont les correspondans de ceux qui font miner, & qui leur envoient de temps en temps de belles parties. Bazu les fut trouver , & leur ayant declaré que ces deux Messieurs avoient chacun une bonne somme d'argent à employer, il leur dit qu'il falloit qu'il vist avant eux toutes les parties de diamans qu'ils pourroient avoir afin d'y mettre le prix, ces Messieurs luy ayant assuré qu'ils n'acheteroient rien sans qu'il le vist, & qu'ils luy donneroient les cinq pour cent de tout ce qu'ils pourroient prendre. Mais par l'intelligence qu'il avoit avec ces courtiers il en avoit plus de vingt-cinq pour cent, parce qu'en effet ces Messieurs n'achetoient rien qu'il n'eust vû, & qu'ils se reposoient sur l'estime qu'il en avoit faite. De cette maniere il leur fit faire de si bons marchez, que lors que les heritiers de l'un &



140 LA CONDUITE DES HOLLANDOIS  
de l'autre ( car ils moururent tous deux bien-tost  
apres ) ont revendu les diamans à Batavia , il  
y a eu pres de la moitié de perte. Au retour de  
la flote l'Admiral mourut en mer , & le Comman-  
deur à Surate apres y avoir languy cinq ou six  
mois. Il n'avoit point d'enfans de sa femme qui  
estoit fillé du sieur Calendrin Genoïs de nation,  
autrefois un des plux riches marchands d'Am-  
sterdam ; mais qui s'estoit ruiné pour avoir entre-  
pris de trop grandes affaires avec le Roy d'An-  
gleterre. Comme il se vid sans biens & avec  
beaucoup d'enfans il se resolut de venir servir la  
Compagnie, qui en consideration de ce qu'il a-  
voit esté tres puissant luy donna un bel employ,  
avec une autre charge à son fils qui fit depuis une  
mauvaise action. Il avoit quatre filles toutes qua-  
tre bien faites , & pour l'éducation desquelles on  
n'avoit rien épargné. Elles n'avoient rien de bas ny  
de rempant comme ces autres filles de Hollande  
que l'on amene à Batavia. Aussi dès que toute cette  
belle famille y fut arrivée elles ne manquerent pas  
de trouver bien tost de bons partis. Pour ce qui  
est de leur frere , il fut envoyé d'abord à Malaca,  
qui est le lieu où le General & son Conseil en-  
voyent ordinairement par une faveur particuliere  
ceux qu'ils veulent promptement avancer. Ce jeu-  
ne homme estant en ce poste là , un jour que le  
Commandeur fit un grand repas , il prit plus de  
vin qu'il ne luy en faillloit , & en cet estat voulant  
sortir du Fort pour aller à la ville sur la brume , la  
sentinelle qui estoit sur le pont-levis cria & de-

manda qui c'estoit. Luy ne repondant rien la sentinelle le menaça de tirer; sur cela il repond, & passant aupres d'elle se jette dessus, & luy met son épée dans le ventre dont il mourut à l'instant. Il ne s'est fait aucune justice de cet assassinat, qui rendoit le meurtrier d'autant plus criminel qu'il avoit attenté contre la seureté publique, & il n'auroit jamais eu de grâce en tout autre lieu bien policé. Cependant la chose passa sous silence; mais Dieu qui ne laisse rien d'impuni fait ce que les hommes ne veulent pas faire. Car quelques jours apres que ce jeune homme eut fait cette mauvaise action il devint comme insensé, ce qui fut une grande mortification pour tous ses proches. Ils crurent qu'en le renvoyant en Hollande cette folie luy pourroit passer, & en effet il revint ilors en son bon sens. Mais estant retourné à Batavia toutes les nouvelles lunes la mesme folie luy reprist & dure cinq ou six jours de suite.

Une des quatre filles du sieur Calendrín avoit, comme j'ay dit, épousé le Commandeur Vandand; & fâchée de n'avoir point d'enfans, comme elle se vid hors d'esperance d'en avoir jamais le luy estant languissant dans un lit où il n'attendoit que la mort, pour faire ensorte qu'elle heritast entierement & non en partie de la grande quantité de diamans que son mary avoit achetée, elle sceut si bien joüer son personnage de femme grosse avec l'aide de quelqu'unes de ses amies en ne bougeant du lit & en faisant la malade, que le mary par son testament la fit la seule heritiere,

Je passe maintenant à des cruautés terribles & inouïes, & que les lecteurs auront peut-estre de la peine à croire. Le Capitaine Criin de la ville de Horn étant au service de la Compagnie, fit prise vers l'Isle de Macao d'un vaisseau Chinois; & afin que les Maîtres ne pussent pas sçavoir toute la cargaison du vaisseau, & qu'il ne fust obligé de rendre compte que de ce qu'il voudroit, il fit jeter une partie de ces pauvres Chinois en mer, & aux autres il leur fit couper la teste par deux esclaves noirs qu'il avoit dans son vaisseau. Le Chirurgien voyant faire cette execution pria ce Capitaine de luy donner un de ces Chinois vifs pour faire une anatomie, ce qui luy fut accordé. Aussi tost ce Chirurgien en fit prendre un, & le fit lier bras & jambes tout étendu sur une planche pour faire son anatomie. D'abord les soldats & matelots du vaisseau croyoient que ce n'estoit qu'une feinte; mais voyant que c'estoit tout de bon & jusques à quel excez de cruauté cet infame Chirurgien osoit aller ils prirent ce pauvre corps avec la planche où il estoit lié & jetterent le tout en mer, & ils auroient fait prendre le même chemin au Chirurgien s'il n'eut esté prompt à s'aller enfermer dans la chambre du Capitaine. Tout ce qui put le sauver de leurs mains, & ce qui empescha plus que le respect du Capitaine qu'ils ne l'allaissent prendre où il estoit, fut qu'ils considererent qu'il y avoit beaucoup de blesez & de malades sur le vaisseau & qu'on avoit encore besoin de son assistance. Je laisse à juger au lecteur de l'énormité de ces crimes,

où les Hollandois qui se croient tout permis aux Indes se laissent aller. Est-il jamais entré dans la pensée, je ne dis pas d'un chrestien, mais d'un barbare d'anatomiser un homme vivant, & que dira la posterité quand elle verra ces exemples de cruauté dans nos Histoires?

---

## CHAPITRE XVI.

*Autres actions cruelles des Hollandois dans les Indes.*

**L**À Compagnie Hollandoise a une Forteresse en Iamby, qui luy sert aussi de Comptoir pour son negoce, & ainsi elle y tient des soldats & des marchands, & la garnison y est assez forte. Il arriva un jour qu'un sergent d'une Compagnie Hollandoise prit querelle avec un marchand Chinois jusqu'à en venir aux mains. Tous les peuples de l'Asie, sur tout les Chinois & les Japonois, portent une forme de poignard appelée vulgairement *Cric* en ces pays-là. Ils le fourrent entre la ceinture & la robe sur l'estomac, & d'ordinaire la lame de ces poignards est empoisonnée jusqu'à la moitié. Ce marchand Chinois se sentant frappé du Sergent, tire son *Cric* & l'en frappe au bras légèrement; car il n'en mourut pas & n'en fut pas mesme fort incommodé. D'abord on fut avertir le Commandeur que le marchand Chinois avoit blessé le Sergent, & le Commandeur estoit alors dans le fort de la debauché avec les principaux de la Loge, & les fumées du vin commençoient à leur monter au

144 LA CONDUITE DES HOLLANDOIS  
cerveau. Sur ce simple recit sans s'informer  
comme la chose s'estoit passée, & sans prendre  
conseil que de ceux qui estoient avec luy, il or-  
donna que l'on coupât la teste au Chinois, &  
qu'en suite on la mit au bout d'une demy pique  
qui seroit plantée proche de la porte du Fort, ce  
qui fut fait. Le lendemain matin s'estant allé pro-  
mener & voyant cette teste, il demanda tout sur-  
pris d'où cela venoit. On luy dit que c'estoit par  
son ordre que cette teste estoit là, & que c'estoit  
la teste d'un marchand Chinois qui avoit blessé un  
Sergent Hollandois. Pour moy, dit le Comman-  
deur, je ne me souviens de rien; mais s'il est ainsi  
demain que l'on assemble le conseil de guerre, &  
nous luy ferons son procez qui sera envoyé à Ba-  
tavia au General & à son Conseil. Ce sont là d'ad-  
mirables procédures de faire le procez à un hom-  
me apres l'exécution.

L'an 1648. Le sieur de Goyre commandoit la flotte  
Hollandoise qui fut envoyée aux Manilles, où  
estant arrivée il fit descendre en terre tous les  
soldats & une partie des matelots. Quand ce vint  
à la marche le General fit défense qu'aucun n'eust  
à sortir de son rang sur peine de la vie, mais il arri-  
va qu'un jeune soldat fort incommodé d'un flux de  
sang pour n'estre pas encore accoustumé à l'air du  
pays, se mit seulement un peu à costé pour satis-  
faire aux necessitez de la nature. Le General l'ayant  
apperceu le fait prendre & lier, & fait assembler le  
conseil de guerre, & veut absolument que ses Offi-  
ciers concluent qu'il soit pendu ou passé par les  
armes.

armes. Aucun d'eux ne voulut donner sa voix ny pour l'un ny pour l'autre supplice , disant tous qu'il n'avoit pas mérité la mort. Le General outre de dépit de ce que personne ne vouloit appuyer son injustice , fit prendre le soldat par sept ou huit noirs du pays , qui luy mirent une corde au col & jettant l'un des bouts par dessus la branche d'un arbre , & l'ayant levé à un pied de hauteur de terre ils le laissoient ainsi mourir. Le sieur Dirk-hogel Lieutenant Général de la flote voyant ce jeune homme en cet estat coupa promptement la corde , & luy sauva la vie en le faisant promptement assister. Il estoit de Rotterdam envoyé aux Indes par les Directeurs de la maison des Orphelins , comme ayant perdu pere & mere fort jeune & ayant esté élevé dans cette maison. Estant de retour en Hollande l'an 1648. il fit ses plaintes à ces mesmes Directeurs , qui en écrivirent vertement à Batavia où le General & son Conseil condamnerent de Goyre à quatre mille écus envers la maison des Orphelins de Rotterdam , & pour le pauvre soldat à trois cens livres tous les ans durant sa vie.

Le Commandeur de l'Isle de Taïvan , appelée autrement Formosa , condamna un autre avec son Conseil au fouet & à un certain supplice qui est comme nôtre fleur de lys , pour avoir dérobé un peu d'eau de vie à un Chinois. Apres que la sentence luy eut esté leuë , il y avoit sur la fin ces propres mots : *avec l'approbation du sieur General de Batavia & de son Conseil.* Il falloit bien six mois avant qu'on pust rien sçavoir à Batavia de cette affaire. Cela

146 LA CONDUITE DES HOLLANDOIS  
surprit fort ceux qui entendirent lire cette sentence, & ils ne sçavoient qu'en juger.

Pendant que Coxima General d'une partie des Chinois assiegeoit la Forteresse de l'Isle Formosa, les Hollandois se hazarderent de faire une sortie où ils n'eurent pas de l'avantage. Car outre qu'il en demeura quantité sur la place, il en fut fait seize prisonniers qui furent amenez au General Coxima. Aussi-tôt il leur fit couper les oreilles, le nez & la main droite & les leur fit attacher au col, les renvoyant en cet estat au Gouverneur de la place, avec ordre de luy dire qu'il ne leur avoit rien fait que ce qu'il avoit appris des Hollandois, & qu'ils n'ignoroient pas le traitement qu'en avoient receu ses gens qui estoient sur le dernier vaisseau qu'ils luy avoient pris; qu'il y avoit dessus vingt-cinq ou trente hommes à qui ils avoit fait pis; puis qu'apres avoir coupé les bras aux uns, à d'autres la teste, ils les avoient tous jettez en mer sans vouloir donner quartier à aucun. Ces soldats ainsi mutiliez furent renvoyez à Batavia. & de là en Hollande estant incapables de plus servir. Et avant que de partir comme c'est la coûtume de faire le compte à chaque soldat, on confisqua six mois de gages à ceux-cy, au lieu qu'on devoit leur hausser: En quoy la Compagnie n'est point du tout à louer, les soldats qui ont esté estropiez à son service, & qui ne sont plus en estat de luy en rendre, n'ayant point d'autre recours qu'à l'aumône. Mais enfin quelle recompense peut-on esperer d'un vendeur de harengs ou de fromage, & ces sortes de gens ont-ils

l'ame assez bien placée & assez noble pour donner le prix à une belle action ? Cependant ceux qui font ce negoce passent dans leur pays pour des gens de qualité, & dans peu de temps ils sont Conseillers d'Estat, ou Conseillers de la Chambre des Indes Orientales. J'oublois les Brasseurs de biere qui font une partie des meilleures bourses du pays ; & n'estoit les enfans de ces Brasseurs jamais dans les sept Provinces ils ne changeroient de mode ; mais dès qu'il y a quelque nouveauté & qu'il arrive quelque belle étoffe des pays étrangers, c'est pour les fils & les filles de ces Messieurs-là. J'ay veu quand on alloit pour acheter de ces étoffes chez quelque marchand de soye, & que l'acheteur ne les trouvoit pas à son gré, on luy disoit aussi-tôt qu'il estoit bien difficile, & que le fils ou la fille d'un tel Brasseur en avoit bien pris pour s'habiller. On fit un jour la mesme réponse à un des Gentilshommes de la chambre du Prince d'Orange. Ce Gentilhomme estant à Rotterdam cherchoit avec le Tailleur quelque riche étoffe pour son maistre, & ne trouvant rien de beau à sa fantaisie ; Si le Prince estoit icy, luy dit le marchand, il ne seroit pas si difficile que vous ; Je vous montre les plus belles étoffes qui soient dans le pays, & la plus part des fils des Brasseurs en ont pris pour s'habiller.





## CHAPITRE XVII.

*De l'Orgueil des femmes de Batavia, de leur credit  
& de leurs amourettes ; avec le recit d'un combat du  
frere de l'Auteur contre deux Officiers.*

**L**Es femmes des Hollandois doivent aussi avoir place dans cette histoire, puis qu'elles font assez de bruit aux Indes par leur vanité & leurs amourettes, & par l'empire qu'elles prennent sur leurs maris. On n'amene guere à Batavia que des filles de la lie du peuple, & elles y sont bien-tost mariées, ceux qui les prennent ne se souciant pas qu'elles leur apportent du bien & en ayant assez de celui qu'ils ont volé à la Compagnie. Dès qu'elles sont femmes, & sur tout quand elles ont épousé un Conseiller de la Chambre, se voyant parées d'un collier de perles & de pendants d'oreilles de diamans ( ce qui leur vient aussi bien que si on les avoit attachez au col d'un oyson ) & de plus estant servies par plusieurs esclaves de l'un & de l'autre sexe, elles croient estre des Princesses, & en deviennent si superbes & si insolentes, qu'elles pensent alors que tout leur est permis, & qu'elles en viennent enfin comme les hommes à la cruauté, comme se vera dans le chapitre suivant. Elles savent la plupart si bien captiver la bienveillance de leurs maris, que venant ensuite à abuser de leur affection elles les portent souvent à de grandes injustices, en appuyant de leur credit de mauvaises

causes, en accablant souvent l'innocent, & pardonnant au coupable; en un mot faisant du bien & du mal à qui il leur plaist.

Le credit de ces Dames parut dans un duel que mon frere eut à Batavia contre deux Officiers Hollandois, qu'il eut le bonheur de désarmer leur ayant fait à tous deux demander la vie. J'ay dit dans la relation du Royaume de Tunquin, que mon frere dès sa jeunesse avoit esté à l'Academie, & qu'outre qu'assurement il estoit brave il estoit aussi adroit & heureux. Les duels sont severement defendus à Batavia, & il n'y a point de pardon pour ceux qui se batent. Les deux Officiers, dont l'un fut bien blessé, s'estant battus sur les terres du Roy de Materan, demurerent un an hors de Batavia, & y rentrerent enfin à force d'amis; car ils estoient tous deux mariez, & leurs femmes par leurs intrigues trouverent le moyen de faire leur paix. Quand le General, qui estoit alors Monsieur Van-Dyme, vit revenir ces deux Officiers, & que mon frere qu'il aimoit fort n'estoit pas en leur compagnie, il en fut fasché, pretendait que la grace s'étendist aussi bien sur luy que sur les autres. Mais la prudence ne vouloit pas que mon frere rentrât dans Batavia avant que le General luy eust fait sçavoir qu'il pouvoit venir en seureté. Joint qu'il se soycioit peu d'y retourner, parce que le Roy de Bantam l'aimoit, & luy vouloit donner un de ses plus gros vaisseaux chargé de poivre pour aller negocier où il vouldroit. Il n'y a point de Roy dans l'Asie qui recueille tant de poivre que luy, & il m'a dit plu-

sieurs fois que lors que moy ou autres François voudrions venir avec deux ou trois vaisseaux , il nous feroit donner du poivre autant que nous en demanderions ; & que luy promettant de revenir nous ne luy payerions qu'au retour du voyage ; mais que si on aimoit mieux le payer contant il rabattroit dix pour cent du prix courant. Ce Roy aimoit tant mon frere qu'il fut cause de sa mort par les grandes & continuelles débauches qu'ils ont faites ensemble, & qui ne se faisoient qu'avec de l'eau de vie. Comme j'ay eu l'honneur de manger avec luy quatre ou cinq fois il vouloit aussi que j'en busse , mais je n'en ay pû jamais souffrir en ma bouche. La Compagnie Hollandoise tenant à Bantam un Chirurgien ; pour sous pretexte de Chirurgie observer ce que les Anglois y font , & voir les marchandises qu'ils apportent d'Angleterre & celles qu'ils remportent de ces pays-là ; ce Chirurgien qui est un véritable espion écrivit aussi-tôt au General & à son Conseil le negoce que le Roy vouloit faire avec mon frere , & que si on n'y prenoit garde cela porteroit un grand prejudice à la Compagnie , parce que par toute l'Asie où il iroit il pourroit donner le poivre , & même quelques clous de grosse qu'il tireroit de Macassar , & autres marchandises de la sorte , à meilleur marché que les Hollandois. Le General , comme j'ay dit , aimoit fort mon frere , & l'estime qu'il en faisoit s'étoit augmentée depuis son combat contre ces deux Officiers. Il avoit même envie qu'il se mariait à Batavia & souhaitant de le revoir il luy

écrivit qu'il eust à venir sur sa parole, ce qu'il fit incontinent. Il fut tres bien receu tant du General que de Messieurs du Conseil, qui luy permirent d'avoir un vaisseau à luy, & de negocier de toutes sortes de marchandises, hormis des épiceries dont les Hollandois estoient les maîtres, & aussi à la reserve de l'ambre jaune & du corail.

Pour venir aux amourettes des femmes de *Baravia*, il faut sçavoir que lors que les vaisseaux arrivent d'Hollande, s'il s'y trouve quelques jeunes hommes bien faits, & sur tout qui puissent estre utiles pour leur service, comme un Tailleur, un Cordonnier, ou de quelque autre mestier qui puisse servir de pretexte pour leur donner entrée dans un logis, ces femmes par leur credit leur font quitter le mousquet & leur procurent quelque charge. C'est la meilleure recommandation qu'un jeune homme puisse apporter d'Hollande pour estre bien-tost avancé; que d'estre bien dispos de sa personne & d'avoir le corps bien fait. Ces Dames sont assurément à louer d'avoir la bonté de faire que cette jeunesse soit bien-tost avancée.

Le plus souvent quand les femmes s'imaginent que leurs amours sont fort secretes & qu'on n'en peut rien sçavoir, c'est alors que Dieu permet qu'elles sont plutôt découvertes & même avec beaucoup d'infamie. Dans le temps que j'estois à *Baravia* le Secretaire de l'Hospital aussi bien fait de sa personne qu'il y en eust dans la ville, avoit une femme qui passoit pour belle & qui l'estoit en ef-

fer; car bien que Batavia fust le lieu de sa naissance, ses peres & mere estoient d'Hollande. Ayant demeuré six ou sept ans mariée sans avoir des enfans, & desesperant même d'en avoir jamais, elle resolut de favoriser un de ses esclaves qui estoit bien fait mais fort noir, aimant mieux lier commerce avec luy qu'avec quelque jeune Hollandois, dont les allées & les venuës auroient pû donner quelque soupçon. Les Dames de ce pays-là ont des filles esclaves qui vont avec elles, & de qui elles se servent souvent pour donner des rendez-vous: mais comme elles veulent souvent aussi imiter leurs maistresses elles en sont maltraitées, & ne gardant pas le secret elles déclarent toutes leurs intrigues. Cette femme ne craignoit rien de cela, croyant estre à couvert puis qu'elle avoit son galant dans sa maison, & qu'elle le voyoit aisement sans employer l'aide de personne. Mais ce commerce amoureux ne dura pas long-temps sans qu'il en parust quelque chose. Car la femme devint enceinte, & le mary qui ne s'estoit apperceu de rien en eut beaucoup de joye aussi bien que la mere & tous les amis; car le pere estoit mort. Mais à l'acouchement toute cette joye fut changée en deuil, & l'on fut fort surpris de voir un enfant noir qu'elle mit au monde. L'étonnement estoit sans pareil du mari, de la mere & de tout le peuple de Batavia de voir un enfant si noir; car d'ordinaire quand le pere ou la mere sont blancs, les enfans sont olivâtres, & l'on a remarqué qu'ils tiennent plutôt du blanc que du noir. Le mary &  
la

la mere de la femme estant des plus à leur aise de Batavia , dans la joye qui leur estoit commune de cette grossesse, avoient fait beaucoup de dépense pour l'accouchement, & même choisi le General pour parain de l'enfant. Le mari dans le desespoir de voir qu'il n'estoit pas de luy cherchoit tous les moyens de faire mourir sa femme. Ceux qui estoient presens & qui connourent son dessein se saisirent de sa personne & en avertirent le General , qui le fit venir dans le Fort où il a esté près d'une année sans voir sa femme. Après ce temps-là par le moyen de leurs amis ils furent remis ensemble , & l'esclave fut envoyé pour toute sa vie sur la Galere qui va querir la pierre.

Je crois que pour obliger le Secretaire a reprendre sa femme , quelqu'un de ceux qui se meslerent de cet accommodement luy fit le conte de ce qui s'estoit passé en Baçaim, ou un enfant blanc naquit d'un noir & d'une noire. Sans doute la femme avoit passé son temps avec quelque soldat Portugais, y ayant assez de ces gens-là dans toutes les places que ceux de cette nation ont aux Indes, qui cherchent de pareilles aventures. Le Cafre ou Noir voyant que sa femme luy avoit fait un enfant blanc voulut sauter sur elle pour l'étrangler ; mais il en fut empêché par d'autres femmes qui estoient venues pour l'assister dans son accouchement, & l'une d'elles s'avisa de courir à la maison des Letuites qui sont fort respectez de tous ces Noirs, pour prier le Pere Thomas de Bare qui a long-temps esté Recteur de celle d'Agra, de venir jusques au

154 LA CONDUITE DES HOLLANDOIS  
logis du Cafre. Il s'y rendit aussi-tost avec un frere, & voyant que ce Noir ne vouloit point entendre raison, pour calmer sa furie il s'avisa de luy demander s'il ne nourrissoit point de poules, & s'il n'y en avoit point quelqu'une qui fust noire. Le Cafre luy dit qu'il avoit des poules, & que parmy il y en avoit de noires. Aussi-tost par l'ordre du Pere il en fut apporté une, & la prenant en presence de tout le monde; Cette poule, dit-il au Cafre, te fait-elle des œufs? & de quelle couleur sont-ils? le Cafre avoia qu'ils estoient blancs. Hé bien, poursuivit le Pere, tu es pire que cet animal n'ayant point de jugement; car si cette poule qui est noire te fait des œufs blancs, pourquoy ne veux-tu pas que ta femme qui est noire fasse un enfant blanc? Par cette comparaison la colere du Cafre s'appaissa, il fut embrasser la mere & l'enfant, & il ne se parla plus de la chose.

Pour revenir aux Hollandoises que l'on envoie à Batavia, aussi-tost qu'elles sont embarquées elles n'ont la pluspart d'autre pensée que de faire quelque amourette avec les Officiers du vaisseau, qui ne sont pas fâchez d'avoir ce divertissement dans le voyage. S'il y en a qui viennent à quelque conclusion, ils ne sont pas plutôt à Batavia qu'on les fait épouser, & j'en ay donné un exemple au chapitre sixième en la niece du General Matsuker. Il y a de ces filles qui croient que venant à Batavia elles auront de la peine à se marier; mais elles se trompent. Car quand il

en viendroit trois fois autant qu'il en vient, elles trouveroient toutes de bons partis, pourveu qu'elles ne soient pas hideuses, & qu'elles ayent quelque petit agrément. Il est vray que la Compagnie n'en envoie point qui ne soient passables pour le visage; car pour l'éducation & la gentillesse, comme la plupart sont de tres bas lieu, elles ne peuvent rien apporter que de tres grossier de leur naissance. Dès qu'elles sont arrivées elles quittent leur cottillon de gros drap bleu où rouge, quelques-unes des moins pauvres y ayant ajouté pour chamarure deux ou trois bandes de velous noir. Elles mettent bas aussi leurs colliers & brasselets d'ambre jaune, & pour leurs tabliers ils sont d'une toile qui pourroit en cas de besoin servir à mettre des pieces aux voiles des vaisseaux, quand elles sont usées par le temps ou déchirées par quelque tempeste. Apres s'estre reposées quelques jours quelques Dâmes de Batavia, qui y sont venuës autrefois comme elles dans le mesme équipage, usent de charité & chacune prend le soin d'en habiller deux ou trois. Ayant quitté leurs guenilles, qui ont toujours quelque senteur du hareng ou de l'Hospital, les voilà en estat d'estre bien-tost Dames, & celles qui ont pris le soin de les revestir sçavent bien qu'elles n'y perdront rien, & que plutôt elles les feront paraitre plutôt elles seront mariées, & en pouvoir de reconnoistre le bien qu'elles leur ont fait. Ceux qui les épousent se mettent peu en peine si elles apportent quelque chose à la communauté, ou s'ils



156 LA CONDUITE DES HOLLANDOIS  
les prennent toutes nuës , pourveu qu'elles ayent un peu d'agrément. Car, comme j'ay dit , ces Messieurs-là , ou ont déjà eu le commandement de quelque Comptoir , ou ils l'ont actuellement , ou ils sont seurs de l'avoir bien-tost , & estant dans ces emplois en peu de temps ils sçavent bien faire payer à la Compagnie le mariage de leurs femmes. S'ils se contentoient de cela la Compagnie en seroit quite à bon marché ; mais il y a tel Comptoir, comme j'en ay vû, où le Commandeur met cent mille livres en bourse toutes les années sans que la Compagnie s'en puisse appercevoir, n'y ayant que le Commandeur & le Courrier qui sont d'intelligence, & qui ont le secret & la clef de toutes choses. Au reste ces belles Dames ne sortent point qu'avec le bouquet de plume de Paon pour les éventer & chasser les mouches , & sans avoir à leur queue deux mousquetaires avec leurs esclaves pour porter leur parasol.

---

## CHAPITRE XVIII.

*Des cruantez de quelques femmes Hollandoises  
Batavia.*

CE ne sont pas les hommes seuls parmy la Nation Hollandoise qui se montrent cruels & barbares dans les Indes ; les femmes qui aiment naturellement la vengeance les surpassent encore de ce costé là ; & je donneray dans ce chapitre

quatre ou cinq exemples de cruauté des uns & des autres, afin que le lecteur puisse juger dans lequel des deux sexes il y a plus d'inhumanité & de barbarie.

Du temps que j'estois à Batavia, un esclave s'estant endormy en quelque coin on luy déroba la piece de toile dont il se couvroit le corps. Car il faut remarquer que tous les six mois la Compagnie donne pour tout vêtement à chaque esclave une piece de toile qui luy revient à vingt ou vingt-quatre sols. Celuy qui a le commandement sur tous ces esclaves, voyant que celui-cy n'avoit plus sa piece de toile, vouloit absolument qu'il l'eust vendue pour acheter de l'eau de vie & pour s'enivrer. Sans s'informer d'autre chose il luy fit donner tant de coups de fouet qu'il ne luy resta plus de peau sur le corps, dequoy il mourut deux jours apres. Je crois que dans ces deux jours qu'il languit il ne s'est jamais guere souffert un plus cruel martyre. Quelques honnestes bourgeois qui eurent compassion de le voir dans ce déplorable estat, furent en faire leur plainte au General; mais la chose demeura là & il ne s'en parla plus.

Ceux qui ont servy la Compagnie sept ans, comme les soldats & les gens de plume que l'on engage pour ce temps là, ou qui ne l'ont servie que cinq, comme les matelots; deux ans estant comptez tant aux uns qu'aux autres pour l'aller & de venir du voyage, mais leurs gages leur estant payez tant pour les sept ans que pour les cinq; ceux, dis-je, qui ont achevé le temps de leur ser-

vice, peuvent ou se rengager de nouveau pour le même temps, & avoir rehaussement de gages; ou retourner en Hollande; ou demeurer à Batavia & s'y faire bourgeois; & alors n'estant plus tenus au service de la Compagnie ils peuvent négocier en leur particulier. Ceux qui n'ont point d'héritage à espérer en leur pays natal, comme la plupart des soldats & des matelots, y demeurent d'ordinaire; & pour les gens de plume qui sont pour le négoce ils ne s'empressent pas à en retourner, esperant de parvenir à être Chefs de Comptoir, où dans trois ou quatre ans ils emplissent si bien leur bourse aux dépens de la Compagnie, que lorsqu'ils retournent en Hollande ils n'ont plus faute de rien.

Quand ces soldats ou matelots sont donc faits bourgeois de Batavia, toute leur ambition est d'avoir un ou deux esclaves, & c'est un grand malheur à ces pauvres gens quand ils tombent entre leurs mains. Car il les font travailler jour & nuit sans relâche, pour gagner la vie des maîtres & la leur, tandis que le long du jour les maîtres sont à s'enyvrer dans un cabaret. Ils tourmentent si extraordinairement ces misérables esclaves, que la plupart tombant dans le désespoir se défendent eux mêmes, les uns par la corde, les autres par le fer, & la plupart dans l'eau où la mort leur semble moins cruelle. Lors que j'étois à Batavia, il y en eut deux qui se couperent la gorge, & un autre qui se noya.

Mais si les hommes sont cause que leurs esclaves

ves se defont d'eux mêmes, les femmes encore plus cruelles prennent plaisir à les tuer elles mêmes, & à saouler leurs yeux d'un si horrible spectacle. Dans Colombo, qui est la principale ville que tiennent les Hollandois dans l'Isle de Ceylan, une Hollandoise ayant trouvé une de ses esclaves qui se divertissoit avec un homme du logis, elle la fit prendre, & la fit entrer par force dans une *martavane*, qui est un grand pot de terre verni qui tient plus qu'un de nos muids, dont le ventre est fort large, mais la bouche fort étroite, comme il s'estrecit aussi vers le pied; & c'est dans ces sortes de vaisseaux où l'eau se peut conserver sans se rendre puante ny engendrer de vermine. Cette misérable esclave étant entrée avec peine dans ce pot, sa cruelle maistresse luy fit degouter peu à peu sur la teste de l'eau bouillante, tant que le vaisseau fust plein & tout le corps échaudé, & elle y fut étouffée. Je laisse au Lecteur à juger de la cruauté de ce tourment. Cette mechante femme estant de retour à Batavia où la chose fut rapportée, en fut quitte pour une amande de deux cens esus qu'elle paya à l'Avocat Fiscal.

Voicy un autre exemple de la cruauté d'une femme, qui n'est guere moins horrible que le precedent, & pour un sujet beaucoup plus léger. Le Major de Batavia relevant d'une longue maladie, voulut aller prendre l'air & aller voir un de ses amis. Comme il voulut sortir il appella une de ses esclaves pour luy donner son manteau, & cette fille en le luy mettant se prit innocemment

à sourire. La femme du Major qui s'en apperceut se mit d'abord dans l'esprit qu'il y avoit quelque amourette entre son mary & cette esclave, & des qu'il fut hors du logis elle fit prendre cette pauvre fille, & la faisant lier sur une table luy fit couper toute la nature. Elle vouloit pousser sa rage plus loin; & faisant faire un pasté de ce qui avoit esté coupé à cette esclave, le faire manger à son mary; mais elle n'osa passer plus avant, parce que les autres esclaves la menacerent ~~de~~ d'avertir le Major. La pauvre fille mourut dans peu de jours, sans que jamais on en ait rien dit à la maitresse. De mon temps il y eut une Dame Portugaise qui en fit autant à Goa à une de ses esclaves, & ayant fait mettre tout ce qu'elle en fit couper dans un pasté, elle le fit manger à son mari, qui l'ayant sceu poignarda sa femme.

Je pourrois alleguer cent autres exemples de la cruauté des Hollandaises aux Indes, causées ou par leurs jalousies, ou par la crainte qu'elles ont que l'on ne decouvre leurs amours; mais je me contenteray pour la closture de ce chapitre de reciter encore une action, moins cruelle que les precedentes, mais qui n'est pas moins injuste. La femme d'un des Conseillers de Batavia aimoit un jeune marchand du Fort tres-bien fait de sa personne; & en ce pays là en matiere d'amourettes ce sont les femmes qui donnent aux hommes & qui fournissent à leur entretien. Il y avoit desja quelques années que cette femme avoit soin qu'il ne manquât rien à rien à son galant, qui avoit toujours dequoy

dequoy parestre fort leste & hanter les meilleures compagnies. Vn jour tandis que le Conseiller estoit en Ambassade où il demeura plus long-temps qu'il n'auroit cru, l'argent commençant à manquer à la femme & son galant luy en venant demander, elle luy donna une chaine d'or de la valeur de quatre cens écus ou environ, pour la mettre en gage secretement jusqu'à ce qu'elle eust de l'argent pour la retirer. Ce jeune homme ne trouvant pas aisément qui luy voulust prester la somme dont il avoit besoin sur cette chaine & estant pressé d'avoir de l'argent, la presenta à vendre à un Orfevre qui aussi-tost la reconnut, & ne laissa pas pourtant de l'acheter. Comme le marché se faisoit une des esclaves de cette Dame vint à passer devant la boutique, & voyant ce jeune homme avec cette chaine à la main, elle vint aussi tost en avertir sa maistresse, qui fut fort surprise de ce que son galant vendoit cette chaine au lieu de la mettre secretement en gage comme elle luy avoit dit. Elle pensa bien que la chose éclateroit, & que lors qu'on scauroit qu'elle auroit donné cette chaine à ce jeune homme, cela donneroient sujet de parler d'elle; joint qu'elle n'ignoroit pas qu'elle servoit depuis quelque temps de matiere aux entrepreneurs de la ville. Tout cela ensemble luy fit prendre la resolution de perdre son galant plutôt que de se perdre elle mesme, & sans balancer davantage elle envoya aussi tost avertir les Orfevres de la ville qu'on luy avoit derobé une chaine d'or, les priant si quelqu'un la leur apportoit pour la

162 LA CONDUITE DES HOLLANDOIS  
vendre de la retenir & de luy en donner avis. Elle  
en fit dire autant au Chef des Chinois, & envoya  
prier l'Avocat Fiscal de la faire chercher. Ainsi la  
chaine fut bien-tost trouvée, & le jeune marchand  
mis en prison quelque chose qu'il pust alleguer  
pour sa défense. Il fut condamné comme un lar-  
ron à servir toute sa vie sur la Galere qui va que-  
rir la pierre d'un costé & d'autre dans les Isles  
pour la forteresse & pour la ville, & c'est un tra-  
vail beaucoup plus rude que celuy de nos Galeriers,  
parce qu'on les occupe incessamment sur terre &  
sur mer sans leur donner jamais de relasche. Tout  
le monde sçavoit bien à Batavia que le jeune hom-  
me n'avoit pas volé la chaine, mais qu'elle luy a-  
voit esté donnée, & qu'en le condamnant comme  
larron, on luy faisoit une tres-grande injustice.  
Quoy qu'il fust de bonne famille & que plusieurs  
personnes considerables se fussent employées pour  
son élargissement, toutes leurs prieres furent inu-  
tiles, & il luy fallut passer sept années dans la Ga-  
lere. Mais enfin un jour la femme du General  
Vanderlin estant en travail d'enfant & souffrant  
beaucoup, elle demanda à son mari & à son Con-  
seil la grace de cet homme, & elle luy fut accor-  
dée.



## CHAPITRE XIX.

*Des amours infames & detestables de quelques  
Hollandois.*

J'Entre icy dans un discours que j'auray de la peine à coucher sur le papier, comme le lecteur en aura sans doute à le lire ; & comme c'est une matiere qui seroit à souhaiter que tout le monde ignorast, bien que je n'aye icy que trop d'occasions de l'étendre, je passeray legerement par dessus, & ne toucheray point plusieurs circonstances qui donneroient de trop fortes & trop fâcheuses idées d'un crime que toute la nature deteste, & dont le nom seul donne de l'horreur. C'est un crime tout-à-fois pour lequel plusieurs Hollandois ont esté punis aux Indes, & entre plusieurs exemples que j'en pourrois apporter, il me suffira d'en remarquer deux, dont je feray en peu de mots le fâcheux recit.

Le premier est d'un nommé Chot Directeur General, qui pouvant dans sa charge faire beaucoup de liberalitez à qui il vouloit & avancer bien des gens, se prevaloit de son bien & de son autorité pour corrompre autant de jeunes garçons qu'il voyoit bien faits, & qui avoient la foiblesse de condescendre à sa passion brutale. Pour mieux couvrir son infamie il leur donnoit plutôt manuellement de l'argent que des charges qui auroient fait de l'éclat, & apres en avoir jouï quel-



que temps il les disperſoit en divers Comptoirs que la Compagnie a aux Indes. Mais la meſure eſtant comble voicy de quelle maniere ſon crime fut decouvert. Vn jeune homme François de nation de la province de Champagne eſtant venu à Baravia pour Caporal , donna d'abord dans la veuë à Chot , comme auſſi il eſtoit tres bien fait de ſa perſonne. Il commanda au Sergent Major de le mettre en la place d'un des Hallebardiers du General qui eſtoit mort depuis peu de jours, & ce jeune homme ſe trouva tout ſurpris des faveurs qu'il recevoit à ſon arrivée ; car cette place de Hallebardier n'eſt guere moins profitable , que celle du Lieutenant d'une compagnie. Pour tirer promptement le rideau ſur un tableau ſi hideux, je diray en peu de mots qu'apres que l'infame Chot eut crû que ce jeune François eſtoit à ſa devotion par pluſieurs preſens qu'il luy avoit faits de temps à autre, il luy ouvrit enfin ſon execrable deſſein , ce que l'autre ne put écouter qu'avec horreur , luy proteſtant que ſ'il luy parloit jamais plus de ſemblable choſe il en avertiroit le General , ce qu'il fit à une ſeconde tentative où il le preſſa fort , juſqu'à luy mettre malgré qu'il en euſt un bon nombre de ducats d'or dans ſes poches. Lorſque le General a diſné il ſe retire d'ordinaire pour une demy-heure dans ſon cabinet, où perſonne n'oſe l'aller interrompre durant ce temps là. Comme il y entroit le jeune Hallebardier prit la hardieſſe de l'y ſuivre, & luy decouvrit nettement toute l'affaire. Comme ce rapport ſeul ne ſuffiſoit

pas, & qu'il falloit en tirer des preuves certaines, sans quoy le jeune homme auroit pû estre puni en la place de l'accusé selon la coûtume comme calomniateur; le General l'instruisit de la maniere qu'il se devoit comporter quand il iroit un jour le conduire dans sa chambre, & ce jour là il invita le malheureux Chot à dîner avec quelques Conseillers. Pendant qu'ils mangeoient, le sieur Croq autre Conseiller & le Sergent Major furent à son logis faire ouvrir sa chambre secretement par un ferrurier, & s'y estant cachez derrière la tapisserie de la ruelle du lit ils refermerent la porte. A l'issue du dîné Chot revint dans sa chambre où le jeune Hallebardier l'accompagna, & il ne manqua pas de continuer de le presser à son ordinaire. L'autre faisant de la resistance, Chot pour tâcher de le vaincre ouvre un de ses coffres, & en tire quelques pieces de brocars de la Chine qu'il luy donna, & en mesme temps le poussant vers le lit commençoit à le vouloir caresser. A l'instant les deux hommes qui estoient cachez sortirent de la ruelle, & le Sergent Major luy mit la main sur le collet. Il ne fit que leur dire, Messieurs, ayez pitié de moy, je suis mort, & aussi-tost il fut mené en prison. On n'eut point la peine de luy donner la question, il confessa qu'il avoit abusé de quarante jeunes hommes qu'il nommoit, & les Comptoirs où il en avoit envoyé une partie, ce qui fit horreur à tous ceux qui l'entendoient. On luy fit promptement son procez, & il fut condamné à estre brûlé vif, ce qui auroit esté executé le lendemain si ce

166 LA CONDUITE DES HOLLANDOIS  
n'eust esté un Dimanche. Ses parens & amis crurent dans cet intervalle de temps le pouvoir sauver ; car il avoit un frere, qui estoit un des premiers de Batavia, & une sœur mariée au Secretaire du Grand Conseil, & luy de son costé estoit fort riche. Pour tâcher de venir à bout de leur dessein, un des amis de Choï & des plus apparens de Batavia fit le Dimanche un grand festin, où le General & tous ceux de son Conseil tant hommes que femmes furent conviez. Comme ces grands repas durent d'ordinaire depuis le midy jusques au soir, que le General allant en ville mene avec luy deux Compagnies d'Infanterie & une de Cavalerie, & que le Dimanche une grande partie des gens de la Forteresse viennent faire leurs devotions dans la ville, ils se flaterent qu'ils pourroient sauver le criminel sans grand bruit. En effet ils usèrent de tant d'adresse qu'ils le sortirent de la prison sans que les Gardes s'en apperceussent ; mais comme de temps en temps on alloit voir ce qui s'y passoit, ils virent bien-tost échoüer le dessein qu'ils avoient de le dévaler la nuit par quelque coin d'un bastion en mer, où il y auroit eu une barque pour le prendre & le porter à Japara ou à Bantam, où il auroit esté bien receu des deux Rois de ces lieux là avec lesquels il avoit fait amitié. Mais le General qui fut aussitost averti de la chose fit poser des sentinelles le long des bastions qui regardent la mer, & faisant prendre le frere & le beau frere du criminel, leur declara nettement que s'il se fauvoit ils en répondroient en leurs personnes & qu'il les feroit mou-

rir en sa place. Enfin on chercha si bien qu'il fut trouvé caché dans une grande armoire au logis de sa sœur, & le lendemain il fut brûlé vif. J'ay souvent ouï dire aux Dames de Batavia, que quand ce malheureux estoit en compagnie où il y avoit quelques femmes il se mettoit aussi-tost à les mépriser, & que les femmes en revanche l'appelloient bourru, luy disant qu'elles ne s'étonnoient pas s'il ne se marioit point puis qu'il avoit si peu d'amour pour leur sexe. On écrivit en suite à tous les Comptoirs où il y avoit de ses complices, & l'on en a bien fait mourir quarante, mais non pas en public, parce qu'il y en avoit de bonne famille qu'on ne vouloit pas deshonorer. On les envoyoit dans un vaisseau, & sans grande façon on les mettoit dans un sac & on les jettoit en mer.

Vn jour estant à Surate & dilnant avec le Commandeur, que je ne quittay point selon la coutume de toute la journée, il arriva sur le soir un vaisseau, dont le Capitaine nommé Pierre estoit un de ceux qui avoient bien voulu servir aux détestables voluptez de Chot, qui pour sa récompense l'avoit avancé en peu de temps. Mais, comme j'ay dit, ces sortes d'histoires sont fâcheuses à reciter, & celle de Chot ayant esté assez longue, je me contenteray, pour passer promptement ces tristes endroits, de dire en peu de mots quelle fut la fin de cet autre malheureux & de quelques-uns de ses semblables.

Ce Capitaine ayant appris à son arrivée l'exécution qui avoit esté faite à Batavia de l'infame Chot.

fut si surpris de cette nouvelle qu'il ne put bien cacher le trouble qu'elle luy causoit. Un marchand nommé René de Dieu & moy l'aperçûmes aisément, & il nous parut tout interdit & tout égaré dans un festin où le Commandeur l'invita avec nous le lendemain de son arrivée. Dans l'aprehension qu'il eut qu'on ne se saisist aussi de luy, il retourna promptement à bord sous pretexte de vouloir faire décharger la marchandise, & comme la flote Portugaise composée de quine à seize petites galiottes à rames vint en même temps jeter l'ancre à Soualia autour de ce vaisseau Hollandois, & les deux nations n'estant pas alors en guerre le Capitaine Pierre se servit de cette occasion pour le sauver, & se vint rendre dans l'Admiral Portugais, n'ayant autre chose à dire à celui qui le commandoit, sinon, sauvez-moy la vie. Cette fuite découvrant son crime & n'appuyant que trop les indices que l'on en avoit déjà, dès que le Commandeur en eut esté averti il envoya deux marchands à l'Admiral Portugais luy demander civilement ce Capitaine. Il le refusa d'abord disant qu'on luy demandoit une chose qui estoit contre le droit des gens, & qu'il ne pouvoit refuser sa protection à un homme qui estoit venu se refugier vers luy. Le Commandeur à qui René de Dieu avoit dit le trouble qu'il avoit remarqué dans le Capitaine Pierre à la nouvelle de l'exécution de Chot, envoya une seconde fois à l'Admiral pour luy dire que le fait de l'homme qu'il luy demandoit estoit trop énorme pour le laisser vivre, & qu'au reste s'il ne luy ren-

voyoit

voyoit il avoit dequoy l'aller reprendre par force ; comme en effet ce vaisseau venu de Mocca & que commandoit ce Capitaine, estoit un des plus beaux que la Compagnie eust aux Indes & avoit bien soixante piéces de canon. L'Admiral Portugais aimoit donc mieux rendre cet infame que d'avoir une autrefois la guerre avec les Hollandois , & ayant esté amené en terre le Commandeur ne le voulut pas voir , mais ordonna qu'il fust mené au vaisseau , & qu'on luy mist les fers aux pieds & aux mains jusques à ce qu'il fust à Batavia. Le Bosman, qui est celuy qui a soin de tout l'équipage du vaisseau, se sentant coupable du même crime & craignant que le Capitaine estant interrogé à Batavia ne l'accusast comme son complice , découvrit aussi luy-même son abomination par sa fuite & trouva moyen de se sauver à Goa, où avec le Chirurgien du vaisseau qu'il entraîna avec luy ils embrassèrent tous deux la Religion Romaine. Le Chirurgien fut mis au service du Viceroy, & l'Inquisiteur fit donner à l'autre toutes les semaines quelque chose pour vivre , jusques à ce que l'on envoyast quelque vaisseau en mer où il auroit pris service.

Sur les nouvelles que l'on eut à Mingrela, où les Hollandois ont un Comptoir, & dont j'ay amplement parlé dans mes Relations des Indes, que ces deux deserteurs estoient à Goa, le Commandeur y vint pour les reclamer ; mais sous pretexte qu'ils s'estoient fait de la Religion Romaine on ne voulut point les relascher, & alors le Comman-

170 LA CONDUITE DES HOLLANDOIS  
deur, ny meſme le Viceroy ny l'Inquiſiteur ne ſça-  
voient pas l'énormité du Boſman. Peu de temps  
après un de ces deux miſerables devint comme in-  
ſenſé, & crioit inceſſamment qu'il vouloit retour-  
ner à Mingrela. L'Inquiſiteur faiſoit tout ce qu'il  
pouvoit pour luy oſter cette fantaſie de l'eſprit,  
& comme il ignoroit ſon abomination, il crai-  
gnoit ſeulement pour luy qu'ayant embrasſé la  
Religion Romaine les Hollandois ne luy jouaſ-  
ſent un mauvais tour. Mais voyant qu'il s'opiniâ-  
troit touſjours à vouloir aller à Mingrela enſin il  
l'y fit conduire, & y eſtant arrivé le Comman-  
deur attendit qu'il fuſt revenu en ſon bon ſens,  
puis il l'envoya ſur un vaiſſeau qui eſtoit à la rade,  
où il fut mis dans un ſac & jetté en mer.

Pour ce qui eſt du Capitaine Pierre, il ne fut  
pas plûtoſt arrivé à Batavia que l'on luy fit ſon  
procez. Il en accuſa pluſieurs qui eſtoient en voya-  
ge ou dans des Comptoirs. Mais entré tous ceux  
qu'il accuſa ce qui fut plus digne de compaſſion,  
furent deux jeunes enfans qui eſtoient pour le  
ſervice de la chambre du vaiſſeau, dont le plus âgé  
n'avoit que quinze à ſeize ans. Le Capitaine fut  
condamné à eſtre brûlé viſ, & en ſortant de la  
prison pour aller à la place qui eſt entre le Fort &  
la ville où ſe devoit faire l'exécution, ces deux  
pauvres enfans devoient marcher devant luy, & à  
la ſortie du Fort eſtant ſur le dernier pont levis,  
eſtre mis chacun dans un ſac & jettez dans le  
foſſé qui eſt plein d'eau pour y eſtre noyez, ce qui  
fut fait. De ce lieu la on voyoit le feu qui eſtoit

allumé pour faire l'exécution , mais ce ~~miserable~~ Capitaine témoigna que ce feu ne le feroit pas tant souffrir que la veüe de ces deux jeunes garçons qu'on alloit noyer , parce que c'estoit luy seul qui estoit la cause de leur perte.

La maniere de brûler à Batavia est autre qu'en ce pays. Car deux ou trois heures avant l'exécution on allume un grand feu , & un peu plus loin il y a un pilier planté qui passe au travers d'une longue planche , à l'un des bouts de laquelle ils font assieoir le patient , puis ils la font tourner de maniere que le bout où il est assis vient au dessus du milieu du feu , apres quoy l'on tire une corde qui faisant faire un saut à cette planche , fait tomber le patient dans le feu où il est incontinent étouffé , parce qu'il est entouré , principalement autour du col , de poudre à canon & d'autres matieres combustibles.

Ils rompent aussi les criminels d'une autre maniere qu'on ne fait en France. Je vis un jour faire justice d'un homme du pays qui avoit épousé une Holandoise , & que la jalousie luy fit poignarder. Il fut rompu vif , mais au lieu qu'on donne parmy nous le dernier coup sur l'estomac , on le luy donna sur le front qui luy fit sauter la cervelle. Le Ministre qui l'exhortoit à la repentance allant à la mort , jamais ne luy put faire avouer qu'il avoit mal fait d'avoir tué sa femme ; au contraire il soutenoit qu'il avoit bien fait , & que si tous ceux qui estoient à Batavia à qui les femmes ne sont pas fideles en faisoient autant que luy , il n'y auroit pas tant de



172 LA CONDUITE DES HOLLANDOIS  
maris que l'on montreroit au doigt. Il eut neuf coups en comptant le dernier; mais ce que je trouve de bien rude, c'est que l'exécuteur fait une pause à chaque coup qu'il donne au patient, ce qui allonge le supplice & le fait beaucoup souffrir.

---

## CHAPITRE XX.

*Fin pitoyable d'un riche marchand d'Hambourg, qui dans sa disgrâce s'estoit enrôlé pour simple soldat au service de la Compagnie.*

**L**A fin pitoyable de ce marchand d'Hambourg sera aussi celle de l'Histoire que j'ay voulu donner au public de la conduite des Hollandois dans les Indes. C'est un mal qui leur prend presque à tous, qu'aussi-tôt qu'ils ont passé le Cap de Bonne-Esperance, & qu'ils commencent à respirer l'air de l'Asie, ils ne savent plus ce que c'est d'estre charitables. J'ay touché cet article au commencement; je le reprends à la fin, & l'on sera encore surpris d'entendre ce que ie vas dire.

Revenant de Batavia en Hollande dans le vaisseau du Vice-Admiral où j'estois, il y avoit un honneste homme qui revenoit pour simple soldat, & qui pendant le temps qu'il fut au service de la Compagnie eut le malheur d'estre toujours dans ces Isles d'où viennent la muscade & le clou de girofle, & qui sont, comme j'ay dit ailleurs, le purgatoire des pauvres soldats, tant à cause du mauvais air que de la méchante nourriture. Il y en a

peu qui puissent échapper de tomber dans des fièvres malignes, qui durent des années entières & rendent ces pauvres soldats haves & jaunes comme du safran. Cet homme avoit esté riche marchand à Hambourg, & apres la perte de cinq vaisseaux ne pouvant satisfaire à ses creanciers, & se voyant reduit à quiter la ville, il vint à Amsterdamb & sans se faire connoistre se mit au service de la Compagnie pour simple soldat. Le temps de son service écheu dans les Indes il resolut de retourner en son pays, croyant bien que ses parens comme gens puissans auroient accommodé ses affaires en son absence. Il y avoit déjà trois jours qu'il estoit embarqué quand le vint à bord du Vice Admiral, & dans la barque qui me portoit au vaisseau il vint un des Hallebardiers du General, pour s'informer si parmy les soldats qui s'en retournoient il n'y en auroit pas un qui avoit esté marchand à Hambourg, le priant qu'il se fist connoistre afin qu'on luy fit faire un traitement plus honnestes que celuy d'un simple soldat. Comme celuy dont il est question avoit changé son nom & celuy de sa ville personne ne put luy en donner des nouvelles, & le Hallebardier s'en retourna aussi sçavant qu'il estoit venu. Il falloit que le General eust receu quelque lettre en sa faveur, & il le faisoit sans doute chercher pour pendant le voyage le faire manger à la table du Capitaine, & sans doute il luy envoyoit aussi quelques rafraichissemens. Mais tous les soins que l'envoyé du General, le Capitaine du vaisseau & autres Offi-

ciers purent prendre pour le découvrir furent inutiles, parce que jamais il ne se voulut déclarer. Il fit le voyage assez heureusement jusques à ce que nous eûmes passé la ligne, & il luy prit alors une dissenterie dont il mourut le dix-septième jour. Un soldat qui venoit faire ma chambre tous les jours & la nettoyer me donna connoissance de cet homme; je le fis venir dans ma chambre, & comme je me divertissois ordinairement avec quelqu'un des Pilotes à faire quelques regles d'Arithmetique où je me croyois un peu sçavant, je reconnus que cet homme là qui ne se declaroit point encore à nous, estoit pour chiffrer & tenir des livres, un des plus habiles de l'Europe. De plus il parloit & écrivoit cinq sortes de langues; mais jusques à ce qu'il fut tombé malade il n'en avoit jamais voulu parler d'autre que la sienne. Celuy des Pilotes avec qui j'estois le plus souvent avoit conçu aussi bien que moy beaucoup d'estime pour luy, & des qu'il fut tombé malade nous en eûmes tout le soin qu'il nous fut possible. Mais il faut admirer icy la dureté & le defaut de charité du Capitaine. Le malade estoit si abbatu qu'il ne pouvoit s'en manger, & tout son desir n'estoit que d'avoir un peu d'eau fraiche, ce qui n'estoit pas bien facile d'obtenir; car elle est extrêmement rare sur les vaisseaux, on la donne par mesure, & chacun n'en a pas toutes les fois qu'il en demande. Pour la bien conserver on en remplit ces grands vaisseaux de terre vernie dedans & dehors appelez *mar-sayanes* dont j'ay parlé ailleurs, qui ne se font

qu'au Royaume de Pegu ou d'Aracan , & quand elle est transférée dans ces martavanes , en vingt-quatre heures elle perd sa puanteur & son mauvais goût. Comme il ne m'estoit pas permis d'emporter de l'eau de la chambre du Capitaine, je trouvay adroitement le moyen d'en avoir quelques bouteilles quand j'en avois affaire ; je descendois par un petit escalier dérobé qui de ma chambre rendoit dans la sienne , & je prenois le temps que le Capitaine estoit à sa garde , ce que les François appellent quart, qui dure quatre heures. Car parmy les Hollandois les Capitaines font la garde comme les Pilotes ; la difference est, que le Capitaine ne fait qu'une garde en vingt-quatre heures, & les Pilotes en font deux ; & de plus dans les vingt-quatre heures le Capitaine prend ces quatre heures dans le temps qu'il veut, mais d'ordinaire ils prennent la garde du matin, quand dis-je j'avois pris deux ou trois bouteilles pleines d'eau , le Pilote & moy en portions le jour en cachete aux pauvres malades ; la charité m'a fait faire ce larcin plusieurs fois pendant le voyage ; & si par hazard quelqu'un de ces marchands qui estoient couchez dans la chambre du Capitaine me demandoit ce que je voulois , j'en estois quitte pour dire que je venois boire ; car il est permis à tous ceux qui sont de la table du Capitaine de venir boire quand ils veulent , mais non pas d'en emporter sans la permission du Capitaine & du premier marchand.

Le jour que l'Hambourgeois mourut , ce qui fut vers le soir : le Pilote, le Chirurgien & moy estant le

matin auprès de luy, après que nous eûmes fait la prière, & se sentant pres de sa fin, il nous déclara qui il estoit, & pourquoy il estoit venu aux Indes; après quoy il donna au Pilote une petite bourse cachetée qui estoit pleine de papiers, le priant de la faire tenir à Hambourg à son adresse. Il me vouloit faire son héritier avec le Pilote de ce que la Compagnie luy devoit de reste de ses gages; mais je n'en voulus point, & je donnay ma part au Pilote qui eut tout. Mais c'est icy particulièrement où se va voir le peu de charité, pour ne pas dire la dureté & la barbarie du Capitaine de nostre vaisseau. Ce pauvre malade nous regardant piteusement & joignant les mains; je mourrois content, nous dit-il, si je pouvois avoir encore un petit morceau de biscuit blanc avec un peu de beurre dessus. Ces biscuits se font d'un petit pain fort blanc de la grandeur d'un de nos pains d'un sol, & quand il a esté cuit la première fois on le coupe par le milieu & on le remet au four. Cela nous causa de la douleur de nous voir demander si peu de chose par un malade, & d'estre en peine comme nous pourrions le contenter. Néanmoins voyant que le Capitaine m'avoit toujours témoigné de l'amitié, je le fus trouver & le priay de me faire donner deux ou trois de ces biscuits & une tranche de beurre. Il voulut sçavoir pourquoy je luy demandois cela; est-ce, me dit-il, que vous n'avez pas encore déjeuné? que n'en demandez-vous au garçon de la chambre? Je repartis que c'estoit pour un pauvre soldat Alemand, qui s'en alloit mourir, & qui n'au-

firoit

froit encore de manger un morceau de biscuit blanc avec du beurre. Sur cela le Capitaine me dit, que le biscuit blanc & le beurre ne s'appor-  
toient pas pour des chiens de soldats, qu'il y en  
avoit d'autres pour eux, & quelque priere que je  
luy fisse, je n'en pus avoir de luy. Voyant cette du-  
rété, je fus au marchand du vaisseau nommé Mon-  
sieur l'Alleman Zelandois, qui appella d'abord le  
garçon de la chambre, & luy commanda de  
m'apporter du biscuit blanc & du beurre; mais il  
n'osa le faire, le Capitaine en furie s'y étant op-  
posé, & l'ayant menacé, s'il passoit outre, de luy  
faire donner cent coups de corde. Le Marchand  
fut autant ou plus à commander dans le vais-  
seau que le Capitaine, en fut si offensé, qu'il en  
eut une grande querelle avec luy, & peu s'en fa-  
lut qu'ils n'en vinssent aux mains, tout le monde  
commençant déjà à prendre party. Mais le plus  
fort estoit celuy du Marchand, comme il estoit  
aussi le plus juste, & l'on entendit aussi tost tenir  
ce langage presque à tous les matelots: Le Capitai-  
ne ne railloit d'embargner son biscuit, autrement  
il en auroit sur le voyage, car il luy en faut  
bien à luy-même comme une douzaine tous les ma-  
tins avec le meilleur beurre, leur eau de vie & leur  
vin d'Espagne, sans compter ce qu'ils en mangent  
après le repas pour leur dessert. Mais, ajoûtoient-  
ils, pour un tel chien de Capitaine qui plaint un  
biscuit d'un pauvre malade, il faut le jeter en mer  
& non pas le laisser vivre. Le Marchand voyant  
donc que la plus grande partie de l'équipage estoit

pour luy, alla luy-mesme prendre ce que desiroit le malade, & le luy aporta; mais le pauvre homme n'en eut pas plustost pris deux ou trois bouchées qu'il expira.

Les enterremens des Hollandois, entre les gens qui sont hors du commun, se font avec assez de dépense, & il y a peu d'années qu'à Amsterdam & aux autres villes du pais on donnoit à boire à tous ceux qui s'y trouvoient, invitez ou non, tout leur saoul, & plusieurs n'y alloient que pour se remplir le ventre, en étant quitte pour six sols de louage d'un manteau long. Il s'y commettoit bien des abus par le petit peuple qui suivoit ces enterremens, pour s'y gorgier de vin, mais la mode en est un peu passée. Ceux qui meurent sur un vaisseau font que l'on épargne toute cette folle dépence, & dès qu'un homme a rendu l'esprit, la fosse est toute faite, on coust le corps dans un linceul, ou dans sa couverture; puis étant lié sur une planche de la longueur du corps, avec un sac plein de pierres ou de sable, ou deux ou trois boulets de canon, lors que c'est un Officier, ce que l'on attache est du costé des pieds, afin qu'il ne soit pas le droit au fond; on met le corps ainsi lié sur le bord du vaisseau. Alors tous commencent à chanter les deux versets du Pseaume quatre-vingt dixième, *Enfin voila ce que nos beaux iours deviennent*, &c. quand on est au dernier mot, on pousse en mer la planche avec le corps.